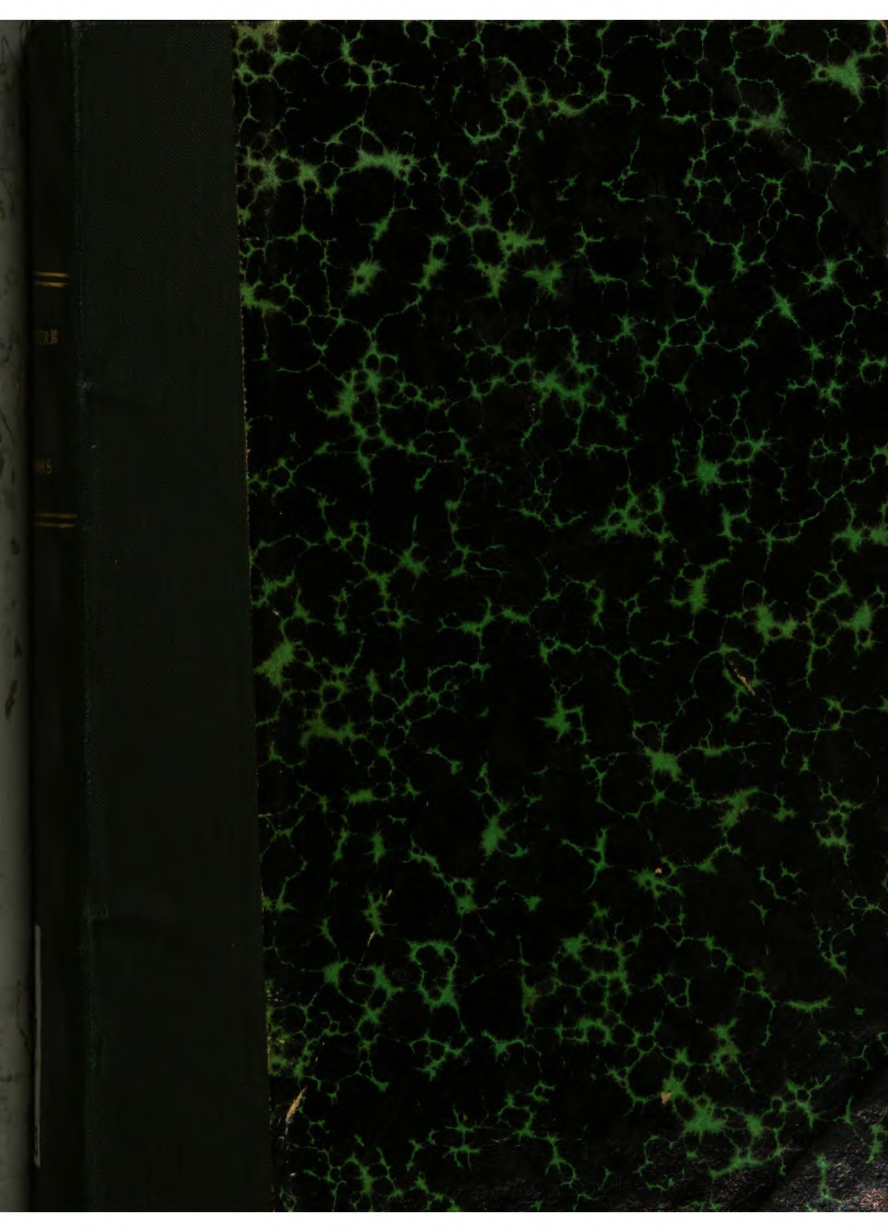
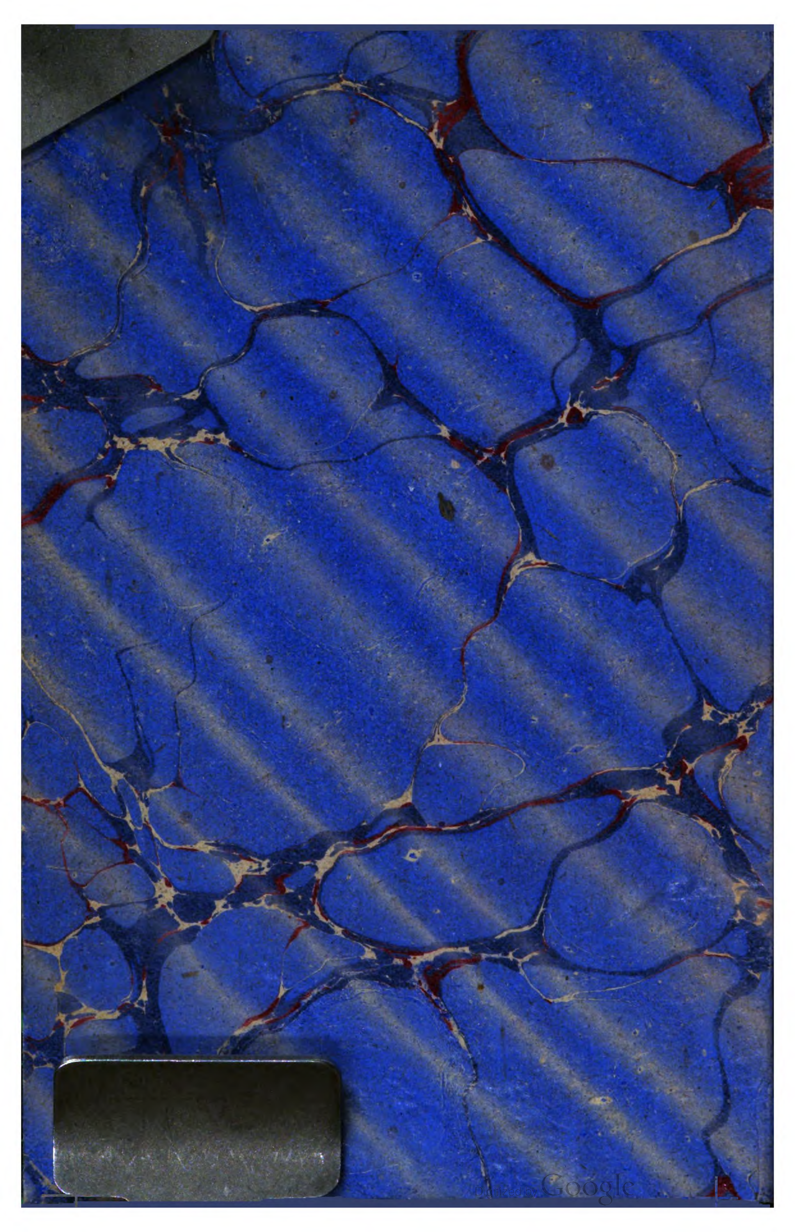
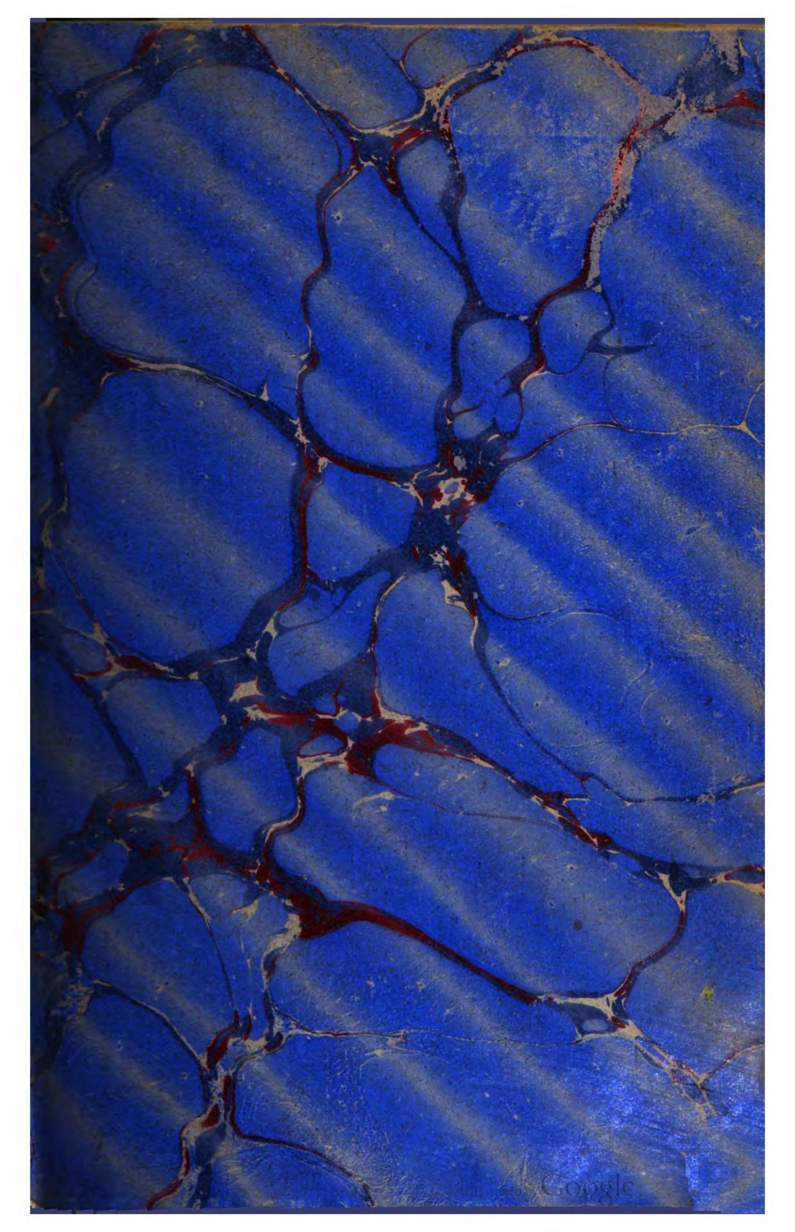






LES MÉDITATIONS

DE LA

VIE DU CHRIST

PROPRIÉTÉ

LES MÉDITATIONS

DE LA

VIE DU CHRIST

PAR

SAINT BONAVENTURE

DE L'ORDRE DES FF. MINEURS
CARDINAL DE LA SAINTE ÉGLISE ROMAINE, ÉVÊQUE D'ALBANO
DOCTEUR DE L'ÉGLISE

TRADUITES EN FRANÇAIS

PAR HENRY DE RIANCEY

SIXIÈME ÉDITION



PARIS
LIBRAIRIE POUSSIELGUE FRÈRES
RUE CASSETTE, 15

1880

AVERTISSEMENT

DE LA QUATRIÈME ÉDITION

Au milieu des luttes et des fatigues de la vie publique, au milieu des tristesses et de l'abaissement de ce siècle, c'est une profonde consolation que de se réfugier dans les études chrétiennes, et de retremper son âme et son courage aux sources fécondes du vrai, du beau et du juste. Plus l'esprit est battu par les orages du dehors, plus il a besoin de chercher dans la vie intérieure un abri, une trêve, un asile secret et assuré de rafraîchissement et de paix. Il se reporte alors avec un entraînement plein d'enthousiasme et de reconnaissance vers les enseignements doux et austères des maîtres de la piété, et il en recueille des trésors de force et d'espérance,

Ce sentiment, nous l'avons éprouvé en préparant la quatrième édition des *Méditations de la vie du Christ;* notre meilleur désir serait de le voir partagé par les chrétiens, à qui nous offrons de nouveau ce livre.

Déjà ils ont bien voulu l'accueillir avec une faveur qui doit revenir tout entière au saint et illustre docteur dont la plume l'a écrit. Mais le traducteur serait coupable d'ingratitude s'il

ne témoignait pas ici publiquement sa reconnaissance pour les précieux encouragements qu'il a reçus.

Qu'il lui soit permis, avant tout, de présenter ses actions de grâces à plusieurs de NN. SS. les évêques qui ont daigné lui faire connaître leur sentiment avec une bienveillance trop indulgente. Les lettres de Son Ém. le Cardinal Patrizzi, de S. Ex. le Patriarche latin de Jérusalem, de Mgr l'archevêque de Rouen, de NN. SS. les évêques de Langres, de Chartres, de Strasbourg, de Saint-Brieuc, sont pour lui des titres inestimables.

Cette quatrième édition a été revue avec soin, et des corrections nombreuses y ont été faites. Elle ne contient que la traduction française; le texte est maintenant suffisamment connu, et l'ouvrage, renfermé en un seul volume, sera plus accessible à tous.

Que si, par grâce de Dieu, quelque cœur affligé recouvre un peu de calme en parcourant ces *Méditations;* que si, dans les silencieuses retraites du sacerdoce et du cloître, quelque intelligence aimée du Seigneur éprouve un peu de charme et de bonheur à suivre avec nous les leçons du Docteur séraphique, nous les supplions de garder pour nous un souvenir et une prière aux pieds de Jésus crucifié et devant l'autel de sa sainte Mère.

Passy-Paris, en la fête de N.-D.-de-Grâce 1863.

PRÉFACE

Dans les dernières années de son pèlerinage sur cette terre, le grand saint François d'Assise, qui parcourait l'Ombrie et les provinces voisines, vit un jour arriver près de lui une mère tout en pleurs qui, se jetant à ses genoux, le conjurait de prier pour son fils unique. C'était une femme de haute naissance et d'une admirable piété; elle se nommait Marie de Ritelli, et elle habitait avec son époux, Jean de Fidenza, noble comme elle, la petite ville de Bagnorea, en ce beau pays de Toscane qu'on appelle « la fleur de l'I« talie (1) ». Son fils, sa seule consolation et sa chère espérance, petit enfant de quatre ans environ, était en danger de mort (2). La maladie avait déjoué la

(1) Balneoregii in Tuscia, quæ est flos Italiæ, natus, parentes habuit Joannem Fidantium et Mariam Ritelliam, conjuges nobili genere ortos. (*Sancti Bonaventuræ Vita* ad Sixtum V. P. M. scripta a Petro Galesinio, Prot. apost.) Nascitur is A. a Ch. nat. MCCXXI. (ID., *ibid.*)

(2) Dei permissu factum est ut Bonaventura pene infans (l'abbé *Maupied*, dans sa Vie de saint Bonaventure, dit qu'il avait quatre ans) in morbum gravem inciderit : eamque ob rem cum mater mortem ejus valde metueret, propterea quod maxime videret neque medicorum solertia, neque medicamentorum vi, neque naturæ adjumento illum convalescere, nihil potius habuit eximia pietate mulier, quam ut opem Dei im-

science des *physiciens* et la puissance des remèdes; les ressources de la nature, si riches à cet âge, étaient épuisées. La malheureuse mère n'avait plus d'espoir qu'en Dieu, et, attirée par la renommée de sainteté et de prodiges qui suivait partout l'illustre fondateur de l'Ordre Séraphique, elle implorait son intercession. Elle fit même vœu entre ses mains que, si son enfant bien-aimé recouvrait la santé, elle le consacrerait à Dieu dans l'Ordre des Frères Mineurs. Le saint eut pitié d'elle, la fortifia de ses plus charitables consolations, et par la ferveur de sa prière obtint la guérison complète de ce fils si cher, qui depuis et jusqu'à sa mort n'éprouva jamais la moindre atteinte de maladie.

Les mères chrétiennes comprendront la joie et la gratitude de Marie de Ritelli. Quant à saint François, il garda un tendre amour pour cet enfant que Dieu avait fait renaître à sa voix, et peu de moments avant de s'endormir dans le Seigneur il voulut revoir le petit Jean. Rempli alors d'une sorte d'extase prophétique (1), et entrevoyant dans l'avenir les grands ser-

ploraret, a quo uno sperabat filium a physicis desperatum ac relictum posse a gravissima ægrotatione liberari. Erat eo tempore in Italia et ubique ferme terrarum celebrata fama sanctitatis sancti Francisci; ad quem ea cum confugisset, piis illius precibus ac meritis se intime commendavit; vovitque, si filius a vitæ periculo evasisset, illum Religioni Franciscanæ dicaturam. Tunc mœstam ac mœrentem matrem is omni charitatis officio valde primum consolatus maxime oratione adjuvit, cum Deum sancte precando ex divina misericordia impetravit quod de filii salute tantopere expetierat. (*S. Bonav. Vita, op. citato.*)—Voir aussi la Légende du Bréviaire rom., *die* XIV, *mens. Jul. in fest. B. Bonaventuræ.*

(1) Bonaventura, qui ab ipso vitæ initio, cum baptismum

vices que ce faible enfant rendrait à l'Église, et la gloire qu'en retirerait son Ordre, il s'écria : « *O buona ventura!* ô l'admirable destinée! ô la bonne aventure! » et depuis lors Jean de Fidenza ne fut plus nommé que Jean Bonaventure (1).

L'enfant grandit sous l'œil de sa pieuse mère et sous la protection du saint patriarche, qui du haut du ciel se plaisait à bénir ses progrès dans la vertu et dans l'étude. A vingt-deux ans, se souvenant du vœu de sa mère, il vint demander à Frère Haymon (2), général des Franciscains, la robe de bure et le cordon de Saint-François. « J'étais malade, et encore petit enfant, dit-il lui-même, lorsque ma mère, me voyant en péril de mourir, fit un vœu au bienheureux François,

accepit, Joannes, ut pater, appellatus est, id postea nomen ex eo habuit, quod illum tunc infantem ab omni laude felicem tore beatus Franciscus aliquando divina animi præsentione prædixerit. Bonaventuræ enim qua voce Italici vulgo utuntur ca plane significatio est. (PETR. GALESINII *Vita B. Bonav.*) On trouve son nom écrit en de vieux manuscrits, ajoute Pierre Galesini, *F. Joannes Bonaventura.* Gerson pensait qu'il se nommait *Eustache;* d'autres disent *Eustathe* ou *Eutychius.* (Voir plus loin l'origine du nom d'Eutychius, qui lui fut donné.)

(1) Voir l'abbé Maupied, *Vie de saint Bonaventure,* dans les *Vies des saints,* publiées par Delloye. — *Biograph. universelle,* art. *Bonaventure,* etc.

(2) Le frère Haymon, Anglais de nation, avait enseigné la théologie dans l'université de Paris. Le pape Grégoire XI, qui l'honorait de sa confiance, l'envoya en qualité de nonce à Germain, archevêque de Constantinople, et le chargea de corriger le Bréviaire et le Missel romains et d'en faire les rubriques. (DU BOULLAY (BULLÆUS), *Hist. Universit. Parisiens.*)

et je fus arraché aux dents de la mort, et rétabli sain et sauf dans la force de la santé. Comme j'en ai profondément gardé la mémoire, j'en fais ici la déclaration solennelle, de peur d'être accusé du crime d'ingratitude si je cachais un pareil bienfait (1). »

C'était l'époque des saints et le triomphe de la foi et de la piété. C'était le temps de la fondation des Ordres illustres qui reproduisaient aux yeux du monde étonné et dans une multitude d'humbles frères la perfection des conseils évangéliques. C'était l'aurore des Franciscains, des Dominicains, des Filles de Sainte-Claire; c'étaient les jours de renaissance des études et des lettres sacrées et profanes, le siècle de saint Louis enfin, de saint Dominique, de saint Thomas, d'Albert le Grand, de saint Antoine de Padoue, de sainte Élisabeth de Hongrie!

C'était aussi l'ère de la prospérité des universités, et en particulier de celle de Paris. Il semblait que l'éducation ne fût pas complète si l'on n'avait passé quelques années dans les écoles de la rue du Fouare ou de la rue du Foin.

« En effet, comme dit un contemporain, dans ce temps l'étude des lettres était florissante à Paris, et nous ne voyons pas qu'il y ait eu jamais ni à Athènes ni en Égypte, ou en quelque autre partie du monde, une affluence telle qu'il y en avait alors en cette ville.

(1) Voto pro me languente, pro me ad beatum Franciscum emisso a matre, cum adhuc essem parvulus, ab ipsis sum mortis faucibus erutus et in robur vitæ incolumis restitutus. Quod cum viva memoria teneam, vera nunc confessione profiteor, ne tantum beneficium retinens, sceleris arguar ut ingratus. (Bonav., *Lib. de Bre. Vit. S. Francisci.*)

Et les écoliers n'y étaient pas seulement attirés par l'admirable aménité de ce lieu et par l'abondance de tous les biens, mais aussi à cause de la liberté et du privilége spécial de défense que le roi Philippe et son père leur avaient accordés (1). »

On y venait de toutes les contrées du monde chrétien. Le jeune Bonaventure y fut envoyé par ses supérieurs, et là il prit pendant trois ans les leçons de l'illustre Alexandre de Halès (2), que la renommée désignait sous le titre de *Docteur irréfragable*. C'est là qu'au milieu de la jeunesse studieuse il distingua un jeune homme, Italien comme lui, fils du comte d'Aquin, et que ses condisciples nommaient, à cause de son austère gravité, le *grand bœuf muet de Sicile*. « Ce bœuf devait remplir l'univers de ses mugissements, » selon la parole prophétique d'un des docteurs de Paris. C'était l'*Ange de l'école*, celui qui fut *saint Thomas d'Aquin*. Depuis lors une liaison intime rapprocha ces deux âmes si pures, si tendres, si dévouées; précieuse et illustre amitié du génie et de la sainteté, dont l'Église avait déjà eu le modèle dans les deux élèves de l'école d'Athènes, saint Basile et saint Grégoire de Nazianze, et qui était le symbole touchant de l'union

(1) RIGORD, *Chronic. de gestis Philip. August.* — Pour ces origines de l'université de Paris, on nous permettra de renvoyer au livre que nous avons publié sous ce titre : *Histoire critique et législative de l'instruction publique et de la liberté d'enseignement en France*, t. Ier, p. 192 et suiv.

(2) Ce docteur était Anglais de naissance. « Erat is Alexander Alensis jurisconsultus sapientissimus, theologiæque scientia clarissimus. » Il entra dans l'ordre de Saint-François. (*Bonav. Vita*, a Petro Galesinio.)

toujours vivante des deux Ordres dont saint Thomas et saint Bonaventure devaient être la gloire.

Pendant les années qu'il passa sous la discipline d'Alexandre de Halès, et, après la mort de celui-ci (1), sous son successeur Jean de la Rochelle, le jeune Bonaventure fit des progrès merveilleux dans la science et dans la vie spirituelles. A voir sa chasteté et son innocence au milieu de cette multitude d'étudiants trop souvent querelleuse et débauchée, à voir l'admirable sincérité répandue sur ses beaux traits, on ne pouvait s'empêcher de dire de lui, comme son premier maître : « Il semble qu'Adam n'ait pas péché dans Bonaventure (2). »

Déjà il brillait par cette humilité profonde qui est l'un des caractères les plus enviables de sa vie, et déjà Notre-Seigneur Jésus-Christ se plaisait à le récompenser par de miraculeuses faveurs. Voici ce que rapportent les *Actes* de sa canonisation : « Plusieurs jours s'étaient écoulés sans qu'il eût osé s'approcher du banquet sacré; mais un jour qu'il entendait la messe, et qu'il méditait sur la Passion de Jésus-Christ, le Seigneur, pour couronner son humilité, lui mit dans la bouche, par le ministère d'un ange, une partie de l'hostie consacrée, qu'il avait prise de la main du prêtre (3). »

(1) En 1245. (Voir *Chronic.* D. ANTONINI, Arch. Florentini, pars III; *de Vir. clar. Ord. Min.*)

(2) Ea vitæ innocentia, ea castitas, isque sinceri animi splendor ut Alexander Alensis dicere soleret : « Non videri Adam in Bonaventura peccasse. » (PETR. GALESINII, *Vita S. Bonav.*)

(3) *Histoire abrégée de la vie, des vertus et du culte de*

C'est dans ce couvent de Paris, auquel le roi saint Louis envoyait tous les ans une somme d'argent, et dont il disait, au rapport de Joinville : « Oh ! que cette aumône est bien employée à tant de frères qui viennent de tout leur cœur dans ce couvent pour étudier les saintes lettres, et répandre ensuite ce qu'ils ont appris par tout le monde, pour la gloire de Dieu et le salut des âmes ! » c'est dans ce couvent et sous de tels maîtres que le jeune Franciscain acheva le cours de ses études. « Il avait appris de saint Bernard, dit un de ses biographes (1), que la piété sans la science fait un homme bon à lui-même, mais inutile à ses frères; comme la science sans la piété fait souvent un homme superbe, l'écueil des simples; mais que le comble de la perfection était d'entrer dans les secrets des sciences et de pénétrer les mystères du salut, de savoir beaucoup et de savoir être saint. »

Saint et savant : dans ces deux mots se résume en effet la vie entière de notre grand docteur. Pourquoi faut-il que les limites imposées nécessairement à une préface ne nous permettent pas d'en faire le détail?

Nous le représenterions méditant sur l'Écriture sainte, copiant plusieurs fois de sa propre main les livres de l'Ancien et du Nouveau Testament (2), ana-

saint Bonaventure, écrite par un religieux cordelier de Lyon, 1747. — Saint Antonin, contemporain de saint Bonaventure et archevêque de Florence, rapporte le même fait dans sa chronique. (D. ANTONINI, arch. Florentin., et doct. theologiæ præstantissimi, *Chronicorum* III pars; *de Viris claribus Ord. Min.*, tit. XXIV, cap. VII.)

(1) *Hist. abrégée*, etc., *loco citato*.

(2) Tanto studio exarsit ad divinas litteras ut Bibliorum sacrorum exemplaria duo manu sua scripserit : quorum unum

lysant tous les Pères de l'Église, et composant, des innombrables passages recueillis par lui, ce *Carquois* du salut, *Pharetræ,* dont chaque ligne était une flèche meurtrière pour l'erreur, le vice ou l'hérésie (1); recevant ensuite la mission de remplir une chaire dans l'école intérieure du couvent, et bientôt appelé par la voix publique et par le choix de l'université de Paris, qui fit fléchir en faveur de son mérite les règles de l'âge ordinaire des réceptions (2), à prendre la place de son maître Jean de la Rochelle, et répondant à cette honorable distinction par l'éclat du plus brillant et du plus solide enseignement.

Nulle réputation n'était comparable à celle du nouveau professeur : on ne se lassait pas d'admirer la fécondité et la profondeur de sa doctrine. Ses amis eux-mêmes s'en étonnaient, et saint Thomas lui demandant un jour, dans un élan d'admiration fraternelle, en quels livres il avait pu puiser cette science sacrée : « Voilà, répondit humblement Bonaventure en montrant son crucifix, la source où je puise tout ce que je sais. J'étudie Jésus, et Jésus crucifié. »

Ce fut là, en effet, l'occupation constante de son

Balneoregii, in Ecclesia FF. Minorum, extare dicitur, alterum in Biblioth. Borrhomeiana. (PETR. GALESINII, *Vita S. Bonav.*)

(1) PHARETRÆ, inter Opusc. Bonav. in tom. VII operum : « Librum quod *Pharetram* dixit in ipso religionis ingressu ex operibus contexuit sanctorum Doctorum Gregorii papæ, Ambrosii, Augustini, Hieronymi, Cypriani, Chrysostomi, Isidori, Anselmi, Bernardi, Cassiodori aliorumque multorum. » (PETR. GALESINII, *ibid.*)

(2) Il fallait avoir trente-cinq ans : Bonaventure n'en avait que trente-trois. Une délibération spéciale l'exempta de la loi.

intelligence et de son cœur, et c'est à cette étude permanente de Jésus crucifié que nous devons ces œuvres qui l'ont fait appeler « le Précepteur par excellence des saintes méditations et l'éloquent interprète des contemplations divines (1) ».

Il nous faudrait maintenant suivre saint Bonaventure dans les luttes que, de concert avec saint Thomas, il soutint, au nom des Ordres mendiants et pour la liberté du professorat, contre les prétentions injustes de monopole qui tourmentaient l'université de Paris. Nous les avons racontées brièvement ailleurs (2); il nous suffira de rappeler qu'appuyés par le pape et par la reine Blanche de Castille, régente de France, les deux maîtres et leurs Ordres obtinrent enfin la justice qui leur était due. Une bulle d'Alexandre IV, donnée à Rome le 23 octobre 1256, fit plier l'Université, et elle se vit réduite à conjurer les deux illustres professeurs de recevoir le bonnet de docteur. Ici les deux saints donnèrent un admirable exemple de leur sincérité et de leur tendresse mutuelle : c'était à qui prendrait rang le dernier. Enfin saint Bonaventure, quoique le plus ancien, insista davantage, et saint Thomas fut reçu avant lui.

Il était difficile de célébrer le triomphe des Ordres religieux d'une manière plus éclatante et plus solennelle.

Quelques années encore, le jeune et pieux docteur continua ses leçons à Paris, entouré de l'admiration de tous, recherché des personnages les plus considé-

(1) TRITHEMIUS, *de Eccl. scriptor.*, cap. CII.
(2) *Hist. de l'instruction publique*, t. Ier, p. 225 et suiv.

rables, et particulièrement honoré de l'affection du roi saint Louis et de la famille royale de France. Souvent le grand prince l'appelait à sa table, ainsi que saint Thomas, et sans cesse il demandait à ces humbles moines leurs avis et leurs conseils sur les affaires les plus graves et les plus délicates. « Jamais, disait-il, je n'ai trouvé vertu plus touchante et plus vraie que celle de frère Bonaventure (1) ! »

C'est à la prière de cet auguste monarque, dont toute la vie se modelait sur celle du Roi du ciel, que saint Bonaventure écrivit l'*Office de la Passion de Notre-Seigneur,* pour laquelle le saint roi avait une dévotion toute particulière. C'est aussi à cette époque qu'il composa pour sainte Élisabeth de Bourbon, sœur du roi, la règle du monastère de Longchamps. Cette modification de la règle de Sainte-Claire fut approuvée par le pape Alexandre IV. « Durant de longues années les habitants de Paris vinrent à Longchamps pendant la grande semaine pour y méditer les douleurs de Jésus-Christ en écoutant les voix mélodieuses de ces saintes filles pleurer chaque année les plaintes immortelles du prophète Jérémie. Triste contraste ! la vanité mondaine profane aujourd'hui les sentiers bénis par nos pères (2) ! »

Dans ce temps aussi, saint Bonaventure écrivit pour la reine Blanche, fille du saint roi, et épouse de Ferdinand, fils aîné d'Alphonse X, roi d'Espagne, un opuscule intitulé *du Gouvernement de l'âme, de Regimine animæ.*

(1) *Hist. abrégée de la vie,* etc.

(2) L'abbé MAUPIED, *Vie de S. Bonav.,* déjà citée.

Et c'est enfin au milieu de ces travaux qu'il composa le pieux et charmant livre des MÉDITATIONS DE LA VIE DU CHRIST, dont nous donnons la traduction.

De nouveaux devoirs vont bientôt être imposés à l'humble Frère, dont tout le désir était de vivre ignoré pour Dieu et pour la science. Des discussions s'étaient élevées dans l'ordre de Saint-François. Le général en exercice, Jean de Parme, avait dû se démettre de ses fonctions. Il fallait pour le remplacer un homme de fermeté, et surtout d'incomparable douceur. Au chapitre général convoqué à Rome dans le couvent d'*Aracæli,* par le pape Alexandre IV, les *Vocaux* tombèrent d'accord de déférer à Jean de Parme le choix de son successeur, et il désigna le frère Bonaventure. Après une vive résistance, le saint s'humilia et accepta (1).

Nous ne saurions reproduire ici dans toutes leurs circonstances les actes nombreux qui signalèrent son généralat. Il nous suffira de dire en peu de mots que saint Bonaventure rétablit partout la concorde et la paix, traça des statuts pour son Ordre, s'entendit avec saint Thomas et avec Albert le Grand pour défendre solennellement les Religieux Mendiants attaqués par l'université de Paris et par le docteur Guillaume de Saint-Amour; qu'à l'encontre du libelle injurieux de ce novateur, intitulé *du Péril des derniers temps,* il publia son excellent traité *de la Pauvreté de Jésus-Christ,* où la douceur et la charité font un si puissant contraste avec la violence des attaques qu'il réfute, et obtint une bulle de condamnation contre le docteur de Paris, dont le livre fut publiquement brûlé (2).

(1) PETR. GALESINII, *Vita B. Bonav.*

(2) Saint Louis avait déféré lui-même le libelle de Guillaume

Puis commencent les courses apostoliques du nouveau général. Nous le trouvons à Paris, où il arrive après avoir visité sur sa route les couvents de son institut, où il reçoit solennellement ce bonnet doctoral dont la cérémonie avait été forcément différée, et où il consacre le triomphe des Religieux Mendiants; à Mantes, où il se retirait avec joie pour se reposer dans la méditation et la prière des fatigues de sa lourde charge (1); à Narbonne, où il tient un chapitre général dans lequel il promulgue les nouvelles constitutions de l'Ordre séraphique, réduites à douze articles, qui devaient être lus une fois par mois dans chaque couvent; où il divise l'institut en trente-sept *Provinces*, et chaque Province en plusieurs *Custodies*; où il ordonne de célébrer solennellement dans les églises de son Ordre les fêtes des quatre grands docteurs de l'Église et de saint Bernard, auquel il rendit toute sa vie le culte de la plus tendre et de la plus filiale vénération.

Le voici ensuite au fond de la solitude du mont Alvernia, dans ce petit oratoire qu'il s'était fait construire près de l'église où le grand saint François avait reçu les sacrés stigmates, et où il se renfermait

au pape en le lui envoyant par deux docteurs. Le pape chargea une congrégation de quatre cardinaux de l'examiner, et, sur le rapport de cette commission, fulmina la bulle.

(1) Les magistrats de Mantes conservaient avant la révolution une lettre autographe de saint Bonaventure, où il les prie de faire passer au peuple ses remercîments et sa reconnaissance pour les bontés dont la ville comblait ses religieux. On y gardait aussi la pierre qui lui servait d'oreiller. (*Hist. abrégée de la vie*, etc.)

pour écrire la *Vie* de ce glorieux patriarche (1), et pour tracer l'*Itinéraire de l'âme vers Dieu, Itinerarium mentis in Deum,* dont le pieux et célèbre Gerson, chancelier de l'université de Paris, disait : « Depuis trente ans que je fais de ce livre ma lecture et mon étude, j'y trouve toujours des attraits et des trésors nouveaux (2). »

C'est dans cette humble et obscure retraite, et pendant qu'il reproduisait les actes de la vie mortelle de saint François, que saint Thomas, étant venu pour le visiter, et l'apercevant, à travers la porte entr'ouverte de sa cellule, en extase et élevé de terre dans une muette contemplation, se retira en disant : « Laissons un saint travailler pour un autre saint (3). »

C'est de là aussi qu'il désigna au pape Urbain IV, qui les lui demandait, quatre de ses religieux pour traiter avec l'empereur Michel Paléologue du retour de l'Église grecque à l'unité, préludant ainsi à l'œuvre glorieuse à laquelle il devait pour jamais attacher son nom (4).

(1) *R. P. Francisci Vita,* in Op. S. Bonav.

(2) *Hist. abrégée de la vie de S. Bonav.,* déjà citée.

(3) Bonaventuram cum de eo scribentem vel cogitantem, vel summa animi attentione ita meditantem, ut paululum is de terra sublatus videretur, cum e cubiculi valvarum rimulis clam inspexisset B. Thomas, qui pro mutua charitate et amicitia ad illum ventitabat, noluit ne fores quidem pulsare, nedum in cubiculum pedem inferre. Qua perspecta re, socius quid causæ esset quæsivit cur non ingrederetur; tum ille : Sinamus, inquit, sanctum laborare pro sancto. (Petr. Galesinii, *Vita S. Bonav.* — Cf. l'abbé Maupied, *op. cit.; l'Hist. abrégée, loc. cit.,* etc.)

(4) Ces quatre moines étaient frères Simon d'Auvergne,

Nous le retrouvons ensuite à Pise, où il tient un chapitre général, où il écrit le *Miroir de la sainte Vierge*, un petit poëme en paraphrase du *Salve* et les *Psautiers* de Marie (1), qui font encore aujourd'hui les délices des âmes fidèles. De là aussi il répand ses Frères comme les apôtres de la pauvreté, du désintéressement, de la charité et de la foi, sur tous les royaumes chrétiens, prêchant la mortification, et animant les hommes d'armes à la guerre sainte contre les infidèles, tandis que d'autres vont convertir les peuples païens à la religion du Christ, et scellent de leur sang la vérité du perpétuel témoignage.

Il parcourt l'Italie, se rend à Pérouse, où il contribue à l'élection de Clément IV, et, se jetant aux pieds du pape, refuse l'archevêché d'York, que ce grand pontife lui avait conféré (2), comme au seul homme assez modéré et assez ferme pour cicatriser les plaies de l'Église d'Angleterre.

Nous voudrions maintenant le montrer se livrant avec plus d'ardeur que jamais à la science sacrée et au gouvernement de son Ordre, assistant aux assemblées de Paris en 1266, où pour la première fois furent soutenues des thèses publiques; de Pise, où il statue que tous les religieux exhorteraient les fidèles à saluer la très-sainte Vierge Marie, chaque soir, au

Pierre de Moras, Pierre de Christa et Boniface d'Iporia. (*Histoire de la vie de S. Bonav.*, déjà citée.)

(1) Nous avons donné une traduction nouvelle de ces deux Psautiers, le grand et le petit (1 vol. in-32, chez Mme veuve Poussielgue). Le *Psalterium minus* n'avait pas encore été traduit en français.

(2) Par un bref daté de Pérouse, 24 novembre 1265.

son de la cloche, en mémoire de l'Annonciation (1) : touchante pratique qui règne encore dans toute la chrétienté et qui s'y conserve comme le plus précieux et le plus populaire hommage rendu au mystère de l'Incarnation du Verbe de Dieu.

Nous voudrions le représenter toujours sur la brèche, défendant la pauvreté évangélique contre Girard d'Abbeville, docteur de Paris (2). Nous voudrions faire assister le lecteur aux grandes scènes du conclave de Viterbe, alors que l'Église souffrant d'un long veuvage, et les cardinaux ne pouvant tomber d'accord sur le choix du successeur de saint Pierre, saint Bonaventure leur représente les périls de cette situation, les exhorte, les persuade et leur suggère de s'en remettre à six d'entre eux par un compromis en vertu duquel ils s'obligeraient à ratifier l'élection de leurs illustres mandataires. De cette résolution sortit le choix de l'archidiacre de Liége, Thibaud, ancien chanoine de Lyon, qui se trouvait alors à Saint-Jean-d'Acre, où sa dévotion pour les saints lieux l'avait conduit : grand et admirable pontife, l'une des gloires de la chaire apostolique (3).

Cependant le roi saint Louis était mort aux plages

(1) Saint Bonaventure croyait pieusement, ainsi que plusieurs docteurs du moyen âge, que l'annonciation de l'ange Gabriel avait eu lieu le soir. « Dato campanæ post horam completorii signo, B. V. Mariam ab universo ordine consalutari decrevit, quod ea hora ab Angelo salutatam crederet. (PETR. GALESINII, *Vita*, cap. IX.)

(2) Voir l'*Apologie des pauvres* dans les Œuvres complètes de saint Bonaventure.

(3) Il fut élu le 1er septembre 1271.

de Tunis. Le premier acte de saint Bonaventure fut, le jour même du couronnement de Grégoire X, de lui demander l'autorisation de faire célébrer chaque année, le lendemain du jour de saint Barthélemy, la fête de cet héroïque monarque, dont la canonisation n'était pas encore prononcée, mais dont la voix des peuples chantait les angéliques vertus. « Si je pouvais faire deux parts de ma personne, disait ce grand prince, j'en donnerais une moitié aux Frères Prêcheurs, et l'autre aux Frères Mineurs (1). » Sur les ruines de Carthage il avait voulu mourir dans l'habit du tiers ordre de Saint-François. Nous ne savons rien de plus touchant et de plus beau que cette gratitude d'un saint pour un autre saint, et le monde n'offre pas de plus consolant exemple de tendresse et d'amitié que le Docteur séraphique plaçant, comme par anticipation, sur les autels du Dieu vivant, son ami, son protecteur, son commensal, le roi de France!

Grégoire X connaissait et appréciait l'illustre général des Franciscains. Il voulut se l'attacher par des liens plus étroits, et lui laissa entrevoir la pensée de l'élever au cardinalat. L'humilité de Bonaventure prit l'alarme, et il s'enfuit à Paris, où, s'ensevelissant dans sa féconde retraite, il composa son magnifique traité de l'*Hexameron*, ou de l'Œuvre des six jours, dont il dictait les chapitres à plus de cent soixante religieux assemblés pour l'entendre.

Mais le dessein du Souverain Pontife était arrêté. Aux fêtes de la Pentecôte, Grégoire X créa cinq cardinaux : saint Bonaventure était du nombre. Le pape

(1) *Hist. abrégée*, etc., *loc. cit.*

lui conféra en même temps la dignité d'évêque d'Albano, un des sept évêchés suffragants de Rome, double et rare distinction, puisque d'ordinaire nul cardinal n'est créé dans l'ordre des évêques avant d'avoir passé par l'ordre des prêtres, et que les évêchés suburbicaires sont réservés aux plus anciens et aux plus illustres membres du sacré collége (1). Pour qu'il ne pût pas résister, le pape lui écrivait : « Après de longues et mûres délibérations faites à ce sujet avec Nos Frères, et en considération des rares vertus qui Nous montrent une partie des richesses que le Ciel a mises dans votre âme, Nous avons cru devoir vous élever au cardinalat et à l'évêché d'Albano..., vous enjoignant par ces présentes d'acquiescer en toute humilité et soumission à l'ordre qui vous appelle, et de vous rendre auprès de Nous sans vous permettre ni excuse ni retard (2). »

L'injonction était formelle; et, quelle que fût la répulsion du saint pour les hautes et périlleuses dignités, il partit. La fatigue l'obligea de s'arrêter en route, et il demeura au couvent du Bois de Mugello, à quatre lieues de Florence. La Providence s'était ménagé une occasion de faire éclater de nouveau son humilité. Le pape lui avait député deux nonces chargés de lui porter les insignes du cardinalat (3). Ils arrivent, entrent dans le couvent, et voient dans la

(1) PETR. GALESINII, *op. cit.*, cap. XIV.

(2) *Hist. abrégée*, etc., *loc. cit.*

(3) C'est par une disposition d'Innocent III que les cardinaux étaient revêtus du chapeau et de la robe rouge. (Voir *Hist. d'Innocent III*, par Hurter, trad. par M. de Saint-Chéron.)

cour un moine qui, selon la règle de Saint-François, lavait la vaisselle de ses frères. C'était saint Bonaventure. Ils s'approchent, tenant à la main le chapeau de cardinal. Bonaventure les salue, et les prie de suspendre ce chapeau pour quelques instants à une branche d'arbre; puis il achève son grossier labeur, et s'adressant à ses religieux : « Mes frères, nous venons de satisfaire aux obligations de notre état et de travailler en religieux pauvre; des devoirs nouveaux et de plus graves soins m'appellent maintenant. Je ne voyais dans mes premières occupations que facilité et douceur; cette nouvelle dignité me paraît environnée de grands périls et me pénètre de crainte (1). » Puis il va vers les légats, et les reçoit avec les honneurs dus à leur rang.

Cependant, au milieu de la solennité de cette réception, les heures s'étaient écoulées, il se faisait tard; le moment des complies était passé. Les religieux se dirigent vers le réfectoire, remettant à dire leur office après souper. Le saint s'en aperçoit, les arrête, les reprend avec sa douceur inimitable, et leur demande « lequel des deux exercices devait être préférablement ajourné ». Puis il les conduit au chœur, où ils achèvent les complies (2).

Voilà de ces traits qui font connaître tout l'homme, et dont l'éloquente naïveté surpasse tous les éloges.

Cardinal, évêque d'Albano, ami et conseil du pape,

(1) *Hist. abrégée*, etc., *loc. cit.* Cf. l'abbé Maupied, *op. cit.*

(2) En mémoire de ce fait, au couvent de Mugel, on ne chante les complies qu'à l'approche de la nuit et après l'Angélus. (*Hist. abrégée de la vie de S. Bernard.*)

créé à la veille et pour les nécessités d'un concile, saint Bonaventure se trouve maintenant entraîné dans une sphère plus active et plus haute. Il ne faillira pas à ce que le Saint-Siége et la chrétienté attendent de lui.

Grégoire X voulut le sacrer lui-même à Florence, et lui donna ordre de ne le plus quitter. Le pape se rendait à Lyon, où il avait indiqué l'ouverture du concile dans lequel devaient se traiter trois des plus graves questions qui aient agité le monde chrétien : les secours à porter à la Terre-Sainte, la réunion de l'Église grecque à l'Église latine, et la réformation des mœurs.

Pour s'entourer de toutes les lumières du temps, le pape avait appelé près de lui saint Thomas en même temps que saint Bonaventure. La Providence ne permit pas que ces deux illustres amis fussent encore réunis sur la terre. Saint Thomas, saisi en route par la maladie, succomba à Fosse-Neuve. Le pape et saint Bonaventure arrivèrent à Lyon au mois de novembre.

Là le poids des affaires de l'Église va tomber tout entier sur le nouveau cardinal, et il faudra sa force d'âme et de corps pour y suffire jusqu'à la fin. Ajoutons que son zèle, qui ne connaissait pas de trêve, trouva moyen encore, au milieu des préoccupations inouïes qui l'accablaient, de songer aux intérêts de son Ordre, puisqu'il tint à Lyon un chapitre général où il se démit de son titre, mais qu'il présida en qualité de commissaire apostolique, et où se fit l'élection de Jérôme d'Ascoli, qui fut depuis cardinal et pape sous le nom de Nicolas IV, et qui avait préludé

à ces dignités en remplissant les fonctions de nonce près l'empereur grec pour la réunion des Églises. Ce nouveau général n'était même pas de retour de sa mission.

De plus saint Bonaventure institua dans la primatiale des Gaules une confrérie de laïques Gonfaloniers de la sainte Vierge, à l'imitation de celle qu'il avait déjà établie à Rome sous le même nom, et que Clément IV avait dotée de nombreuses indulgences (1).

La première session du concile se tint le 7 mai 1274, dans l'église primatiale de Saint-Jean. Cinq cents évêques, soixante-dix abbés, plus de mille autres prélats et le roi d'Aragon y assistèrent. Saint Bonaventure siégeait à la droite du pape.

Cet honneur lui était bien dû : il était l'âme du concile. C'était lui qui, pendant de longues séances présidant les diverses congrégations de prélats, avait fait délibérer et rédiger les constitutions qui devaient être lues dans les sessions (2).

Bientôt on apprit que les nonces du pape chargés de négocier la rentrée des Grecs au sein de l'unité arrivaient avec les ambassadeurs de l'empereur Michel Paléologue. L'ardent désir du pape Grégoire X, la

(1) Cette confrérie de laïques tirait son nom du Gonfalon ou bannière de la sainte Vierge qu'elle portait dans ses processions. Clément IV, en l'approuvant, avait accordé cent jours d'indulgence pour les associés chaque fois qu'ils s'approcheraient des sacrements. Henri III, revenant de Pologne, voulut assister à la procession de cette confrérie, et s'y fit agréger. (*Hist. abrégée de la vie de S. Bonav.*)

(2) Voir la bulle de Sixte V *Triumphantis Hierusalem*, en tête des Œuvres de saint Bonaventure.

pensée à laquelle saint Bonaventure avait consacré sa vie, étaient réalisés. Le schisme allait s'éteindre. Par une délicate et sainte attention le pape laissa au pieux cardinal la joie d'apprendre au concile cette glorieuse nouvelle, et le docteur, montant dans la chaire de Saint-Jean, la publia dans un magnifique discours sur ce texte : « Lève-toi, Jérusalem! monte sur les hauteurs, regarde à l'orient, et vois tes enfants rassemblés depuis le levant jusqu'au couchant (1). »

Puis il fut chargé d'achever les négociations si heureusement commencées; il leva toutes les difficultés, et ravit par sa douceur et sa science les ambassadeurs de Constantinople, qui se plaisaient à le saluer du nom d'*Eutychius*.

Le 29 juin, jour de Saint-Pierre et de Saint-Paul, une magnifique cérémonie met le sceau à la réconciliation préparée par tant de soins. Le pape célèbre la messe pontificale : l'Évangile est récité en latin et en grec. Saint Bonaventure prêche sur l'unité de l'Église et la pureté de la foi. Les cardinaux entonnent le *Credo* en latin, et les chanoines comtes de Lyon l'achèvent. Le patriarche grec le répète en grec avec les archevêques de Calabre et deux pénitenciers du pape, dont l'un était cordelier, l'autre dominicain. Trois fois le *Filioque* (2) est répété en signe de l'union absolue de dogme et de croyance. Et depuis ce

(1) Baruch.

(2) On sait que l'Église grecque rejetait le dogme de la procession du Saint-Esprit, ne voulait pas reconnaître que cette troisième personne de l'auguste Trinité procède du Fils comme du Père, et refusait de dire, dans le Credo : *Filioque procedit.*

temps le maître-autel de l'église primatiale de Lyon porte deux croix, comme symbole de la réconciliation des deux Églises.

Tant de fatigues, de si profondes et de si douces émotions avaient épuisé la santé pourtant si robuste de saint Bonaventure. Il tomba malade. En vain essaya-t-on de le soulager; en vain lui adjoignit-on pour l'expédition des affaires deux religieux de son Ordre, l'archevêque de Rouen et l'évêque de Tripoli; le coup était porté : à cinquante-trois ans le grand docteur était mûr pour le ciel.

Il put cependant assister encore à la quatrième session du concile, où les Grecs prirent place à la suite des cardinaux et où le grand logothète Georges Acropolite fit, au nom de l'empereur, abjuration du schisme et reconnut sans restriction aucune la primauté du pape. Après quoi Grégoire X entonna le *Te Deum,* pendant lequel il ne put retenir l'abondance et l'effusion de ses larmes de joie.

Saint Bonaventure avait reçu en ce jour la récompense terrestre de ses travaux : il n'y avait plus de palmes dignes de lui qu'au ciel. Il tomba en défaillance, et fut pris de vomissements continuels qui ne laissaient aucun espoir. Comme il était privé par la nature de sa maladie de recevoir le saint viatique, il demanda qu'on lui apportât le saint Sacrement pour l'adorer, et on le déposa sur sa poitrine, vrai temple du Dieu vivant, Alors, « par un prodige digne de la toute-puissance de Dieu et de la grandeur de la foi de saint Bonaventure, Celui qui pour récompenser son humilité l'avait fait autrefois communier par la main d'un Ange, voulut, pour couronner son œuvre,

voler à lui et entrer lui-même dans son corps (1). »

Le pape tint à honneur de donner au mourant l'extrême-onction de ses propres mains et en présence de toute la cour pontificale. Le 14 juillet 1274, quelques mois après son glorieux ami saint Thomas, le saint expira, et sa belle âme alla rejoindre les chœurs de ces esprits séraphiques dont il avait reproduit sur la terre la pureté et la splendeur.

Ce fut un deuil pour toute la chrétienté et pour le concile dont il était la lumière. Grégoire X et tous les Pères, les ambassadeurs grecs assistèrent à ses funérailles, et le cardinal Pierre de Tarentaise fit son oraison funèbre sur ce texte : « Je suis profondément affligé de t'avoir perdu, mon frère Jonathas. » Le lendemain, à la cinquième session du concile, le pape fit lui-même l'éloge de saint Bonaventure, et les sanglots lui coupèrent la voix quand il dit : « Elle est tombée la colonne de la chrétienté : *Cecidit columna christianitatis !* »

La chrétienté reconnaissante n'a pas laissé sans de grands honneurs cette colonne de sa force. Des miracles signalés s'opérèrent sur le modeste tombeau du saint, dans l'église des Cordeliers de Lyon. Sa canonisation devint l'affaire des plus grands princes. Elle fut sollicitée par l'empereur Frédéric, par le roi Louis XI, par le roi Ferdinand de Sicile, par le roi Mathias de Hongrie, par le doge de Venise, les ducs de Calabre, de Milan, de Savoie, etc. Sixte IV ordonna que des commissaires se transportassent à Bagnorea et à Lyon, lieux de la naissance et de la mort

(1) *Hist. abrégée*, etc., *loc. cit.*

du cardinal-évêque d'Albano. Les procès-verbaux furent remis à une congrégation de trois cardinaux; dans une assemblée du sacré collége, l'avocat consistorial Octavien de Martinis prononça un discours de requête; le pape ordonna trois jours de jeûne, et dans une nouvelle séance à laquelle il fit appeler tous les prélats présents à Rome et où tous ces prélats donnèrent d'unanimes suffrages, le 14 avril, à Saint-Pierre, la canonisation fut proclamée et le saint inscrit dans le Catalogue des Pontifes et Confesseurs de la foi.

Sixte V, par sa bulle *Triumphantis Hierusalem*, rangea saint Bonaventure au nombre des Docteurs (1), créa un collége près de l'Église des Douze-Apôtres, où la théologie de saint Bonaventure devait être exclusivement enseignée, et combla d'indulgences les habitants de Bagnorea, de Lyon et de Rome (2).

Nous ne saurions résister à la satisfaction de citer les paroles de louanges que contient cet acte de la souveraine puissance pontificale : « Ce qu'il y eut de

(1) La cérémonie de cette fête eut lieu à Rome le 14 mai 1587, au couvent des Douze-Apôtres, en présence du pape et des cardinaux. Le secrétaire des brefs lut la bulle en rochet et en chape; puis les chantres de Sa Sainteté entonnèrent l'antienne *O Doctor optime*, pendant laquelle le pape demeura debout, et après le verset récita l'oraison.

(2) Cette bulle est très-importante; elle constate combien l'hérésie protestante avait fait tomber l'enseignement scolastique; elle témoigne des efforts du grand pape Sixte-Quint pour restaurer ce haut enseignement catholique : « Præsertim cum hæreticorum insidiæ et diabolicæ machinationes, quibus Sac. Theologiam quæ Scholastica appellatur hoc luctuoso sæculo oppugnant vehementissime, nos magnopere admoneant ut eamdem Theologiam, qua nihil Ecclesiæ Dei fructuosius, omni studio retineamus, illustremus, propagemus. »

plus remarquable dans saint Bonaventure, dit la bulle, c'est que non-seulement il se distinguait par la subtilité de son argumentation, la facilité de son enseignement, l'habileté de ses définitions, mais qu'il excellait, par une sorte de puissance divine, à toucher les âmes. Et il joint dans ses écrits une profonde érudition à une égale ardeur de piété, tellement qu'en instruisant le lecteur il l'émeut, pénètre jusqu'aux plus intimes replis de son âme, traverse son cœur de ses aiguillons séraphiques et y répand l'admirable douceur de sa dévotion ; de sorte que notre prédécesseur Sixte IV, plein de vénération pour la grâce qui coulait de sa bouche et de sa plume, n'a pas craint de dire que (1) « l'Esprit-Saint semblait parler en lui ».

Voilà les principaux traits de la vie de saint Bonaventure ; voilà les honneurs dont l'Église a récompensé ses services. Ajoutons que la ville de Lyon, la capitale catholique de notre France, a choisi pour l'un de ses patrons le grand Docteur qui acheva dans ses murs sa glorieuse existence, dont elle possédait les restes mortels et dont l'intercession la délivra deux fois du fléau de la contagion (2). La tête sacrée du Docteur séra-

(1) Fuit in S. Bonaventura id præcipuum et singulare, ut non solum argumentandi subtilitate, docendi facilitate, definiendi solertia præstaret, sed divina quadam animos permovendi vi excelleret : sic enim scribendo cum summa eruditione parem pietatis ardorem conjungit, ut lectorem docendo moveat, et in intimos animi recessus elabatur, ac denique seraphicis quibusdam aculeis cor compungat et mira devotionis dulcedine perfundat, quam sane gratiam in ejus ore et calamo diffusam admirans, prædecessor noster Sixtus IV Pontifex illud dicere non dubitavit : Spiritum sanctum in eo locutum videri.

(2) Notamment en 1628. — Parmi les miracles dus à l'in-

phique, conservée par une protection spéciale de la Providence, garde encore la *ville des œuvres* et la couvre de sa séculaire protection.

tercession de saint Bonaventure, nous ne citerons que la guérison de Charles d'Orléans, père du roi Louis XII, qui, pendant sa captivité après la triste journée d'Azincourt (25 octobre 1415), fut rendu à la santé, et, aussitôt après sa sortie de prison, vint en rendre solennellement grâces au tombeau du saint. — On verra peut-être avec plaisir les détails suivants sur les reliques du saint. Charles VIII et Anne de Bretagne, se rendant en Italie, s'arrêtèrent à Lyon, firent retirer les restes du tombeau, et les placèrent dans une magnifique châsse ; le roi emporta une partie de la mâchoire inférieure, qu'il donna à sa chapelle royale de Fontainebleau. En 1662, Anne d'Autriche la céda au grand couvent des Cordeliers de Paris. Un bras fut porté à Bagnorea, et une autre relique fut donnée à Venise. — En 1495, Pierre de Bourbon et Anne de Beaujeu, qui fut régente de France, viennent honorer les reliques, et font exécuter une châsse en forme de buste, où fut renfermée la tête du saint. En 1562, ces précieux restes furent cachés pour être soustraits à la fureur des huguenots. On les divisa en deux parts, et ils furent enfouis séparément. Les hérétiques entrèrent dans la ville, envahirent le couvent, le pillèrent et le mirent à sac, découvrirent l'une des cachettes, dépouillèrent les reliques de leurs ornements, brûlèrent les ossements et en jetèrent les cendres dans la Saône. Ne pouvant trouver l'autre dépôt, ils massacrèrent le Père gardien, qui refusait de le leur livrer, et mirent le feu au couvent. Le calme étant rétabli, les Pères qui avaient caché les reliques revinrent, reconnurent le chef sacré, et le rendirent à la vénération des fidèles. — On conservait aussi un calice et un crucifix qui avaient appartenu au grand Docteur. — Sa fête était magnifiquement solennisée à Lyon. — A Paris, la Faculté de théologie venait ce jour-là en fourrure faire une procession solennelle avec les reliques au grand couvent des Cordeliers. — A Narbonne, on gardait une chaire où le saint avait prêché. (*Hist. abrégée de la vie et du culte de S. Bonaventure.*)

Saint Bonaventure était grand, d'une admirable beauté et d'une douceur angélique. Son âme se reflétait sur ses traits; et son visage avait toujours empreinte cette sérénité ineffable qui faisait dire de lui à Sixte-Quint « qu'il semblait avoir établi sa demeure dans les plaies de Notre-Seigneur Jésus-Christ ».

Quant à l'ensemble de ses œuvres, nous ne saurions mieux les résumer que par ces lignes empruntées aux auteurs de l'*Histoire des sciences :*

« Il reprit la théologie d'une manière plus complète que nul avant lui, et la soumit tout à fait à la méthode aristotélique. C'est la même marche logique que celle du créateur des sciences. Posant d'abord les généralités, puis entrant dans le détail des questions, en réfutant, comme Aristote, les opinions contraires, il embrasse tout l'ensemble du dogme chrétien dans l'ordre, pour ainsi dire, chronologique. Après avoir traité de Dieu et de sa nature, il traite de ses œuvres, de la création en général, de la création et de la nature des anges; de la création des autres êtres, et surtout de l'homme, qu'il considère dans ses rapports avec Dieu, avec les anges et les autres êtres, et enfin en lui-même, dans son âme et dans son corps, ce qui le ramène à étudier au moins les principes généraux de son histoire naturelle. La crânioscopie et la physiognomonie, dont le matérialisme moderne a fait tant de bruit, sont conçues et exposées par saint Bonaventure dans leurs généralités les plus vraies, appréciées à leur juste valeur dans leurs rapports avec la liberté humaine et la saine morale. Après avoir considéré l'homme dans les deux parties de son être, il le considère dans l'union de ces parties, et arrive à l'étude

des lois morales et des rapports positifs établis par la révélation entre Dieu et l'homme; ce qui le conduit aux commandements de Dieu, à l'infraction de la loi, et enfin à sa réparation par les mérites du Rédempteur appliqués dans les sacrements. Dieu, l'homme et tous les êtres ainsi étudiés dans le passé ou leur origine, dans le présent ou dans leurs rapports d'existence en ce monde, le Docteur séraphique plonge dans l'avenir, et les étudie dans la vie future. Se présente alors le grand drame du jugement dernier, qui finit le temps et commence l'éternité, pendant laquelle s'accomplira le dogme des récompenses et des peines éternelles, ce qui achève le sublime tableau des rapports de l'intelligence incréée et de l'intelligence créée (1). »

Tel est l'homme qui, au milieu d'une existence si remplie par les œuvres les plus actives et par les plus sublimes études, a trouvé le loisir d'écrire les *Méditations de la vie du Christ.* On nous permettra de dire quelques mots de cet ouvrage.

Le saint Docteur l'a composé pour une religieuse de Sainte-Claire (2), à laquelle il l'adresse. Quelle est cette religieuse? Nous l'ignorons. Seulement, comme on sait que saint Bonaventure l'écrivit à la prière de quelques personnes de la cour du roi saint Louis, comme il venait de composer une règle pour sainte Élisabeth, sœur du roi, et pour son monastère de Longchamps, il ne nous paraîtra pas trop aventuré

(1) *Histoire des sciences*, par MM. de Blainville et Maupied, 3 vol. in-8°, 1845.

(2) *Sancta Clara, mater et ducissa tua*, dit-il dans le cours de son livre.

de penser que peut-être le livre du saint Docteur était destiné à l'auguste fondatrice de cette sainte retraite (1).

« Saint Bonaventure, dit l'un de ses biographes, passait ses jours et ses nuits dans la contemplation de la vie de Jésus crucifié, et particulièrement pendant qu'il composait son opuscule des *Méditations*, ses yeux ruisselaient de larmes abondantes (2). »

C'est, en effet, toujours Jésus, et Jésus crucifié, qu'on retrouve à chaque page du grand Docteur, et plus particulièrement, s'il est possible, dans les *Méditations*. Ici, c'est la vie, la vie réelle et humaine de Notre-Seigneur, son passage de trente-trois ans sur cette terre, qu'il représente et qu'il peint. Ce sont les tableaux augustes et les scènes admirables de ces années consacrées à l'humilité, à la pauvreté, aux fatigues de la prédication, et couronnées par les douleurs ineffables de la mort, qu'il fait passer sous les yeux de l'âme fidèle. Ou plutôt il prend le chrétien comme par la main, il l'enlève à travers les âges, il le ravit en esprit et il le fait s'agenouiller devant la crèche, s'asseoir sur le flanc de la montagne, marcher à la suite des apôtres, se traîner désolé et tout en pleurs le long de la voie douloureuse du Calvaire, se prosterner dans l'adoration devant l'Ascension glorieuse du Fils de l'homme.

« De même que sainte Cécile portait l'Évangile

(1) On peut consulter également avec fruit le livre récemment publié par M. l'abbé Berthaumier, sur la *Vie et les Œuvres de saint Bonaventure*; Paris, un vol. in-8°, chez Mme Ve Poussielgue.

(2) PETR. GALESINII, *Vita S. Bonav.*, cap. VI.

caché sur sa poitrine, portez la vie de Notre-Seigneur dans votre cœur, » dit-il dans son Introduction. « Rendez-vous présente à ce qui se dit et à ce qui se fait, répète-t-il à chaque instant. Venez, approchez-vous, suppliez Notre-Dame qu'elle vous laisse prendre un instant dans vos bras le divin Enfant; » et au dernier repas que sur le bord de la mer le Seigneur ressuscité daigne partager avec ses disciples: « Venez, et peut-être, si vous en êtes digne, serez-vous admise à ce festin, » ajoute le pieux Docteur.

Ah! c'est que ce maître de la vie spirituelle connaissait profondément la puissance et les besoins de l'imagination et du cœur de l'homme; c'est qu'il savait bien qu'il faut que nous appelions tous nos sens à la contemplation de notre divin modèle, et que ce n'est pas assez de l'énergie de notre esprit pour représenter sensiblement les actes si humbles et si touchants de la vie de notre Dieu. Oui, nous ne nous remettons pas assez en mémoire que le Verbe de Dieu a pris chair, qu'il s'est fait homme comme nous, qu'il a voulu naître dans une étable, qu'il a été petit enfant, qu'il a été faible, qu'il a été pauvre et plus pauvre que les plus pauvres; qu'il a vécu dans l'obscure boutique d'un humble artisan; qu'il a marché trois années de suite dans les carrefours des cités et dans les rudes sentiers des campagnes arides de la Judée; que là il a subi toutes les privations; qu'il a été exposé aux sarcasmes, aux injures de la populace; que sa société était de gens de rien, et que ces grossiers bateliers lui donnaient sans cesse des déboires et des ennuis, quand même ils n'étaient pas près de l'abandonner; qu'il n'avait pas littéralement une pierre

où reposer sa tête; qu'il vivait d'aumônes, et que, prélude de sa passion, les persécutions l'accompagnaient à chaque pas; que les grands, les riches, les puissants, tout ce qui était quelque chose dans la société juive le dédaignait ou le haïssait; que vingt fois on tenta de le lapider et de le massacrer, et qu'enfin les trames les plus persévérantes le poursuivirent, achetant son sang, corrompant l'un de ses douze apôtres, et le traînant lui-même, à travers les plus effroyables ignominies qui furent jamais, jusqu'au plus infâme des supplices.

Eh! mon Dieu, tout cela nous le savons; mais le méditons-nous? mais nous le représentons-nous au vif? Nous figurons-nous au temps d'Hérode et de Pilate, passant sur la voie publique et rencontrant ce cortége de la veille du sabbat, ces deux voleurs qu'on va mettre en croix, et au milieu d'eux cet homme qu'Hérode a proclamé un fou et un insensé, que les soldats du prétoire ont couvert de crachats et de boue, qui s'en va brisé par la douleur, la tête ensanglantée, ridiculement couronné d'épines? Nous mettons-nous à sa suite au milieu des rues tortueuses de Jérusalem avec toute la grossière et insultante populace qui hurle après lui? Ah! quand nos plus grands orateurs chrétiens veulent remuer jusqu'au fond de nos entrailles nos fibres endormies, écoutez s'ils ne prennent pas le langage de ces représentations, trop méconnues.

« Que fait-il donc dans sa passion? dit Bossuet... Il se donne à eux pour en faire tout ce qu'ils veulent: on veut le baiser, il donne les lèvres; on le veut lier, il présente les mains; on le veut souffleter, il tend

les joues; frapper à coups de bâton, il tend le dos; flageller inhumainement, il tend les épaules; on l'accuse devant Caïphe et devant Pilate, il se tient pour tout convaincu; on l'abandonne aux valets et aux soldats, et il s'abandonne encore plus lui-même. Cette face autrefois si majestueuse, qui ravissait en admiration le ciel et la terre, il la présente droite et immobile aux crachats de cette canaille; on lui arrache les cheveux et la barbe, il ne dit mot, il ne souffle pas : c'est une pauvre brebis qui se laisse tondre. Venez, venez, camarades, dit cette soldatesque insolente; voilà ce fou, dans le corps de garde, qui s'imagine être roi des Juifs. Il faut lui mettre une couronne d'épines : il la reçoit; elle ne tient pas encore assez, il faut l'enfoncer à coups de bâton : frappez, voilà la tête. Herode l'a habillé de blanc comme un fou : apporte cette vieille casaque d'écarlate pour le changer de couleur; mettez, voilà les épaules; donne ta main, roi des Juifs; tiens ce roseau en forme de sceptre : la voilà, faites-en ce que vous voudrez. Ah! maintenant ce n'est plus un jeu, ton arrêt de mort est rendu; donne encore ta main qu'on la cloue : tenez la voilà encore. Enfin assemblez-vous, ô Juifs et Romains, grands et petits, bourgeois et soldats; revenez cent fois à la charge, multipliez sans fin les coups, les injures, plaies sur plaies, douleurs sur douleurs, indignités sur indignités. Insultez à sa misère jusque sur la croix!...

« Eh bien, chrétiens, avez-vous bien considéré cette peinture épouvantable? Cet amas terrible de maux inouïs, que je vous ai mis tout ensemble devant les yeux, ne suffit-il pas pour vous émouvoir? Quoi! je

vois encore vos yeux secs! quoi! je n'entends point encore de sanglots!... Abrégez ce discours infini par une méditation sérieuse. Contemplez cette face, autrefois les délices, maintenant l'horreur des yeux; regardez cet homme que Pilate vous présente au haut du Prétoire : Le voilà, le voilà, cet homme; le voilà cet homme de douleur!... O plaies, que je vous adore! Flétrissures sacrées, que je vous baise! O sang qui découlez soit de la tête percée, soit des yeux meurtris, soit de tout le corps déchiré; ô sang précieux, que je vous recueille! Terre, terre, ne bois pas ce sang!... O terre, ne bois pas le sang de Jésus! Ce sang nous appartient; c'est sur nos âmes qu'il doit retomber (1)! »

Eh bien! ce que l'aigle de Meaux, planant au-dessus du siècle de Louis XIV, répétait aux chrétiens orgueilleux de son temps, c'est ce que saint Bonaventure avait redit aux humbles religieuses de Sainte-Claire:

« On le mène, on le ramène, on lui crache au visage; on le tourne, on le retourne comme un fou « et comme un imbécile, comme un voleur et comme « un malfaiteur impie; on le conduit d'Anne à Caïphe, « à Pilate, à Hérode, encore à Pilate; on le traîne « dedans, dehors. O mon Dieu, qu'est-ce cela? Cette « lutte si longue et si épouvantable ne vous paraît-« elle pas bien dure et bien amère? Attendez un peu, « voici pire encore. Les Princes des prêtres se lèvent « contre lui, et les Pharisiens, et les Anciens, et une « innombrable multitude. Unanimement, partout on « crie : « Qu'il soit crucifié? » La croix où il sera

(1) BOSSUET, Ier Sermon pour le vendredi saint. Œuvres complètes, t. XIII, p. 405.

« attaché, on la charge sur ses épaules brisées et « déchirées, et voilà que de tous côtés on accourt, « les étrangers et les grands comme les ribauds et « les buveurs de vin, non pour lui compatir, mais « pour l'insulter odieusement. Personne ne le re- « connaît; on lui jette de la boue et des ordures, on « l'en accable; et pendant qu'il supporte son igno- « minie, il accomplit la parole prophétique (1): Ceux « qui étaient assis à la porte ont jugé contre lui, et « ceux qui boivent du vin chantaient contre lui. » (Chap. LXXIV.)

On le voit, c'est toujours le tableau vivant, la scène agissante qui se mettent sous le regard du chrétien; c'est le fidèle qui se rend présent à chaque acte et à chaque parole du Sauveur du monde.

Or, on voudra bien le remarquer, cette méthode a toujours été celle des grands instituteurs de la vie spirituelle. Qu'on ouvre les *Exercices de saint Ignace*, ce manuel de la contemplation : qu'y retrouve-t-on en première ligne? Les méditations sensibles, les *imaginariæ repræsentationes*. Ecoutez les préceptes que contiennent les *Exercices spirituels :* « En toute méditation ou contemplation d'un objet corporel, il faut nous figurer, selon une certaine *vue d'imagination,* un lieu matériel, représentant ce que nous contemplons, comme le temple, une montagne, dans lequel nous trouverons Jésus ou la Vierge Marie, et les autres personnages qui seront le sujet de notre contemplation (2). »

(1) Ps. XXVIII.

(2) Notandum est quod in quavis meditatione, sive contemplatione de re corporea..., effingendus erit nobis, secundum

Et plus loin :

« Le premier point est de considérer toutes les personnes dont il s'agit...

« Le second point est de percevoir par l'ouïe intérieure ce que disent toutes ces personnes...

« Le troisième de faire attention aux actions de ces mêmes personnes (1). »

Saint Ignace ajoute ensuite quelques exemples dont la pratique se trouve complétement réalisée par les *Méditations* de notre grand docteur.

Écoutez encore le pieux, le tendre, l'angélique saint François de Sales : « Surtout je vous conseille, dit-il, l'oraison mentale, cordiale, et particulièrement celle qui se fait autour de la Vie et Passion de Notre-Seigneur : en la regardant souvent par la méditation, toute votre âme se remplira de lui, vous apprendrez ses contenances, formerez vos actions au modèle des siennes... Et, croyez-moi, Philothée, nous ne saurions aller à Dieu le Père que par cette porte; car tout ainsi que la glace d'un miroüer ne sçauroit arrester notre veüe, si elle n'estoit enduite d'estain ou de plomb par derrière, aussi la Divinité ne pourroit estre bien contemplée par nous en ce bas monde, si elle ne se fust joincte à la sacrée Humanité du Sauveur, duquel

visionem quamdam imaginariam, locus corporeus, id quod contemplamus repræsentans, veluti templum aut mons; id quo reperiamur Jesum Christum vel Mariam virginem et cætera quæ spectant ad contemplationis nostræ argumentum. (*Exercitia spiritualia* S. P. Ignatii Loyola, 1ª hebdom., I exercit., ex Typ. regia. Paris., MDCXLIIII.)

(1) *Exercitia spiritualia* S. P. Ignatii Loyola, hebdom. 2ª, contemplatio 1ª.

la vie et la mort sont l'objet le plus proportionné, souëf, délicieux et profitable, que nous puissions choisir pour nostre méditation ordinaire. Sa vie et sa mort ont esté disposées et distribuées en divers poincts pour servir à la méditation par plusieurs auctheurs : ceux que je vous conseille sont saint Bonaventure, etc. (1). »

Et ce grand saint, indiquant une « briefve méthode pour la méditation », ajoute (2) : « La quatrième façon consiste à se servir de la simple imagination, nous représentant le Sauveur en son humanité sacrée, comme s'il estoit près de nous; ainsi que nous avons accoustumé de nous représenter nos amis et de dire: Je m'imagine de voir un tel qui fait cecy et cela, il me semble que je le vois, ou chose semblable. » Et plus loin (3): « Par exemple, si vous voulez méditer nostre Seigneur en croix, vous vous imaginez d'estre au mont du Calvaire, que vous voyez tout ce qui se fit et se dit au jour de la Passion... »

« Ayez toujours, dit-il enfin, auprès de vous quelque beau livre de dévotion comme sont ceux de saint Bonaventure, de Gerson, de Denys le Chartreux, etc., et semblables, et lisez-en tous les jours un peu avec grande dévotion, comme si vous lisiez des lettres missives que les saincts vous eussent envoyées du ciel pour vous monstrer le chemin et vous donner le courage d'y aller (4). »

Tant il est vrai que la doctrine de l'Église ne change pas plus que les conditions de l'âme humaine, et que

(1) *Introd. à la Vie dévote*, IIe partie, chap. I.
(2) *Ibid.*, IIe partie, ch. II.
(3) *Ibid.*, IIe partie, ch. IV.
(4) *Op. cit.*, IIe partie, ch. XVII.

toujours la voie de la perfection et de la régénération est la même à travers tous les siècles !

De nos jours, hélas! on ne songe pas assez à cette méditation des sens. Les chrétiens eux-mêmes se laissent souvent entraîner davantage à la partie dogmatique et théorique de la religion. On regarde plus le Christ docteur que le Christ vivant et agissant sur la terre ; et cependant la vie du Seigneur, sa vie laborieuse et sainte, c'est là tout l'Évangile, c'est là tout le Testament qu'il nous a laissé après lui !

Sans doute l'esprit ne saurait demeurer toujours et s'absorber uniquement dans cette sorte de contemplation où le sentiment et le cœur jouent le plus grand rôle. Et si elle est la plus touchante et la plus douce aux âmes sensibles et tendres, l'esprit et l'intelligence veulent aussi leurs satisfactions. Le grand saint Bonaventure l'avait excellemment compris ; aussi a-t-il toujours eu soin d'accompagner ses délicieux tableaux d'une application pratique qui mène soit à la conquête d'une vertu, soit à la correction d'un défaut ou à la détestation d'un vice.

Il ne faudrait pas croire d'ailleurs que, donnant beaucoup à la contemplation de la vie humaine de Notre-Seigneur Jésus-Christ, le grand docteur négligeât, même dans cette œuvre toute spéciale, les autres aliments de l'exercice spirituel, par exemple, la méditation intérieure et les modes de perfectionnement par lesquels l'âme doit travailler à se rendre de plus en plus digne de ses hautes et dernières destinées. Ainsi, outre les enseignements pratiques qu'il ne manque jamais de faire ressortir à chaque scène de la vie adorable du Sauveur, il a, au milieu même

de son ouvrage et à l'occasion du « ministère de Marthe et de Marie », un traité complet et substantiel de cet exercice spirituel. Il y distingue la vie active et la vie contemplative, représentées mystiquement chacune par l'une des sœurs de Lazare, et dans cet exposé plein de grandeur, de simplicité et d'élévation, il suit pas à pas son illustre maître saint Bernard. Rien de plus excellent et de plus fortifiant ne saurait être proposé aux cœurs fidèles, et si ce petit traité était médité avec tout le soin qu'il requiert, l'homme du monde, comme le religieux, y puiserait des trésors de courage, de vertu et de zèle.

Rien de plus charmant aussi que la vénération profonde que notre docteur professe pour l'illustre abbé de Clairvaux; rien de plus beau que cette affection de deux saints qui passent à travers les âges et les unit dans le commun service des âmes. Et puis, qu'on y songe, saint Bernard extrait et cité par saint Bonaventure; tout le suc de la doctrine de l'un exprimé et choisi par l'intelligence et la piété de l'autre : quelle admirable fortune! Et combien cette association de deux des plus splendides génies du moyen âge n'est-elle pas précieuse pour la science comme pour la piété!

Tel est le livre vraiment tout d'or dont la traduction est aujourd'hui offerte au public.

On nous permettra de consacrer encore quelques lignes à cette traduction.

Toute œuvre pareille a ses difficultés, et nous pourrions dire avec un poëte du XVIe siècle :

..... A tourner d'une langue estrangère
La peine est grande, et la gloire est légère...
Aussi pour vray, d'un ouvrage viré,
Quel grand honneur en peut estre tiré?
Le traducteur ne donne à son ouvrage
Rien qui soit sien que le simple langage.
Que mainte nuict dessus le livre il songe,
Et despité les ongles il s'en ronge,
Qu'il perde après mainte bonne journée;
C'est mesme corps, mais la robe est tournée:
Toujours l'aucteur vers soy la gloire amène,
Et le tourneur n'en retient que la peine.
Où peut asseoir d'avoir sa récompense
Le traducteur malheureux sa fiance?
A ses escrits le sçavant ne prend garde,
Fors qu'en passant, au moins s'il les regarde,
Soigneux d'avoir la connoissance entière
Et veoir la chose en sa forme première;
L'ignorant seul ses escrits pourra veoir.
Mais quel honneur en pourroit-il avoir (1)?

Toutes ces réflexions que faisait Estienne de la Boétie, nous les avons faites. Aussi avouons-nous aisément tirer très-peu de vanité et espérer très-peu d'honneur de notre *peine.* Si quelque *gloire* en peut revenir à notre saint modèle, nous serons trop payé. Quant au suffrage des *savants,* nous avons trop peu fait pour l'ambitionner; quant aux *ignorants,* c'est précisément pour ceux-là que nous avons écrit. C'est aux petits et aux humbles, c'est aux âmes

(1) Estienne de la Boétie. Œuvres complètes réunies pour la première fois et publiées avec des notes par Léon Feugère. Paris, in-12.

fidèles qui n'auraient pu aller puiser aux sources latines que nous offrons notre travail; c'est aux femmes et aux mères chrétiennes, à ce sexe dont l'Église loue publiquement la dévotion (1); c'est surtout aux vierges sacrées qui ont voué leur vie au divin Époux et qui aimeront à nourrir leur piété de ces instructions, que le glorieux fils de saint François composait il y a six siècles pour les saintes filles de son ordre.

Nous avons essayé d'être aussi simple et aussi exact qu'il nous a éte possible, gardant avec un religieux respect les formes antiques de l'auteur, et tâchant de rendre la suavité et la fraîcheur de sa délicieuse simplicité. Que si parfois quelques passages semblent à la roideur et à l'afféterie de nos jours d'une grande naïveté, nous conjurons qu'on se rappelle ces paroles de l'Imitation : « Nous devons lire avec autant de plaisir les livres pieux écrits avec simplicité que ceux qui sont élevés et profonds (2). »

(1) *Pro devoto femineo sexu*, dit une des oraisons du Vendredi saint.

(2) *De Imitat. Christi*, lib. I, c. v.

LES MÉDITATIONS

DE LA

VIE DU CHRIST

PREMIÈRE PARTIE

AVANT-PROPOS

Dans les récits qui célèbrent les vertus et les mérites de la très-sainte vierge Cécile, on lit qu'elle portait toujours l'Évangile du Christ caché dans sa poitrine. Ce qui paraît devoir s'entendre de l'usage où elle était de choisir dans la vie du Seigneur Jésus, racontée par l'Évangile, quelques passages les plus appropriés à sa dévotion, et de les méditer jour et nuit, dans la pureté et la simplicité de son âme, avec une intention particulière et fervente; puis de les reprendre tour à tour, et, en savourant le goût suave et délicieux, de les placer ainsi dans le secret de son cœur.

C'est une pratique semblable que je vous conseille. Car, parmi les exercices de la vie spirituelle, je la regarde comme plus profitable, plus nécessaire et plus capable que tout autre de vous faire monter à un haut degré de perfection. Nulle part vous ne trouverez à vous prémunir contre les vaines et fragiles séductions, contre les tribulations et les adversités, contre les tentations de l'ennemi et contre tous les vices, aussi efficacement que dans la vie du Seigneur Jésus, laquelle a été absolument parfaite et exempte de tout défaut. En effet, par la méditation fréquente et assidue de cette vie, l'âme est amenée à un certain état de familiarité, de confiance et d'amour de Jésus, qui lui fait dédaigner et mépriser tout le reste, et de plus qui la fortifie et lui enseigne ce qu'elle doit faire et ce qu'elle doit éviter.

Je dis premièrement que la méditation profonde de la vie du Seigneur Jésus fortifie et assure l'âme contre les choses vaines et fragiles. Cela est manifeste dans l'exemple de la bienheureuse Cécile, dont je parlais tout à l'heure, et qui avait tellement rempli son cœur de la vie du Christ, que la vanité ne pouvait y entrer. Aussi, se trouvant dans les pompes nuptiales, où se produisent tant de vanités, et au milieu du chant des instruments, elle conservait la pureté de son cœur et vaquait à

Dieu seul, en disant : « Seigneur, que mon cœur et mon corps soient sans tache, afin que je ne tombe pas dans la confusion. »

Secondement, cette méditation fortifie contre les tribulations et l'adversité, ainsi qu'il apparaît dans les martyrs. Ce qui fait dire à saint Bernard (1) : « Le courage du martyr provient de ce qu'il habite de tout son amour dans les blessures du Christ, et qu'il y demeure par une incessante méditation. C'est là qu'il se tient debout et triomphant, et tressaillant de joie, bien que son corps soit en lambeaux et que le fer lui ouvre le cœur. Où donc est-elle alors l'âme du martyr? Elle est dans les plaies de Jésus, dans ces plaies qui s'ouvrent pour la recevoir. Si elle restait dans ses propres entrailles, si elle les interrogeait, elle sentirait peut-être le fer qui les tourmente, elle ne supporterait pas la douleur, elle succomberait, elle renierait. » Ainsi parle saint Bernard. De là vient que non-seulement les martyrs, mais aussi les confesseurs ont eu et ont chaque jour tant de patience dans leurs tribulations et leurs infirmités. Si vous lisez la vie de saint François et de la bienheureuse vierge Claire, votre mère et votre suzeraine, vous pourrez y trouver comment, au milieu d'innombrables tribulations,

(1) BERN. *Serm.* 61, *sup. Cantic.*

délaissements et infirmités, ils étaient non-seulement patients, mais joyeux. Chaque jour d'ailleurs vous pouvez en voir autant dans ceux qui mènent une vie sainte; la raison en est que leurs âmes ne demeuraient et ne demeurent pas dans leurs corps, mais dans le Christ, par la pieuse méditation de sa vie.

Troisièmement, je dis que cette méditation enseigne ce qu'il faut faire pour que ni l'ennemi ni les vices ne puissent nous séduire ni nous envahir; et cela parce que la perfection des vertus s'y rencontre. Où donc, en effet, trouverez-vous les vertus de pauvreté sublime, d'humilité profonde, de haute sagesse; où verrez-vous des exemples et des leçons d'oraison, de mansuétude, d'obéissance, de patience et de toutes les autres vertus, aussi bien que dans la vie de Celui qui est le Seigneur des vertus? C'est ce qui fait dire en peu de mots à saint Bernard (1) : « En vain travaillerait-on à acquérir les vertus, si l'on espérait les obtenir d'ailleurs que du Seigneur des vertus, de Celui dont la doctrine est la semence de la sagesse, dont la miséricorde est l'œuvre de la justice, dont la vie est le miroir de la tempérance, dont la mort est la merveille de la force. » Ainsi dit saint Bernard. Celui donc qui

(1) BERN. *Serm.* 22, *sup. Cant.*

suit Jésus-Christ ne peut ni errer ni être trompé; et c'est la méditation fréquente de sa vie qui allume et excite le cœur à l'imitation et à la conquête de ses vertus. Quand ensuite le cœur est illuminé par la vertu au point de s'en revêtir tout entier, alors il sait discerner le vrai du faux, tellement que bien des gens illettrés ont pu ainsi connaître les grands et profonds mystères de Dieu. Comment pensez-vous, par exemple, que le bienheureux saint François soit parvenu à une si complète abondance de vertus, à une si riche intelligence de l'Écriture, et même à une connaissance si perspicace des séductions de l'ennemi et du vice, sinon par la conversation familière et la méditation assidue de Jésus son Seigneur? Il s'en imprégnait si ardemment, qu'il devenait comme le portrait du Christ. Il l'imitait le plus parfaitement qu'il pouvait dans toutes ses vertus, jusqu'à ce qu'enfin, Jésus daignant le compléter et le parfaire par l'impression des sacrés stigmates, il fut comme totalement transformé en lui.

Vous voyez à quelle élévation conduit la méditation de la vie du Christ. De plus, semblable à un fondement puissant, elle donne accès vers les plus hauts degrés de la contemplation, parce qu'en elle se trouve l'onction qui purifie et élève l'âme peu à peu, et l'instruit de toutes choses; mais, quant à

présent, nous ne devons pas nous occuper de ce point.

Pour ce moment, j'ai songé seulement à vous initier comme je pourrais à ces méditations de la vie du Christ; mais je voudrais que vous fussiez guidée par un homme plus expérimenté et plus savant que moi, parce que je me reconnais très-insuffisant en pareille matière. Néanmoins, et comme je juge qu'il vaut mieux dire quelque chose tant bien que mal que de me taire tout à fait, je ferai l'épreuve de mon impuissance, et je vous parlerai familièrement, avec mon langage simple et sans recherche, soit pour que vous puissiez mieux comprendre ce que je vous dirai, soit pour que vous vous appliquiez à en faire profiter, non votre oreille, mais votre intelligence. Ce n'est pas, en effet, sur des discours habilement ornés, mais sur les méditations du Seigneur Jésus qu'il faut que vous concentriez votre attention. D'ailleurs je suis engagé à cette forme par la doctrine de saint Jérôme, qui disait : « Une parole rude pénètre jusqu'au cœur, une parole travaillée ne repaît que les oreilles. » J'espère donc que ma faiblesse apportera quelque chose à votre ignorance; mais ce que j'espère surtout, c'est que, si vous voulez vous exercer à la méditation assidue de ces choses, vous aurez pour maître et pour guide le Seigneur lui-même, de qui nous parlons.

Maintenant il ne faut pas croire que nous puissions méditer tout ce que la tradition certaine nous rapporte comme ayant été fait ou dit par le Seigneur Jésus; il ne faut pas croire non plus que tout soit écrit. Pour moi, afin de laisser en vous une plus grande impression, je vous raconterai les événements comme ils ont été, ou comme ils auraient pu être, ou comme l'on peut croire qu'ils sont arrivés, et d'après certaines images et représentations que l'esprit perçoit de diverses manières. En effet, pour ce qui touche la sainte Écriture, nous pouvons méditer, exposer et comprendre diversement, selon que nous le croyons utile, pourvu que ce ne soit ni contre la vérité de la vie, de la justice et de la doctrine, ni contre la foi et les bonnes mœurs. Quand donc vous me verrez raconter : « Le Seigneur Jésus a fait ou parlé ainsi, » ou employer d'autres formes analogues, et que mon récit ne pourra pas se prouver par les saintes Écritures, ne le prenez pas autrement que comme une pieuse méditation, c'est-à-dire prenez que j'aie dit : « Représentez-vous que le Seigneur Jésus a fait et parlé ainsi; » et de même dans tous les cas semblables.

Enfin, si vous désirez tirer profit de ces Méditations, ayez soin de vous rendre présente en esprit aux faits et aux paroles qui sont rapportées du

Seigneur Jésus, comme si vous les entendiez de vos oreilles et les voyiez de vos yeux, en y mettant toute l'affection de votre cœur, avec soin, plaisir et jouissance, et en éloignant toute autre sollicitude ou préoccupation.

C'est pourquoi je vous prie, ma chère fille, que, ce travail que j'ai entrepris pour la louange du Seigneur Jésus, pour votre avantage et mon utilité, vous l'acceptiez avec satisfaction, et que vous vous y exerciez avec encore plus de joie, de dévotion et de zèle.

C'est par l'Incarnation que nous devrions commencer; mais néanmoins nous pouvons utilement méditer quelques faits qui l'ont précédée, tant dans les cieux, pour ce qui regarde Dieu et ses saints Anges, que sur la terre, pour ce qui regarde la très-glorieuse Vierge; ces faits me paraissent devoir être exposés préalablement. Considérons-les donc d'abord.

CHAPITRE I

De l'intercession compatissante des Anges pour nous.

Comme pendant un très-long espace de temps, cinq mille années et plus, le genre humain avait été plongé dans la misère; et comme, à cause du péché du premier homme, nul ne pouvait monter à la patrie d'en haut (1); les Bienheureux Esprits angéliques, compatissant à d'aussi grandes ruines, et pleins de sollicitude pour la réparation de leurs propres désastres (2), voyant arriver la plénitude

(1) Il y a dans le texte : *patriam*, la patrie, sans autre adjectif. L'âme ardente de saint Bonaventure ne pouvait pas concevoir la terre autrement que comme un lieu d'exil et de passage, et les cœurs pleins de foi auxquels il s'adressait le comprenaient trop bien pour qu'il eût besoin de dire la patrie *céleste*. Pourquoi faut-il que nous ne puissions pas user du même privilége ?

(2) Le saint docteur fait ici allusion à la doctrine théologique universellement admise dans le moyen âge, et selon laquelle l'homme avait été créé pour remplir le vide que laissait parmi les intelligences la chute des anges coupables. Adam par sa faute ayant fait échouer le dessein de Dieu, les Anges se plaignaient, ainsi que nous le voyons plus bas, « que leurs ruines ne fussent pas réparées, » puisque l'arrêt de mort éternelle

des temps, redoublèrent avec plus d'ardeur les pieuses instances qu'ils avaient déjà faites tant de fois, et, tombant sur leurs faces devant le trône de Dieu, tous ensemble ils le supplièrent en disant : « Seigneur, il a plu à Votre Majesté de former dans sa bonté une créature raisonnable, l'homme, afin qu'il fût ici avec nous et que nous obtinssions par lui la réparation de nos pertes. Mais voici que tous périssent, et personne n'est sauvé. Et à travers le cours de tant d'années, nous voyons nos ennemis les vaincre tous, et, loin de relever nos ruines, ils ne font que remplir les cavernes infernales. Seigneur, pourquoi donc les laissez-vous naître? Pourquoi les âmes qui se confient en vous sont-elles livrées aux bêtes (1)? Si toutes ces choses se sont faites selon votre Justice, cependant le temps de la Miséricorde est venu. Et si les premiers ancêtres du genre humain ont imprudemment transgressé vos lois, que votre Miséricorde y subvienne. Souvenez-vous que vous les avez créés à votre ressemblance. Ouvrez généreusement votre

qui pesait sur le genre humain l'empêchait de venir prendre sa place dans la céleste patrie. Et ces Esprits bienheureux ne cessaient de supplier le Père tout-puissant de hâter la Rédemption, qui devait rendre à son dessein primitif un entier accomplissement.

(1) Ps. LXXIII.

main, et remplissez-la de miséricorde. Tous les yeux se tournent vers vous, comme les yeux des esclaves vers les mains de leur maître (1), jusqu'à ce que vous soyez touché de compassion et que vous accordiez au genre humain le remède du salut. »

CHAPITRE II

De la contestation entre la Miséricorde et la Justice, la Vérité et la Paix.

A ces paroles, la Miséricorde, ayant avec elle la Paix, sollicitait les entrailles du Père pour qu'il vînt au secours du genre humain; mais la Vérité, soutenue de la Justice, combattait en sens contraire. Alors il s'éleva entre elles une grande contestation, que raconte au long saint Bernard avec la magnificence de son style (2). J'en rapporterai seulement, selon mon pouvoir, les principaux traits. Souvent, en effet, j'ai dessein de citer les délicieuses paroles de ce grand homme; mais la plupart du temps je les abrégerai, pour éviter la prolixité.

(1) Ps. CXXII. — (2) BERN. *Serm.* 1, *de Annuntiatione.*

Voici sommairement ce qu'il rapporte ici :

La Miséricorde disait donc au Seigneur : « Avez-vous réprouvé l'homme pour toujours, Seigneur, ou bien oublierez-vous de pardonner (1)? » Et elle murmurait longtemps ces paroles à son oreille. Le Seigneur répondit : « Appelez vos sœurs, qui, vous le voyez, sont disposées à vous contredire, et écoutons-les à leur tour. » Elles furent appelées, et la Miséricorde commença : « La créature raisonnable a besoin de la compassion divine, parce qu'elle est devenue profondément malheureuse et profondément misérable. Le temps de la pitié est venu, et déjà il est passé. » La Vérité répondit : « Il faut, Seigneur, accomplir toute la parole que vous avez prononcée : qu'Adam tout entier meure, avec tous ceux qui étaient en lui lorsque dans sa prévarication il a goûté le fruit défendu. — Mais alors, Seigneur, reprit la Miséricorde, pourquoi m'avez-vous faite? La Vérité elle-même sait bien que je péris, si vous n'avez pas pitié. — Si le prévaricateur échappe à votre sentence, réplique la Vérité, votre Vérité périt, et elle ne demeure pas éternellement. »

« La question fut renvoyée au Fils. Devant lui, la Vérité et la Miséricorde répétèrent leurs paroles,

(1) Ps. LXXVI.

et la Vérité ajouta : « Je l'avoue, Seigneur, la Miséricorde obéit à un zèle louable; mais elle va contre la Justice, puisqu'elle veut épargner le prévaricateur de préférence à sa propre sœur. — Et vous, répliqua la Miséricorde, vous n'épargnez personne, et vous sévissez contre le prévaricateur avec tant de courroux, que vous enveloppez votre sœur elle-même dans cette proscription. » — La Vérité n'en reprend pas moins avec force : « Seigneur, ce débat est dirigé contre vous, et vous devez prendre garde que la parole du Père ne soit rendue dérisoire. » — Alors la Paix intervint et dit : « Cessez ces discours : une telle contestation n'est pas digne des Vertus. »

« Vous voyez que la controverse était grave, et que les raisons de part et d'autre étaient sérieuses et puissantes. Et on n'apercevait pas comment, à l'égard de l'homme, la Miséricorde et la Vérité pourraient garder leurs droits.

« Mais le Roi suprême écrivit la sentence suivante, et il la donna à lire à la Paix, qui se tenait le plus près de lui : « L'une dit : Je péris si Adam ne meurt pas; l'autre dit : Je péris s'il n'est pas fait miséricorde. Que la mort devienne un bien, et que toutes les deux obtiennent ce qu'elles demandent. » Elles restèrent stupéfaites de cet arrêt de la sagesse, et consentirent à ce qu'Adam mou-

rût en obtenant miséricorde. Mais elles demandèrent comment la mort pourrait devenir un bien, puisqu'elle est déjà un mal horrible, rien qu'à en entendre parler?

« Le Roi répond : « La mort des pécheurs est très-mauvaise (1); mais la mort des saints est précieuse, et elle est la porte de la vie (2). Qu'il se trouve donc quelqu'un qui ne soit pas soumis à la mort, et qui meure par amour; et de la sorte, comme la mort ne pourra retenir un innocent, il se fera un passage par où s'échappera le genre humain délivré. » Cette parole fut accueillie avec joie. « Mais où rencontrer une personne pareille? » dirent les Vertus.

« Et aussitôt la Vérité retourna sur la terre, et la Miséricorde resta au ciel; car il est écrit dans le Prophète : Seigneur, votre Miséricorde est dans les cieux, et votre Justice s'élève jusqu'aux nuages (3). »

« La Vérité parcourt l'univers entier; personne n'était exempté de la tache originelle, pas même l'enfant d'un jour (4). Et cependant la Miséricorde traverse le ciel; personne ne se rencontre qui ait pour un tel sacrifice une charité assez immense. Tous, en effet, nous sommes des esclaves, et, quand

(1) Ps. XXXIII. — (2) *Ibid.*, CXV. — (3) *Ibid.*, XXXV. — (4) Job XXV.

même nous aurions fait le bien, tous nous devrions dire avec saint Luc : « Nous sommes des serviteurs inutiles (1). » Or comme il ne se trouvait personne qui eût assez de charité pour offrir sa vie (2) pour des serviteurs inutiles, les deux sœurs, dans une grande anxiété, reviennent au jour désigné. Elles n'avaient pas découvert ce qu'elles désiraient. Alors la Paix leur dit : « Vous ne savez rien, et vous n'avez pas réfléchi (3). Il n'existe pas d'être créé qui fasse le bien, il n'en existe pas un seul. Mais celui qui vous a donné le conseil peut vous donner l'assistance. »

« Le Roi le comprit et dit : « Je me repens d'avoir fait l'homme (4); il faut que je fasse pénitence pour cet homme que j'ai créé. » Et ayant appelé Gabriel, il lui dit : « Va, et dis à la fille de Sion : Voici que ton roi va venir (5). » Ainsi parle saint Bernard.

Jugez donc de quel péril a été et est toujours le péché, et quelle difficulté il y a pour en trouver le remède.

Dans ces circonstances les Vertus tombèrent d'accord que la personne du Fils était spécialement capable d'atteindre le but. Car la personne du Père paraît en quelque sorte toute terrible et toute-

(1) Luc. XVIII. – (2) Joan. XV.— (3) Ps. XIII.— (4) Gen. VII. (5) Zach. IX.

puissante, et la Paix et la Miséricorde auraient pu en concevoir quelque crainte. Le Saint-Esprit est toute bonté, et la Vérité et la Justice pouvaient y trouver matière à soupçon. Aussi le Fils, véritable médiateur, fut-il choisi pour l'œuvre du salut.

Ayez soin de ne point prendre toutes ces choses à la lettre, mais dans un sens figuré.

Et alors fut accompli le mot du Prophète : « La Miséricorde et la Vérité se rencontrèrent en face, et la Paix et la Justice s'embrassèrent (1). »

Telle est la méditation que nous pouvons faire sur ce qui s'est alors passé dans le ciel.

CHAPITRE III

De la vie de la Vierge Marie et de ses sept demandes.

Quant à ce qui regarde la Vierge, en qui l'Incarnation eut lieu, nous pouvons d'abord méditer sa vie.

Vous y apprendrez qu'à l'âge de trois ans elle fut offerte par ses parents au Temple, et qu'elle y resta jusqu'à sa quatorzième année (2). Pour ce

(1) Ps. LXXXIV.
(2) JOAN. DAMASC. lib. IV, *Fid. orth.* VI, c. XV; NICEPH. lib. I, *Eccl. hist.* c. VII.

qu'elle y fit, nous pouvons le savoir par les *Révélations* qu'elle a faites à une de ses fidèles servantes. On croit que c'est sainte Élisabeth, dont nous célébrons solennellement la fête. Entre autres choses on y lit les révélations suivantes : « Lorsque, « dit Marie, mon père et ma mère m'eurent laissée « dans le temple, je résolus dans mon cœur de « regarder Dieu comme mon père; et je pensais « souvent avec dévotion à ce que je pourrais faire « d'agréable à Dieu pour qu'il daignât m'accorder « sa grâce. Je me fis instruire de sa loi; et de tous « les préceptes divins, j'en gardais plus spéciale- « ment trois dans mon cœur, qui sont ceux-ci : « *Tu aimeras le Seigneur ton Dieu de tout ton cœur,* « *de tout ton esprit, de toute ton âme et de toutes tes* « *forces;* et encore : *Tu aimeras ton prochain comme* « *toi-même;* et enfin : *Tu auras en haine ton ennemi.* « Je gardai, dis-je, ces commandements dans mon « âme, et aussitôt j'embrassai toutes les vertus qui « y sont contenues; c'est aussi ce que je veux que « vous fassiez. En effet, l'âme ne peut posséder « aucune vertu, si elle n'aime Dieu de toute sa « puissance. Car c'est de cet amour que découle la « plénitude de la grâce, sans laquelle nulle vertu « ne descend ni ne persévère dans l'âme; mais, « au contraire, y passe comme l'eau courante, et « s'enfuit, si l'âme *n'a pas en haine ses ennemis,*

« qui sont les péchés et les vices. Aussi quiconque « veut acquérir et garder la grâce doit habituer « son cœur à cet amour et à cette haine. C'est « pourquoi je désire que vous agissiez comme je « le faisais.

« Souvent je me levais au milieu de la nuit, et « je me rendais devant l'autel du Temple; et là, « avec tout le désir, toute la volonté et toute l'af- « fection dont j'étais capable, je demandais au « Dieu tout-puissant la grâce d'observer ces trois « commandements et les autres préceptes de la « Loi. Me tenant ainsi devant l'autel, j'adressais « au Seigneur mes sept demandes, que voici :

« Premièrement, je sollicitais la grâce d'accom- « plir la loi de l'amour, c'est-à-dire d'aimer Dieu « de tout mon cœur, de toute mon âme et de toutes « mes forces.

« Secondement, je demandais d'obtenir la grâce « d'aimer mon prochain, selon la volonté et le bon « plaisir du Seigneur, et qu'il voulût bien me faire « aimer tout ce qu'il aime et chérit lui-même.

« Troisièmement, je demandais à Dieu qu'il me « fît détester et fuir tout ce qu'il déteste.

« Quatrièmement, je demandais l'humilité, la « patience, la bonté, la douceur, et toutes les ver- « tus par lesquelles je pourrais devenir agréable à « ses yeux.

« Cinquièmement, je demandais qu'il me fît « voir le temps où naîtrait cette Bienheureuse « Vierge qui devait enfanter le Fils de Dieu ; qu'il « conservât mes yeux pour que je pusse la con- « templer, ma langue pour que je pusse la louer, « mes mains pour que je pusse la servir, mes « pieds pour que je pusse m'attacher à sa suite, « mes genoux pour que je pusse adorer le Fils de « Dieu dans son sein.

« Sixièmement, je demandais la grâce d'obéir « aux ordres et aux injonctions du Pontife du « Temple.

« Septièmement, je demandais à Dieu qu'il con- « servât le temple et tout son peuple à son ser- « vice. »

Avant entendu ces paroles, la servante du Christ dit : « O très-douce Vierge, n'étiez-vous pas déjà « pleine de grâces et de vertus ? » — La sainte Vierge lui répondit : « Tenez pour certain que « je me jugeais la pécheresse la plus vile, et in- « digne de la grâce comme vous. »

Et encore : « Vous croyez peut-être, ma fille, « que toute la grâce que j'ai possédée, je l'ai ob- « tenue sans peine ; il n'en est pas ainsi. Bien au « contraire, je vous dirai que je n'ai reçu de « Dieu aucun don, aucune grâce, aucune faveur, « sans une grande peine, une continuelle orai-

« son, des désirs ardents, une dévotion profonde,
« beaucoup de larmes et une longue affliction,
« disant et pensant toujours ce qui était agréable
« à Dieu, autant que je le savais et pouvais; ex-
« cepté toutefois la grâce de la sanctification, que
« j'avais reçue dès le ventre de ma mère. » Et
elle ajouta : « Sachez de science certaine que nulle
« grâce ne descend dans l'âme, si ce n'est par
« l'oraison et par la mortification du corps. Mais
« aussitôt que nous avons donné à Dieu tout ce
« dont nous sommes capables, quelque peu que
« ce soit, lui-même vient dans notre âme, appor-
« tant avec lui ses dons inestimables; l'âme semble
« alors défaillir en elle-même; elle perd la mé-
« moire, et ne se souvient plus qu'elle ait fait ou
« dit quelque chose d'agréable à Dieu, et elle ne
« s'en estime que plus vile et plus méprisable. »
Tels sont les détails que nous donnent les *Révélations*.

Saint Jérôme ajoute de plus, en racontant la vie de la sainte Vierge : « La très-sainte Vierge s'était fait cette règle de se livrer à l'oraison depuis le matin jusqu'à la troisième heure; de la troisième à la neuvième heure, elle s'occupait aux travaux extérieurs; et depuis la neuvième, elle ne cessait pas de prier jusqu'à ce que vînt lui apparaître l'Ange, de la main de qui elle recevait la nourri-

ture. Et elle avançait dans l'amour et dans les œuvres de Dieu. Toujours on la remarquait comme la première aux saintes veilles, la plus érudite dans la science de la Loi, la plus habile au chant des psaumes de David, la plus généreuse dans la charité, la plus pure dans la chasteté, la plus parfaite en toutes les vertus. Elle était constante et inébranlable ; chaque jour elle devenait meilleure, et personne ne la vit jamais ni ne l'entendit en colère. Sa conversation était tellement pleine de grâce, que l'on voyait que Dieu était sur ses lèvres. Elle vivait perpétuellement dans l'oraison et la méditation de la Loi du Seigneur. Elle s'empressait auprès de ses compagnes, prenant soin qu'il ne leur échappât aucune parole qui ne fût convenable, et que nulle d'entre elles ne se laissât aller ni à de bruyants éclats de rire, ni à des mouvements d'orgueil ou d'injustice contre les autres. Sans cesse elle bénissait Dieu; et de peur que, même dans ses salutations, elle ne s'écartât des louanges du Très-Haut, quand on la saluait, elle répondait : « Grâces soient rendues à Dieu! » C'est ainsi que la première elle donna cet exemple, usité entre les fidèles, de se saluer en disant : « Grâces soient rendues à Dieu! » La nourriture qu'elle recevait des mains de l'Ange la soutenait, et celle que lui donnaient les prêtres du Temple, elle la

distribuait aux pauvres. Et chaque jour on voyait l'Ange lui parler et lui obéir comme à sa mère ou à sa sœur bien-aimée. » Ainsi s'exprime saint Jérôme.

Dans sa quatorzième année, la Bienheureuse Vierge Marie épousa Joseph par une inspiration divine, et elle revint à Nazareth. Vous en trouverez les détails dans la légende de sa Nativité.

Telles sont les méditations que nous pouvons faire sur les temps qui précèdent l'Incarnation du Seigneur Jésus. Nourrissez-vous-en, et prenez plaisir à les repasser dans votre mémoire avec une pieuse affection et vous y conformant par vos œuvres, parce que ce sont de saintes choses. Venons maintenant à l'Incarnation.

CHAPITRE IV

De l'Incarnation du Christ.

La plénitude des temps était arrivée (1). La très-sainte Trinité avait arrêté de pourvoir au salut du

(1) Gal. IV.

genre humain par l'Incarnation du Verbe, en raison de l'amour immense qu'il portait (1) à cette même race d'Adam; elle avait cédé aux inspirations de sa miséricorde, et aussi aux instances des esprits célestes. Alors la Bienheureuse Vierge Marie étant revenue à Nazareth, le Dieu tout-puissant appela l'archange Gabriel et lui dit : « Va trouver notre très-chère fille Marie, l'épouse de Joseph, celle que nous aimons au-dessus de toutes les créatures, et dis-lui que mon Fils a été charmé de sa beauté, et qu'il se l'est choisie pour mère. Demande-lui qu'elle l'accueille avec joie, parce que j'ai résolu d'opérer par elle le salut du genre humain tout entier, et que je veux oublier l'injure qui m'a été faite. »

Ici vous aurez soin et vous vous souviendrez, ainsi que je vous l'ai dit en commençant, de vous rendre présente par la pensée à tout ce qui se fait et à tout ce qui se dit. Essayez donc de vous imaginer Dieu et de le contempler, autant toutefois que vous le pourrez, car il est incorporel. Représentez-vous-le comme un souverain Seigneur assis sur un trône élevé, d'un aspect doux, compatissant et paternel, et comme voulant se réconcilier ou plutôt l'étant déjà, et prononçant ses ordres. En même

(1) Eph. II.

temps figurez-vous Gabriel, la joie et l'allégresse sur le visage, à genoux, les regards humblement et respectueusement baissés, et recevant avec la plus vive attention la mission de son maître.

Gabriel, se levant donc plein de bonheur et de joie, s'envola des hauteurs du ciel, et en un moment se transporta, sous la figure d'un homme, près de la Vierge Marie, qui était retirée dans la chambre de sa petite maison. Cependant il ne vint pas tellement vite, qu'il ne fût déjà prévenu par le Seigneur, et il trouva la très-sainte Trinité qui avait déjà précédé son messager.

Vous devez savoir, en effet, que l'œuvre sublime de l'Incarnation fut l'ouvrage de toute la Trinité, bien que la personne du Fils fût seule incarnée; de la même manière que si, pendant qu'une personne passe une tunique, les deux autres l'aidant et soutenant les manches, l'assistaient de chaque côté (1). Regardez bien maintenant et écoutez tout comme si vous y assistiez vous-même. Qu'elle fut

(1) Cette image, qui peut-être semblera singulière à quelques esprits, renferme cependant une grande exactitude et une véritable profondeur de doctrine. Notre-Seigneur s'est enveloppé de notre humanité comme d'un vêtement: *Verbum vestiens carne*, dit l'Église dans l'Hymne de l'Assomption. Et rien n'exprime mieux la coopération du Père et du Saint-Esprit au mystère de l'Incarnation, que ce symbole où ils sont représentés aidant le Verbe à se revêtir de l'humanité.

grande alors et qu'elle doit l'être aujourd'hui dans votre méditation cette humble petite maison où de telles personnes sont assemblées et où s'accomplissent de tels événements! Car, bien que la sainte Trinité soit partout, cependant elle se trouva là d'une façon toute particulière, à cause de son opération toute spéciale.

Gabriel, le fidèle messager, entra donc près de la Vierge Marie, et lui dit: « Je vous salue, pleine de grâce, le Seigneur est avec vous, vous êtes bénie entre toutes les femmes. »

Et elle, troublée, ne répondit rien. Son trouble n'était pas un trouble coupable, et il n'était pas causé par la vision, car elle était habituée à voir souvent des Anges; mais, selon le récit de l'Évangile, elle fut troublée à cause de ces paroles et en pensant à la nouveauté de cette salutation inaccoutumée pour elle. A entendre les trois grands éloges qui lui étaient donnés, cette humble Vierge ne pouvait point ne pas éprouver de trouble. L'Ange la nommait *pleine de grâce*, et disait que *le Seigneur était avec elle* et qu'*elle était bénie entre les femmes*; or les humbles ne peuvent entendre leur louange sans rougir et sans être déconcertés. Son trouble venait d'une honnête et vertueuse confusion. Elle se mit aussi à douter de la vérité de ces paroles, non pas qu'elle crût que l'Ange ne disait pas vrai, mais

parce que c'est le propre des humbles de ne pas examiner leurs vertus, mais de s'attacher plutôt à considérer leurs défauts, de manière à pouvoir toujours avancer en sainteté, en jugeant très-petite une grande vertu et en estimant très-grand un léger défaut. C'est pourquoi, par modestie, par prudence autant que par crainte, elle ne répondit rien. Et d'ailleurs qu'aurait-elle pu répondre?

Apprenez par cet exemple à garder le silence et à aimer à vous taire; c'est une utile et éminente qualité. La sainte Vierge écouta deux fois avant de répondre une seule, parce que pour une vierge il est détestable de parler beaucoup.

L'Ange, connaissant la cause de son hésitation, lui dit : « Ne craignez pas, Marie; ne vous effrayez pas des louanges que je vous donne, elles sont la pure vérité. Non-seulement vous êtes pleine de grâce, mais vous avez obtenu la grâce pour tout le genre humain, et vous l'avez recouvrée de Dieu. Et voici que vous concevrez et que vous enfanterez le Fils du Très-Haut, et Celui qui vous a choisie pour sa mère sauvera tous ceux qui espèrent en lui. » Elle répondit alors, non pas en acquiesçant aux louanges, ni en les déclinant, mais de façon à témoigner qu'elle était surtout préoccupée de la manière dont ces grandes destinées se réaliseraient, et de la pensée de ne pas perdre sa virginité. Aussi

demanda-t-elle à l'Ange le mode de cette auguste conception, en disant : « Comment cela se pourra-t-il faire, puisque j'ai voué irrévocablement à mon Seigneur ma virginité, et que jamais je ne dois connaître d'homme? » — « Cela aura lieu par l'opération du Saint-Esprit, dit l'Ange; il vous remplira de sa vertu d'une manière toute particulière, et vous concevrez tout en gardant votre virginité. C'est pourquoi votre fils sera appelé le Fils de Dieu. Car rien n'est impossible à Dieu. Et voyez votre parente Élisabeth : elle était vieille et stérile, et voilà six mois que, par la grâce de Dieu, elle a conçu un fils. »

Considérez ici, et, pour Dieu, méditez comment toute la très-sainte Trinité est là attendant la réponse et le consentement de sa Fille bien-aimée, regardant avec amour et délices sa pudeur, sa conduite et ses paroles. Et aussi, comme l'Ange s'adresse à elle avec sagesse et discrétion, se tenant incliné et respectueux devant sa Souveraine, le visage calme et serein, exécutant fidèlement son ambassade, et observant attentivement les réponses de Marie, pour qu'il puisse les reporter exactement et accomplir en cette œuvre merveilleuse la volonté du Seigneur. Et enfin, comme Notre-Dame se tient humble et craintive, la figure couverte d'une modeste pudeur, en présence de l'Ange; et comme,

surprise des paroles qu'il lui adresse, elle ne s'en exalte et ne s'en enorgueillit pas. Toutes ces magnificences qu'elle entendait dire d'elle, et telles que personne n'en avait jamais dû ouïr de pareilles, elle les rapportait toutes à la grâce divine. Apprenez par son exemple à être humble et pudique, car sans ces qualités la virginité est de peu de valeur.

Cependant la très-prudente Vierge Marie se laisse aller à la joie, et elle acquiesce aux paroles de l'Ange. Et, comme il est contenu dans les *Révélations*, elle fléchit le genou avec une profonde dévotion, et, joignant les mains, elle dit : « Voici la servante du Seigneur, qu'il me soit fait selon votre parole. » Et immédiatement le Fils de Dieu entra dans le sein de la Vierge et y prit chair tout entier, bien qu'il restât aussi tout entier dans le sein du Père.

Ici vous pouvez pieusement vous figurer le Fils acceptant avec obéissance sa laborieuse mission, s'inclinant devant son Père, se recommandant à lui, et instantanément recevant une âme et un corps. Le voici donc homme parfait dans tous les linéaments de son être extérieur, mais encore tout petit, afin qu'il pût croître et grandir naturellement comme les autres enfants dans le sein de sa mère ; seulement ni l'union de l'âme ni la distinction des mem-

bres ne furent différées pour lui, ainsi qu'il arrive ordinairement. Car il était un Dieu parfait, et un homme parfait, et sage et puissant comme il est toujours.

Gabriel alors fléchit le genou ainsi que Notre-Dame, et peu après, s'étant levé avec elle, il s'inclina jusqu'à terre, la salua et disparut. De retour dans la patrie, il y raconta tout, et ce fut une joie et une fête nouvelle et une immense allégresse. Quant à Notre-Dame, tout enflammée et plus brûlante que jamais de l'amour de Dieu, ayant senti qu'elle avait conçu, elle s'agenouilla et rendit grâces au Seigneur de cette haute faveur, le suppliant humblement et dévotement qu'il daignât l'instruire, pour qu'elle pût accomplir sans faute tout ce qu'elle devait à son Fils.

Vous considérerez à ce sujet quelle est la grandeur de la solennité de ce jour, vous vous réjouirez dans votre cœur, et vous vous livrerez à l'allégresse. Car aujourd'hui, c'est la fête de Dieu le Père qui a célébré les noces de son Fils avec la nature humaine, à laquelle le Fils s'est uni inséparablement. Aujourd'hui, c'est la fête nuptiale du Fils et la fête de sa naissance dans les entrailles de sa mère; plus tard viendra celle de sa nativité hors du sein virginal. Aujourd'hui, c'est la fête de l'Esprit-Saint à cause de cette œuvre merveilleuse et unique de l'In-

carnation dont il a été l'auteur, et c'est aujourd'hui qu'il a commencé à témoigner sa bonté singulière au genre humain. Aujourd'hui, c'est la fête glorieuse de Notre-Dame, qui a été prise et reçue pour Fille par le Père, pour Mère par le Fils, pour Épouse par le Saint-Esprit. Aujourd'hui, c'est la fête de toute la cour céleste, parce qu'aujourd'hui commence la réparation de ses ruines. Aujourd'hui, c'est encore bien plus la fête de la nature humaine, parce qu'aujourd'hui s'inaugurent son salut, sa rédemption et la réconciliation du monde entier; parce qu'elle est exaltée et déifiée. Aujourd'hui, le Fils rend une obéissance nouvelle au Père pour accomplir notre salut. Aujourd'hui, sortant des hauteurs du ciel, il s'élance comme un géant dans la carrière (1) et se renferme dans l'enclos du sein virginal. Aujourd'hui il devient l'un de nous et notre frère, et il commence à faire le voyage avec nous. Aujourd'hui la vraie lumière descend du ciel pour dissiper et mettre en fuite nos profondes ténèbres. Aujourd'hui, le pain vivant qui donne la vie au monde est cuit dans les entrailles virginales, comme dans un four ardent. Aujourd'hui, le Verbe est fait chair pour habiter parmi nous (2). Aujourd'hui les soupirs et les vœux des patriarches et

(1) Ps. XVIII. — (2) Joan. I.

des prophètes sont exaucés et accomplis. Car ils s'écriaient avec un désir inénarrable, et ils disaient : Envoyez votre Agneau, Seigneur (1); — Cieux, donnez votre rosée (2); — Plaise à Dieu que vous brisiez les cieux et que vous descendiez (3)! — Seigneur, inclinez les cieux, et descendez (4); — Seigneur, montrez-nous votre visage (5); » et mille autres aspirations dont la sainte Écriture est remplie : tant ils soupiraient ardemment après ce jour! Aujourd'hui est le principe et le fondement de toutes les solennités et la source de notre bonheur. Car jusqu'ici le Seigneur a été irrité contre la race humaine à cause de la désobéissance de nos premiers parents; mais maintenant, voyant son Fils fait homme, il mettra un terme à son courroux. Aujourd'hui doit s'appeler la plénitude des temps.

Vous voyez l'admirable ouvrage, et combien il est solennel; tout en est délicieux, tout en est agréable, tout en est désirable; tout doit y être pris en souveraine dévotion, tout doit y être conduit avec piété, avec joie, avec transport; tout y est digne de la plus entière vénération. Méditez ces choses, délectez-vous-y, et peut-être Dieu daignera-t-il vous en montrer de plus grandes encore.

(1) Isaiæ XVI. — (2) *Ibid.*, XLV. — (3) *Ibid.*, LXIV. — (4) Ps. CXLIII. — (5) *Ibid.*, LXXIX.

CHAPITRE V

Comment la Bienheureuse Vierge visita sainte Élisabeth, et comment furent faits le *Magnificat* et le *Benedictus*.

Ensuite Notre-Dame, se ressouvenant des paroles de l'Ange au sujet de sa cousine Élisabeth, se proposa de l'aller visiter pour lui offrir ses félicitations et ses services (1). Elle se rend donc avec Joseph, son époux, de Nazareth à la demeure d'Élisabeth, qui était éloignée de Jérusalem de quatorze à quinze milles environ. Elle n'est arrêtée ni par l'aspérité ni par la longueur du chemin; mais elle marche en toute hâte, parce qu'elle ne veut pas être vue longtemps en public. Et d'ailleurs elle n'était pas alourdie par sa grossesse comme les autres femmes; car le Seigneur Jésus n'était pas un fardeau pour sa mère.

Voyez donc comme elle va seule avec son époux, la Reine du ciel et de la terre: elle marche à pied; elle n'a point de chevaux, point de cortége de chevaliers et de barons, point de chambrières ni de

(1) Luc. I.

suivantes pour l'accompagner. A ses côtés marchent la pauvreté, l'humilité, la pudeur et toute l'assemblée des vertus. Le Seigneur est aussi avec elle, ayant une grande et honorable suite, mais non pas vaine et pompeuse comme celle du siècle.

En entrant dans la maison, Marie salua Élisabeth en disant : « Salut, Élisabeth, ma sœur! » Et celle-ci éclata d'allégresse et de bonheur, et, embrasée du Saint-Esprit, se lève, l'embrasse avec tendresse, et lui dit dans un transport de joie : « Bénie êtes-vous entre les femmes, et béni le fruit de vos entrailles! D'où me vient cet honneur que la Mère de mon Seigneur vienne vers moi (1)? »

Aussitôt que la Vierge eut salué Élisabeth, Jean fut rempli du Saint-Esprit dans les entrailles de sa mère, et sa mère elle-même en fut aussi remplie. Et ce n'est point la mère qui le reçut la première; mais le fils, l'ayant reçu, le lui communiqua, non pas en opérant quoi que ce soit sur l'âme de sa mère, mais en méritant que le Saint-Esprit opérât en elle, parce que la grâce de l'Esprit-Saint, qu'il avait ressentie d'abord, éclatait et surabondait en lui. Et de même qu'Élisabeth avait senti la venue de Marie, de même Jean sentit l'arrivée du Sei-

(1) Luc. I.

gneur. Aussi il bondit, et elle prophétisa. Et remarquez quelle fut la puissance des paroles de Notre-Dame, puisque leur simple prononciation conféra le Saint-Esprit : c'est qu'elle était si pleine du Saint-Esprit, qu'en considération de ses mérites il remplissait les autres.

Marie répondit à Élisabeth en disant : « Mon âme glorifie le Seigneur, » etc., et tout cet admirable cantique de joie et de louanges. Ensuite, quand elles s'assirent, la très-humble Notre-Dame, choisissant la dernière place, se mit aux pieds d'Élisabeth. Mais Élisabeth ne le voulut pas souffrir, et, se levant incontinent, la releva et la fit asseoir à côté d'elle. Alors Marie s'enquiert de la conception d'Élisabeth, et Élisabeth de celle de Marie; l'une et l'autre elles s'en entretiennent avec bonheur; elles glorifient Dieu et passent des jours d'allégresse dans les actions de grâces.

Notre-Dame resta chez sa cousine pendant trois mois, l'aidant et la servant en tout ce qu'elle pouvait, avec révérence et amour, comme si elle eût oublié qu'elle était la Mère de Dieu et la Reine de l'univers. Quelle maison, quelle chambre, quel lit que ceux où demeurent et reposent ces deux mères portant de tels fils dans leur sein, Marie et Jésus, Élisabeth et Jean! Là aussi sont ces grands et admirables vieillards Zacharie et Joseph.

Or, le temps étant venu, Élisabeth enfanta un fils, que Notre-Dame reçut et arrangea avec soin et adresse, ainsi qu'il fallait. Et le petit enfant la regardait comme avec intelligence; lorsque Marie voulait le rendre à sa mère, il tournait son visage vers elle seule, ne se plaisait qu'avec elle; et elle jouait avec lui, l'embrassait et le caressait tendrement. Considérez le bonheur de Jean : personne jamais ne fut bercé par de semblables mains. Au reste, il eut aussi d'autres grands priviléges sur lesquels je n'insiste pas à présent.

Le huitième jour, l'enfant fut circoncis et appelé Jean. C'est à ce moment que la bouche de Zacharie fut ouverte et qu'il prophétisa en disant : *Béni soit le Seigneur, le Dieu d'Israël*, etc. Ainsi dans cette maison furent faits ces deux beaux cantiques : le *Magnificat* et le *Benedictus*. Or Notre-Dame se tenait derrière une tenture pour n'être point vue des hommes que la circoncision de Jean avait rassemblés, et de là elle écoutait attentivement ce cantique, dans lequel il était fait mention de son Fils, et elle conservait tout cela prudemment dans son cœur.

Enfin elle dit adieu à Élisabeth et à Zacharie, et, bénissant le petit Jean, elle revint à sa demeure de Nazareth. Que ce retour vous fasse penser de nouveau à sa pauvreté : la voilà qui se

dirige vers sa maison, où elle ne va trouver ni pain, ni vin, ni rien de ce qui lui est nécessaire; car elle n'a ni bien ni argent. Trois mois durant, elle a demeuré chez des parents qui sans doute étaient riches; elle rentre dans sa pauvreté, et il va falloir vivre du travail de ses propres mains. Compatissez à ses souffrances, et aimez plus ardemment la pauvreté.

CHAPITRE VI

Comment Joseph voulut répudier Marie, et comment Dieu permet que les siens soient exposés aux tribulations.

Comme Notre-Dame et Joseph, son époux, vivaient ensemble, et que l'enfant Jésus croissait dans les entrailles de sa mère, Joseph, ayant reconnu que Marie était enceinte, en fut désolé outre mesure. Écoutez ici quels beaux exemples vous pouvez recevoir. Si d'abord vous demandez pourquoi le Seigneur voulut que sa mère eût un époux, puisqu'il avait décrété qu'elle demeurerait toujours vierge, il y a trois réponses à vous donner : c'était d'abord afin que sa grossesse ne la couvrît pas d'infamie aux yeux du monde, ensuite

afin qu'elle pût jouir de la société et de la protection d'un époux, et, en dernier lieu, afin que l'enfantement du Fils de Dieu restât caché au démon.

Joseph regardait donc son épouse bien souvent; il s'affligeait, et il était troublé, et il lui montrait son visage désolé, et enfin il éloignait d'elle son regard comme d'une coupable, car il la soupçonnait d'adultère. Considérez à ce propos combien Díeu permet que les siens soient dévorés de tribulations et soumis à des tentations pour leur plus grande gloire à venir (1). Aussi Joseph songeait à la répudier secrètement. Et vraiment on peut en parler, puisque l'Évangile loue Joseph (2). Il y est dit que c'était un homme juste et d''une grande vertu. En effet, bien que d'ordinaire l'adultère de la femme soit pour l'époux un sujet de profonde affliction, de honte et de fureur, cependant Joseph se modérait avec courage : il ne voulait pas accuser Marie, il souffrait patiemment ce terrible outrage ; et ne voulant pas chercher une vengeance éclatante, mais vaincu par sa piété, il avait songé à la répudier secrètement. Cependant Notre-Dame aussi éprouvait de cruelles anxiétés : elle voyait son époux troublé et chagrin, et ce trouble rejaillissait sur elle. Néanmoins elle se taisait humble-

(1) II Cor. VIII, — (2) Matth. I.

ment, et elle cachait le don de Dieu. Elle aimait mieux être jugée méprisable que de publier ce divin mystère, et de rien dire d'elle-même qui parût une vaine jactance. Mais elle suppliait le Seigneur de daigner apporter lui-même remède à ses tribulations et à celles de son époux, et de les en délivrer. Vous jugez quelle devait être leur commune angoisse. Le Seigneur en eut pitié.

Il envoya son Ange, qui dit à Joseph, en songe, que son épouse avait conçu par l'opération de l'Esprit-Saint, et lui ordonna de demeurer fidèlement et en confiance avec elle. Et aussitôt la tribulation fit place à une grande et douce consolation. Il nous en arriverait de même si nous savions supporter patiemment nos épreuves; car Dieu fait le calme après la tempête. Aussi vous ne devez jamais douter, parce que Dieu ne permet pas que l'affliction visite les siens, si ce n'est pour leur avantage.

Joseph alors interroge la sainte Vierge sur cette miraculeuse conception, et Marie la lui raconte en détail, et il s'en réjouit avec son épouse bénie. Il l'entoure alors de sa chaste affection plus tendrement qu'on ne saurait dire; il prend d'elle des soins infinis. Notre-Dame demeure avec lui au milieu de la plus douce confiance, et tous deux ils vivent dans la joie de leur pauvreté.

Le Seigneur Jésus demeure donc ainsi renfermé neuf mois dans le sein de sa mère comme les autres enfants. Il y reste patiemment et attend avec bonté l'époque fixée. Compatissez à son état, en voyant jusqu'à quelle profondeur d'humilité il est descendu. Combien nous devrions chérir cette vertu d'humilité! Jamais nous ne devrions nous laisser gonfler par l'orgueil et la haute opinion de nous-mêmes, quand le Dieu de majesté s'est si fort abaissé, et jamais nous ne saurons assez lui rendre grâces du bienfait de cette longue reclusion à laquelle il s'est condamné pour nous. Seulement apprécions-la dans notre cœur, remercions-le de tout notre pouvoir de ce qu'il a daigné nous choisir parmi tant d'autres pour que nous lui rendions ce léger tribut, de nous renfermer aussi dans la reclusion pour mieux nous dévouer à son service. Cette faveur, qui est due toute à lui et nullement à notre mérite, doit nous être précieuse et chère; car cette sainte reclusion n'est pas une peine, mais une sauvegarde; et les cloîtres où nous sommes abrités sont la plus sûre des forteresses. Là ne peuvent nous atteindre ni les flèches empoisonnées d'un monde perfide, ni les orages d'une mer tumultueuse, à moins que nous ne nous compromettions par notre témérité. Efforçons-nous donc de tout notre pouvoir, en séquestrant notre

pensée et en l'éloignant de tous les objets périssables, d'y vivre dans la pureté du cœur; car la reclusion du corps sert peu ou point sans la reclusion de l'esprit.

Compatissons aussi au Seigneur Jésus dans cette affliction continuelle où il demeura depuis le jour de sa conception jusqu'à celui de sa mort, parce que d'abord il voyait que son Père, qu'il chérissait souverainement, avait été abandonné des pécheurs pour les idoles, et que son culte était déserté; et ensuite parce qu'il avait une pitié profonde de ces âmes créées à son image, et qu'il contemplait misérablement et presque universellement damnées. Or cette douleur était pour lui plus amère que ne le fut sa passion corporelle : car il souffrit la seconde pour expier la première. Jugez quels délicieux aliments cette méditation peut vous offrir si vous voulez en goûter la saveur; nourrissez-vous-en avec soin et revenez-y souvent.

SECONDE PARTIE

(MÉDITATIONS DU LUNDI)

CHAPITRE VII

De la Nativité du Christ et d'autres choses.

Le terme de neuf mois étant venu, parut un édit de l'empereur (1) qui ordonnait le dénombrement de tout l'univers ; chacun devait se faire inscrire dans sa ville d'origine. Or Joseph, voulant se rendre dans la sienne, qui était Bethléhem, et sachant que le temps de l'accouchement de son épouse était proche, l'emmena avec lui. Voilà donc Notre-Dame qui entreprend de nouveau un long voyage ; car Bethléhem est près de Jérusalem, à cinq à six milles de distance. Ils se mettent en route, conduisant un bœuf et un âne, ainsi que de pauvres marchands de bestiaux.

Lorsqu'ils furent arrivés à Bethléhem, comme ils étaient pauvres, et qu'un grand nombre de voya-

(1) Luc., II.

geurs affluaient dans la ville, ils ne purent trouver de logement. Ici prenez compassion de Notre-Dame, et voyez-la, jeune et délicate (elle n'avait que quinze ans), fatiguée d'une longue route, modestement errante au milieu de toute cette multitude, cherchant où se reposer sans pouvoir le trouver. Elle et son époux sont repoussés partout, et ils sont obligés de se retirer dans une sorte de caverne où l'on se mettait à l'abri dans les temps de pluie. Là Joseph, qui était maître charpentier, leur fit vraisemblablement une espèce de clôture.

Et maintenant considérez tout ce que je vais raconter avec la plus grande attention; car ce que je rapporterai a été dévoilé par le Seigneur lui-même, ainsi que je le tiens d'un Saint de notre Ordre parfaitement digne de foi, et à qui ces détails avaient été révélés :

« L'heure de l'accouchement arriva; c'était au milieu de la nuit du dimanche. Alors la sainte Vierge se leva et s'appuya contre une colonne qui se trouvait là. Joseph était assis près d'elle et bien triste, sans doute parce qu'il ne pouvait préparer tout ce qu'il fallait. Se levant aussitôt, il prit du foin de la crèche, le déposa aux pieds de la sainte Vierge, et se retourna d'un autre côté. Alors le Fils de Dieu éternel, sortant des entrailles de sa

Mère, sans accident et sans douleur, se trouva en un moment sur le foin, aux pieds de sa Mère. Aussitôt la Mère, s'inclinant, le releva et l'embrassa tendrement, le posa sur son sein fécondé du Ciel, et, instruite par le Saint-Esprit, elle lava de son lait le divin Enfant; ensuite, l'enveloppant du voile qui couvrait sa tête, elle le plaça dans la crèche. Et alors le bœuf et l'âne, fléchissant les genoux, passèrent leur tête au-dessus de la crèche, soufflant des narines, comme s'ils avaient eu l'intelligence de comprendre que ce pauvre petit, si pauvrement vêtu, avait besoin d'être réchauffé pendant un froid si rigoureux.

« Puis Marie s'agenouilla, adora, et, rendant grâces à Dieu : « Je vous rends grâces, Seigneur, Père saint, dit-elle, qui m'avez donné votre Fils; je vous adore, Dieu éternel, et vous mon fils, Fils du Dieu vivant. » Joseph l'adora également, et, prenant la selle de l'âne et en retirant le petit coussin de laine ou de bourre, il le posa près de la crèche, pour que Notre-Dame pût s'y asseoir. Et elle s'assit; et, plaçant la selle sous son coude, elle se tenait ainsi, la Reine du monde, regardant la crèche, les yeux et le cœur attachés sur son fils bien-aimé. » Tels sont les détails que donne la révélation. Après ce tableau, Notre-Dame disparut, et il ne demeura qu'un Ange qui, s'adressant au

Saint, lui dit des cantiques magnifiques qu'il m'a rapportés lui-même, mais que je n'ai eu l'habileté ni d'écrire ni d'apprendre.

Vous avez vu la naissance du Prince divin, vous avez vu l'enfantement de la Reine du ciel, et dans l'un et l'autre vous avez pu remarquer la pauvreté la plus cruelle, jusqu'à manquer du nécessaire. C'est le Seigneur lui-même qui a retrouvé cette haute vertu, cette perle évangélique qu'il faut acheter en vendant tout ce qu'on possède (1); elle est le fondement essentiel de tout l'édifice spirituel, car tant que le cœur est embarrassé du bagage des biens temporels, il ne peut monter vers Dieu. Aussi saint François disait-il : « Sachez, mes frères, que la pauvreté est la voie spirituelle du salut, le foyer de l'humilité et la racine de la perfection, dont les fruits sont nombreux, mais cachés. C'est une grande honte pour nous de ne pas l'embrasser de toutes nos forces et de nous charger de superflu, quand le Seigneur du monde et Notre-Dame, sa mère, l'ont si strictement et si sévèrement observé. » Et saint Bernard dit également (2) : « Cette pauvreté abondait sur la terre, et l'homme n'en connaissait pas le prix. Aussi le Fils de Dieu descend, plein d'amour pour elle, et la choisit afin de nous la

(1) Matth. XIII. — (2) BERN. *Serm.* 1, *in Vig. Nat. Dom.*

rendre précieuse par l'estime qu'il en fait. Ornez le lit, ornez-le d'humilité et de pauvreté. Voilà les langes où il se plaît, au témoignage même de Marie; voilà les soieries dont il aime à être enveloppé : immolez à votre Dieu les abominations de l'Égypte. » Ainsi parle saint Bernard, et il ajoute, dans le *Sermon pour la Nativité* qui commence par ces mots : *Béni soit Dieu le Père* (1) : « Enfin il console son peuple. Voulez-vous savoir quel est ce peuple? Le pauvre vous a été confié (2), dit l'homme selon le cœur de Dieu. Et Dieu lui-même dit dans l'Évangile : « Malheur à vous, riches, parce que vous avez eu ici-bas votre consolation (3)! » Qui, en effet, les consolera, ceux qui ont déjà leur consolation? L'enfance du Christ ne console pas ceux qui plaisantent; les larmes du Christ ne consolent pas ceux qui rient; ses haillons ne consolent pas ceux qui marchent superbement vêtus; l'étable et la crèche ne consolent pas ceux qui aiment les hautes chaires dans les synagogues. C'est aux pasteurs qui veillent qu'est annoncée la joie de la lumière, et qu'il est dit que le Sauveur vient de naître; c'est aux pauvres et aux travailleurs, et non pas à vous, riches, qui avez ici-bas et votre consola-

(1) BERN. *Serm.* 5 *in Nat. Dom.* — (2) Ps. IX. — (3) Luc. VI.



tion et votre héritage. » Ainsi s'exprime saint Bernard.

Vous aurez pu aussi remarquer la profonde humilité qui environne la Nativité elle-même; car Jésus et sa mère n'ont dédaigné ni l'étable, ni les animaux, ni le foin, ni tous ces vils accessoires. Au contraire, dans tous leurs actes ils ont soigneusement gardé l'humilité, et ils nous l'ont recommandée. Efforçons-nous donc, avec tout le zèle dont nous sommes capables, de pratiquer cette vertu; car sans elle il n'y a pas de salut, et nulle de nos œuvres ne peut plaire à Dieu, si l'orgueil s'y mêle. En effet, selon saint Augustin (1), « c'est l'orgueil qui des Anges a fait des démons, et c'est l'humilité qui rend les hommes semblables aux Anges. » Et saint Bernard dit : « Quel doit être l'homme, pensez-vous, qui prendra la place de l'Ange réprouvé? Une seule fois l'orgueil troubla ce royaume, en ébranla les murailles, les renversa même en grande partie. Eh quoi! cette cité ne déteste-t-elle pas un tel fléau, et ne l'a-t-elle pas en abomination? Soyez-en certains, mes frères, Celui qui n'a pas pardonné à l'orgueil des Anges ne pardonnera pas à l'orgueil des hommes; car il n'est jamais en contradiction avec lui-même (2). » Ainsi dit saint Bernard.

(1) *Lib. de sing. doc.*, c. XVIII. — (2) BERN. *Serm.* 2, *de verb.* Isa.. VI.

Vous avez dû encore remarquer dans Marie et dans l'Enfant Jésus, mais surtout dans ce dernier, une grande affliction de cœur. Saint Bernard s'en explique ainsi (1) : « Le Fils de Dieu devant naître, comme il était en son pouvoir de choisir le moment, il choisit celui qui devait être le plus dur et à un petit enfant et au fils d'une mère pauvre, qui n'avait que des haillons pour l'envelopper, qu'une crèche pour le coucher. Et dans une si grande nécessité, je ne vois pas qu'il soit fait aucune mention de fourrures ni de pelleteries. » Et plus loin : « Le Christ, qui ne peut se tromper, fait choix de ce qui est le plus dur pour la chair. C'est que cette dureté est ce qu'il y a de meilleur, de plus utile et de plus avantageux ; quiconque enseignerait ou persuaderait le contraire, il faut le fuir comme un séducteur. Et plus bas : « Mes frères, comme Isaïe nous l'a promis (2), ce petit enfant sait réprouver le mal et choisir le bien : le mal, c'est le bien-être du corps ; le bien, c'est sa souffrance. En effet, n'a-t-il pas choisi l'une, n'a-t-il pas réprouvé l'autre, ce sage Enfant, ce Verbe enfant ? » Telles sont les paroles de saint Bernard. Allez et faites de même, discrètement cependant et sans excéder vos forces. Maintenant, comme nous pourrons parler ailleurs

(1) BERN. *Serm.* 3, *de Nat. Dom.* — (2) Isa. VII.

de ces différentes vertus, revenons au lieu de la Nativité.

Le Seigneur étant donc né, les Anges, qui étaient présents en grand nombre, adorèrent leur Dieu et immédiatement se rendirent près des bergers, à environ un mille de là, et leur annoncèrent la Nativité et le lieu où elle s'était accomplie. Puis ils remontèrent aux cieux en chantant leurs cantiques de joie, et apprirent la bonne nouvelle à leurs concitoyens. Toute la Cour céleste, dans des transports de bonheur, d'allégresse et de louanges, rendit des actions de grâces au Père, et successivement, chacun à leur rang, les Ordres des Esprits Angéliques descendirent et vinrent se présenter devant le Seigneur Jésus, l'adorant en toute révérence, ainsi que sa Mère, et lui chantant des hymnes et des louanges. Quel est, en effet, celui de tous les Anges qui serait resté dans les cieux après une semblable nouvelle, et qui ne se serait pas hâté d'aller visiter son Seigneur, si humblement établi sur la terre? Cette idée d'orgueil n'aurait pu venir à aucun d'eux. Car, comme dit l'Apôtre (1), « lorsqu'il introduisit le Premier-Né sur la terre, il dit : Que tous les Anges de Dieu l'adorent! » Au reste, et quoi qu'il en soit arrivé, une pareille pensée au

(1) Hebr. I, 6.

sujet des Anges ne peut que paraître agréable et pieuse.

Les bergers vinrent donc et adorèrent l'Enfant Jésus, rapportant ce que les Anges leur avaient appris. Et Marie, dans sa haute sagesse, conservait soigneusement en son cœur tout ce qu'elle entendait dire de son Fils. Puis les pasteurs s'en retournèrent joyeux.

Et vous qui avez tant tardé, fléchissez aussi le genou, et adorez votre Dieu et ensuite sa Mère, et saluez avec respect le saint vieillard Joseph. Puis baisez les pieds de l'Enfant Jésus, étendu dans la crèche; priez Notre-Dame qu'elle vous le donne ou qu'elle vous permette de le prendre. Recevez-le dans vos bras, considérez et gardez en mémoire les traits de son visage, embrassez-le avec respect et réjouissez-vous en lui avec confiance. Vous le pouvez faire, puisqu'il est venu pour les pécheurs et pour leur salut, qu'il a humblement habité parmi eux, et qu'il s'est enfin donné pour être leur nourriture. Aussi sa bonté consentira patiemment à se laisser toucher par vous, et il ne l'imputera pas à votre présomption, mais à votre amour. Néanmoins faites tout cela avec révérence et avec crainte; car il est le Saint des saints. Ensuite rendez-le à sa Mère, et admirez avec quelle adresse et avec quel dévouement elle le tient, l'allaite, et lui rend tous

les services nécessaires. Aidez-la, si vous pouvez; réjouissez-vous, abandonnez-vous délicieusement à ces soins et à cette fréquente méditation; servez autant que vous le pourrez et l'Enfant Jésus et sa Mère, et arrêtez-vous à considérer ce visage que les Anges ambitionnent de contempler. Mais toujours, comme je vous l'ai dit, avec crainte et révérence, de peur d'essuyer un refus; car vous devez vous juger souverainement indignes de pareils entretiens.

Vous devez aussi songer avec joie à la grandeur de la solennité de ce jour. Aujourd'hui, en effet, est né le Christ, et ce jour est vraiment le jour natal du Roi éternel et du Fils du Dieu vivant. Aujourd'hui un fils nous a été donné, et un petit enfant nous est né (1). Aujourd'hui le Soleil de justice, qui était caché sous un nuage, brille de tout son éclat. Aujourd'hui l'Esprit-Saint, le chef de l'Église des élus, sort de son lit nuptial. Aujourd'hui montre son visage désiré celui qui est beau et admirable au-dessus de tous les enfants des hommes (2). Aujourd'hui a retenti l'hymne des Anges : *Gloire à Dieu dans les hauteurs du ciel* (3). Aujourd'hui *la paix a été annoncée aux hommes*, selon la parole du même hymne. Aujourd'hui, comme l'Église le chante par tout l'univers, *une*

(1) Is. IX. — (2) Ps. XLIV. — (3) Luc. II.

rosée de miel a coulé des cieux, et les anges chantent sur la terre. Aujourd'hui, pour la première fois, apparaissent la bonté et l'humanité du Dieu notre Sauveur (1). Aujourd'hui Dieu a été adoré sous la forme de la chair pécheresse. Aujourd'hui ont été opérés ces deux grands miracles qui passent toute intelligence, et que la foi seule peut comprendre, la Naissance d'un Dieu et l'Enfantement d'une Vierge. Aujourd'hui s'est accomplie une multitude d'autres merveilles. Enfin tout ce que nous avons dit de l'Incarnation brille en quelque sorte aujourd'hui d'une manière plus éclatante; commencées alors, ces grandes choses s'achèvent maintenant. Aussi rapprochez-les des méditations précédentes, et unissez-les ensemble.

C'est donc à juste titre un jour de jubilation, de joie et d'immense allégresse. A Rome, du milieu de la *Taberna Emeritoria* (2) (ainsi appelée parce que

(1) Tit. III.

(2) Le texte de saint Bonaventure semble faire de cette *Taberna Emeritoria* une sorte de bazar ou lieu de réunion et de plaisir des vieux légionnaires. Il paraîtrait, d'après les témoignages les plus authentiques, que c'était une sorte d'*hôtel des invalides*. « Il y avait eu en cet endroit, dit l'abbé Gerbet (au lieu où fut élevée la basilique de Sainte-Marie *in Trastevere*), un hospice de soldats invalides qu'on avait abandonné et laissé tomber en ruines. Des cabaretiers d'une part, des chrétiens de l'autre, se disputaient ces masures... L'empereur

les soldats, en y achetant ce qui leur était nécessaire, et en s'y promenant, y dépensaient ce qu'ils avaient gagné au service), une grande fontaine d'huile se mit à couler, et pendant tout le jour forma un long ruisseau. Dans toute la ville le soleil parut entouré d'un cercle semblable à un arc-en-ciel; et la statue d'or de Rome, que Romulus avait posée dans son palais, et de laquelle il était prédit qu'elle ne tomberait pas avant qu'une vierge enfantât, s'écroula aussitôt après la naissance du Christ. C'est dans ce lieu que le pape Calixte fonda l'église de Sainte-Marie, qu'on appelle aujourd'hui *in Trastevere.*

Alexandre Sévère les adjugea aux chrétiens, disant qu'il valait mieux y laisser honorer Dieu d'une manière quelconque que d'en faire un cabaret. Cette décision est rapportée par *Lampride, in Alex. imp.* » (ESQUISSE DE ROME CHRÉTIENNE, 1844, t. Ier, p. 120.) « La plus ancienne basilique de Rome, dit également M. de la Gournerie, est Sainte-Marie *in Trastevere;* elle fut construite en 224, par le pape saint Calixte, sur l'emplacement qu'avait occupé la *Taberna Emeritoria,* hôtel des invalides des armées romaines. Une tradition religieuse s'attachait à ce lieu; on prétendait que, lors de la naissance de Jésus-Christ, il y était sorti de terre une source d'huile qui coula tout un jour et alla se répandre dans le Tibre. » (ROME CHRÉTIENNE, par M. Eugène de la Gournerie, 1843, t. Ier, p. 54.)

CHAPITRE VIII

De la Circoncision et des pleurs de Notre-Seigneur.

Le huitième jour, l'enfant fut circoncis, et en ce jour deux grands événements furent accomplis. Le premier est la manifestation de ce nom de salut qui, imposé au Verbe par l'Éternel, et donné à Jésus par l'Ange avant qu'il fût conçu, fut déclaré solennellement. « Et ils l'appelèrent du nom de Jésus. » Or *Jésus* veut dire *Sauveur,* qui est un nom au-dessus de tous les noms; car il n'y a pas sous le ciel, dit l'apôtre saint Pierre (1), d'autre nom par qui nous puissions être sauvés. Le second événement fut qu'en ce jour le Seigneur Jésus versa pour la première fois son sang en notre faveur. C'était bientôt commencer à souffrir. Celui qui n'a pas commis le péché se met aujourd'hui à porter pour nous la peine du péché.

Compatissez à la souffrance de Jésus, et pleurez avec lui; car aujourd'hui il a amèrement pleuré.

(1) Act. IV.

Dans les solennités, nous devons, en effet, beaucoup nous réjouir à cause de notre régénération, et beaucoup nous affliger à cause des angoisses et des douleurs de notre Rédempteur. Vous avez entendu dans la Nativité quelle affliction et quelle pénurie il a souffertes, et notamment quand sa Mère fut réduite, en le déposant dans la crèche, à placer sous sa tête une pierre entourée de foin, ainsi que je l'ai appris de notre frère qui l'a vu; encore actuellement la pierre est scellée dans le mur, en souvenir de ce fait. Jugez comme Notre-Dame aurait eu plaisir à employer bien plutôt un oreiller doux et moelleux, si elle en avait possédé; mais, comme elle n'avait rien de mieux, elle se décide en grande tristesse de cœur à se servir de cette pierre.

Aujourd'hui, vous l'entendez, Jésus verse son sang. Sa chair est entamée par le couteau de pierre. Ah! n'y a-t-il pas lieu de compatir à sa souffrance! Oui, certes, et aussi à celle de sa Mère. L'Enfant Jésus pleura donc aujourd'hui, à cause de la douleur qu'il ressentait dans sa chair; car il avait une chair véritable et sensible comme celle des autres hommes. Mais pendant qu'il pleurait, pensez-vous que sa Mère ait pu retenir ses propres larmes? Elle pleura donc, et son Fils, déposé sur son sein, la voyant pleurer, tendit sa petite main vers sa bouche et vers son visage, comme s'il l'eût suppliée par ces signes

de ne pas pleurer; car lui, qui l'aimait si tendrement, voulait qu'elle cessât de gémir. Et aussi bien la Mère, dont toutes les entrailles étaient brisées par la douleur et les larmes de son Fils, le consolait de la voix et du geste; car elle comprenait parfaitement sa volonté, quoiqu'il ne parlât pas encore. Elle lui disait : « Mon fils, si vous voulez que je cesse de pleurer, cessez aussi; car, lorsque vous gémissez, je ne peux que gémir. » Et alors, par compassion pour sa Mère, le Fils arrêtait ses sanglots. La Mère alors lui essuyait les yeux, appuyait sa tête contre la sienne, l'allaitait, et le consolait de mille manières. Ainsi faisait-elle chaque fois qu'il pleurait, ce qui lui arrivait souvent comme aux enfants, parce qu'il voulait montrer la misère de la nature humaine, qu'il avait prise en toute vérité, et aussi parce qu'il voulait se cacher, de peur que le démon ne le reconnût. C'est pourquoi l'Église chante aujourd'hui : « L'Enfant vagit, etc., *Vagit Infans*, etc. »

Aujourd'hui également cesse la Circoncision corporelle, et elle est remplacée par le Baptême, qui est d'une plus grande grâce et d'une moindre douleur. Néanmoins nous devons garder la Circoncision spirituelle, et retrancher tout ce qui est superflu, c'est-à-dire ce que commande la vertu de pauvreté; car le vrai pauvre est celui qui est vraiment circoncis spirituellement. C'est ce qu'au

témoignage de saint Bernard (1), l'Apôtre enseigne par ces mots : « Quand nous avons le vivre et le vêtement, soyons contents (2). La circoncision spirituelle doit s'étendre à tous les sens de notre corps; usons donc de la plus grande modération dans la vue, dans l'ouïe, dans le goût, dans le toucher et surtout dans la parole. » La loquacité, en effet, est un vice détestable, odieux et déplaisant à Dieu et aux hommes; aussi devons-nous circoncire notre langue, c'est-à-dire parler peu et utilement. C'est un signe de légèreté que de parler beaucoup; le silence est une vertu, et ce n'est pas sans raison qu'il a été ordonné aux religieux. Saint Grégoire dit à ce sujet (3) : « Celui-là sait parler à propos, qui d'abord a bien appris à se taire; car la règle du silence est l'aliment de la parole. » Et ailleurs (4) : « Ceux qui sont légers d'esprit seront prompts à parler, parce que, ce que la conscience a conçu légèrement, la langue le traduit plus légèrement encore. » Et saint Bernard ajoute dans son *Sermon* sur l'Épiphanie, qui commence par ces mots : *Dans les œuvres du Seigneur* (5) : « Qui ne

(1) BERN. *Serm.* 1, *in Circumc. Dom.* — (2) Tim. VI. — (3) GREG. *Homil.* 11, *in Ezech.* — (4) *Id., Moral.,* lib. V, ch. XI. — (5) BERN. *Serm.* 2, *in Dom.* 1 *post. Oct. Epiph.*

sait combien la langue nous fait commettre de péchés, par les vaines conversations, par les mensonges, par les médisances et les flatteries, par les paroles de malice et de jactance ? Pour tout cela il faut la cinquième mesure, c'est-à-dire le silence, garde de la religion, en qui est notre force. » Et ailleurs le même saint dit encore : « L'oisiveté est la mère des paroles légères, et la marâtre des vertus. Et ce qui n'est que légèreté pour des laïques est un blasphème dans la bouche du prêtre. Si par hasard vous entendez de ces paroles, souvent vous pourrez les supporter; les relever et les répéter, jamais : car votre bouche est consacrée à l'Évangile, et il ne vous est pas permis de l'ouvrir pour de pareilles choses (1)! »

CHAPITRE IX

De l'Épiphanie ou de la manifestation du Seigneur.

C'est le treizième jour que l'Enfant Jésus se manifesta aux nations, c'est-à-dire aux Mages, qui étaient des Gentils. Remarquez, à propos de ce

(1) Bern. lib. III *de Consid.*, c. xiii.

jour, que vous trouvez peu de fêtes autant solennisées par l'Église, aussi riches en antiennes, en répons, en sermons et en tout ce qui tient aux solennités; non pas que cette fête soit plus grande que les autres, mais c'est qu'à pareil jour de nombreuses et éclatantes merveilles ont été accomplies par le Seigneur Jésus, et spécialement à l'égard de l'Église elle-même.

Premièrement, aujourd'hui l'Église a été reçue par lui, en la personne des Mages, parce que l'Église se recrute parmi les Gentils. En effet, le jour de sa naissance il s'est montré aux Juifs en la personne des bergers, et les Juifs n'ont pas reçu la parole de Dieu, à l'exception d'un petit nombre. Aujourd'hui il se manifeste aux gentils, et c'est là l'Église des élus : d'où vient que la fête de ce jour est proprement la fête de l'Église et des fidèles chrétiens.

Secondement, aujourd'hui l'Église est prise par lui pour Épouse, et lui est véritablement unie par le baptême qu'il a reçu à pareil jour, après sa vingt-neuvième année révolue. Aussi chante-t-on avec allégresse : *Aujourd'hui l'Église a été unie à son céleste Époux,* etc. Car c'est dans le baptême que les âmes sont mariées au Christ, qui a pris cette puissance dans son propre baptême; et l'Église se nomme la société des âmes baptisées.

Troisièmement, à pareil jour, l'année d'après son baptême, Jésus a fait son premier miracle aux noces de Cana (1), ce qui peut s'appliquer aux noces spirituelles et à l'Église. Il paraît aussi que c'est encore à pareil jour qu'a eu lieu le miracle de la multiplication des pains et des poissons (2). Mais l'Église ne célèbre aujourd'hui que les trois premiers de ces événements.

Vous voyez donc combien est vénérable ce jour que le Seigneur a choisi pour y faire tant de si grandes et si admirables choses. Aussi, en considération des nombreux bienfaits dont l'a comblée son Époux, l'Église l'en remercie et s'en réjouit avec transport, et solennise magnifiquement cette fête.

Attachons-nous donc maintenant à parler du premier de ces faits, parce qu'il sera question des autres à leur ordre dans la vie de Notre-Seigneur. A l'égard de ce premier miracle, c'est-à-dire de l'arrivée des Mages, il n'est pas dans mon intention d'en faire ressortir les moralités, que les Saints nous ont si soigneusement expliquées. Pour savoir comment les Mages vinrent d'Orient à Jérusalem, ce qui se passa entre eux et Hérode, comment l'étoile les conduisit et pourquoi ils firent leurs

(1) Joan. II. — (2) *Id., ibid.*

offrandes, vous n'avez qu'à lire le texte de l'Évangile et les expositions des saints Docteurs. Quant à moi, je recherche seulement ici et dans les autres actions du Christ, comme je l'ai dit dès le principe, quelques méditations et, pour ainsi dire, quelques images et représentations que l'âme peut concevoir diversement, mais toujours conformément à ce qui a été fait par le Seigneur ou à ce que l'on peut vraisemblablement s'imaginer. Rarement je me mêle de faire des expositions, soit parce que je n'en suis pas capable, soit parce que la matière serait trop considérable. Pour le moment, soyez bien présente et regardez avec attention; car, ainsi que je vous l'ai dit, c'est là toute la vertu de ces méditations.

Voici donc qu'arrivent ces trois Rois avec une suite nombreuse, avec un brillant cortége; ils sont devant la pauvre cabane où est né le Seigneur Jésus. Notre-Dame entend le bruit et le tumulte, et elle saisit son Enfant. Ils entrent dans la pauvre maison, ils fléchissent le genou, ils adorent pieusement l'Enfant Jésus, Notre-Seigneur. Ils l'honorent comme Roi, ils l'adorent comme Dieu.

Voyez combien grande était leur foi! Comment croire, en effet, que ce pauvre petit si misérablement vêtu, relégué dans un si triste lieu avec sa pauvre mère, sans entourage, sans famille, sans

ornement, était un Roi et le vrai Dieu? Et cependant ils le crurent. Tels devaient être nos chefs, telles devaient être nos prémices. Les voilà à genoux devant lui; ils s'entretiennent avec Notre-Dame, soit par un interprète, soit par eux-mêmes; car c'étaient des savants, et peut-être même parlaient-ils l'hébreu. Ils s'enquièrent de tout ce qui concerne le divin Enfant : Marie le leur raconte, et ils y croient. Voyez-les, avec quelle courtoisie et quelle révérence ils parlent et écoutent; voyez Notre-Dame qui leur répond avec modestie et les yeux baissés, qui s'exprime avec retenue et ne se plaît ni à être vue ni à être entendue. Le Seigneur cependant lui donna pour cette solennelle occasion une grande force, parce que les Mages représentaient toute l'Église future des Gentils. Voyez enfin l'Enfant Jésus : il ne parle pas encore, mais il se tient avec majesté et gravité, comme ayant l'intelligence; il les regarde avec bonté, et eux se réjouissent en lui, tant par la vue spirituelle, instruits et illuminés intérieurement, que par la vue corporelle, parce qu'il était le plus beau des enfants des hommes.

Enfin, ayant reçu d'abondantes consolations, ils prennent de l'or, de l'encens et de la myrrhe (1);

(1) Matth. II.

et, ouvrant leurs trésors et ayant placé devant les pieds de Jésus une riche étoffe ou un tapis, ils lui offrent une grande quantité de ces trois présents, surtout de l'or. Autrement, et pour une légère offrande, ils n'auraient pas ouvert leurs trésors, et ils auraient eu assez de ce que leur sénéchal portait dans sa main. Ensuite ils lui embrassent dévotement les pieds. Qu'aurait-ce été si, pour les consoler plus intimement et pour les fortifier dans son amour, il leur avait donné sa main à baiser? Or il les signa et les bénit. Et eux, s'inclinant et lui disant adieu, s'en retournèrent avec une grande joie, et revinrent dans leur pays par un autre chemin.

Que pensez-vous maintenant que la sainte famille ait fait de cet or, qui était d'une si grande valeur? Notre-Dame le garda-t-elle, ou en fit-elle un dépôt? En acheta-t-elle des maisons, des champs, une vigne? Non, certes. Elle aimait trop la pauvreté pour penser à de pareils emplois. Pleine d'un saint zèle pour cet état, et comprenant la volonté de son Fils, manifestée tant par ses inspirations intérieures que par ses signes extérieurs, puisqu'il détournait son regard de l'or et le dédaignait, elle le distribua en peu de jours entièrement aux pauvres; car c'était pour elle un trop lourd fardeau à porter ou à conserver. Elle l'avait si

complétement dépensé de la sorte, que quand elle se présenta au Temple, elle n'eut plus de quoi acheter seulement un petit agneau à offrir pour son Fils, et ne prit que deux colombes ou deux tourterelles. D'où il est raisonnablement à croire et que l'offrande des Mages fut considérable, et que Notre-Dame, par amour pour la pauvreté et pour la charité, en fit don aux pauvres.

Voyez quel beau panégyrique de la pauvreté, et faites ces deux remarques : la première, qu'aujourd'hui l'Enfant Jésus et sa mère reçoivent l'aumône, comme des pauvres; la seconde, que non-seulement ils ne prennent pas soin d'acquérir et de thésauriser, mais qu'ils ne veulent pas même garder ce qui leur est donné. Et ainsi croissait toujours en eux le désir de la pauvreté.

N'avez-vous pas aussi observé quelque chose à l'égard de l'humilité? En y regardant avec soin, vous découvrirez cette vertu dans toute sa profondeur. Il y a, en effet, bien des hommes qui se croient vils et abjects dans le fond de leur âme et qui ne s'exaltent pas à leurs propres yeux; mais ils ne veulent pas paraître de même aux yeux des autres; ils ne souffrent pas qu'on les dédaigne ou qu'on se moque d'eux, et ils n'entendent pas que leurs défauts ou leur peu de valeur soient exposés aux autres, de crainte qu'on ne les méprise. Ce

n'est pas ainsi que fait l'Enfant Jésus, le Maître de toutes choses, qui voulut montrer sa misère non pas seulement aux petits et à peu de personnes, mais aux grands et à tout le monde, c'est-à-dire à des rois et à la multitude de leurs serviteurs; et cela dans un temps et dans des circonstances où il avait tout à redouter; car, les Mages étant venus pour trouver le Roi des Juifs, qu'ils savaient être un Dieu, il pouvait appréhender qu'après avoir vu l'état où il était, ils ne s'estimassent insensés, ne crussent qu'ils étaient trompés, et ne s'en retournassent sans foi et sans dévotion. Il ne fit pourtant pas difficulté de les recevoir, nous donnant ainsi l'exemple de ne pas manquer à l'humilité, même sous le prétexte d'un bien apparent, et nous enseignant à vouloir paraître aux yeux des autres parfaitement vils et abjects.

CHAPITRE X

Du temps que Notre-Dame demeura près de la crèche.

Les Mages étant partis et s'étant mis en route pour retourner dans leur pays, et toutes leurs offrandes ayant été distribuées par la sainte Vierge, la Reine du monde demeure encore près de la crèche avec l'Enfant Jésus et le saint vieillard Joseph, son père nourricier; et elle reste patiemment dans ce pauvre réduit jusque vers le quarantième jour, comme eût fait une autre femme du peuple, et comme si l'Enfant Jésus était un véritable mortel et dût subir les observances légales. En effet, ils ne voulaient pas de priviléges spéciaux, et ils suivaient strictement la loi comme le reste de la nation. Ainsi ne font pas certaines personnes qui, bien que vivant dans une communauté, exigent qu'on leur accorde des prérogatives particulières, et veulent être distinguées des autres : l'humilité ne tolère pas de pareilles prétentions.

Notre-Dame demeurait donc, suivant l'usage or-

dinaire, attendant le jour fixé où elle pourrait se présenter au Temple. Elle veillait avec soin et attention à la garde de son Fils bien-aimé. O Dieu! avec quelle sollicitude et avec quel empressement elle le gouvernait, de peur qu'il ne fût déformé en quoi que ce soit! Avec quelle révérence, quelle précaution et quelle crainte elle le touchait, lui qu'elle savait être son Dieu! C'était à genoux qu'elle le prenait et qu'elle le reposait dans son berceau. Avec quelle confiance et quel bonheur, avec quelle autorité maternelle elle l'embrassait, le baisait, le pressait doucement sur son sein, et se réjouissait en lui, qu'elle savait être son Fils! Combien de fois elle considérait avec une sainte curiosité son visage et les différentes parties de son corps sacré! Avec quelle gravité et quel respect elle entourait de bandelettes ses membres si délicats! C'est ainsi qu'elle était pleine de prudence à la fois et pleine d'humilité; et en toute circonstance elle le servait soigneusement, soit qu'il dormît, soit qu'il fût éveillé. Au reste, elle lui rendit ses soins non-seulement pendant son enfance, mais même quand il fut devenu plus grand. Oh! qu'elle avait de joie à l'allaiter! Et certes, il n'était pas possible qu'en nourrissant un tel fils, elle ne ressentît pas des douceurs ineffables, inconnues aux autres femmes. Quant à saint Joseph, saint Bernard rapporte que

souvent il prenait l'enfant Jésus sur ses genoux, et que le divin Enfant lui souriait.

Et vous, venez près de Notre-Dame; tenez-vous avec elle à côté de la crèche, et plaisez-vous à contempler l'Enfant Jésus; car une grande vertu sort de lui. Toute âme fidèle, et particulièrement tout religieux, doit, au moins une fois le jour, depuis la Nativité jusqu'à la Purification, faire une visite à la crèche, adorer l'Enfant Jésus et sa Mère, et méditer affectueusement sur leur pauvreté, leur humilité et leur bonté.

CHAPITRE XI

De la Purification de la Bienheureuse Vierge.

Le quarantième jour étant arrivé, selon le précepte de la loi, Notre-Dame sortit avec l'Enfant Jésus et Joseph, et ils allèrent de Bethléhem à Jérusalem, qui est en distante de cinq à six milles, afin de présenter leur fils au Seigneur (1). Mettez-vous

(1) Levit. XII.

en route avec eux, aidez-les à porter le divin Enfant, et soyez attentifs à tout ce qui se fait et se dit, parce que tout cela est admirablement pieux.

Ils conduisent donc le Dieu du Temple au Temple de Dieu. Et quand ils y sont entrés, ils achètent deux tourterelles ou deux petits de colombe (1), afin de les offrir pour lui, ainsi que faisaient les pauvres. Et comme ils étaient extrêmement misérables, il est à croire que ce sont plutôt des petits de colombe, parce qu'ils coûtent moins cher, et en raison de cela sont placés au dernier degré dans la Loi, et parce que l'Évangile ne parle pas de l'agneau, qui était l'offrande des riches.

Et voilà que Siméon le Juste, inspiré par l'Esprit-Saint, vient dans le Temple pour voir le Christ du Seigneur, ainsi qu'il en avait reçu la promesse. Comme il arrivait en hâte, il ne l'eut pas plutôt aperçu qu'il le reconnut par une vision prophétique. Et, se hâtant, il fléchit le genou, et l'adore entre les bras de sa mère. Marie, comprenant cet acte tout en l'admirant, tendit l'Enfant à Siméon. Et lui, le recevant respectueusement dans ses bras, se releva en bénissant le Seigneur, et lui dit (2) : *Seigneur, maintenant reprenez votre serviteur*, etc. Et il prophétisa la passion.

(1) Luc. II. — (2) *Ibid.*

Survint aussi la prophétesse Anne, qui l'adora également et s'entretint de lui. Marie, au milieu de son admiration, conservait toutes ces paroles en son cœur.

Enfin l'Enfant Jésus, tendant les bras vers sa Mère, fut repris par elle; et tous ensemble s'en vont vers l'autel en faisant cette procession qui aujourd'hui est reproduite dans le monde entier. Devant marchent avec joie les deux vénérables vieillards, Joseph et Siméon, se tenant par la main et chantant avec une vive allégresse les psaumes: *Confessons le Seigneur, parce qu'il est bon, parce que dans les siècles,* etc. (1). *Le Seigneur est fidèle à toutes ses paroles,* etc. (2). *Parce qu'il est le Seigneur notre Dieu dans l'éternité et dans les siècles des siècles, il nous gouverne dans les siècles. Nous avons reçu, Seigneur, votre miséricorde au milieu de votre Temple,* etc. (3). Puis vient la bienheureuse Mère portant l'Enfant-Roi, et Anne l'accompagne, marchant à côté d'elle, respectueusement joyeuse et louant le Seigneur avec une indicible gratitude. C'est ainsi qu'ils font cette procession, petite en nombre, mais immense par la grandeur des personnes qui la composent. Tout le genre humain, en ses diverses conditions, y est représenté; il y a des hommes, des

(1) Ps. CXVII. — (2) *Ibid.,* CXLIV. — (3) *Ibid.,* XLVII.



femmes, des vieillards, de jeunes enfants, des vierges et des veufs.

Parvenue à l'hôtel, la mère fléchit humblement le genou et offre son fils bien-aimé à Dieu, son Père, en disant : « Recevez, Père saint, votre Fils unique, que je vous offre selon le précepte de votre Loi, parce qu'il est le premier-né de sa mère. Mais, je vous en prie, Père, rendez-le-moi. » Et, se levant, elle le plaça sur l'autel.

O Dieu, quelle est cette offrande, telle, qu'il n'y en a jamais eu et qu'il n'y en aura jamais dans toute la suite des siècles? Regardez et voyez. L'Enfant Jésus est assis sur l'autel, comme tout autre petit enfant l'eût été ; mais d'un regard plein de maturité, il envisage sa mère et ceux qui l'accompagnent, et il attend patiemment et humblement ce qui doit se faire ensuite. Les prêtres arrivent ; et le Seigneur est racheté comme un esclave, pour le prix ordinaire de cinq sicles. (Le sicle était une espèce de monnaie.) Joseph paie, et la mère reprend son fils avec joie. Elle reçoit aussi des mains de Joseph les deux petits oiseaux pour les offrir, et, s'agenouillant et les tenant dans ses mains, elle élève les yeux vers le ciel, et fait son offrande en disant : « Recevez, Père très-miséricordieux, cette offrande, ce petit présent, ce premier don de la pauvreté, que votre petit Enfant vous présente au-

jourd'hui. » Et l'Enfant Jésus, tendant sa petite main vers les oiseaux, levait aussi les regards vers le ciel, et, comme il ne parlait pas encore, il s'associait par ses gestes à l'offrande de sa mère. Et ils les déposèrent sur l'autel.

Vous avez vu quels sont ceux qui font l'offrande, le Fils et la Mère. Une pareille hostie, telle petite qu'elle fût, pouvait-elle être refusée? Oh! non, bien au contraire; elle fut tout aussitôt présentée par les mains des Anges dans la Cour céleste, et acceptée favorablement au milieu de la vive allégresse de toute l'assemblée du ciel.

Ensuite la sainte Vierge partit de Jérusalem, et rendit visite à Élisabeth, parce qu'elle voulait voir Jean avant de s'éloigner de ces contrées. Suivez-la partout où elle va, et aidez-la à porter Jésus. Quand elle fut arrivée près de sa cousine, ce fut une grande fête, surtout à cause des enfants. Ils se plaisaient singulièrement ensemble, et Jean, comme s'il comprenait, se conduisait avec révérence vis-à-vis de Jésus. Et vous aussi, prenez respectueusement Jean, parce que c'est un enfant grand devant le Seigneur, et peut-être vous bénira-t-il. Après quelques jours passés en cet endroit, ils se remettent en route dans l'intention d'aller à Nazareth.

Si maintenant vous voulez, dans tout ce que je

viens de dire, prendre une leçon d'humilité et de pauvreté, considérez l'offrande, le rachat, l'observation de la loi, et vous en pourrez facilement trouver l'enseignement.

TROISIÈME PARTIE

(MÉDITATIONS DU MARDI)

CHAPITRE XII

De la fuite du Seignenr en Égypte.

Or donc, comme ils se rendaient vers Nazareth, ne sachant pas encore les desseins du Seigneur, et ignorant qu'Hérode méditait la mort de l'Enfant Jésus, un Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph, lui ordonnant de s'enfuir avec l'Enfant et sa mère en Égypte, parce qu'Hérode voulait massacrer Jésus (1). Joseph se réveillant aussitôt et réveillant la sainte Vierge, lui raconta cette vision. Incontinent elle se leva, et voulut sans retard se mettre en chemin; car à cette nouvelle ses entrailles avaient été bouleversées, et elle ne voulait rien négliger pour le salut de son fils. Ils se dirigèrent

(1) Matth. II.

donc immédiatement, au milieu de la nuit, vers l'Égypte.

Considérez et méditez ce qui vient d'être dit et ce qui va l'être; voyez comment ils prennent l'Enfant Jésus au milieu de son sommeil; compatissez à leur tribulation, et observez avec soin les nombreuses et utiles réflexions que vous pourrez faire en cette circonstance.

Et d'abord songez comment le Seigneur a voulu éprouver successivement la prospérité et l'adversité, et quand pareille chose vous aviendra, ne soyez pas impatients, car vous trouverez la vallée près de la montagne. Voilà, en effet, que dans sa Nativité Jésus a été glorifié par les bergers comme un Dieu, et peu de temps après sa naissance il a été circoncis comme un pécheur; puis les Mages arrivent et l'honorent grandement, et néanmoins il demeure dans une étable, parmi les pauvres animaux, et il pleure comme le fils du dernier des hommes. Ensuite il est présenté au Temple, et là il est exalté par Siméon et par Anne; et maintenant voici qu'un Ange lui ordonne de fuir en Égypte. Bien d'autres circonstances de sa vie vous donneront de même des exemples dont vous pourrez retirer une instruction excellente. Quand vous aurez reçu des consolations, attendez-vous à des tribulations, et réciproquement. Aussi ne devez-vous ni vous exalter dans

les unes ni vous laisser abattre par les autres. Car le Seigneur nous accorde des consolations pour relever notre espérance, de peur que nous ne sortions de la voie; et il nous envoie des épreuves pour que nous conservions l'humilité, et que, connaissant notre misère, nous demeurions toujours dans la crainte de Dieu. Persuadons-nous donc bien qu'il a fait toutes ces choses pour notre instruction, et aussi afin de demeurer caché aux yeux du démon.

En second lieu, remarquez, au sujet des faveurs et des consolations divines, que celui qui les reçoit ne doit pas se préférer à celui qui en est privé, et celui qui ne les reçoit pas ne doit pas se laisser décourager ni être envieux de celui qui est plus favorisé. Je dis cela, parce que les communications des Anges étaient adressées à Joseph, et non pas à la sainte Vierge, bien qu'elle lui fût très-supérieure. De même celui qui reçoit les grâces, quoiqu'il n'en reçoive pas à sa volonté, ne doit pas être ingrat ni murmurer, puisque Joseph, qui était si grand devant Dieu, recevait ces inspirations, non pas ouvertement, mais seulement dans son sommeil.

Troisièmement, observez comment Dieu permet que les siens soient affligés de persécutions et de peines. Certes, l'inquiétude de Joseph et de Marie était grande quand ils voyaient qu'on cherchait l'Enfant Jésus pour le tuer. Que pouvaient-ils ap-

prendre de plus cruel? Une des principales causes de leur angoisse était celle-ci : bien qu'ils sussent qu'il était le Fils de Dieu, cependant leurs sentiments humains pouvaient se troubler, et ils pouvaient dire : « Seigneur Dieu tout-puissant, qu'est-il besoin que votre Fils prenne la fuite? Ne sauriez-vous donc le défendre ici? » Puis, autre motif de trouble, il fallait se rendre dans une contrée éloignée qu'ils ne connaissaient pas, et par des chemins difficiles et rudes, eux qui n'étaient pas capables de voyager loin, Notre-Dame à cause de sa jeunesse, Joseph à cause de son grand âge. L'enfant qu'ils devaient porter avec eux avait à peine deux mois; il leur fallait gagner une terre étrangère; ils étaient pauvres et ne possédaient rien. Toutes ces circonstances étaient bien matière à affliction. Aussi, quand vous êtes éprouvé, soyez patient, et ne vous imaginez pas que Notre-Seigneur vous doive un privilége qu'il a refusé à sa Mère et à lui-même.

Quatrièmement, considérez la douceur de Jésus. Vous voyez comme il souffre de bonne heure la persécution, obligé de fuir de sa terre natale, et comme il cède à la fureur d'un homme qu'il pouvait anéantir en un moment. Que cette humilité est profonde! que cette patience est grande! Il ne voulut pas résister ni user de représailles, mais il évita les embûches par la fuite. Aussi c'est un de-

voir pour nous d'imiter son exemple et de ne pas résister à ceux qui nous outragent, qui nous attaquent et qui nous poursuivent. Nous ne devons pas non plus chercher à en tirer vengeance; mais il faut les supporter avec résignation, céder à leur violence, et, qui plus est, prier pour eux, comme Notre-Seigneur nous l'enseigne dans un autre endroit de l'Évangile (1).

Le Seigneur fuyait donc devant un esclave, et devant un esclave du démon. Il était porté par sa mère, si jeune, si délicate, et par saint Joseph, accablé de vieillesse; ils se dirigeaient du côté de l'Égypte à travers une route semée de bois, obscure, hérissée de broussailles, rocailleuse et déserte; et cette route était bien longue. On dit que, pour un coureur, il y a douze à quinze jours de marche; pour eux, il y mirent peut-être plus de deux mois. En effet, ils passèrent, dit-on, dans ce désert où les enfants d'Israël s'étaient arrêtés durant quarante années. Mais comment faisaient-ils pour porter des vivres avec eux? La nuit, où et comment se reposaient-ils? Car bien rarement rencontraient-ils des habitations dans ce désert. Compatissez à leur situation; l'épreuve est rude, longue et pénible pour eux autant que pour l'Enfant Jésus; approchez-vous

(1) Matth. v.

d'eux, marchez à leur côté, aidez-les à porter le divin Enfant, et rendez-leur autant de services que vous pourrez. Oh! nous ne devrions pas trouver pénible de faire pénitence nous-mêmes, nous pour qui cette sainte famille n'a pas hésité à tant souffrir, et à tant de reprises différentes!

Quant à ce qui arriva dans le désert et le long de la route, comme il y a peu de détails authentiques, je m'abstiendrai d'en rapporter. Mais lorsqu'ils entrèrent en Égypte, toutes les idoles de ce pays s'écroulèrent, ainsi qu'Isaïe l'avait prophétisé (1). Ils se rendirent à une grande ville qui se nomme Héliopolis, et là ils y louèrent une petite maison, et ils y vécurent sept ans comme des étrangers inconnus et comme des pauvres.

Ici vous allez avoir un sujet de belle, de pieuse, de tendre méditation. Écoutez attentivement. Comment vivaient-ils pendant ce long espace de temps? Étaient-ils réduits à mendier? On dit que la sainte Vierge se procurait tout ce qui était nécessaire à son fils et à elle grâce à son aiguille et à sa quenouille. Elle cousait donc et elle filait, cette Reine du monde, vraie zélatrice de la pauvreté; car en toutes circonstances et toute leur vie ils aimèrent la pauvreté, et ils lui gardèrent leur foi

(1) Isaiæ XIX.

jusqu'à la mort. Mais n'allait-elle pas souvent dans les maisons demander de la toile et de l'ouvrage? Il le fallait bien; il fallait bien qu'elle s'adressât à son voisinage, car sans cela elle eût manqué de travail, et les autres femmes ne pouvaient pas deviner qu'elle en eût besoin. Puis, quand Jésus fut arrivé à l'âge de cinq ans ou environ, est-ce que lui-même n'allait pas faire les commissions de sa mère et demander de l'ouvrage? Sans doute, car elle n'avait pas d'autre écuyer (1). Souvent aussi ne reportait-il pas les pièces achevées, réclamant, de la part de sa mère, le prix et le salaire? Mais l'enfant Jésus, le Fils du Très-Haut, ne rougissait-il pas de ces commissions, et sa mère n'avait-elle pas honte de les lui confier? Et qu'arrivait-il si parfois, quand il rendait l'ouvrage et en demandait le paiement, une femme orgueilleuse, querelleuse et bavarde lui répondait avec impertinence, gardait l'ouvrage et refusait de payer, de sorte qu'il était obligé de revenir les mains vides au logis? Hélas! on fait tant d'injures à de pauvres étrangers! Et le Seigneur est venu non pour les éviter, mais pour les subir.

(1) *Scutiferum*, dit le texte. Nous avons dû conserver ces traits, qui caractérisent le siècle et la charmante naïveté du saint auteur.



Et quand souvent, de retour à la maison et souffrant de la faim comme les petits enfants, il demandait du pain et que sa mère n'avait pas de quoi lui en donner, est-ce que les entrailles de Notre-Dame n'étaient pas brisées de douleur en de pareilles extrémités? Alors elle consolait son fils par ses douces paroles; elle redoublait de travail, et bien souvent elle retranchait de sa propre nourriture pour la lui réserver.

Voilà des sujets de méditation sur l'Enfant Jésus; étendez-les et continuez-les autant que vous le voudrez; faites-vous petite avec le petit Jésus, et ne dédaignez pas de vous appesantir sur ces détails si humbles et qui paraissent puérils; car ils augmentent la dévotion, ils embrasent l'amour, ils raniment la ferveur, ils excitent la compassion, ils confèrent la pureté et la simplicité, ils nourrissent le goût de l'humilité et de la pauvreté, ils conservent la familiarité, rendent l'imitation plus facile et relèvent l'espérance. Nous ne pouvons pas monter tout d'abord dans les régions de la sublimité; et ce qui est insensé pour Dieu est plus sage que les hommes; ce qui est faible pour lui est tout-puissant. Il me semble qu'une pareille méditation abat l'orgueil, brise la cupidité et confond la curiosité. Voyez que de biens en résultent pour vous! Aussi, comme je vous le disais, faites-

vous petite avec le petit Jésus, et grandissez avec lui, en conservant toujours l'humilité. Suivez-le partout où il ira, et que toujours vos regards soient attachés sur lui.

N'avez-vous pas aussi remarqué plus haut combien humble et laborieuse a été la pauvreté de la sainte famille? et s'ils étaient obligés de vivre du travail de leurs mains, que dire de leurs vêtements? que dire de leurs meubles, de leurs lits, de tout ce qui est nécessaire dans une maison? Est-ce qu'ils avaient ces objets en double? est-ce qu'ils possédaient du superflu et de la recherche? Non, tout cela est contraire à la pauvreté; et si Notre-Dame avait pu avoir des objets de luxe, elle n'en aurait pas voulu par amour pour cette grande vertu. En travaillant ou en cousant, Notre-Dame, pour plaire à quelques personnes, faisait-elle des ouvrages de recherche? Non, certes. C'est l'œuvre des femmes qui ne regardent pas à perdre le temps. Au milieu de sa misère, elle ne pouvait employer son temps à des inutilités, et d'ailleurs jamais elle ne l'eût fait. C'est là un des défauts les plus graves et les plus dangereux de notre époque. Voulez-vous savoir comment? Regardez d'abord comme les instants qui devraient être employés à louer le Seigneur sont dépensés en futilités et contre ses ordres; car un ouvrage de luxe prend

plus d'heures qu'il ne faut, et c'est là un grand mal. Ensuite, pour celle qui l'entreprend, il devient un sujet de vaine gloire. Oh! combien de fois on y pense, on y réfléchit, même en ne travaillant pas, même quand on devrait être tout entière occupée aux choses de Dieu; le tout pour faire un petit chef-d'œuvre, et de là pour s'exalter, pour se faire donner des louanges. En troisième lieu, c'est une occasion d'orgueil; c'est l'huile qui entretient le feu de l'orgueil et qui l'augmente; car autant les œuvres grossières et rudes sont les aliments de l'humilité, autant les œuvres délicates et recherchées sont les aliments de l'orgueil. Quatrièmement, c'est un attrait qui éloigne l'âme de Dieu; car, selon la parole de saint Grégoire (1), « plus on se plaît aux choses inférieures, plus on est distrait de l'amour des choses célestes. » Cinquièmement, c'est là surtout qu'est cette concupiscence des yeux, l'une des trois sources auxquelles sont ramenés tous les péchés de la terre. Ces sortes de futilités ne servent à rien qu'à repaître inutilement les regards. Or chaque fois qu'on se plaît à de pareilles vanités, soit qu'on les fasse, soit qu'on les porte, chaque fois on pèche. Sixièmement, c'est la ruine et la perte de beaucoup d'autres personnes;

(1) GREG. *Homil.* 30 *in Evang.*

car, en regardant ces ouvrages, on peut pécher de mille manières, en donnant de mauvais exemples, en les considérant avec trop de plaisir, en en convoitant de semblables, en les jugeant, en les dépréciant, en murmurant à leur sujet. Pensez combien Dieu peut être offensé de fois avant que cette inutilité soit usée ou détruite. Eh bien! la cause première de toutes ces fautes, c'est celle qui l'a faite. Aussi, quand même je vous dirais de m'en faire de cette espèce, quand vous sauriez que je veux m'en servir, vous ne devriez pas le faire; car, pour aucun motif, il ne faut consentir au péché, et il faut s'abstenir d'offenser Dieu, quoi qu'il en coûte. Combien donc l'offensez-vous davantage si vous entreprenez une chose semblable de votre propre mouvement, pour vous amuser, préférant ainsi le plaisir de la créature à celui du Créateur? Voilà ce que font les personnes du siècle; car ces ornements du monde, ce sont des blasphèmes contre Dieu. Mais celui qui veut vivre dans la pureté de sa conscience, je ne comprends pas comment il oserait se souiller d'une pareille boue. Vous voyez combien de maux résultent de cette vaine curiosité.

Il en est un autre encore, et pire peut-être : c'est que cette recherche est directement opposée à la pauvreté, et, ce qui passe tout ce que j'ai dit

précédemment, c'est qu'elle est l'indice d'un esprit léger, vain et inconstant. Évitez donc avec soin la curiosité, c'est le but de toutes mes paroles; abstenez-vous et de faire de pareils ouvrages et de vous en servir; abstenez-vous-en comme du venin d'un serpent. Cependant n'allez pas en conclure qu'il ne faille jamais rien faire de beau et de précieux, surtout pour les objets destinés au culte divin. Néanmoins, même pour ceux-là, gardez-vous d'y montrer une satisfaction et un attachement trop humains. C'est de cette curiosité que parle saint Bernard quand il dit (1) : « Les vains spectacles, je vous le demande, de quoi servent-ils au corps? qu'apportent-ils à l'âme? Vous ne trouvez rien dans tout l'homme à quoi la curiosité puisse être utile. C'est une frivole, une vaine, une futile consolation; et pour celui qui abandonne la paix et le repos afin de se livrer à cette vaine et curieuse inquiétude, je ne sais ce que je pourrais lui souhaiter de plus triste, sinon qu'il possédât toujours l'objet de ses recherches! »

Mais revenons en Égypte, revenons vers Notre-Dame, de laquelle nous a écartés cette digression contre le défaut maudit de la curiosité, et contemplons-la dans ses travaux. Voyons avec quel soin,

(1) BERN. *Serm. de Conv. ad Clericos*, c. XII.

quelle humilité, quelle assiduité, elle file, elle tisse ou elle coud. De plus, elle veille sur son Fils avec la tendresse la plus scrupuleuse, et elle s'occupe du gouvernement de sa maison, sans jamais oublier autant qu'elle peut les veilles et les prières. Et vous, compatissez de tout votre cœur à sa situation, et jugez que la Reine du ciel n'a pas obtenu gratuitement son royaume. Souvent il lui arrivait sans doute que quelques femmes charitables, voyant sa pauvreté, lui faisaient de petits présents qu'elle recevait humblement et avec reconnaissance. Puis le saint vieillard Joseph faisait quelques ouvrages de son métier de charpentier. De tous côtés, vous le voyez, il y a matière à compassion et à méditation. Quand vous vous y serez livrée quelque temps, demandez la permission de vous retirer, et après avoir reçu à genoux, avec compassion et avec larmes, la bénédiction de l'Enfant Jésus d'abord, puis de sa Mère et de saint Joseph, prenez congé d'eux, puisque aussi bien ils doivent vivre pendant sept ans à la sueur de leur front, comme des bannis et comme des êtres injustement exilés loin de leur patrie.

CHAPITRE XIII

Du retour du Seigneur de la terre d'Égypte.

Les sept années de pérégrination de Dieu en Égypte étant accomplies, un Ange du Seigneur apparut en songe à Joseph (1), et lui dit : « Prenez l'Enfant et sa Mère, et retournez en Israël; car ceux qui en voulaient à la vie de l'Enfant sont morts. » Joseph prit donc l'Enfant et sa Mère, et revint dans la Judée. Quand il y fut arrivé, apprenant qu'Archélaüs, fils d'Hérode, était roi, il craignit d'y demeurer, et sur un nouvel avis de l'Ange il se rendit en Galilée, à Nazareth. Ce retour eut lieu vers la fête de l'Épiphanie, c'est-à-dire le second jour, comme le porte le Martyrologe.

Ici remarquez, ainsi qu'il a été déjà indiqué dans les précédentes méditations, comme le Seigneur accorde des consolations et des révélations, mais partielles et pas aussi complètes que le désir des fidèles le demanderait. C'est ce que vous

(1) Matth. II.

pouvez observer actuellement dans deux circonstances : d'abord en ce que la communication a lieu pendant un songe et non ouvertement, et puis en ce que l'Ange ne détermine pas d'une seule fois, mais dans deux révélations différentes, le lieu où Joseph doit se rendre. La glose explique que, si le Seigneur a agi ainsi, c'était parce que la fréquence des visions donne plus de certitude. Aussi, quelles qu'elles soient, ces communications doivent nous paraître merveilleuses, et nous devons apprendre à en être reconnaissants, parce que Dieu fait toujours de son côté ce qu'il sait devoir nous être plus utile.

Maintenant insistons sur le retour du Seigneur. Et, à ce sujet, voyez quelle pieuse méditation vous pouvez faire. Transportez-vous de nouveau en Égypte, pour y visiter Jésus enfant. Vous le rencontrerez dehors, et au milieu des autres enfants, et alors il se détachera d'eux et viendra à vous, parce qu'il est toute bonté, toute affabilité, toute courtoisie. Et vous, fléchissez les genoux et baisez ses pieds; puis prenez-le entre vos bras, et reposez-vous un instant avec lui. Peut-être alors vous dira-t-il : « Nous avons reçu la permission de revenir dans notre patrie, et demain nous devons nous mettre en route; vous êtes venue bien à propos, vous nous accompagnerez. » Répondez-lui alors

avec joie que vous en êtes bien heureuse, et que vous ne souhaitez rien tant que de le suivre partout où il ira; et prenez plaisir à converser de la sorte avec lui. Je vous ai déjà dit que ces petits détails, qui semblent puérils, sont pleins de charme et de force dans la méditation, et aident merveilleusement à s'élever à de plus hautes pensées. Ensuite l'Enfant Jésus vous conduira à sa Mère, et vous traitera avec affabilité et bienveillance. Et vous, faites-lui votre révérence à deux genoux, ainsi qu'au saint vieillard Joseph, et reposez-vous avec eux.

Le lendemain, au matin, vous verrez quelques pieuses femmes de la cité, et aussi quelques hommes, venant pour les reconduire jusqu'à la porte de la ville, à cause de l'agrément et de la sainteté de leur conversation. Voilà plusieurs jours qu'ils ont annoncé leur départ dans le voisinage, parce qu'il n'est pas convenable de s'en aller subitement et comme en cachette; et s'il en a été autrement quand ils sont venus de la Terre-Sainte, c'est qu'ils craignaient pour la vie de Jésus. Ils se mettent donc en chemin, Joseph marchant devant avec les hommes, et la sainte Vierge suivant derrière avec les femmes. Et vous, prenez l'Enfant par la main et marchez au milieu, en avant de la sainte Vierge, car elle ne laisse pas son fils en

arrière. Arrivé au delà de la porte, Joseph ne veut pas consentir à ce qu'on l'accompagne plus loin. Alors un des assistants, qui est riche et qui a pitié de leur pauvreté, appelle l'Enfant, afin de lui donner quelques deniers pour les dépenses de la route; l'Enfant a honte de les recevoir, et cependant, par amour de la pauvreté, il tend la main, accepte les deniers et remercie. Plusieurs autres font de même, et les femmes également. La Mère rougit autant que le Fils, mais par humilité elle rend grâces à tout le monde. Ici vous pouvez vous attendrir sur le sort de Celui qui, maître de la terre et de toutes ses richesses, a choisi pour sa Mère, pour son père nourricier et pour lui-même une pauvreté si cruelle, et a vécu dans une si complète pénurie. Combien éclate en eux cette sainte et auguste vertu, et combien elle doit, à leur exemple, nous paraître digne d'admiration et d'amour !

Enfin ils rendent grâces à tous leurs compagnons, leur disent adieu, et prennent leur chemin. Mais comment reviendra le pauvre petit Jésus, tendre et délicat enfant ? Le retour me paraît encore plus difficile que la venue; car, lorsqu'il arriva, il était tout petit, et l'on pouvait le porter; le voilà maintenant trop grand pour qu'on puisse le porter, trop petit pour qu'il puisse marcher seul. Mais sans

doute quelque bon voisin leur a donné ou prêté un âne sur lequel Jésus pût monter. O bel et tendre Enfant, Roi du ciel et de la terre, que vous avez souffert pour nous, et que vous avez commencé jeune à souffrir! C'est bien de vous que le Prophète a dit: « Je suis pauvre et dans les douleurs depuis ma jeunesse (1). » Les plus grands dénûments, les travaux les plus durs, les afflictions du corps, vous avez tout subi avec une admirable constance, et vous vous êtes en quelque sorte haï vous-même par amour pour nous. Certes, cette seule épreuve que nous avons devant les yeux aurait dû suffire pour notre rédemption!

Prenez donc l'Enfant Jésus, placez-le sur l'âne, et conduisez-le fidèlement. Quand il voudra descendre, prenez-le dans vos bras, et tenez-le jusqu'à ce que vienne sa Mère, qui marche un peu plus lentement ou un peu de côté. Alors l'Enfant ira vers elle, et la Mère trouvera un grand repos à prendre son fils.

Ainsi ils vont en traversant le désert par où ils sont venus : en chemin vous aurez bien des occasions de souffrir avec eux, car ils ont bien peu de relâche. Regardez-les comme ils sont fatigués et vaincus par la lassitude, tant du jour que de la nuit.

(1) Ps. LXXXVII.

Quand ils furent parvenus aux confins du désert, ils y rencontrèrent Jean-Baptiste, qui avait déjà commencé à faire pénitence, bien qu'il n'eût commis aucun péché. On assure que le lieu où Jean baptisait est celui où les enfants d'Israël traversèrent le Jourdain quand ils arrivèrent de l'Égypte par la solitude, et que c'est près de cet endroit que Jean s'était retiré. Aussi est-il possible que l'Enfant Jésus l'y ait rencontré à son retour. Méditez donc avec quelle allégresse Jean les reçut; et eux, s'arrêtant un peu de temps, mangèrent avec lui de ses racines crues, et le quittèrent après avoir joui d'une immense joie spirituelle. Et vous, à l'arrivée et au départ, mettez-vous à genoux devant saint Jean, baisez ses pieds, demandez-lui sa bénédiction et recommandez-vous à lui; car cet enfant est merveilleux et béni dès son berceau. Il fut le premier ermite, le principe et la voie de ceux qui veulent vivre en religieux. Il fut vierge, très-chaste et très-grand prédicateur, plus que prophète, et martyr glorieux.

Ayant traversé le Jourdain, la sainte famille descendit chez Élisabeth, où ce fut une grande joie et une grande fête de la voir. C'est là que Joseph, ayant appris que le fils d'Hérode régnait en Judée, eut crainte et reçut en songe l'avis de l'Ange, d'après lequel ils allèrent en Galilée, à Nazareth.

Voilà donc que nous avons ramené l'Enfant Jésus d'Égypte. Aussitôt les sœurs de Notre-Dame, ses parents, ses amis accoururent pour leur faire visite. Et eux, ils se reposent à Nazareth et y reprennent leur vie de pauvreté. Depuis lors jusqu'à la douzième année de l'Enfant Jésus, on ne lit rien de lui. On dit cependant, et cela est vraisemblable, qu'il y a encore à Nazareth une fontaine où Jésus allait puiser de l'eau pour sa mère. L'humble Seigneur rendait, en effet, de pareils services à Notre-Dame; car elle n'avait pas d'autre serviteur.

Ici vous pouvez penser que Jean l'Évangéliste venait souvent le voir avec sa propre mère, qui était sœur de Notre-Dame. Il avait alors cinq ans; car on lit qu'étant mort soixante-seize ans après la Passion du Sauveur, il était âgé de quatre-vingt-six ans; ainsi à l'époque de la Passion il avait trente et un ans, tandis que le Seigneur en avait trente-trois ou un peu plus; et comme Jésus en comptait sept à son retour, Jean en avait bien cinq. Regardez-les conversant ensemble, autant que le Seigneur vous le permettra. C'est lui qui fut ensuite le disciple que Jésus aimait particulièrement.

CHAPITRE XIV

Comment l'Enfant Jésus demeura à Jérusalem.

Jésus, étant dans sa douzième année, monta avec ses parents à Jérusalem (1), selon l'usage et le précepte de la Loi, à l'occasion de la fête qui durait huit jours. Ainsi l'Enfant Jésus supporte déjà de longs voyages, et il va pour honorer son Père céleste dans ces jours de fêtes. En effet, il y a entre le Père et le Fils un amour souverain; et le Fils était affligé et profondément attristé de voir son Père outragé par la multitude des péchés qui se commettaient sans cesse, beaucoup plus qu'il ne se réjouissait de l'honneur apparent et de la joie extérieure des pompes de la fête. Le Seigneur était donc là observant la Loi, lui le maître de la Loi, et se mêlant humblement dans la foule comme les autres pauvres. Mais les jours de la solennité passés, ses parents s'en allèrent, et il resta à Jérusalem. Soyez

(1) Luc. II.

attentive, et tenez votre esprit présent; car voici un sujet pieux et fécond.

Je vous ai dit plus haut que de Nazareth, où habitait le Seigneur, à Jérusalem, il y a quatorze à quinze milles environ (1). Or, lorsque Marie et Joseph, marchant par différents chemins, furent arrivés le soir au lieu où l'on devait passer la nuit, Notre-Dame, voyant Joseph sans l'Enfant, tandis qu'elle le croyait avec lui, lui demande : « Où est l'Enfant? — Je ne sais, répond Joseph; il n'est pas revenu avec moi; je croyais qu'il était avec vous. » Alors, frappée d'une violente douleur, elle s'écrie tout en larmes : « Il n'est pas revenu avec moi. Hélas! je vois que je n'ai pas bien gardé mon fils! » Et aussitôt elle se met à parcourir en toute hâte les maisons, et marchant aussi convenablement qu'elle le pouvait, à cause de l'heure avancée, elle s'enquérait de lui et disait : « Avez-vous vu mon fils? Et vous, avez-vous vu mon fils? » Elle ne se sentait pas de douleur et de désir. Joseph suivait par derrière en pleurant; et ils ne le trouvaient pas. Quel repos pouvaient-ils prendre, je vous le demande, sa mère surtout, qui l'aimait plus tendrement encore? Malgré tous les encoura-

(1) Nazareth est à trois journées N.-O. de Jérusalem. — *Hist. de Notre-Seigneur Jésus-Christ*, par M. de Jessé, t. I, p. 8.

gements de ses parents et de ses amis, elle ne pouvait être consolée; en effet, qu'y a-t-il de plus affreux que de perdre Jésus? Regardez-la affectueusement et compatissez de tout votre cœur à sa peine; car son âme est dans la détresse, et jamais, depuis qu'elle l'a mis au monde, elle n'a été dans une pareille angoisse. Ne soyons donc pas troublés quand nous avons de grands chagrins, puisque le Seigneur ne les a pas même épargnés à sa mère. S'il permet que les siens en soient accablés, ce sont des marques de son amour, et il nous est avantageux de les recevoir.

Enfin Notre-Dame se renferme dans sa chambre et s'abandonne à la prière et aux sanglots, en disant : « O Dieu, Père éternel, très-doux et très-clément, il vous a plu de me donner votre Fils; mais voilà que je l'ai perdu, et je ne sais où il est : oh! rendez-le-moi! Père, délivrez-moi de cette amertume, et montrez-moi mon fils. Regardez, ô Père, l'affliction de mon cœur, et non pas ma négligence; j'ai agi sans précaution, mais je l'ai fait par ignorance. Oh! rendez-le-moi dans votre bonté, parce que je ne peux vivre sans lui. Mon fils bien-aimé, où êtes-vous? qu'êtes-vous devenu? où avez-vous reçu l'hospitalité? Seriez-vous retourné au ciel vers votre Père? car je sais que vous êtes Dieu et le Fils de Dieu; mais comment ne me l'auriez-vous pas

dit? N'êtes-vous pas plutôt tombé dans quelque embûche? car je sais que vous êtes un homme né de moi, et je sais que, pour vous soustraire aux recherches d'Hérode, j'ai dû vous emporter en Égypte. Que votre Père vous préserve de tout mal, ô mon fils. Indiquez-moi où vous êtes, mon enfant, pour que j'aille à vous, ou bien revenez vers moi; pardonnez-moi cette fois, jamais plus il ne m'arrivera de ne pas vous garder avec assez de soin. Est-ce que je vous aurais fait quelque offense, ô mon fils? Oh! pour quelle cause vous êtes-vous éloigné de moi? je sais que vous connaissez toute la douleur de mon cœur; ô mon fils, ne tardez pas, venez à moi. Depuis votre naissance, jamais je n'ai été un moment sans vous, jamais je n'ai mangé et dormi loin de vous, si ce n'est aujourd'hui. Et maintenant me voici sans vous, et je ne sais comment ce malheur m'est avenu; vous savez que vous êtes mon espoir, ma vie, tout mon bien, et que je ne puis vivre sans vous. Indiquez-moi donc où vous êtes, et comment je pourrais vous trouver. » Par ces paroles et de semblables, Notre-Dame se lamentait toute la nuit au sujet de son fils bien-aimé.

Le lendemain, de grand matin, sortant de leur maison, ils le cherchaient à travers les lieux circonvoisins, car il y avait plusieurs chemins pour revenir de Jérusalem, de même que celui qui vou-

drait retourner de Sienne à Pise peut passer par Podium Bonichi (Poggi-Bonzi) ou par Colle, ou par d'autres endroits encore. Le jour suivant, ils parcouraient les autres routes, cherchant Jésus parmi leurs parents et leurs connaissances, et comme ils ne le trouvaient pas, la mère se tourmentait et perdait tout espoir, et ne pouvait se consoler.

Le troisième jour, enfin, ils reviennent à Jérusalem, et ils le trouvent assis dans le Temple au milieu des docteurs. Alors, pleine de joie et de bonheur à sa vue, Marie se jette à genoux, et rend grâces à Dieu en pleurant. L'Enfant Jésus, apercecevant sa mère, vient à elle; elle le prend entre ses bras, le presse et l'embrasse, appuie tendrement son visage sur son visage, et elle le garde longtemps sur son sein, si attendrie qu'elle ne pouvait parler. Enfin, le regardant avec douceur : « Mon fils, que nous avez-vous fait ainsi? Votre père et moi, nous vous cherchions bien affligés! —Pourquoi me cherchiez-vous? répondit Jésus. Il faut que je remplisse les ordres de mon Père. » Ils ne comprirent pas ces paroles, et Marie ajouta : « Je voudrais que nous revinssions à notre demeure; ne reviendrez-vous pas avec nous? — Je ferai ce qu'il vous plaira, » répondit Jésus; et il revint avec eux à Nazareth.

Vous avez vu l'affliction de la très-sainte Vierge

en cette circonstance. Mais qu'avait fait l'Enfant Jésus pendant ces trois jours? Regardez-le se rendant à quelque hôtellerie des pauvres, demandant à y être reçu; et là le pauvre Jésus mange et loge avec les pauvres. Voyez-le ensuite assis parmi les docteurs, le visage calme, sage et respectueux; il écoute et il interroge comme un ignorant, ce qu'il faisait par humilité et pour qu'ils ne fussent pas couverts de confusion par ses admirables réponses.

Il y a aussi dans tout ce que vous venez de voir trois observations importantes à faire. La première, que celui qui veut s'attacher à Dieu ne doit pas rester au milieu de ses parents, mais s'éloigner d'eux; car l'Enfant Jésus se sépara de sa mère quand il voulut se livrer aux œuvres de son Père; et lorsqu'on le chercha on ne le trouva pas parmi ses parents et ses connaissances. La seconde, que celui qui veut vivre de la vie spirituelle ne doit pas s'étonner si quelquefois son âme est aride, et s'il lui semble être abandonné de Dieu, puisque cela est arrivé même à la mère du Seigneur. Qu'il ne se laisse donc pas abattre, mais qu'il cherche Dieu avec ardeur en persévérant dans les pieuses méditations et dans les bonnes œuvres, et il le retrouvera. La troisième, c'est que l'on ne doit pas tenir à son propre sentiment ni à sa propre volonté. Car lorsque le Seigneur Jésus eut dit qu'il fallait qu'il

accomplît les œuvres de son Père, soudain il changea d'avis et suivit la volonté de sa mère, et il revint avec elle et avec son père nourricier, et « il leur était soumis ». En quoi vous pouvez admirer son humilité, de laquelle, au reste, nous aurons bientôt à parler plus au long.

CHAPITRE XV

Ce que fit le Seigneur depuis sa douzième jusqu'à sa trentième année.

Le Seigneur Jésus, étant revenu du Temple et de Jérusalem à Nazareth avec ses parents, y demeura avec eux depuis lors jusqu'au commencement de sa trentième année, et « il leur était soumis (1) ». On ne trouve rien dans les Écritures de ce qu'il a fait pendant tout ce temps, ce qui parait singulièrement étonnant. Que nous imaginerons-nous donc qu'il a fait, et qu'aurons-nous à admirer en lui? Le Seigneur Jésus resta-t-il oisif pendant ce long espace d'années, pour n'avoir rien fait qui dût

(1) Luc. II.

prendre place dans le récit évangélique? S'il en eût été autrement, pourquoi ces actions n'auraient-elles pas été reproduites comme les autres? Tout paraît ici incompréhensible.

Mais pourtant, remarquez-le bien : comme vous allez le voir clairement, en ne faisant rien, il a fait des merveilles; car chacun de ses actes renferme un mystère. Or, de même qu'il agissait par vertu, de même aussi par vertu il se taisait et demeurait dans l'obscurité et la retraite. Aussi ce maître souverain, qui va bientôt nous expliquer la voie de la vie et du salut, commence dès sa jeunesse à faire des actes de sainteté, mais d'une manière admirable, inconnue, inouïe aux temps précédents, à savoir en paraissant aux yeux des hommes inutile, déconsidéré, ignorant, ainsi qu'il est permis de le supposer dévotement et sans assertion téméraire. Car, dans cette méditation, je ne veux rien avancer qui ne soit confirmé par l'autorité de la sainte Écriture ou des saints docteurs, ainsi que je vous l'ai dit dès le principe.

Jésus se retirait donc de la compagnie et de la conversation des hommes; il se rendait à la synagogue; il y demeurait longtemps en prière dans la place la plus humble; il revenait chez lui, restait avec sa mère, et aidait de temps en temps son père nourricier. A l'aller et au retour, il passait au mi-

lieu des hommes comme s'il ne les voyait pas. Tout le monde était frappé d'étonnement en voyant ce beau jeune homme qui ne faisait rien en apparence pour s'attirer la louange; car on s'attendait à lui voir accomplir quelques grandes œuvres, quelques œuvres d'homme remarquable. Pendant son enfance, il croissait en âge et en sagesse devant Dieu et devant les hommes (1); mais arrivé à l'âge de douze ans et jusqu'à sa trentième année, il ne faisait rien qui ressemblât à des œuvres de virilité et de grandeur ; ce qui étonnait fort ses compatriotes. Aussi ils se moquaient de lui et disaient : « Voyez donc cet inutile, cet idiot, cet homme de rien, ce sot, cet ignorant. » Il n'apprit même pas à lire, ce qui lui donna parmi les siens la réputation d'un esprit tout à fait borné. Quant à lui, il tenait de plus en plus à cette manière de vivre, afin d'être jugé par tout le monde comme un être digne de pitié et de mépris. C'est ce qu'avait annoncé le Prophète en lui appliquant ces paroles : « Je suis un ver de terre et non un homme, etc. (2). »

Vous voyez donc ce qu'il faisait, tout en ne faisant rien ; il se rendait méprisable à tous. Et croyez-vous donc que ce fût peu de chose ? Certes ce n'était pas lui qui avait besoin de cette épreuve, c'était nous.

(1) Luc. II. — (2) Ps. XXI.

Aussi bien je ne connais rien de plus difficile et de plus grand. Et celui-là me semble parvenu au plus haut degré de la perfection, qui en est venu à vaincre et à dominer franchement et de propos délibéré les mouvements de son âme et le superbe orgueil de sa chair, au point de fuir toute considération et d'être méprisé comme un être abject. Ce triomphe est plus noble que de prendre des villes; car, ainsi que dit Salomon (1), « l'homme de patience vaut mieux que l'homme de courage, et celui qui domine son cœur, mieux que celui qui enlève les villes d'assaut. » Tant que vous ne serez pas arrivé à ce degré, croyez que vous n'aurez rien fait. En effet, comme en vérité nous sommes tous inutiles, même lorsque nous faisons le bien, selon la parole du Seigneur (2), jusqu'à ce que nous soyons descendus à cette profondeur d'abjection, nous ne sommes pas dans la vérité, mais nous demeurons et nous marchons dans la vanité et le mensonge. C'est ce que déclare manifestement l'Apôtre quand il dit : « Celui qui s'estime quelque chose, tandis qu'il n'est rien, se séduit lui-même (3). » Si donc vous demandez pourquoi le Seigneur Jésus agissait ainsi, je vous répondrai que c'était, non pas qu'il eût besoin de s'humilier, mais parce qu'il voulait

(1) Prov. xvi. — (2) Luc. xvii. — (3) Galat. vi.

nous instruire. Aussi sommes-nous inexcusables si nous ne profitons pas de cet exemple. Ne serait-il pas odieux de voir un vermisseau, qui doit être la pâture des vers, s'exalter et s'enfler quand le Dieu de toute majesté s'abaisse et s'humilie de la sorte ?

Que si quelqu'un trouve inexplicable cette vie d'inutilité et ces omissions des évangélistes, on peut lui répondre qu'il n'était pas inutile de donner l'exemple d'une si haute vertu ; que, bien au contraire, rien n'était si utile, parçe qu'elle est le font dement inébranlable, la base et la ferme assise de toutes les vertus.

De plus, nous trouvons dans l'Évangile de sain-Jean les paroles suivantes (1) : « Quand viendra le Consolateur que je vous enverrai de la part de mon Père, l'Esprit de vérité qui procède du Père, il rendra témoignage de moi, et vous aussi vous rendrez témoignage, puisque depuis le commencement vous êtes avec moi; et vous serez mes prédicateurs. » Et Pierre, lors de l'élection de saint Mathias apôtre, dit : « Il faut prendre parmi ces hommes quelqu'un qui ait été avec nous depuis que le Seigneur Jésus y vint, à partir du baptême de Jean (2). » Or ce baptême eut lieu quand Jésus n'avait guère que trente ans; et Jean lui-même n'aurait pas pu être

(1) Joan. XV. — (2) Luc. III.

appelé le Précurseur si Jésus avait commencé à prêcher avant lui. Et s'il avait commencé avant, comment n'aurait-il pas été connu de ses voisins qui disent : « N'est-ce pas là le fils du charpentier (1) ? » quand déjà il était appelé par ses disciples le fils de David ? Si donc il avait commencé plus tôt, ou s'il avait fait plus tôt quelque chose de notable, les Écritures l'auraient conservé, sinon en totalité, du moins en partie. Cette opinion est celle de saint Bernard, comme vous le verrez par la dernière citation au prochain chapitre. Quelle que soit d'ailleurs la vérité sur ce sujet, je pense qu'on peut très-pieusement se la représenter de la sorte.

Ainsi donc le Seigneur, par cette conduite, forgeait le glaive de son humilité, selon la parole du Prophète : « Attachez sur votre cuisse votre glaive retentissant (2), » car ce glaive était la meilleure arme dont il pût se servir pour frapper de mort son superbe adversaire. Nous lisons, en effet, qu'il ne voulut pas employer le glaive de sa toute-puissance ; il s'y refusa même au temps où il en avait le plus grand besoin, lors de sa passion. Le Prophète s'en plaignait à Dieu au nom de son Fils : « Vous avez éloigné de lui le secours de son glaive, et vous ne l'avez pas aidé dans le combat (3). »

(1) Matth. XIII. — (2) Ps. XLIV. — (3) Ps. LXXXVIII.

Enfin, vous savez que Jésus lui-même commença à *agir avant d'enseigner* (1); et il devait pouvoir dire : « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur (2). » Aussi voulut-il se conduire ainsi d'abord, et il le faisait de tout cœur, parce qu'il était humble et doux du fond du cœur; la dissimulation ne pouvait entrer en lui, au contraire, et il se précipita dans l'abîme de l'humilité, de l'abjection et du mépris, et s'anéantit aux yeux de tous. Aussi, quand il se mit à prêcher les grandeurs de sa doctrine divine et qu'il accompagna ses prédications de signes et de miracles, on ne l'estimait pas, mais on le dédaignait et on se moquait de lui : « Quel est donc celui-ci ? N'est-ce pas le fils du charpentier ? » et mille dérisions semblables. Et c'est dans ce sens que l'Apôtre put dire : « Il s'est annihilé lui-même en prenant la forme d'un esclave (3), » et non-seulement d'un esclave ordinaire par son incarnation, mais d'un esclave inutile par l'humilité et par l'abjection de sa vie.

Voulez-vous voir ensuite comment il a ceint ce glaive d'humilité ? Considérez toutes ses actions : l'humilité y éclate. Rappelez-vous celles que nous avons rapportées plus haut. Dans celles qui vont suivre, sans cesse vous remarquerez qu'il l'a fidè-

(1) Act. I. — (2) Matth. II. — (3) Philip. II.

lement observée jusqu'à sa mort, et même après sa mort, même après son ascension. N'a-t-il pas humblement lavé les pieds de ses disciples? N'a-t-il pas été humilié au delà de toute expression en portant le gibet de la croix? Et, après la gloire de sa résurrection, n'a-t-il pas appelé les disciples *ses frères?* » Allez, dit-il à Madeleine, allez dire à mes frères : « Je monte vers mon Père, etc. (1). » Après son ascension, n'a-t-il pas parlé humblement à saint Paul et comme à un égal : « Saul, Saul, pourquoi me persécutez-vous (2)? Et là il ne s'est pas appelé Dieu, il a dit *moi*. Enfin quand il viendra sur son trône de majesté, ne doit-il pas dire : « Tout ce que vous aurez fait à un des plus petits d'entre mes frères, vous l'aurez fait à moi (3). »

Ah! ce n'est pas sans motifs que Jésus a tant aimé cette vertu. Il savait bien que, si l'orgueil est la source de tout mal, l'humilité est la source de tout bien. Sans ce fondement, on bâtit en vain. Aussi ne vous fiez ni à la virginité, ni à la pauvreté, ni à aucune vertu ou bonne œuvre, sans l'humilité. Le Seigneur a voulu la forger lui-même comme un glaive, c'est-à-dire qu'il a voulu montrer comment elle peut s'acquérir par l'abjection, par la dépression à ses propres yeux et à ceux des autres, et par

(1) Joan. x. — (2) Act. ix. — (3) Marc. xxv.

l'exercice continuel des œuvres les plus viles. Allez, et faites de même, si vous voulez obtenir l'humilité. Il faut, en effet, que l'humiliation précède l'humilité; et l'humilité, c'est l'avilissement, c'est l'exercice des choses méprisées. Saint Bernard dit à ce propos : « L'humilité à laquelle conduit l'humiliation est la base de tout l'édifice spirituel; car l'humiliation est le chemin de l'humilité, comme la patience celui de la paix, et la lecture celui de la science. Si donc vous désirez la vertu d'humilité, ne dédaignez pas la voie de l'humiliation; car si vous ne pouvez pas être humilié, vous ne pourrez pas être élevé à l'humilité (1). Et ailleurs (2): « Il faut que celui qui veut s'élever ait une humble opinion de soi, de peur que tandis qu'il s'élève il ne tombe, s'il n'est pas solidement fondé sur la vraie humilité. Et comme les plus grandes faveurs ne sauraient être obtenues sans le mérite de l'humilité, que celui qui veut s'élever s'humilie sous la réprimande et acquière le mérite de l'humilité. Et vous, quand vous vous voyez humilié, que ce vous soit un bon signe : c'est une preuve que la grâce approche. Car de même que le cœur s'exalte un instant avant sa chute (3), de même il

(1) BERN. *Epist.* LXXXVII *ad Ogerium canonicum.* — (2) *Id., Serm. super* XXXIV *Cant.* — (3) PROV. XVI.

s'humilie avant l'exaltation. Et vous avez lu dans les Livres saints que « Dieu résiste aux superbes et fait grâce aux humbles (1) ». Et plus loin : « C'est peu de chose que d'accepter volontiers l'humiliation quand Dieu nous l'inflige par lui-même, si nous ne savons pas en faire de même quand il nous l'envoie par la main d'un autre. Aussi voyez-en un mémorable exemple dans le saint roi David. Un serviteur lui avait dit des injures, il ne ressentit pas l'outrage même renouvelé, parce qu'il pressentit la grâce. « Qu'y a-t-il entre moi, dit-il, et vous, fils de Sarvia (2)? » Oh! le véritable homme selon le cœur de Dieu, qui pensa qu'il valait bien mieux s'armer contre son désir de vengeance que contre celui qui l'injuriait! Aussi disait-il en sûreté de conscience : « Si j'ai rendu le mal à ceux qui m'en avaient fait, etc. (3). » En voilà quant à présent assez sur cette vertu. Revenons maintenant à la considération des actes et de la vie de Jésus, Notre-Seigneur et notre modèle, puisque c'est là notre but principal. Soyez présente en esprit, comme je vous l'ai déjà souvent recommandé.

Regardez cette pauvre famille, bénie par-dessus toutes les autres, si grande par sa pauvreté et si humble dans sa vie. L'heureux vieillard Joseph ga-

(1) Jaçob. IV. — (2) II Reg. XVI. — (3) Ps. VII.

gnait ce qu'il pouvait de son métier de charpentier. Notre-Dame travaillait de l'aiguille et du fuseau. Elle faisait l'ouvrage de la maison, qui est bien considérable, comme vous le savez; elle préparait les repas de son fils et de son époux et tout ce qu'il fallait, parce qu'elle n'avait personne pour la servir. Ayez compassion d'elle, qui était réduite à travailler ainsi de ses mains; ayez compassion du Seigneur Jésus, qui l'aidait souvent et travaillait avec ardeur à ce qu'il pouvait; car, ainsi qu'il le dit, il était venu pour servir et non pour être servi (1). En effet, n'aidait-il pas souvent à sa mère à dresser leur pauvre table, à arranger les lits et aux autres ouvrages d'intérieur? Considérez-le faisant chez lui cet humble service, et contemplez-y aussi Notre-Dame. Regardez-les également tous trois manger une fois le jour, assis autour de leur modeste table, prenant des aliments non pas recherchés et exquis, mais pauvres et grossiers. Puis ils causent entre eux, et leurs paroles, loin d'être légères et oisives, sont toutes pleines de sagesse et de l'esprit de Dieu; et ils soutiennent ainsi leur âme non moins que leur corps. Après une courte récréation, ils se mettent en prière dans leurs chambres. Leur maison est étroite et petite. Transportez-vous par la pensée

(1) Matth. xx.

dans ces chambres, car chacun a la sienne; et voyez le Seigneur Jésus, le soir, bien tard, après sa prière, se couchant sur la terre pendant les longues nuits de cette humble et misérable existence cachée, ainsi qu'eût fait le dernier des pauvres. Oh! que vous devriez chaque soir le regarder en cette attitude!

Dieu caché, pourquoi donc affligiez-vous de la sorte votre corps innocent? Une seule nuit passée ainsi suffisait pour la rédemption du monde entier. Mais votre amour immense vous entraînait; vous brûliez de zèle pour ces brebis perdues, que vous vouliez rapporter sur vos épaules aux pâturages éternels. Vous, Roi des rois, Dieu éternel, qui soulagez la détresse universelle, qui accordez tout à tous avec une si magnifique profusion, selon la condition de chacun, vous vous étiez donc réservé une si cruelle pauvreté, un si grand dénûment et de telles privations dans votre sommeil, dans vos veilles, dans vos abstinences, dans votre nourriture et dans toutes vos actions, pendant un si long espace de temps? Où sont-ils maintenant ceux qui recherchent l'oisiveté du corps, le luxe et la vanité des ornements? Nous qui aimons ces choses, ce n'est pas à l'école d'un tel maître que nous avons appris à nous y attacher. Sommes-nous donc plus sages que lui? Par ses paroles et par ses exemples il nous

enseigne l'humilité, la pauvreté, l'affliction du corps, le travail. Allons, imitons le maître souverain, qui ne peut se tromper, qui ne veut pas nous tromper. Et quand nous avons, comme dit l'Apôtre (1), le vivre et le vêtement, contentons-nous-en, tenons-nous au nécessaire, et n'ayons pas de superflu ; mais livrons-nous à l'exercice des vertus avec un zèle spirituel, sans relâche et dans la plus grande vigilance.

CHAPITRE XVI

Du baptême de Notre-Seigneur Jésus-Christ.

Ayant atteint la vingt-neuvième de ces années qu'il avait passées si humblement et si misérablement, le Seigneur Jésus dit à sa mère : « Le temps est venu où il faut que je me lève et que je marche, que je glorifie et que je manifeste mon Père, que je me découvre au monde et que j'opère le salut des âmes, pour lequel mon Père m'a envoyé sur la terre. Prenez courage, ma bonne mère ; je reviendrai bientôt vers vous. » Et, fléchissant le genou,

(1) I Timoth. VI.

ce maître de l'humilité demanda la bénédiction de sa mère. Mais elle, se mettant pareillement à genoux et l'embrassant avec larmes, lui dit tendrement : « Mon Fils béni, allez avec la bénédiction de votre père et de votre mère ; souvenez-vous de moi, et revenez promptement. »

Ayant ainsi pris respectueusement congé de Marie et de Joseph, Jésus se mit en chemin, de Nazareth vers Jérusalem, en passant par le Jourdain, où Jean baptisait : cet endroit est à dix-huit milles environ de Jérusalem ; et le Seigneur du monde marchait seul, car il n'avait pas encore de disciples.

Regardez-le donc, pour Dieu, regardez-le attentivement, comme il s'en va seul et nu-pieds à travers une si longue route, et compatissez à sa souffrance. O Seigneur ! où allez-vous ? n'êtes-vous pas supérieur à tous les rois de la terre ? O Seigneur ! où sont donc les barons, les comtes, les ducs, les chevaliers, les chevaux, les chameaux, les éléphants, les chars, les harnais, les serviteurs et la multitude de votre escorte ? Où sont les gardes et ceux qui vous défendront de l'approche de la foule comme en ont d'ordinaire les autres rois et les grands personnages ? Où sont les trompettes éclatantes, les instruments résonnants et les royaux étendards ? Où sont les courriers qui vous précèdent pour préparer vos logis ? Où sont les honneurs et les pompes

dont nous autres, vers de terre, nous sommes entourés? Est-ce que les cieux et la terre ne sont pas remplis de votre gloire, Seigneur, pour que vous alliez ainsi inconnu et sans honneur? Est-ce que vous n'êtes pas Celui que servaient mille milliers d'Anges en votre royaume, et autour de qui se rangeaient dix fois cent mille assistants? Pourquoi donc marchez-vous seul ainsi, en foulant la terre de vos pieds nus? Mais, je le vois, c'est que vous n'êtes pas dans votre empire; votre royaume n'est pas de ce monde. Vous vous êtes anéanti; vous avez pris la forme d'un esclave, et non celle d'un roi. Vous vous êtes fait l'un de nous, étranger et errant comme nos pères; vous vous êtes fait esclave pour que nous devinssions rois. Car vous êtes venu pour nous faire part de votre royaume, en nous traçant la route par où nous pouvons y monter. Hélas! pourquoi la négligeons-nous? Pourquoi ne vous suivons-nous pas? Pourquoi ne nous humilions-nous pas nous-mêmes? Pourquoi recherchons-nous avec tant d'avidité, pourquoi aimons-nous si fort les honneurs et les pompes, ces vanités fragiles? Ah! c'est que notre royaume est de ce monde, et que nous ne nous y regardons pas comme des étrangers; voilà pourquoi nous y subissons tant de maux. O vains et légers enfants des hommes, pourquoi embrassons-nous avec tant d'ardeur et de passion la vanité

au lieu de la vérité, la faiblesse au lieu de la force et de la certitude, le temps au lieu de l'éternité? Oui, grand Dieu, si nous fixions notre cœur à la pensée que nous sommes des voyageurs et des pèlerins, combien aisément nous vous suivrions; et au milieu de tous ces biens visibles, ne prenant que le strict nécessaire, nous ne tarderions pas à nous élancer sur la trace de vos parfums (1). Car nous serions libres de tout bagage inutile; nous considèrerions ces objets passagers comme déjà passés, et volontiers nous les mépriserions.

Voilà donc que le Seigneur Jésus fait route humblement, et de journée en journée il arrive au fleuve. Quand il parvint sur ses bords, il y trouva Jean, qui baptisait les pécheurs, et une nombreuse multitude accourue à ses prédications; car on le regardait comme le Christ. Et le Seigneur Jésus lui dit: « Je vous prie, baptisez-moi avec ces hommes. » Mais Jean, le regardant et le reconnaissant en esprit, trembla et lui dit avec respect (2): « Seigneur, c'est moi qui dois être baptisé par vous. — Nullement, lui répondit le Seigneur; il faut que toute justice s'accomplisse en nous. Ne révélez pas encore ce que je suis et ne dites rien; mon heure n'est pas encore arrivée; baptisez-moi, car c'est maintenant

(1) Cant. I. — (2) Matth. III.

le temps de l'humilité, et je veux en accomplir les préceptes tout entiers. »

Ici faites attention, et méditez sur l'humilité; car c'est le lieu d'en parler. Vous devez savoir qu'en cet endroit la Glose dit : « L'humilité a trois degrés : le premier est de se soumettre à son supérieur et de ne pas se préférer à son égal; le second est de se soumettre à son égal et de ne pas se préférer à son inférieur; le troisième, et le plus grand, est de se soumettre à son inférieur : c'est ce degré qu'a occupé le Christ, et aussi a-t-il atteint le comble de l'humilité. « Voyez combien ici l'humilité de Jésus est plus grande encore que dans le chapitre précédent; car maintenant il se soumet à son serviteur, il s'avilit et il l'exalte et le glorifie. De plus, remarquez combien cette humilité s'est encore accrue sous un autre rapport. Jusqu'à présent il a vécu humblement, comme un homme nul et méprisé : aujourd'hui il veut paraître pécheur. Car c'est pour les pécheurs que Jean prêchait la pénitence et baptisait; et voilà Jésus qui se mêle à eux, qui veut être baptisé comme eux. » Il vient, dit saint Bernard (1), il vient au milieu des masses populaires, il vient se faire baptiser par Jean; il vient comme un homme du peuple, lui le seul

(1) Bern. *Serm.* 1 *in Epiph.*

homme qui fût sans péché. Qui l'eût cru Fils de Dieu? Qui eût soupçonné en lui le Seigneur et le Dieu de majesté? Vous vous humiliez trop profondément, Seigneur; vous vous cachez trop soigneusement. Mais vous ne pourrez rester inconnu à Jean. » Ainsi parle saint Bernard. Bien qu'on puisse en dire autant de sa Circoncision, puisqu'il voulut y paraître comme un pécheur, cependant ici l'humiliation est bien plus grande, puisqu'elle est publique, tandis que là elle était secrète.

Puis n'avait-il pas à craindre, lui qui bientôt devait commencer sa prédication, qu'on ne le prît en dédain comme un pécheur? Cependant ce grand maître de l'humilité ne laissa pas que de s'humilier plus profondément que jamais. Il voulut paraître ce qu'il n'était pas, environné de mépris et d'abjection; c'était toujours pour nous instruire. Et nous, au contraire, nous voulons paraître ce que nous ne sommes pas, entourés de gloire et de louanges. Si quelque chose paraît bon en nous, nous en faisons ostentation, et nous cachons nos défauts, bien que nous soyons des pécheurs et des méchants. Quelle est donc votre humilité? Écoutez, c'est saint Bernard, et non pas moi, qui va vous répondre (1) : « Il y a une humilité que la charité crée, et qui brûle; il y a une humilité que

(1) BERN. *Serm.* 42 *sup. Cant.*

la vérité enfante, et qui n'a pas de chaleur. L'une consiste dans l'amour, l'autre dans l'intelligence. En effet, regardez-vous vous-même intérieurement à la lueur de la vérité, considérez-vous sans feinte, jugez-vous sans partialité; je ne doute pas que cette véritable connaissance de vous-même ne vous humilie, que vous n'en paraissiez plus vil à vos propres yeux, quoique cependant vous ne soyez pas disposé à passer pour tel aux yeux des autres. Dans ce cas, vous serez humble, mais seulement par l'œuvre de la vérité, et nullement par l'inspiration de l'amour. Car si vous aviez été aussi réellement frappé d'amour pour cette vérité qui vous a si franchement et si heureusement dévoilé à vous-même, que vous avez été illuminé de sa splendeur, sans aucun doute, autant qu'il est en vous, vous auriez voulu que tout le monde eût de vous la même pensée dont vous avez la conscience intime. J'ai dit *autant qu'il est en vous*, parce que la plupart du temps il n'est pas expédient que chacun sache tout ce que nous savons de nous-mêmes, et que l'amour de la vérité et la vérité de l'amour nous défendent de dévoiler ce qui pourrait nuire à connaître. Mais autrement si, par un sentiment unique d'amour-propre, vous gardez captif en vous le jugement de la vérité, qui pourra douter que vous n'aimiez moins la vérité que votre propre avantage ou votre propre considé-

ration? » Et plus loin : « Si donc alors vous avez été déjà humilié en vous-même par cette première et inévitable humilité que la vérité, scrutant les cœurs et les reins, fait éclater dans l'âme vigilante, employez-y votre volonté, et faites de nécessité vertu, parce qu'il n'y a pas de vertu sans adhésion de la volonté. Alors il vous arrivera ce que j'ai dit, si toutefois vous ne voulez pas paraître au dehors autre que vous êtes en dedans. Sinon, prenez garde qu'il ne soit dit de vous (1) : « Il se trompe lui-même au « point que son iniquité attire la haine. » — « Deux « poids et deux mesures, dit le Sage (2), sont en « abomination devant Dieu. » Eh quoi! vous vous dépréciez en secret, parce que vous vous êtes pesé dans la balance de la vérité, et au dehors, mentant sur vos poids, vous vous vendez à un autre taux que celui où la vérité vous a évalué? Craignez Dieu, et ne commettez pas cette faute honteuse de vous élever par votre volonté quand la vérité vous humilie; car c'est résister à la vérité, c'est se mettre en guerre contre Dieu. Ah! plutôt, acquiescez au jugement de Dieu, et que votre volonté se soumette à la vérité; qu'elle s'y soumette; bien mieux, qu'elle l'aime. « Est-ce que mon âme ne sera pas soumise « à Dieu? » dit le Psalmiste (3). Mais c'est peu

(1) Ps. XXXV. — (2) Prov. XX. — (3) Ps. LXI.

que d'être soumis à Dieu si vous ne l'êtes pas à toute créature humaine en vue de Dieu, soit à votre abbé comme supérieur, soit aux prieurs préposés par lui. Je dis plus : il faut être soumis à ses égaux, être soumis à ses inférieurs. « Car il convient, dit « le Seigneur, que nous accomplissions toute jus- « tice. » Allez donc, et si vous voulez accomplir la perfection de la justice, déférez à votre inférieur, inclinez-vous devant celui qui est plus petit que vous. » Ainsi s'exprime saint Bernard en cet endroit, et il ajoute ailleurs (1) : « Qui est juste s'il n'est pas humble? Quand le Seigneur s'inclinait sous la main de Jean Baptiste, son serviteur, et que celui-ci tremblait devant sa majesté : « Laissez faire, « dit le Sauveur, aussi bien il faut que nous accom- « plissions toute justice, » plaçant ainsi la perfection de la justice dans la perfection de l'humilité. « Donc le juste, c'est l'humble. » Telles sont les paroles de saint Bernard.

Or voici en quoi la justice brille dans l'homme humble : c'est que chacun y reçoit ce qui lui est dû; l'humble ne prend pas le droit d'autrui, il rend l'honneur à Dieu, et garde l'avilissement pour lui. C'est ce que vous comprendrez mieux en considérant toute l'injustice de l'orgueilleux, qui s'attri-

(1) BERN. *Serm.* 47 *sup. Cant.*

bue les avantages et les honneurs de Dieu. Saint Bernard dit à cette occasion (1) : « De même que les maux sortent souvent des plus grands biens, lorsque, enrichis de faveurs célestes, nous nous servons des dons de Dieu comme s'ils ne nous avaient pas été donnés par lui, et que nous ne lui en rendons pas la gloire, de même alors, sans aucun doute, nous, qui paraissions très-grands à cause des avantages que nous avons reçus, nous sommes réputés très-petits aux yeux de Dieu, parce que nous ne les lui rapportons pas. Et ici je vous épargne ; quand je me sers de ces mots : *très-grands* et *très-petits*, je n'exprime pas toute ma pensée. J'avais dissimulé le contraste ; je le dévoilerai : c'est *très-bons* et *très-mauvais* que je devais dire. Oui, certes, il est d'autant plus mauvais qu'on le croit meilleur celui qui s'attribue à lui-même ce pour quoi on le trouve très-bon ; car ce sentiment est détestable. Que si quelqu'un dit : « Non, je le reconnais, c'est par la « grâce de Dieu que je suis ce que je suis, » et qu'il s'applique ensuite à recueillir la gloire de la grâce qu'il a reçue, n'est-ce pas un voleur et un ravisseur ? Et voilà sa sentence : « Je te juge par ta propre « bouche, méchant serviteur. » Qu'y a-t-il, en effet, de pire qu'un esclave qui usurpe la gloire de son maître ? » Ainsi a dit saint Bernard.

(1) BERN. *Serm.* 84, *sup. Cant.*

Vous voyez donc comment la perfection de la justice consiste dans l'humilité, et comment elle n'enlève pas l'honneur de Dieu et ne s'attribue pas ce qui lui est dû. D'ailleurs elle ne blesse pas le prochain. L'humble ne se juge pas ; il ne se préfère à personne, il se trouve inférieur à tous, et choisit toujours la dernière place. Aussi saint Bernard dit-il (1) : « Que sais-tu, ô homme, si celui-là que tu juges le plus misérable et le plus vil des hommes, dont la vie honteuse et criminelle te fait horreur, et qu'à cause de cela tu crois devoir mépriser et que tu regardes, je ne dis pas en comparaison de toi, qui peut-être as la confiance de vivre dans la sobriété, la piété et la justice, mais même en comparaison de tous les scélérats, comme le plus odieux des criminels ; que sais-tu, dis-je, s'il ne deviendra pas, par un coup de la droite du Seigneur, meilleur qu'eux et que toi, et si déjà il ne l'est pas aux yeux de Dieu ? Voilà pourquoi Notre-Seigneur n'a pas voulu que nous choisissions un rang, je ne dirai pas dans le milieu, ni l'avant-dernier, ni même parmi les derniers ; mais « mettez-« vous, dit-il, tout à fait à la dernière place », afin que vous paraissiez le dernier de tous, et que vous n'ayez pas l'audace, non de vous préférer, mais

(1) BERN. *Serm.* 37 *sup. Cant.*

même de vous comparer à qui que ce soit. » Ainsi parle saint Bernard en cet endroit. Cette vertu d'humilité est recommandée encore par lui en plusieurs autres passages, tels que ceux-ci (1) : « L'humilité, c'est l'auguste mère, c'est la vertu sublime : elle s'obtient et ne s'enseigne pas ; elle est digne d'être acquise, et ne saurait être apprise ; elle est digne de concevoir du Verbe et par le Verbe ce qu'elle ne peut elle-même expliquer par ses propres paroles. Pourquoi cela ? Non pas que ce soit en elle un mérite, mais parce qu'il en a plu ainsi au Père du Verbe, de l'époux de nos âmes, Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui est Dieu et béni au-dessus de toutes choses dans les siècles. » Et ailleurs (2) : « L'humilité est une vertu par laquelle l'homme, en se connaissant véritablement, devient vil à ses propres yeux. » — « L'humilité est la réparation de la charité outragée (3). » Ou encore (4) : « Seule l'humilité n'a pas coutume de s'exalter ; elle ne connaît pas la présomption, elle ne sait pas contester. Celui qui est vraiment humble ne dispute pas et ne se vante pas de sa justice. L'humilité nous réconcilie avec Dieu, et lui plaît en nous. » — « La vertu

(1) BERN. *Serm.* 85 *sup. Cant.* — (2) *Id., Tract. de XII grad. humil.* — (3) *Id., Serm.* 2 *in Nativ. Dom.* — (4) *Id., Ep. ad Henr. Senonens.*

d'humilité, dit encore (1) ce grand saint, est la fidèle compagne de la grâce divine. En effet, pour conserver l'humilité, la piété divine a le soin de disposer les choses de manière que plus on avance vers la perfection, moins on croit avoir fait de progrès. Car celui-là même qui serait arrivé au dernier degré de la vie spirituelle gardera toujours quelque chose de l'imperfection du premier degré, de telle sorte qu'il s'imaginera à peine avoir même franchi ce degré. »

« O l'admirable union, dit encore saint Bernard (2), l'admirable union que celle de la virginité et de l'humilité! Qu'elle paraît belle, l'âme où l'humilité garde virginité et où la virginité rehausse l'humilité! Mais de quelle vénération sera-t-elle digne celle où la fécondité exalte l'humilité et où l'enfantement consacre la virginité? Écoutez la Vierge, écoutez l'humble. Si vous ne pouvez imiter la virginité de l'humble, imitez l'humilité de la Vierge. C'est une louable vertu que la virginité, mais l'humilité est une vertu plus nécessaire. L'une est conseillée, l'autre ordonnée; Dieu vous invite à la première, il vous oblige à la seconde. De l'une il est dit que « celui qui peut la supporter la supporte ». De l'autre il est écrit : « Celui qui ne se

(1) BERN. *Serm.* 4 *sup.* Missus est. — (2) *Id.*, *ibid.*

fera pas petit comme l'un de ces petits enfants n'entrera pas dans le royaume des cieux. » Celle-là est récompensée, celle-ci est imposée. Enfin, vous pouvez vous sauver sans la virginité; vous ne le pouvez pas sans l'humilité. L'humilité peut trouver grâce même quand elle pleure la virginité perdue. Sans humilité, j'ose le dire, la virginité même de Marie n'aurait pas été agréée de Dieu. Sur qui, dit le Seigneur, sur qui reposera mon Esprit, si ce n'est sur le cœur humble et pacifique? » Si donc Marie n'avait pas été humble, l'Esprit-Saint ne se serait point reposé sur elle, il n'y aurait pas opéré l'incarnation du Verbe. Comment, en effet, aurait-elle pu concevoir de lui sans lui? Aussi il est manifeste que pour qu'elle conçût de l'Esprit il fallait, comme elle le dit elle-même, qu'il *regardât l'humilité de sa servante* bien plus que sa virginité. D'où il suit que c'est évidemment l'humilité qui a donné tout le prix à la virginité. Et maintenant que direz-vous, vierge orgueilleuse? Marie oublie qu'elle est vierge, et ne se glorifie que de son humilité; et vous, négligeant votre humilité, vous vous faites honneur de votre virginité? Dieu a regardé, dit Marie, l'humilité de sa servante; or qu'était-elle? Une vierge toute sainte, toute sobre, toute pieuse. Est-ce que vous êtes plus chaste qu'elle? Est-ce que vous êtes plus pieuse? Est-ce que votre pudeur est plus douce

que la pureté de Marie, pour que vous vous imaginiez pouvoir vous passer de l'humilité et trouver grâce par votre vertu, quand cette vertu n'a pas suffi à Marie? Enfin plus vous êtes honorable par l'attribut spécial de votre chasteté, plus vous vous faites d'injure à vous-même quand vous souillez l'honneur de votre vie en y mêlant l'orgueil. »

Écoutez encore (1) : « La charité, la chasteté, l'humilité, ne sont pas, dites-vous, d'un grand attrait? Leur attrait, c'est celui qui peut charmer les regards de Dieu. Qu'y a-t-il de plus beau que la chasteté, qui rend pur ce qui est né d'une source impure, qui d'un étranger fait un citoyen, d'un homme un Ange? En effet, si l'Ange et l'homme chaste diffèrent, c'est en bonheur et non pas en vertu; et si la chasteté de l'un est plus heureuse, celle de l'autre est plus courageuse. Seule en ces jours et dans ce lieu de mortalité, la chasteté représente l'état de l'immortelle gloire; seule, ici-bas où règnent les solennités nuptiales, elle reproduit la manière de vivre de cette région bienheureuse où il n'y a ni époux ni épouses, et seule, elle nous donne un avant-goût de cette sainte existence. Ce vase fragile que nous portons en nous et qui est sans cesse exposé à de grands périls, la chasteté le

(1) Bern. *Ep. 42 ad Henr. Senon. archiep.*

tient et le garde en état de sanctification et comme plein de ce baume odoriférant qui conserve les cadavres et les préserve de la corruption. Elle contient nos sens et comprime notre corps; elle ne les laisse pas se relâcher dans l'oisiveté, se corrompre dans les désirs, se putréfier dans les voluptés de la chair. Mais, ajoute bientôt le même saint docteur, quelle que soit la beauté propre dont brille la chasteté, elle n'a pourtant ni valeur ni mérite sans la charité. Et cela n'est pas étonnant. Que pourrait-il y avoir de bon sans cette charité? La foi? Non, pas même quand elle transporterait les montagnes. La science? Non, pas même celle qui parle la langue des Anges. Le martyre? Non, « quand même, « comme dit l'Apôtre, je livrerais mon corps pour être brûlé. » Non, sans elle il n'y a rien de bon; avec elle rien n'est petit et méprisable. La chasteté sans la charité, c'est une lampe sans huile. Enlevez l'huile, la lampe ne brûle plus. Enlevez la charité, la chasteté n'a plus de charmes. Saint Bernard dit encore beaucoup d'autres choses, et il ajoute vers le milieu de la lettre : « Des trois vertus que je vous ai proposées, il ne me reste plus à parler que de l'humilité; elle qui est tellement nécessaire, que sans elle c'est à peine si les deux autres paraissent des vertus. Car c'est l'humilité qui mérite que la chasteté et la charité soient obtenues, puisque c'est

aux humbles que Dieu donne sa grâce. De plus, c'est l'humilité qui conserve les vertus acquises, puisque l'Esprit de Dieu ne se repose que sur l'âme humble et paisible. C'est elle aussi qui les achève et les perfectionne quand on les possède; car la vertu se confirme dans la faiblesse, c'est-à-dire dans l'humilité. Elle triomphe de l'orgueil, qui est l'ennemi de toute grâce et le principe de tout péché; et elle repousse loin des autres vertus sa superbe tyrannie. Et tandis que l'orgueil sait d'ordinaire trouver, même dans les bonnes actions, un accroissement à ses forces, seule l'humilité oppose à sa malice et à sa présomption un rempart et une forteresse. » Ainsi enseigne saint Bernard.

Vous avez eu, vous le voyez, de nombreuses et admirables leçons d'humilité de ce très-véridique et très-humble docteur. Prenez soin de bien comprendre ce qu'il dit en passant des autres vertus, et réalisez ses préceptes dans vos œuvres. Maintenant revenons au baptême du Seigneur.

Après donc que Jean eut compris sa volonté, il lui obéit et le baptisa. Maintenant regardez avec attention, car voici que le Seigneur de majesté se dépouille comme le dernier des hommes. Il se plonge dans l'eau glacée du fleuve par un froid extrême, et il opère notre salut pour l'amour de nous en instituant le sacrement de baptême et en

lavant nos iniquités. C'est ainsi qu'il épouse l'Église universelle et qu'il s'unit l'une après l'autre toutes les âmes fidèles. Car dans la foi du baptême nous sommes fiancés au Seigneur Jésus-Christ, selon la parole du Prophète : « Je te fiancerai à moi dans la foi (1). Aussi cette solennité et l'œuvre qui s'y accomplit sont grandes et profitables. Aussi l'Église chante-t-elle *qu'en ce jour elle a été unie à son céleste Époux, parce qu'en ce jour Jésus a dans le Jourdain lavé tous les crimes qu'elle avait commis.*

Or, à cette merveilleuse opération, la très-sainte Trinité manifesta sa présence d'une façon toute particulière, puisque l'Esprit-Saint descendit et se reposa sur le Fils sous la figure d'une colombe, et que la voix du Père éclata comme le tonnerre dans la nue (2), disant : « Celui-ci est mon Fils bien-aimé, en qui j'ai mis toutes mes complaisances (3). » Saint Bernard dit au sujet de cette circonstance (4) : « Écoutez mon Fils, dit le Père. Eh bien, Seigneur Jésus, parlez maintenant, votre Père vous en a donné la permission. Jusques à quand, vertu de Dieu, sagesse de Dieu, demeurerez-vous caché aux yeux du peuple comme un infirme et un insensé? Jusques à quand, grand Roi, Roi du ciel, vous lais-

(1) Osee II. — (2) Matth. III. — (3) Marc. I. — (4) BERN. *Serm. in Epiph.*

serez-vous appeler et regarder comme le fils d'un charpentier? L'évangéliste saint Luc atteste, en effet, qu'on le croyait encore fils de Joseph (1). O humilité, vertu du Christ, que vous confondez l'orgueil de ma vanité! Je sais peu, et m'imagine que je sais quelque chose, et je ne sais pas me taire; et je m'ingère impudemment et imprudemment à parler, je me montre empressé à discourir, prompt à enseigner, mais paresseux et lent à écouter. Et le Christ, quand il gardait le silence pendant si longtemps, quand il se cachait avec tant de soin, est-ce qu'il redoutait la vaine gloire? Qu'aurait-il eu à craindre d'elle, lui qui est la gloire véritable du Père? Pourtant il craignait, mais non pour lui; il craignait pour nous, il redoutait ce qu'il savait devoir être à craindre pour nous-mêmes. Il prenait garde pour nous; il nous donnait une leçon; sa bouche se taisait, ses actions nous instruisaient; et ce qu'il devait plus tard nous apprendre par sa parole, il nous le criait par son exemple: « Apprenez de moi que je suis doux et humble de cœur. » En effet, de l'enfance du Seigneur nous savons peu de chose, et jusqu'à sa trentième année nous ne trouvons rien. Mais maintenant qu'il vient d'être manifesté par son Père, Jésus ne peut plus se ca-

(1) Luc. III.

cher. » Ainsi dit saint Bernard; et voilà l'autorité sur laquelle je me suis fondé dans le chapitre précédent, pour dire que le Seigneur a gardé humblement le silence afin de nous instruire.

Vous voyez donc que partout s'exhale le parfum de l'humilité. Je vous en parle volontiers, parce que c'est une magnifique vertu et que nous en avons grand besoin; et aussi parce que nous devons la rechercher et l'aimer avec d'autant plus de soin et d'affection, que le Seigneur s'est appliqué dans tous ses actes à l'observer plus exactement.

CHAPITRE XVII

Du jeûne et des tentations du Christ. — De son retour vers sa mère. — Des quatre voies pour arriver à la pureté du cœur. — Bonnes paroles sur l'oraison. — De la résistance à la gourmandise. — Pourquoi et comment Dieu a fait des miracles.

Aussitôt après que le Seigneur Jésus fut baptisé, il se rendit au désert sur une montagne qui est à quatre milles de là ou environ, et qui se nomme

Quarantaine (1), et il jeûna quarante jours et quarante nuits (2); et, selon saint Marc (3), « il était là avec les animaux sauvages. » Considérez-le donc avec attention; car il va vous donner l'exemple d'un grand nombre de vertus.

Il va dans la solitude : il jeûne, il prie, il veille; il se couche et dort sur la terre nue, et il demeure humblement au milieu des bêtes sauvages. Souffrez avec lui; car sa vie, partout et toujours, mais surtout ici, est rude et pénible, et son corps est affligé. Puis apprenez de lui à vous exercer sur son modèle. Nous touchons, en effet, aux quatre conditions de l'exercice spirituel, lesquelles se prêtent un mutuel et merveilleux appui, je veux dire : la solitude, le jeune, l'oraison et la mortification du corps. Ce sont les routes par où nous pouvons parvenir à cette pureté du cœur, qui est si vivement désirable, puisqu'elle seule comprend, pour ainsi dire, en soi toutes les vertus. Elle contient la charité, l'humilité, la patience, toutes les autres enfin, et ensemble l'é-

(1) *Quarantena.* Le P. Morison a laissé une description du désert de la Quarantaine et de la montagne de la Tentation, « que nous appelons, dit-il, de la Quarantaine, par rapport au jeûne de quarante jours que Notre-Seigneur y souffrit. » On voit encore la grotte où demeura Notre-Seigneur pendant le temps de sa rude pénitence. Voir cette relation dans l'*Histoire de Jésus-Christ*, par M. de Jessé, t. I, p. 92.

(2) Matth. IV. — (3) Marc. I.

loignement de tous les vices; car le cœur ne saurait être pur en la présence du vice et en l'absence de la vertu. C'est pourquoi dans les *Collations* (1) des saints Pères on trouve que tout l'exercice du moine doit tendre à acquérir la pureté du cœur; c'est par elle, en effet, que l'homme mérite de voir Dieu, selon la parole du Seigneur dans l'Évangile : « Bienheureux ceux qui ont le cœur pur, parce qu'ils verront Dieu. » Et d'après saint Bernard : « Celui qui a le plus de clarté est le plus près de Dieu; posséder la clarté c'est être arrivé à la perfection. » Or, pour l'obtenir, un des meilleurs moyens, c'est l'oraison fervente et assidue, sur laquelle vous serez pleinement édifié ultérieurement. Mais l'oraison avec la débauche et la gourmandise, avec la mollesse ou l'oisiveté corporelle, est de bien peu de valeur. Aussi faut-il le jeûne et la mortification, discrète cependant; car si elle est indiscrète, elle empêche tout bien.

Enfin c'est surtout la solitude qui achève et consomme tout le reste. L'oraison, en effet, ne saurait se faire convenablement au milieu du bruit et du tumulte; c'est à peine si, à voir et à entendre beaucoup de choses, elle peut se faire sans impureté et sans offense; car la mort entre par nos fenêtres et

(1) JOANN. CASSIODOR. *Collat.* I, C. VII.

va jusqu'à nos âmes. Allez donc, suivant l'exemple du Seigneur, allez dans la solitude, c'est-à-dire séparez-vous autant que vous le pourrez du commerce des autres; et demeurez solitaire, si vous voulez être uni à Dieu, et, par votre pureté de cœur, méritez de le voir. Fuyez les conversations, surtout celles des personnes du monde. Ne recherchez pas les nouvelles dévotions et les amitiés charnelles. Ne remplissez pas vos yeux et vos oreilles de vains fantômes. Toutes les choses qui troublent le repos de l'âme et la paix de l'esprit, évitez-les comme le venin; fuyez-les comme les ennemis de votre âme. Ce n'était pas sans motif que les saints Pères gagnaient les bois et les lieux les plus éloignés de toute approche des hommes. Ce n'était pas sans motif qu'ils recommandaient à ceux qui vivaient dans les monastères d'être aveugles, sourds et muets.

Pour mieux comprendre cette vérité, écoutez ce ce que dit saint Bernard (1): « Si vous êtes frappé des aiguillons de l'Esprit-Saint et si vous brûlez du désir de faire de votre âme l'épouse de Dieu, asseyez-vous solitairement, comme dit le Prophète, parce que vous vous êtes élevé au-dessus de vous-même, voulant vous unir au Maître des Anges. N'est-il pas au-dessus de vous, en effet, de vous

(1) Bern. *Serm.* 40 *super Cant.*

attacher à Dieu et de n'être qu'un même esprit avec lui ? Demeurez donc solitaire comme la tourterelle ; qu'il n'y ait rien de commun entre vous et la foule et les multitudes tumultueuses. Oubliez même votre peuple et la maison de votre père, et le Roi sera séduit par votre beauté. O sainte âme, soyez seule pour vous conserver à Celui qui est seul et unique au monde, à Celui que vous avez choisi entre tous. Fuyez le public, fuyez vos parents, éloignez-vous de vos amis, de vos intimes, de celui même qui vous sert. Ne savez-vous pas que vous avez un Époux plein de pudeur et qui ne voudrait jamais vous honorer de sa présence aux regards des autres ? Faites donc retraite, mais de cœur et non de corps, mais d'intention, de dévotion, d'esprit ; car devant vous le Seigneur Jésus est esprit, et il demande la solitude de l'esprit et non celle du corps. Ce qui néanmoins ne doit pas vous détourner de chercher aussi la solitude matérielle quand vous le pourrez, surtout au moment de l'oraison. » Et plus bas : « Vous êtes seul, si vous ne pensez pas à ce qui occupe tout le monde, si vous ne recherchez pas les choses présentes, si vous méprisez ce que prisent beaucoup de gens, si vous dédaignez ce que beaucoup désirent, si vous évitez les contestations, si vous ne ressentez pas les dommages, si vous ne vous souvenez pas des injures. Autrement, quand

même vous seriez seul corporellement, non, vous n'êtes pas seul. Vous voyez donc bien que vous pouvez être seul même au milieu d'une grande assemblée, et aussi que vous pouvez même dans la solitude vous trouver en nombreuse compagnie. Vous êtes seul, quelque foule qui vous environne; mais surtout prenez garde de devenir ou le curieux investigateur, ou le juge téméraire de la conversation des autres. » Ainsi dit saint Bernard. Jugez d'après cela combien la solitude est nécessaire, et comment la solitude corporelle ne suffit pas sans la solitude spirituelle. Mais pour que la seconde puisse s'obtenir, il faut que la première soit profonde, afin que l'âme ne s'échappe pas vers les choses du monde, et qu'au contraire elle puisse se recueillir avec son Époux. Ainsi donc, efforcez-vous de tout votre cœur et de tout votre pouvoir d'imiter Jésus, votre Époux, et dans la retraite, et dans l'oraison, et dans le jeûne, et dans la discrète affliction du corps.

Quant à ce qu'il demeurait au milieu des bêtes sauvages, apprenez de là à vivre humblement parmi les autres et à souffrir avec égalité d'âme ceux mêmes qui vous paraissent agir déraisonnablement.

Visitez ensuite le Seigneur lui-même dans sa solitude; vous verrez comme il s'y comporte et comme

il se couche sur la terre pendant la nuit. Toute âme fidèle devrait au moins une fois le jour le visiter, surtout depuis l'Épiphanie jusqu'aux quarante jours où il demeura au désert.

Ces quarante jours étant passés, le Seigneur eut faim (1).

Alors le tentateur s'approcha de lui, voulant s'assurer s'il était le Fils de Dieu, et il le tenta de gourmandise, en lui disant : « Si vous êtes le Fils de Dieu, dites que ces pierres se changent en pain. » Mais il ne put séduire le Maître, et Jésus lui répondit et agit de manière qu'il ne succombât point à la tentation, et que son adversaire ne pût savoir ce qu'il désirait. Car il ne nia ni n'affirma qu'il fût le Fils de Díeu, mais il triompha de Satan en invoquant l'autorité de l'Écriture.

Remarquez, d'après l'exemple du Seigneur, qu'il faut résister à la gourmandise; c'est par ce vice que nous devons commencer si nous voulons les vaincre tous. L'expérience prouve, en effet, que celui qui succombe à la gourmandise devient très-faible pour combattre les autres vices. Aussi la Glose dit-elle sur ce passage de saint Matthieu : « Si on ne met d'abord un frein à la gourmandise, en vain travaille-t-on contre les autres vices. »

1) Matth. XIV.

Ensuite le diable le prit et le porta à Jérusalem, qui est distante de dix-huit milles ou environ. Ces diverses distances des lieux que je vous signale souvent dans ce petit ouvrage, je les ai apprises de personnes qui ont parcouru ces contrées. Considérez ici la bénignité et la patience du Seigneur. Il se laisse toucher et porter par ce monstre odieux et cruel qui avait soif de son sang et de celui de tous ses fidèles. Le démon, le plaçant sur le pinacle du Temple, le tenta de vaine gloire, voulant faire la même expérience que précédemment. Mais là encore il fut vaincu par l'autorité de la sainte Écriture, et il fut déçu dans son espérance.

De ce que, selon saint Bernard (1), le Seigneur ne manifesta alors rien de sa divinité, Satan, concluant que c'était un simple homme, le tenta une troisième fois en cette qualité. Le reprenant donc, il le reporta sur une montagne élevée, à deux milles près de la montagne de Quarantaine, et il le tenta d'avarice. Là encore l'homicide démon succomba.

Vous avez vu comment le Seigneur Jésus fut assailli et tenté. Vous étonnerez-vous donc que nous le soyons aussi? Le Christ lui-même l'a été encore une autre fois. Ce qui fait dire à saint Ber-

(1) *Serm. 1 in die S. Pasch.*

nard (1) : « Celui qui n'a pas lu la quatrième tentation du Seigneur ignore l'Écriture, qui dit que la tentation est la vie de l'homme sur la terre (2). Aussi l'Apôtre dit-il qu'il fut tenté de toutes les manières, pour l'apparence et sans péché toutefois (3).

La victoire ayant été remportée, les Anges vinrent, et ils servaient le Seigneur. Regardez ici avec empressement : voyez le Seigneur mangeant et entouré des Anges seuls, et considérez ce qui va suivre, parce que ces détails sont pleins de dévotion et de beauté.

Je demande ce que les Anges lui servaient à manger après un si long jeûne? L'Écriture ne le dit pas, et nous pouvons nous figurer comme nous le voulons ce repas triomphal. Si nous ne considérions que la puissance de Jésus, la question serait promptement résolue, puisqu'il pouvait créer tout ce qu'il voulait, ou prendre dans la création tout entière, selon son désir. Mais nous ne trouvons pas qu'il ait jamais usé de cette puissance soit pour lui, soit pour ses disciples. Il ne l'a employée que pour ces multitudes qu'il a nourries deux fois avec quelques pains. Quant à ses dis-

(1) *Serm.* 14 *in psalm.* Qui habitat. — (2) Job VII. — (3) Hebr. IV.

ciples, nous lisons qu'en sa présence, ayant grand'-faim, ils arrachaient quelques épis et les mangeaient. Semblablement lorsque, fatigué de son voyage, il conversait près du puits avec la Samaritaine, il n'est pas dit qu'il créa des aliments, mais qu'il envoya ses disciples à la ville pour en chercher (1). Il n'est donc pas vraisemblable qu'il fit ici un miracle; car il n'en faisait que pour l'édification des hommes et en présence de la foule; et là il n'y avait que les Anges. Que penserons-nous donc dans notre imagination à ce sujet? Là point d'habitation, point de nourriture préparée; il fallut bien que les Anges lui apportassent des mets préparés ailleurs, comme il arriva à Daniel (2). En effet, on sait que le prophète Habacuc ayant préparé un plat pour ses moissonneurs, un Ange de Dieu le transporta par les cheveux de Judée à Babylone près de Daniel, pour que ce dernier pût manger, et en un instant il le reporta en Judée.

Arrêtons-nous donc ici, prenons ce mode, et réjouissons-nous avec le Seigneur pendant ce repas; et que sa très-excellente mère se ressente de cette joie et de cette victoire de son fils. Méditons donc pieusement ce tableau : Satan ayant été repoussé, les Anges accourent en grand nombre

(1) Joan. I. — (2) Dan. XIV.

auprès du Seigneur Jésus. Ils se prosternent en terre et l'adorent en disant : « Salut, Seigneur « Jésus, notre Dieu et notre maître. » Et le Seigneur les reçoit avec bienveillance et avec humilité, en inclinant la tête, parce qu'il pensait qu'il était devenu un homme placé un peu au-dessous des Anges. Les Anges lui disent : « Seigneur, vous avez jeûné bien longtemps : que voulez-vous que nous vous préparions? — Allez, répond-il, allez vers ma mère bien-aimée, et si elle a quelque chose sous la main, apportez-le-moi; car je ne mange rien avec autant de plaisir que ce qu'elle a préparé. » Alors deux d'entre eux se détachant arrivèrent en un instant près de Marie, et, l'ayant saluée, firent leur message, et rapportèrent un petit plat qu'elle avait préparé pour elle et pour Joseph, du pain, du linge de table et tout ce qui était nécessaire. Peut-être même Notre-Dame y ajouta-t-elle quelques petits poissons, si elle put. Et, de retour, les Anges placent ce repas sur la terre et font la bénédiction solennelle.

Regardez maintenant, regardez bien comme agit le Seigneur. Il s'assied modestement à terre, et il mange sobrement. Les Anges tout alentour servent leur maître. L'un lui offre le pain, l'autre le vin, un troisième les petits poissons, et les autres chantent les cantiques de Sion, se réjouissent et font

fête en sa présence. S'il est permis de l'ajouter, cette solennité fut mêlée d'une souveraine compassion, à laquelle nous devrions aussi joindre nos larmes. Car les Anges le considèrent, et voyant leur Dieu et leur Seigneur, le créateur de tout l'univers, Celui qui donne la nourriture à toute chair vivante, ainsi humilié, ayant besoin de se soutenir par des aliments corporels, et mangeant comme un homme du peuple, ils sont émus d'une profonde pitié. Et vous alors vous pourriez vous écrier et dire : « O Seigneur, que de grandes choses vous avez faites et combien vos œuvres sont pleines d'étonnantes merveilles! Aidez-moi, que je souffre quelque chose pour vous qui avez tant souffert pour moi! » Certes, ce spectacle seul devrait suffire à vous enflammer d'un ardent amour pour Jésus.

Enfin, le repas étant fini, le Seigneur dit aux Anges de reporter le service à sa mère et de lui annoncer qu'il va bientôt se rendre auprès d'elle. Quand ils sont revenus, il dit à tous : « Retournez vers mon Père, retournez dans les joies véritables; pour moi, il faut que j'accomplisse mon pèlerinage; mais je vous prie, recommandez-moi à mon Père et à toute la cour céleste. » Tous, se prosternant, lui demandèrent sa bénédiction, et, l'ayant reçue, ils revinrent vers le Père, accom-

plissant leur mission et remplissant toute la cour céleste du récit de ces grandes nouvelles et de la victoire du Seigneur.

Puis le Seigneur Jésus, voulant revoir sa mère, se mit à descendre la montagne. Regardez comme il marche seul et nu-pieds, ce maître de l'univers, et compatissez à son état. Il vint ensuite vers le Jourdain, et Jean, le voyant arriver, le montra du doigt et se prit à dire : « Voici l'Agneau de Dieu; voici Celui qui efface les péchés du monde (1); c'est lui sur qui j'ai vu reposer le Saint-Esprit pendant que je le baptisais. » Un autre jour, comme il le voyait se promener le long du Jourdain, il dit semblablement : « Voici l'Agneau de Dieu. » C'est alors qu'André et un autre disciple de Jean suivirent Jésus. Or le doux Seigneur, souhaitant ardemment leur salut et désirant leur donner confiance en lui, leur dit : « Que cherchez-vous? » Ils lui répondirent : « Maître, où habitez-vous? » Et il les conduisit dans la maison où il se retirait dans ces contrées, et ils restèrent un jour avec lui. Ensuite André conduisit son frère Pierre à Jésus, qui le reçut avec empressement, car il savait ce qu'il devait faire de lui; et il lui dit : « Tu t'appelleras Céphas; » et ainsi il commença à se mettre

(1) Joan. I.

en quelque connaissance et en certaine familiarité avec eux.

Le Seigneur Jésus, voulant ensuite retourner en Galilée près de sa mère, quitta ce canton et se mit en chemin pour le retour. Regardez-le de nouveau avec compassion; marchez toujours avec lui, car il va seul, selon sa coutume, et nu-pieds pendant cette si longue route, de quatorze milles. Quand il arriva dans la maison, sa mère se leva à sa vue avec une indicible joie, courut au-devant de lui et le reçut dans ses plus étroits embrassements. Et lui s'inclina respectueusement devant elle et devant Joseph, son père nourricier; et il demeura avec eux comme d'ordinaire.

QUATRIÈME PARTIE

(MÉDITATIONS DU MERCREDI)

CHAPITRE XVIII

De l'ouverture du livre dans la synagogue.

Jusqu'à présent, par la grâce de Dieu, nous avons traité de la vie du Seigneur Jésus en ordre, omettant peu ou presque rien de ce qui lui est arrivé ou de ce qu'il a fait. Mais maintenant je ne prétends pas continuer de même; car il serait trop long de rédiger en méditations tous ses actes et toutes ses paroles, surtout puisque nous devons nous préoccuper particulièrement de porter, comme sainte Cécile, la vie du Christ dans le secret de notre cœur. Ainsi nous nous bornerons à recueillir quelques-unes de ses actions divines, que nous méditerons plus assidûment; mais cela seulement jusqu'à la Passion : car, arrivés là, nous ne devrons

plus rien passer sous silence. Il en est d'autres également que nous ne négligerons point tout à fait, mais nous les méditerons en temps et lieu. Dorénavant, et sauf de rares exceptions, je ne voudrais pas étendre longuement ces méditations; il suffira que vous mettiez devant les yeux de votre âme la parole ou l'action, que vous vous plaisiez à les contempler, et qu'elles vous deviennent familières.

Il me semble, en effet, que voici où se trouve la plus grande douceur, la plus efficace dévotion et comme tout le fruit de ces pensées : à savoir, que partout et toujours vous considériez pieusement Notre-Seigneur dans quelque circonstance de sa vie, quand il converse avec ses disciples, quand il se tient au milieu des pécheurs, quand il leur parle, quand il prêche à la multitude, quand il marche et quand il s'assied, quand il dort et quand il veille, quand il mange et quand il sert les autres, quand il guérit les malades et quand il opère ses miracles. Dans ces choses et autres semblables, contemplez surtout son visage, si vous pouvez vous le représenter, et c'est ce qui me paraît le plus difficile. Observez aussi avec la plus grande attention si le Seigneur vous regarde avec bienveillance. Que ces observations vous conduisent et vous guident dans tout ce qui va suivre :

et partout où je raconterai, quand même je n'exprimerais pas des pensées de méditation particulière, ou quand j'omettrais celles dont je viens de parler, reportez-vous-y; elles vous suffiront. Venons maintenant à la suite du récit.

Le Seigneur Jésus était revenu du baptême, et ce maître de l'humilité vivait humblement, selon sa coutume. Cependant il commença peu à peu à se manifester à quelques-uns, enseignant et prêchant en secret. Il n'est pas dit, en effet, qu'il ait accompli publiquement le ministère de la parole pendant toute l'année suivante, c'est-à-dire jusqu'au miracle des noces, qui eut lieu à l'anniversaire du jour même de son baptême. Et si quelquefois il prêchait, si ses disciples baptisaient, néanmoins, avant l'incarcération de Jean, il n'exerça pas la prédication par lui-même et par les siens, comme il le fit depuis : nous offrant par là un étonnant exemple d'humilité, puisque, comme nous pouvons le croire et l'apercevoir d'après ce que nous avons vu plus haut, il témoignait ainsi une grande déférence à Jean, qui lui était cependant si prodigieusement inférieur dans l'office de la prédication. Le Seigneur Jésus ne commença donc pas avec éclat et avec pompe, mais petit à petit et humblement.

Un jour de Sabbat, se trouvant avec les autres à

l'assemblée des Juifs dans la synagogue (1), il se leva pour lire dans le livre d'Isaïe (2), et récita le passage suivant : « L'esprit du Seigneur est sur moi, parce qu'il m'a sacré; il m'a envoyé évangéliser les pauvres. » Et ayant plié le volume : « Cette parole, dit-il, a été accomplie aujourd'hui à vos oreilles. » Regardez ici comme il remplit humblement les fonctions de lecteur, comme il lit au milieu du peuple avec un visage calme et plein de bonté, comme il expose l'Écriture et commence humblement à se manifester, en disant : « Aujourd'hui cette parole est accomplie, c'est-à-dire : Je suis celui dont parle le Prophète. » Tous les regards étaient attachés sur lui à cause de la puissance de ses paroles, de son air si humble et si noble. Car s'il fut le plus beau, il fut aussi le plus éloquent des enfants des hommes, ainsi que l'avait annoncé le Psalmiste (3) : « Vous êtes remarquable par votre beauté au-dessus de tous les fils des hommes, et la grâce est sur vos lèvres. »

(1) Le lieu où était cette synagogue est occupé aujourd'hui par une salle voûtée qui sert de chapelle aux grecs-unis. — Voir les autorités citées dans l'*Histoire générale des Missions catholiques*, par le baron Henrion, t. I, p. 136 (1846).

(2) Is. XVI. — (3) Ps. XLIV.

CHAPITRE XIX

De la vocation des disciples.

Le Seigneur Jésus commença aussi à attirer à lui des disciples et à déployer sa sollicitude pour notre salut, toujours en conservant l'humilité. Or il appela Pierre et André à trois reprises différentes. La première fois, ainsi que je l'ai dit plus haut, quand il était près du Jourdain et qu'ils firent connaissance avec lui (1). La seconde, sur la barque, quand ils firent la pêche miraculeuse (2), comme le rapporte saint Luc. Ils le suivirent alors, mais avec l'intention de revenir chez eux; néanmoins ils commencèrent à écouter sa doctrine. La troisième fois sur la barque, selon le récit de saint Matthieu, quand Jésus leur dit : « Venez, et suivez-moi, je vous ferai pêcheurs d'hommes (3). » Et alors, ayant quitté leurs filets, ils le suivirent. De même aussi il appela Jacques et Jean dans les deux dernières circonstances et aux mêmes lieux où il est question de Pierre et

(1) Joan. I. — (2) Luc. V. — (3) Matth. I.

d'André. De plus, il appela Jean aux noces, ainsi que l'atteste saint Jérôme (1); car le texte de l'Évangile ne le dit pas. Semblablement aussi il appela Philippe (2), disant : « Suivez-moi, » et Matthieu le Publicain (3). Quant à la vocation des autres, il n'en est point parlé.

Considérez donc le Seigneur dans ces vocations, et voyez-le dans la conversation de ses disciples, comme il les appelle affectueusement, se rendant affable, serviable et complaisant pour eux, les attirant intérieurement et extérieurement, les conduisant dans la maison de sa mère et les visitant familièrement dans leurs demeures. Là il les enseignait et les instruisait; et il avait d'eux ces soins tout particuliers que sa mère elle-même avait de son fils unique. Ainsi saint Pierre rapportait, dit-on, que quand il dormait avec eux dans quelque endroit il se levait la nuit, et s'il en voyait un découvert il le recouvrait, tant il les aimait tendrement. Il savait, en effet, quels étaient ses desseins à leur égard, et, quoiqu'ils fussent des hommes de basse condition et d'humble naissance, néanmoins il devait les établir princes du monde et chefs de l'armée des fidèles dans la guerre spirituelle. Pour Dieu, regardez

(1) HIERONYM. *Præfat. in Joan.* — (2) Joan. I. — (3) Matth. IX.

aussi par quels hommes l'Église a commencé. Le Seigneur n'a pas voulu, en effet, choisir des sages et des puissants du siècle, de peur qu'on n'attribuât à leur vertu les œuvres qui devaient être accomplies; mais il se réserva ces grandes œuvres, et il nous racheta par sa propre bonté, sa propre puissance et sa propre sagesse.

CHAPITRE XX

Du changement de l'eau en vin aux noces de Cana.

Bien qu'on ne sache pas positivement de qui étaient les noces célébrées à Cana (1) en Galilée,

(1) La ville de Cana est aujourd'hui entièrement ruinée; elle devait avoir été assez grande, si l'on en juge par l'étendue de ses ruines. Elle forme maintenant un village composé de cabanes occupées par les Arabes. La maison où se firent les noces a été transformée par sainte Hélène en une belle église, qui est encore entière, et dont les Turcs ont fait une mosquée. Cette église, longue d'environ quarante pas sur vingt de large, ressemble à une salle de festin. La voûte du milieu est soutenue par des colonnes ou piliers qui la partagent en deux nefs sans ailes. Au-dessous est une chapelle où étaient les urnes et où Jésus-Christ opéra le miracle. Ces urnes sont représentées en bas-relief sur le portail de l'église.

(LEBRUN, *Voyage du Levant.*)

comme l'indique le Maître dans l'*Histoire scolastique*, cependant nous pouvons nous figurer que ce furent celles de Jean l'Évangéliste, ainsi que nous le voyons dans le *Prologue* sur saint Jean, où saint Jérôme paraît l'affirmer.

Notre-Dame y fut présente, non pas seulement invitée comme une étrangère, mais comme la première née, la plus grande et la plus digne d'entre ses sœurs; elle fut dans la maison de sa sœur comme dans la sienne, et comme la dame d'honneur et la maîtresse des noces. C'est ce que nous pouvons reconnaître à trois circonstances principales : la première, parce qu'il est dit que *la mère de Jésus était là*, et que, quant à Jésus et à ses disciples, on ajoute simplement qu'*ils y avaient été invités*, ce qui doit se comprendre également des autres qui s'y trouvaient. En effet, la sœur de Notre-Dame, Marie-Salomé, femme de Zébédée, étant allée la trouver à Nazareth, qui est distant de Cana d'environ quatre milles, pour lui annoncer qu'elle voulait faire les noces de son fils Jean, Marie la suivit, et arriva quelques jours avant la cérémonie pour tout préparer, de telle sorte que quand vinrent les autres invités elle y était déjà. En second lieu, de ce que ce fut elle qui remarqua le manque de vin, nous pouvons conclure qu'elle n'était pas là au même titre que les autres convives, mais qu'elle y occu-

pait la fonction de celle par les mains de qui passaient toutes choses. C'est ainsi qu'elle vit que le vin lui manquait. Car si alors elle avait été à table, comment cette mère, pleine de modestie, se seraitelle levée près de son fils au milieu des hommes? Et si elle était ailleurs au milieu des femmes, comment elle plutôt qu'une autre se serait-elle aperçue que le vin manquait? Et si elle l'avait vu, comment se serait-elle levée de table et serait-elle allée vers son fils? C'eût été autant d'actes peu convenables. Il est donc très-vraisemblable qu'elle n'était pas alors assise à table. D'ailleurs, on sait qu'elle était extrêmement obligeante. Troisièmement, on remarque que c'est elle qui ordonne aux serviteurs d'aller vers son fils et d'exécuter ce qu'il ordonnerait; ce qui prouve encore qu'elle commandait, qu'elle avait l'intendance des noces, et c'est pourquoi elle était si préoccupée qu'il n'y manquât rien.

Maintenant et selon notre coutume, regardez le Seigneur Jésus mangeant parmi les autres et comme un homme du peuple, assis à la plus humble place et non parmi les grands, ainsi qu'en témoigne l'Évangile. Car il n'ambitionnait certainement pas les premiers rangs dans un festin, comme font les orgueilleux, Celui qui devait dire (1) : « Quand vous

(1) Luc. XV.

aurez été invité à des noces, asseyez-vous à la dernière place. » Et on sait qu'il commençait toujours par agir lui-même avant d'enseigner.

Regardez aussi Notre-Dame, avenante, serviable, empressée, donnant et montrant aux serviteurs ce qu'ils devaient porter aux convives. Et vers la fin du repas, lorsqu'ils viennent lui dire : « Nous n'avons plus de vin à servir, » elle leur répond : « Je vous en ferai avoir, attendez un instant. » Aussitôt elle va trouver son fils, qui était humblement placé au bout de la table près de la porte de la salle, et elle lui dit : « Mon fils, le vin manque ; notre sœur est pauvre, et je ne sais comment faire pour nous en procurer. » Jésus répondit : « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? »

Cette réponse paraît bien dure ; mais elle fut faite pour nous instruire, à en croire saint Bernard, qui dit à ce sujet (1) : « Qu'y a-t-il entre elle et vous, Seigneur ? Mais n'est-ce pas ce qu'il y a entre un fils et une mère ? Vous demandez en quoi elle vous appartient quand vous êtes le fruit béni de ses entrailles immaculées ? N'est-ce pas elle qui vous a conçu sans perdre sa virginité et qui vous a enfanté sans tache ? N'est-ce pas elle dans le sein de qui vous êtes demeuré neuf mois, dont les mamelles

(1) BERN. *Serm.* 2 *in Dom.* 1 *post Epiph.*

virginales vous ont allaité, avec qui, à l'âge de douze ans, vous êtes revenu de Jérusalem et à qui vous étiez soumis? Pourquoi donc aujourd'hui êtes-vous dur pour elle, Seigneur, en lui disant : « Qu'y a-t-il entre vous et moi ? » Oui, certes, elle vous est beaucoup et de toute manière. Mais je vois déjà manifestement que vous n'étiez pas courroucé et que vous ne vouliez pas blesser la tendre modestie de cette vierge, votre mère, quand vous lui avez dit : « Qu'y a-t-il entre vous et moi? » Car les serviteurs viennent à vous sur l'ordre de votre mère, et aussitôt vous faites ce qu'elle vous a demandé. Pourquoi donc, mes frères, pourquoi Jésus répondait-il ainsi d'abord? C'était pour nous, pour nous qui nous sommes donnés au Seigneur, afin que la tendresse de nos parents selon la chair ne nous sollicite pas, et que leurs besoins ne fassent pas obstacle à notre avancement spirituel. En effet, tant que nous restons dans le monde, nous avons des obligations envers nos parents : cela est manifeste; mais quand nous nous sommes abandonnés nous-mêmes, à plus forte raison sommes-nous délivrés des soins que nous leur devons. Aussi lisons-nous qu'un frère retiré dans le désert, ayant vu venir vers lui son frère selon la nature, qui demandait aide et secours, lui répondit qu'il allât s'adresser à son troisième frère, quoique ce dernier n'existât plus. Et

celui-ci, étonné, lui ayant répondu que ce troisième était mort : « Et moi aussi, je suis mort, » répliqua l'ermite. Le Seigneur nous a donc merveilleusement enseigné à ne pas faire passer nos sollicitudes pour nos parents selon la chair avant les soins que la religion exige de nous, puisqu'il a lui-même répondu à sa mère, et quelle mère! « Femme, qu'y a-t-il entre vous et moi ? De même dans un autre endroit, quelqu'un lui annonçant que sa mère et ses frères étaient à la porte et demandaient à lui parler, il répondit : « Qui est ma mère, et qui sont mes frères (1) ? » Et moi je demande : « Où sont-ils donc ceux qui sont si vainement et si charnellement inquiets de leurs parents, qu'on croirait qu'ils vivent encore avec eux ? » Ainsi parle saint Bernard.

Notre-Dame n'étant pas découragée par cette réponse, mais pleine de confiance dans la bonté de son fils, revint vers les serviteurs et leur dit : « Allez près de mon fils, et faites tout ce qu'il vous dira. » Ils allèrent, et sur l'ordre du Seigneur ils emplirent les urnes d'eau. Cela fait, il leur dit : « Puisez maintenant, et portez-en au roi du festin. » Ici admirez les égards du Seigneur, qui envoya d'abord au personnage le plus considérable. Et, à ce

(1) Matth. XII.

propos, remarquez qu'il dit : « Portez au roi du festin, » comme on parle d'une personne assise loin de soi. Or, puisque ce dernier était à la place d'honneur, nous devons en conclure de nouveau que le Seigneur n'avait pas voulu s'asseoir près de lui, mais qu'il avait choisi la plus humble place. Les serviteurs donnèrent donc du vin au maître et aux autres, et divulguèrent le miracle, parce qu'ils savaient comment il avait eu lieu. Et les disciples de Jésus crurent en lui.

Le festin terminé, le Seigneur Jésus prit Jean à part et lui dit : « Laisse là ton épouse, et suis-moi, parce que je te conduirai à des noces plus sublimes. » Et Jean le suivit.

Ainsi donc le Seigneur voulut assister à des noces pour témoigner qu'il approuvait le mariage charnel comme institué de Dieu ; mais en appelant Jean au milieu de ses noces, il nous donne clairement à comprendre que le mariage spirituel est infiniment supérieur au premier.

Le Seigneur se retira donc, déterminé à vaquer publiquement et ouvertement à ce qui regarde le salut des hommes. Mais auparavant il voulut reconduire sa mère dans sa demeure ; car une telle compagnie était digne d'une telle Dame. Il la prit donc avec lui, et Jean et les autres disciples, et ils allèrent à Capharnaüm près de Nazareth, et

peu de jours après ils se rendirent à Nazareth. Considérez-les dans la route, comme ils vont ensemble, le fils et la mère, humblement à pied, mais soutenus par leur amour. Oh ! qu'il est grand ce couple de voyageurs ! Jamais la terre n'en a vu de semblable ! Voyez aussi les disciples qui suivent avec respect et qui écoutent les paroles du Seigneur. Car il n'était pas oisif, toujours il faisait ou disait quelque chose d'excellent, et jamais l'ennui ne pouvait naître en pareille société.

CHAPITRE XXI

Du Sermon du Seigneur sur la montagne, lequel commença par la pauvreté.

Le Seigneur, ayant convoqué ses disciples loin de la multitude, se retira avec eux sur le mont Thabor, à deux milles de Nazareth, pour les pénétrer de ses enseignements. Il convenait, en effet, qu'il instruisît plus intimement et avant les autres ceux qu'il devait établir comme les maîtres et les chefs des fidèles. Il leur enseigna donc bien des choses, et ce

discours fut abondant et admirable; ce qui n'est pas étonnant, puisqu'il sortait de la bouche de Dieu. Il leur parla des béatitudes, de l'oraison, du jeûne, de l'aumône et de bien d'autres choses touchant les vertus, ainsi que vous pourrez le trouver dans l'Évangile (1). Lisez, lisez attentivement et fréquemment ces passages; confiez à votre mémoire les leçons qu'ils contiennent; c'est le chef-d'œuvre de la spiritualité. Je ne les examinerai pas cependant, parce que ce serait trop long et que de telles expositions ne paraissent pas toujours bien se réduire en méditations, quoique néanmoins quand elles se rencontreront je les insèrerai pour votre édification, avec des conseils moraux et des citations des saints.

Ici il me suffira de remarquer que le Seigneur commence son discours par la pauvreté, nous donnant à comprendre que la pauvreté est la pierre angulaire de tout l'édifice spirituel. En effet, on ne peut pas aisément suivre le Christ, ce miroir de pauvreté, quand on est embarrassé du fardeau des biens temporels; et celui qui met l'affection de son cœur à ces choses passagères n'est pas libre, mais esclave. C'est pourquoi le Seigneur a dit : « Bienheureux les pauvres, etc. » L'objet que j'aime ten-

(1) Matth. v, vi et vii.

drement, je m'en fais spontanément l'esclave; car l'amour est le poids de l'âme, et il l'entraîne partout où il se porte, comme dit saint Augustin (1). Aussi ne devons-nous rien aimer, si ce n'est Dieu ou pour Dieu. Et c'est avec grande raison que le pauvre est appelé *bienheureux*, puisqu'il méprise tout pour Dieu, et qu'ainsi il est déjà en grande partie uni à son Dieu. Ce qui fait dire à saint Bernard à propos de la pauvreté (2) : « La pauvreté est comme une grande aile qui nous emporte rapidement vers le royaume des cieux. Et en effet, tandis que pour les autres vertus le Sauveur fait plutôt des promesses d'avenir, pour la pauvreté il lui donne plutôt qu'il ne lui promet; il parle d'elle au présent : « Le royaume des cieux est à eux. » Et plus loin : « Nous voyons certains pauvres qui, s'ils avaient la vraie pauvreté, ne seraient pas tristes et pusillanimes, puisqu'ils sont des rois et les rois du ciel. Mais il y en a qui veulent être pauvres, à cette condition toutefois que rien ne leur manque; et ils aiment la pauvreté en tant qu'ils ne souffriront aucune privation. » Et ailleurs (3) : « Quand j'aurai « été exalté et enlevé de terre, j'ose le dire, j'en« traînerai tout après moi. » Et ce n'est pas témé-

(1) AUG. *Confess.* lib. XIII, cap. IX. — (2) *Serm.* 4 *de Adventu.* — (3) BERN. *Serm.* 21 *sup. Cantic.*

rairement que j'emprunte ici les paroles de mon frère, dont je revêts la ressemblance. S'il en est ainsi, que les riches du siècle ne croient pas que les frères du Christ possèdent seulement les biens célestes, quand ils entendent cette parole : *Bienheureux les pauvres en esprit, parce que le royaume des cieux est à eux.* Non, ils possèdent la terre également ; et, bien qu'ils n'aient rien, ils possèdent tout, parce qu'ils ne mendient pas comme des misérables, mais qu'ils possèdent comme des maîtres, d'autant plus certainement maîtres qu'ils sont moins cupides. Oui, tout le monde des richesses appartient à l'homme fidèle : tout, parce que l'adversité comme la prospérité lui servent également, et qu'il les fait tourner à son bien. L'avare a soif des biens terrestres, ainsi qu'un mendiant : le fidèle les méprise, ainsi qu'un maître. Le premier mendie en possédant ; le second garde en dédaignant. Demandez à quelqu'un d'entre ceux qui aspirent d'un désir insatiable aux gains temporels, ce qu'ils pensent de ceux qui, vendant ce qu'ils ont et le donnant aux pauvres, achètent le royaume des cieux au prix de leur fortune terrestre, demandez-lui s'ils agissent sagement ou non ? Sans aucun doute il répondra : Très-sagement. Demandez-lui ensuite pourquoi il approuve ce qu'il ne fait pas ? C'est que je ne peux, dira-t-il. Pourquoi ? Ah ! parce que sa maîtresse,

l'Avarice, ne le lui permet pas, parce qu'il n'est pas libre, parce que ses biens qu'il paraît posséder ne sont ni à lui ni sous ses ordres. Eh! s'ils sont vraiment à toi, vends-les et change ton profit terrestre pour un avantage éternel. Si tu ne le peux, je te dirai que tu n'es pas le maître mais l'esclave de ton argent, le gardien et non le possesseur de ton or. » Ainsi parle saint Bernard.

Mais revenons à notre Méditation. Regardez donc, et voyez le Seigneur Jésus humblement assis à terre sur cette montagne, et ses disciples autour de lui; comme il se tient parmi eux, ainsi que leur égal, et comme il leur parle affectueusement, avec douceur et puissance, les amenant à faire acte des vertus qu'il enseigne. Surtout, et ainsi que je vous l'ai dit tout à l'heure dans les considérations générales, efforcez-vous de vous représenter son visage; considérez ensuite les disciples, avec quelle révérence, avec quelle humilité, avec quelle attention de toute leur intelligence, ils le regardent, écoutent ses paroles merveilleuses, les gravent dans leur mémoire, et comme ils jouissent d'un bonheur ineffable à le voir et à l'entendre. Et vous, réjouissez-vous aussi dans cette contemplation, le regardant comme si vous le voyiez parler, vous approchant d'eux, si vous avez eu la grâce d'être appelée, et y demeurant autant que le Seigneur vous le permettra.

Puis, le sermon achevé, voyez le Seigneur Jésus descendant de la montagne, accompagné de ses disciples, causant familièrement avec eux le long du chemin. Voyez comme cette assemblée d'hommes simples et humbles le suit, en groupes, sans recherche d'ordre et de rang, mais comme des poussins autour de leur mère, chacun tâchant de s'approcher le plus possible pour mieux entendre. Voyez enfin comme les multitudes accourent avec amour au-devant de lui, et lui présentent leurs malades à guérir. Et il les guérissait tous.

CHAPITRE XXII

De l'esclave du centurion et du fils du petit roi délivrés par le Seigneur.

Or il y avait à Capharnaüm un centurion, c'est-à-dire le capitaine de cent hommes d'armes, et ce centurion avait un esclave malade. Plein de foi, il envoya vers le Seigneur Jésus pour que Jésus guérît son serviteur (1). Le très-humble Seigneur

(1) Matth. VIII.

répondit : « Je viendrai et je le guérirai. » Lorsque le centurion l'apprit, il renvoya de nouveau près du Maître, en disant : « Seigneur, je ne suis pas digne que vous entriez sous mon toit ; mais dites seulement une parole, et mon serviteur sera guéri (1). » Et Jésus, honorant sa foi, n'alla pas plus loin, et guérit l'esclave absent.

Lorsqu'il était dans la même ville (2), un petit roi se rendit de sa personne près de lui, le suppliant de venir dans sa demeure pour guérir son fils ; mais Jésus ne voulut pas y aller, et n'en guérit pas moins le malade.

Dans ces faits considérez le mérite de la foi chez le centurion ; et chez le Seigneur voyez cette humilité avec laquelle il veut se rendre auprès d'un esclave et fuir la pompe de la maison d'un chef. Apprenez aussi qu'il ne faut pas faire acception de personnes ; car le Seigneur honora plus l'esclave d'un soldat que le fils d'un roi. Aussi ne devons-nous pas rendre service à la qualité ni céder à l'exigence de la pompe extérieure ; mais nous devons regarder l'intention et la bonté de celui qui a besoin du service, et le servir non par complaisance, mais par charité.

(1) Luc. VII. — (2) Joan. IV.

CHAPITRE XXIII

Du paralytique qui fut descendu à travers le toit et guéri par le Seigneur.

Dans cette même cité de Capharnaüm, comme Jésus enseignait dans une maison et que des Pharisiens y étaient rassemblés, ainsi que des docteurs de la Loi venus de tous les bourgs de Judée et de Jérusalem, il arriva des gens qui voulaient entrer auprès de Jésus avec un paralytique qu'ils apportaient pour qu'il le guérît (1). Ne pouvant y parvenir à cause de la foule, ils montèrent sur le toit de la maison, et introduisant le malade par là, ils le placèrent devant Jésus. Et le Seigneur, voyant leur foi, lui dit : « Tes péchés te sont remis (2). » Les Pharisiens et les docteurs, qui l'observaient avec malignité, se dirent entre eux qu'il avait blasphémé Dieu, parce que Dieu seul peut remettre les péchés, et qu'il s'attribuait ce pouvoir, lui qu'ils regardaient comme un homme ordinaire.

(1) Luc. v ; Marc. II. — (2) Matth. IX.



Alors le Seigneur doux et humble, qui scrute les reins et les cœurs des hommes, leur dit : « Quelles mauvaises pensées agitez-vous dans votre esprit ? » Et il ajouta (1) : « Pour que vous sachiez que le Fils de l'Homme a sur la terre la puissance de remettre les péchés, etc., » ainsi que raconte l'Évangile (2).

Ici vous pouvez faire quatre observations. Premièrement, remarquez la perspicacité de l'intelligence du Christ, qui voit les pensées des Pharisiens. Secondement, considérez que les infirmités sont la suite des péchés, et que l'absolution de ces péchés procure quelquefois la délivrance des infirmités. Vous en avez la preuve ci-dessous dans le malade guéri près de la piscine, à qui le Seigneur recommande de ne plus pécher, de peur de retomber plus gravement malade (3). Troisième-

(1) Matth. III.

(2) Il arrive parfois à notre saint auteur de ne pas terminer les citations qu'il fait des Évangiles, tant il suppose que la science en est familière à ses lecteurs. Nous avons respecté cette forme ; seulement nous avons ajouté en note le complément des passages inachevés. Il y a ici dans saint Matthieu : « Je vous l'ordonne, dit Jésus au paralytique, levez-vous, emportez votre lit et allez-vous-en dans votre maison. Et il se leva et emporta son lit, et retourna en sa maison, rendant gloire à Dieu. »

(3) Joan. V.

ment, admirez combien est grand le mérite de la foi, puisque la foi de l'un sert à l'autre, ainsi que vous l'avez vu pour l'esclave du centurion, et comme vous le verrez plus bas pour la Chananéenne, qui par sa foi obtint la guérison de sa fille (1). C'est ce qui arrive chaque jour aux enfants qu'on baptise, puisque, s'ils meurent avant l'âge de discrétion, ils prennent, sur la foi d'un autre, les arrhes du salut que leur obtiennent les mérites du Christ : ceci soit dit contre quelques hérétiques maudits. Enfin, quant à la quatrième considération, c'est-à-dire quant à la présence de Jésus au milieu des Pharisiens, à la réponse pleine de bonté qu'il fait à ces méchants et au miracle qu'il accomplit, recourez aux observations générales que je vous ai indiquées plus haut.

(1) Matth. IX.

CHAPITRE XXIV

De la délivrance de la belle-mère de Simon.

Le Seigneur Jésus étant encore dans cette ville de Capharnaüm, il arriva qu'il se rendit à la maison de Simon-Pierre, dont la belle-mère était affligée d'une fièvre très-grave (1). L'humble Jésus lui toucha familièrement la main, et la guérit si bien, qu'elle se leva incontinent et le servit à table, lui et ses disciples.

Mais que leur servit-elle? Cela n'est pas écrit. Sans doute vous devez penser que, dans la maison d'un pauvre et pour un tel amateur de la pauvreté, ce dut être quelques aliments grossiers et faciles à préparer. Considérez même Jésus aidant à ce service : n'était-il pas dans la maison de son disciple? Représentez-vous-le faisant ce que vous voudrez de plus humble, soit plaçant la table, soit lavant les nappes et autres choses semblables : car il faisait tout cela, ce maître de l'humilité, lui

(1) Matth. VIII; Marc. I; Luc. XIV.

qui était venu pour servir et non pour être servi. Puis il se plaçait familièrement au milieu de la table, et il mangeait avec plaisir, surtout quand dans le repas brillait cette pauvreté qu'il aimait tant.

CHAPITRE XXV

Du sommeil du Seigneur dans la barque.

Le Seigneur Jésus étant entré dans une barque avec ses disciples, posant sa tête sur un oreiller, se prit à dormir; car il passait une grande partie des nuits à veiller et à prier, et le jour il se fatiguait beaucoup dans la prédication. Comme il dormait, la tempête s'éleva, et les disciples craignaient de périr, mais ils n'osaient pas le réveiller (1). Enfin, pressés par la crainte, ils l'éveillèrent en disant : « Seigneur, sauvez-nous! nous périssons! » Et Jésus, se levant, leur reprocha leur peu de foi, et commanda aux vents et à la mer; et la tempête cessa.

(1) Matth. VIII; Marc. IV; Luc. VIII.

Envisagez-le dans tous ces actes, et regardez-le selon la règle générale que je vous ai donnée. De plus, vous pourrez remarquer ici que, quand même le Seigneur nous semble dormir, et surtout lorsque nous sommes assaillis par les tribulations, il n'en est pas moins plein de sollicitude à notre égard. Aussi devons-nous demeurer fermes dans notre foi sans jamais hésiter en rien.

CHAPITRE XXVI

Du fils de la veuve ressuscité par le Seigneur.

Comme Jésus allait un jour vers la ville de Naïm, il rencontra un cortége d'hommes qui portaient au tombeau le fils d'une veuve. Ému de pitié, le doux Seigneur Jésus toucha le cercueil; les porteurs s'arrêtèrent. Et il dit: « Jeune homme, lève-toi, je te l'ordonne (1). » Aussitôt celui qui avait été mort se leva, et il le rendit à sa mère. Et tous furent dans la stupeur et louèrent le Seigneur. Recourez aux considérations ci-dessus.

(1) Luc. VII.

CHAPITRE XXVII

De la résurrection de la jeune fille et de la guérison de Marthe.

Sur la demande d'un des principaux de la ville, le Seigneur Jésus allait avec lui pour guérir sa fille. Comme une grande foule l'accompagnait, il y avait là une femme très-gravement infirme qui, dit-on, était Marthe, sœur de Marie Madeleine. Et elle disait en elle-même (1) : « Si je touche seulement le bord de son vêtement, je serai sauvée. » Et, s'approchant avec crainte, elle le toucha, et fut délivrée. Aussitôt le Seigneur Jésus demanda : « Qui m'a touché ? » Pierre lui répondit : « Seigneur, la foule vous presse et vous écrase, et vous demandez, Qui m'a touché ? » Ici regardez la patience du Seigneur; car très-souvent il était pressé par la foule, parce que tous voulaient s'approcher de lui. Or Jésus savait bien ce qu'il disait, et il ajouta : « J'ai senti qu'une vertu sortait de moi. » Alors Marthe publia le miracle. Le Seigneur l'avait

(1) Matth. IX.

guérie avec grand plaisir, et il demeura depuis avec elle en grande familiarité. Et il lui dit : « Votre foi vous a sauvée. »

Dans ce récit vous trouvez une nouvelle recommandation de la foi; vous y voyez que le Seigneur veut que ses miracles soient connus pour l'utilité de tous, et aussi vous remarquez combien il se cachait lui-même par humilité, puisqu'il attribue uniquement à la foi ce qu'il avait opéré par sa divine puissance. De plus, vous y rencontrerez un avertissement très-notable pour garder l'humilité, ainsi que l'observe saint Bernard (1) : « Quiconque sert parfaitement le Seigneur peut s'appeler la frange et le bord du vêtement du Seigneur, à cause de l'humble pensée qu'il a de soi-même. Celui donc qui sera parvenu à ce point de savoir qu'il est exaucé de Dieu pour guérir les malades ou pour opérer d'autres miracles, qu'il ne s'en exalte pas et ne se les attribue pas; car ce n'est pas lui, mais le Seigneur qui agit ainsi. En effet, quoique Marthe ait touché le bord de sa robe, ayant confiance que cet attouchement seul la guérirait, ainsi qu'il lui arriva; néanmoins la vertu de sa délivrance ne sortit pas du vêtement, mais du Seigneur lui-même. Aussi Jésus dit-il : « J'ai senti

(1) BERN. *Serm. de IV modis orandi.*

qu'une vertu sortait de moi. » Remarquez donc cela attentivement, et ne vous attribuez jamais rien de bien ; car ce bien vient tout entier du Seigneur Jésus. »

Ensuite le Seigneur Jésus se rendit à la maison du prince, et y ayant trouvé la jeune fille morte, il la ressuscita (1).

CHAPITRE XXVIII

De la conversion de Madeleine, et d'autres choses.

Le Seigneur Jésus, modèle de courtoisie, ayant été invité un jour par Simon le Lépreux, alla dîner chez lui. C'est ce qu'il avait accoutumé de faire, tant par politesse que par bonté, et à cause du zèle qu'il avait de sauver ces âmes pour lesquelles il était descendu du ciel; et aussi, parce qu'en mangeant avec les hommes et en conversant avec eux, il les entraînait à son amour; enfin, surtout, par affection pour la pauvreté. Car lui-même était très-pauvre, et il n'avait rien pris des biens du

(1) Luc. VIII.



monde ni pour lui ni pour les siens. Aussi, lorsqu'il était invité, ce vénérable miroir d'humilité acceptait humblement et avec reconnaissance.

Or Madeleine apprit qu'il devait dîner chez Simon; elle l'avait déjà souvent entendu prêcher, et déjà elle l'aimait ardemment, quoiqu'elle n'eût pas encore avoué publiquement sa conversion. Profondément touchée au cœur du chagrin de ses péchés et de l'amour de Jésus, considérant que sans lui elle ne pouvait être sauvée, et ne voulant pas différer plus longtemps, elle se rendit au lieu du festin, et inclinant son visage, les yeux baissés vers la terre, elle passa devant tous les convives, et ne s'arrêta que quand elle fut parvenue au Seigneur, son maître bien-aimé.

Et alors, prosternée à ses pieds, remplie d'une intime douleur et d'une honte extrême de ses péchés, abaissant son visage sur les pieds de Jésus avec une certaine confiance, car déjà elle l'aimait par-dessus toutes choses, elle se mit à pleurer abondamment et à sangloter, disant en elle-même : « Seigneur, je crois fermement, et je sais et confesse que vous êtes mon Dieu et mon Seigneur. J'ai beaucoup et gravement offensé votre Majesté, mes péchés se sont multipliés plus que le sable de la mer; mais, malheureuse et pécheresse, je me réfugie dans votre miséricorde. Je me désole, et

je suis touchée de componction; j'implore mon pardon, je suis prête à me corriger de mes péchés, et je fais le ferme propos de ne jamais m'éloigner de votre obéissance. Que je n'éprouve pas un refus, je vous en conjure; car je sais que je ne puis et que je ne veux avoir d'autre refuge que vous, parce que je vous aime vous seul par-dessus tout. Ne me repoussez donc pas loin de vous, mais punissez-moi de mes crimes autant que vous voudrez; et pourtant j'implore votre miséricorde. » Cependant ses larmes, qui coulaient en abondance, baignaient les pieds nus du Seigneur; car, et ceci vous le prouve, le Seigneur Jésus allait habituellement sans chaussures. Enfin, cessant ses plaintes, et jugeant sans doute qu'elle était indigne de toucher, même par ses larmes, les pieds du Sauveur, elle les essuya avec sa chevelure ; oui, avec sa chevelure, parce qu'elle n'avait rien de plus précieux et de plus beau, et parce qu'elle espérait faire servir à son avantage spirituel cet ornement de sa vanité. Puis, pour ne pas détourner son visage des pieds du Seigneur, elle les baisait avec amour. Et comme ils étaient couverts de la poussière de la route, elle répandit sur eux des parfums précieux.

Regardez pieusement et méditez profondément la dévotion de cette femme, qui fut si particulièrement chère au Seigneur, et considérez que ce jour fut

une fête solennelle. Voyez le Seigneur Jésus, avec quelle bonté il regarde Madeleine et comme il supporte patiemment ce qu'elle fait. Il cesse de manger, et il attend qu'elle ait achevé. Les convives aussi s'arrêtent et s'étonnent. Simon reprend vivement dans son cœur Jésus de se laisser toucher par une semblable femme, comme si le Seigneur n'était pas prophète et ne savait pas ce qu'elle était. Mais Jésus, pénétrant les pensées de son cœur et se montrant véritablement prophète, le convainquit par l'exemple des deux débiteurs (1). Puis, voulant prouver que toutes choses se consomment par l'amour, il dit : « Beaucoup de péchés lui sont remis, parce qu'elle a beaucoup aimé (2). » Puis, s'adressant à Madeleine, il ajouta : « Allez en paix. » O suave et délicieuse parole! Avec quelle joie Madeleine l'entendit! avec quel bonheur se retira-t-elle! Depuis, parfaitement convertie, elle vécut dans la sainteté

(1) Le saint docteur fait allusion au passage suivant de l'Évangile selon saint Luc : « Jésus s'adressant à Simon : Simon, j'ai quelque chose à vous dire. — Parlez, Maître, répondit Simon. — Un homme avait deux débiteurs, reprit le Seigneur; l'un lui devait cinq cents deniers, et l'autre cinquante. Comme ils n'avaient pas de quoi le payer, il leur fit remise de leur dette. Quel est celui qui l'aima davantage? Simon lui répondit : Je pense que c'est celui à qui il avait donné la plus forte somme. Et Jésus répondit : Vous avez bien jugé. »

(2) Luc. VII.

et la chasteté, et ne quitta plus ni Jésus ni sa mère.

Méditez ces choses avec soin, et tâchez d'imiter cette charité si parfaite, qui est si bien recommandée ici par les paroles et les actes du Seigneur. Car vous y voyez expressément que la charité rétablit la paix entre Dieu et le pécheur. Ce qui a fait dire à saint Pierre que « la charité efface la multitude des péchés (1) ». Ainsi donc, puisque la charité forme toutes les vertus, et qu'aucune ne peut plaire à Dieu sans elle, je veux, pour que vous vous efforciez d'obtenir cette vertu souveraine qui vous rend agréable à Jésus, l'époux de votre âme, je veux vous offrir quelques autorités, celle de saint Bernard entre autres (2) : « La charité, dit-il, est la grâce la plus excellente, la grâce incomparable que le céleste Époux avait soin de répandre souvent sur sa nouvelle Épouse. » Tantôt, en effet, il disait : « Que tous reconnaissent que vous êtes mes disciples à ce trait que vous vous chérissez les uns les autres (3). » Tantôt il répétait : « Je vous donne un commandement nouveau : Aimez-vous les uns les autres (4). » Et encore : « Voici mon précepte : Aimez-vous les uns les autres (5). » Enfin, quand il priait, il de-

(1) I Petr. I, 4. — (2) BERN. *Serm.* 29 *sup. Cant.* — (3) Joan. XIII. — (4) *Ibid.* — (5) Joan. XV.



mandait : « Soyez un comme mon Père et moi nous sommes un. » Plus loin, saint Bernard ajoute : « A quoi pourrions-nous comparer cette charité qui est préférée même au martyre, même à la foi qui transporte les montagnes ? Voilà donc que je vous dis : « Paix à vous. » Et alors rien de tout ce qui paraît vous menacer extérieurement ne doit plus vous effrayer, car rien ne peut plus vous nuire. » Et encore (1) : « La valeur d'une âme doit s'établir par la mesure de la charité qu'elle possède; ainsi, par exemple, celle qui en a beaucoup est grande ; celle qui en a peu est petite; celle qui n'en a pas n'est rien. Car, selon que dit l'Apôtre : « Si je n'ai pas la « charité, je ne suis rien (2). » Que si cette âme commence à en avoir quelque peu, si seulement elle s'applique à aimer ceux qui l'aiment, et à saluer ses frères et ceux qui la saluent, déjà je ne dirai plus qu'elle n'est rien, puisque, en raison de ce qu'elle donne et de ce qu'elle reçoit, elle garde la charité sociale. Mais ne peut-on pas lui dire comme le Seigneur : « Ne ferez-vous rien de plus ? » Je ne l'estimerai pas encore ni grande ni élevée, mais étroite et médiocre, parce que je saurai que la charité est médiocre en elle. Que si elle grandit et profite; que si, passant les limites de cet étroit et pro-

(1) BERN. *Serm.* 27 *super Cant.* — (2) Cor. XIII.

chain amour, elle franchit en toute liberté d'esprit les larges frontières de la bonté gratuite, jusqu'à étendre les entrailles de sa bonne volonté à tous ses semblables, aimant chacun comme soi-même, pourra-t-on lui adresser alors cette parole : « Que « ferez-vous de plus ? » Non, car elle s'est faite ample et généreuse ; elle a élargi le sein de son amour ; elle contient tout le monde, et ceux-là mêmes qui ne lui sont unis par aucun lien de chair ; elle n'est attirée par aucun espoir de gain ou d'avantage ; elle n'est retenue par aucun devoir de reconnaissance ; enfin elle n'obéit à aucune obligation, si ce n'est à cette parole : « Vous ne devez « rien à personne, excepté de vous aimer les uns « les autres (1). » Mais si vous ajoutez à cela de faire partout violence au royaume de la charité, au point d'en occuper, dans votre pieuse invasion, les contrées les plus reculées ; si vous ne fermez pas les entrailles de votre piété même à vos ennemis ; si vous faites du bien à ceux qui vous haïssent ; si vous priez pour ceux qui vous poursuivent et qui vous calomnient, et que vous vous appliquiez à être pacifique avec ceux mêmes qui détestent la paix : oh ! alors la largeur du ciel sera la largeur de votre âme, sa hauteur mesurera la sienne, et sa beauté ne lui

(1) Rom. XIII.

paraîtra pas supérieure. Cette parole du Psalmiste sera accomplie sur elle : « Vous avez étendu le ciel « comme une peau, » ce ciel d'une si admirable latitude, d'une si prodigieuse hauteur et d'une si ineffable beauté, où le Très-Haut, l'Immense, le Roi de gloire non-seulement réside avec dignité, mais où il se promène spacieusement. » Ainsi dit saint Bernard.

Et vous, efforcez-vous de tout votre cœur, de toute votre âme et de toutes vos forces de posséder cette vertu, qui vous fera supporter avec joie les choses les plus dures et les plus pénibles en vue de Dieu et du prochain.

CHAPITRE XXIX

Comment Jean envoya ses disciples à Jésus.

Jean-Baptiste, ce glorieux soldat et précurseur du Seigneur Jésus, ayant été jeté en prison par Hérode, pour la défense de la foi et parce qu'il avait reproché à ce roi de vivre avec la femme de son frère,

voulant persuader à ses disciples de suivre Jésus, songea à les envoyer vers lui, afin qu'en écoutant ses paroles et en voyant ses actes ils se prissent d'amour pour lui et s'attachassent à sa suite (1). Ils y allèrent donc, et lui dirent de la part de Jean: « Êtes-vous celui qui doit venir, ou en attendrons-nous un autre? » Le Seigneur Jésus avait dans ce moment une grande foule autour de lui. Regardez-le comme il accueille avec un visage calme et doux les envoyés de Jean, et comme il leur répond sagement d'abord par ses actions, puis par ses paroles. Car en leur présence il guérit des sourds, des muets et des aveugles, fait plusieurs autres miracles et prêche au peuple. Puis il leur dit : « Allez et annoncez à Jean ce que vous avez vu et entendu. » Il allèrent, et firent leur rapport à Jean, qui l'écouta avec grande joie. Et ces disciples, après la mort de Jean, s'attachèrent fermement à Jésus.

Après leur départ, le Seigneur fit au peuple un magnifique éloge de Jean, à savoir qu'il était plus qu'un prophète, que nul n'avait été vu plus grand que lui parmi les enfants des femmes, et les autres louanges qui se trouvent dans l'Évangile. Quant à vous, considérez le Seigneur Jésus, soit lorsqu'il prêche, soit lorsqu'il accomplit ses miracles, et

(1) Matth. XI.



toujours dans les mêmes dispositions que je vous ai recommandées plus haut.

CHAPITRE XXX

De la mort de Jean-Baptiste.

Vous pouvez placer ici la méditation sur la mort de ce même bienheureux Jean-Baptiste. Lors donc que ce perfide Hérode et cette odieuse adultère furent convenus ensemble de le tuer pour ne plus être exposés à se voir reprocher leur crime, il arriva qu'un jour de festin la tête de Jean fut accordée à la misérable fille d'Hérodiade, parce qu'elle avait dansé devant le roi (1). Et Jean fut décapité dans sa prison.

Réfléchissez quel homme admirable c'était, et comme il succomba sous le règne et sous l'oppression de la plus vile et de la plus intolérable méchanceté. O Dieu, comment avez-vous permis que pareille chose pût arriver? Qu'est-ce à dire que Jean meure ainsi, lui qui était d'une telle sainteté

(1) Matth. XIV; Marc. VI.

et d'une telle perfection, qu'on le prenait pour le Christ? Si donc on veut bien pénétrer toute la profondeur de ce forfait, qu'après avoir songé au crime de ses persécuteurs on se reporte à la grandeur et à l'excellence singulière de Jean, alors on devra rester frappé de stupeur. Vous avez vu, en effet, dans le précédent chapitre, comment Jean avait été loué par le Seigneur; écoutez maintenant l'éloge que va en faire saint Bernard (1) : « L'Église romaine, cette mère et maîtresse de toutes les Églises, de laquelle il a été dit : « Pierre, j'ai prié pour toi, « afin que ta foi ne défaille jamais, » a été consacrée et mérita, après le nom du Sauveur, de porter le titre de Saint-Jean-Baptiste (2). Il était digne, en effet, que l'Épouse conduisît avec elle, là où elle devait monter sur le trône de la principauté, son ami le plus illustre. Pierre est crucifié, Paul est frappé du glaive; et cependant la dignité demeure

(1) BERN. *Serm. de Privileg. S. Joan. Baptist.*

(2) Saint Bernard rappelle par ces paroles que la basilique patriarcale de Latran, qui est la première église du monde et la métropole de la catholicité entière, a d'abord eu le titre du Sauveur, et a reçu ensuite celui de Saint-Jean-Baptiste, qu'elle a conservé. C'est un honneur pour le saint Précurseur de voir ce temple, le plus illustre et le premier siége de l'univers, placé sous son invocation, de préférence à celle des autres saints, même de la très-sainte Vierge, même des saints apôtres Pierre et Paul.

au Précurseur. Rome est empourprée du sang d'une multitude de martyrs; et cependant toute prééminence est reportée sur le saint Patriarche. Partout Jean est le plus grand, partout il domine; il est admirable par-dessus tous les autres. Qui, en effet, a été aussi glorieusement annoncé? qui a été, dans les entrailles de sa mère, rempli du Saint-Esprit, comme l'Évangile le dit de lui? Qui a bondi dans le sein maternel? De qui l'Église célèbre-t-elle avec pompe la Nativité? Qui a soupiré après le désert? Qui a vécu d'une manière si sublime? Qui le premier a enseigné la puissance et le royaume de Dieu? Qui a baptisé le Roi de gloire? A qui la Trinité s'est-elle pour la première fois clairement manifestée? A qui le Seigneur Jésus a-t-il rendu un pareil témoignage? Qui l'Église a-t-elle autant honoré? Jean, c'est le Patriarche, le chef et le dernier des patriarches; Jean, c'est le Prophète, et plus que prophète, puisqu'il montre du doigt Celui dont il annonce la venue; Jean, c'est l'Ange, mais l'Ange d'élection, au témoignage du Sauveur, qui dit : « Voici que j'envoie mon Ange devant moi. » Jean, c'est l'Apôtre, mais le premier et le prince des Apôtres, puisqu'*il fut le premier homme envoyé de Dieu* (1). Jean, c'est l'Évangéliste et le premier

(1) Joan. I.

annonciateur de l'Évangile, le prédicateur prêchant la bonne nouvelle du règne de Dieu; Jean, c'est l'homme vierge, le miroir insigne de la virginité, le type de la pudeur, l'exemple de la chasteté; Jean, c'est le martyr et la lumière des martyrs. Entre la nativité et la mort du Christ, c'est la forme héroïque du martyre. Il est la voix qui crie dans le désert, le précurseur du Juge, le héraut du Verbe. C'est Élie, à lui s'arrêtent la Loi et les Prophètes; il est la lampe brillante et éclatante. Je passe sous silence qu'il a été tellement mêlé aux neuf ordres des Anges, qu'il s'est élevé jusqu'au rang suprême des Séraphins. » Voilà ce que dit saint Bernard.

Écoutez aussi quel éloge fait de Jean-Baptiste Pierre Chrysogone, archevêque de Ravenne, dans un de ses sermons (1): « Jean est l'école des vertus, le maître de la vie, la forme de la sainteté, la règle de la justice, etc. » Si donc maintenant vous comparez l'excellence et la dignité de Jean avec la profondeur de scélératesse de ceux qui l'ont tué, vous aurez grand sujet de vous étonner, et, s'il est permis de le dire, de murmurer contre Dieu. Quoi! c'est

(1) PETR. CHRYSOLOG. *Serm. de Decollat. S. Joan. Bapt.* Les hagiographes disent ordinairement *Chrysologue :* le texte de saint Bonaventure porte partout *Chrysogona.*

à un tel homme que l'on envoya un soldat pour lui trancher la tête, comme s'il était le plus vil des criminels, un brigand ou un assassin!

Considérez donc avec révérence et douleur comme il tend son cou à ce misérable et indigne bourreau; comme il fléchit humblement les genoux, et, rendant grâces à Dieu, comme il pose sa tête sacrée sur un billot ou sur une pierre, enfin comme il souffre patiemment les coups jusqu'à ce que la tête soit tout à fait détachée du tronc. Voilà comment agit l'intime ami, le parent du Seigneur Jésus, l'initié aux grands secrets de Dieu. Que ce doit être une grande confusion pour nous, qui n'avons pas de patience dans nos adversités! Jean, innocent, supporte patiemment la mort, et quelle mort! Et nous, la plupart du temps, chargés de péchés et dignes de la colère de Dieu, nous ne pouvons tolérer la plus petite injure, le plus léger outrage, pas même une parole souvent!

Or le Seigneur Jésus était alors en Judée, mais non de ce côté. Lorsque la mort de Jean lui fut annoncée, il pleura son parent et son athlète. Ses disciples pleurèrent avec lui, et la très-sainte Vierge également, elle qui l'avait reçu à sa naissance et qui l'aimait tendrement. Et comme Jésus consolait sa mère, elle lui disait: « Mon Fils, pourquoi ne l'avez-vous pas défendu? » Et il ré-

pondait : « Ma vénérable mère, une pareille défense ne lui eût pas été utile : il est mort pour mon Père et pour la cause de la justice, et il sera promptement dans la gloire. Mon Père, en effet, ne conseille pas aux siens de se défendre ainsi dans le monde, parce qu'ils ne doivent pas y demeurer longtemps, et que leur patrie n'est pas ici-bas, mais dans les cieux. Jean a été délivré des chaînes du corps, et ce n'est pas un malheur de mourir en ce monde. L'ennemi a sévi sur lui tant qu'il a pu; mais lui, il règnera avec mon Père dans l'éternité. Consolez-vous donc, ma mère bien-aimée, parce que Jean sera toujours heureux. » Quelques jours après, le Seigneur quitta ces contrées et retourna en Galilée. Et vous, représentez-vous toutes ces choses, méditez-les dévotement et suivez le Seigneur partout où il ira.

CHAPITRE XXXI

De l'entretien avec la Samaritaine.

Lorsque le Seigneur Jésus revenait de Judée en Galilée, dont la distance est de dix-sept milles et

plus, ainsi que je vous l'ai dit, et qu'il passait par Samarie, il se trouva fatigué de la route (1). Pour Dieu, considérez comme il est accablé de lassitude; il marche sans cesse, et toute sa vie n'est qu'une laborieuse fatigue. Il s'assit donc auprès d'un puits, et il se reposait. Ses disciples étaient allés en avant vers la ville pour chercher des aliments. Or une femme qui s'appelait Lucie vint pour puiser de l'eau à ce puits. Et le Seigneur se mit à lui adresser la parole, à lui dévoiler sa haute doctrine et à se manifester à elle.

Mon intention n'est pas de rapporter ce que Jésus disait, comment les disciples revinrent, comment, sur le récit de la Samaritaine, toute la ville se rendit au-devant du Seigneur, comment il s'en alla avec les Samaritains, demeura quelque temps chez eux, et s'en retourna; tout cela se trouve au long dans la narration évangélique, et vous pouvez y contempler Jésus dans tous ses actes. Mais je veux seulement vous faire remarquer quelques belles et précieuses conséquences de cette histoire. En premier lieu, observez l'humilité du Seigneur, et comme d'abord il reste humblement seul pendant que ses disciples vont à la ville, car ils agissaient avec lui en toute familiarité; ensuite comme il donne

(1) Joan. IV.

humblement à cette pauvre femme de si grands enseignements, et comme il converse de pair avec elle. Il ne la dédaignait pas; au contraire, il lui faisait des réponses qui eussent été admirables quand même il les eût adressées à une multitude de sages et de savants. Ce n'est pas ainsi qu'agissent les orgueilleux. S'ils laissaient tomber leurs ambitieuses paroles devant peu de monde, à plus forte raison devant un seul homme, ils les croiraient perdues, et ne jugeraient pas même un pareil auditoire digne de les entendre.

Secondement, voyez la pauvreté et la mortification du Seigneur mêlées à son humilité. Voici, en effet, que les disciples s'en vont à la ville chercher des aliments et qu'ils les rapportent; sans doute ils voulaient qu'il mangeât; mais où mangeait-il? Certainement là où il se trouvait, près d'un puits, près d'un ruisseau ou d'une fontaine. C'est ainsi qu'il se réconfortait, épuisé de fatigue et de faim. Et ne croyez pas qu'il ait agi ainsi cette fois seulement et par hasard : non, c'était son habitude; et vous pouvez en conclure évidemment que cet humble maître, cet amateur de la pauvreté, lorsqu'il passait dans le monde, prenait souvent son repas hors des villes, loin des habitations des hommes, sur les bords d'un ruisseau ou d'une fontaine, quelque affligé et quelque fatigué qu'il

fût. De plus, il n'avait ni mets recherchés, ni vases de luxe, ni vins délicats ; il buvait l'eau pure de la source ou du ruisseau. Celui qui fécondait les vignes, qui avait créé les eaux et tout ce qui vit au milieu d'elles, mangeait son pain humblement, assis à terre comme un pauvre.

Troisièmement, remarquez comme il était absorbé par son zèle spirituel. En effet, quand ses disciples revinrent et l'invitèrent à manger, il leur dit : « J'ai une nourriture que vous ignorez. Ma nourriture c'est de faire la volonté de Celui qui m'a envoyé. » Et il ne voulut rien prendre ; mais il attendit les habitants de la ville qui venaient vers lui, et il leur prêcha auparavant, voulant accomplir les œuvres de l'esprit avant celles du corps, quelque besoin qu'il souffrît. Contemplez-le dans toutes ces circonstances, et appliquez-vous à imiter ses vertus.

CHAPITRE XXXII

Comment on voulut précipiter le Seigneur de la cime d'une montagne.

Le Seigneur Jésus étant venu à Nazareth, comme les habitants lui demandaient de faire des miracles,

et qu'il les en jugeait indignes, pleins de fureur ils le chassèrent de la ville (1). Le doux et pacifique Jésus fuyait devant eux, et ils le poursuivaient. Que vous en semble?

Leur rage monta à un tel point, qu'ils le saisirent et le conduisirent sur le sommet d'une montagne pour le précipiter en bas. Mais le Seigneur, par un acte de sa puissance divine, s'échappa et passa au milieu d'eux; car il n'avait pas résolu de mourir encore. La Glose dit ici : « On assure que lorsque le Seigneur Jésus, échappé de leurs mains, descendit de la montagne et se cacha dans une caverne, le rocher céda devant lui comme s'il eût été de cire, et lui donna autant de place qu'il lui en fallait; les traces de ses vêtements y restèrent imprimées aussi bien que si on les y avait sculptées. » Et vous, regardez la fuite de Jésus; voyez-le caché sous les rochers, compatissez à ses afflictions et tâchez de l'imiter dans sa patience.

(1) Luc. IV.

CHAPITRE XXXIII

De celui qui avait la main desséchée et qui fut guéri par le Seigneur.

Un jour de Sabbat, le Seigneur Jésus enseignait dans la synagogue, et il se trouvait là un homme dont la main était desséchée. Jésus le fit placer au milieu de l'assemblée et demanda aux sages s'il était permis de faire du bien le jour du Sabbat. Ils se turent. Jésus dit alors à l'infirme : « Étendez votre main (1). » Et il fut guéri. C'est ainsi que le Seigneur fit plusieurs fois des miracles le jour du Sabbat, à la confusion des Juifs, qui comprenaient d'une manière charnelle la loi que Dieu voulait voir observée d'une manière spirituelle. En effet, il n'était pas ordonné de s'abstenir le jour du Sabbat des bonnes œuvres et de la charité, mais seulement du péché et des œuvres serviles. Or les Juifs s'en scandalisèrent beaucoup, et ils conspiraient contre Jésus en disant : « Celui-là n'est pas un homme de Dieu qui ne garde pas le Sabbat. » Et pour cela le Seigneur ne laissait pas d'agir; au con-

(1) Luc. VI.

traire, il n'en mettait que plus de zèle pour les arracher à l'erreur.

Considérez-le donc dans ses diverses opérations, et à son exemple ne cessez pas de faire le bien quand même les autres s'en scandaliseraient injustement. Vous ne devez pas, en effet, abandonner une œuvre nécessaire au salut de l'âme, ou même seulement utile à l'avancement spirituel par crainte de scandaliser autrui. Mais la perfection de la charité exige que vous abandonniez un avantage temporel plutôt que de causer du scandale à votre frère. C'est pourquoi l'Apôtre dit aux Romains (1) : « Il est bon de ne pas manger de viande et de ne pas boire de vin, si en cela votre frère est scandalisé ou troublé. »

CHAPITRE XXXIV

De la multiplication des pains, et comment Dieu secourt ceux qui l'aiment.

Nous lisons à deux reprises différentes (2) que le doux Seigneur Jésus multiplia quelques pains,

(1) Rom. XIV. — (2) Matth. XV; Marc. VIII.

et avec ces pains rassasia des milliers d'hommes. Réunissez ces deux faits en une seule méditation, et considérez-y les actions et les paroles du Seigneur.

Jésus dit donc : « J'ai compassion de cette foule, parce que voilà trois jours qu'ils me suivent, et ils n'ont pas de quoi manger ; et si je les renvoie à jeun, ils tomberont épuisés sur le chemin ; car quelques-uns d'entre eux sont venus de loin. » Puis il multiplie les pains de telle sorte que tous ont abondamment à manger. Ici vous avez à faire de grandes et nombreuses observations, surtout à l'égard de la miséricorde et de la courtoisie, de la bonté, de la discrétion et de la circonspection du Seigneur.

Et d'abord voyez comme il est miséricordieux, puisque sa miséricorde le porte à subvenir à leurs besoins, et lui fait dire : « J'ai compassion de cette foule. » En effet, « la terre est remplie de sa miséricorde (1). »

En second lieu, j'ai dit sa courtoisie et sa bonté : « Voilà trois jours qu'ils me suivent, » dit-il. Combien il y a d'affabilité et d'admirable grâce dans cette parole ! Il parle d'eux comme s'il en avait reçu un bienfait, tandis qu'en vérité c'était pour leur bien et non pour le sien. Mais n'a-t-il pas dit

(1) Ps. XXXII.

ailleurs (1) que « ses délices sont d'être avec les enfants des hommes, » quoiqu'il ne gagne rien à cette compagnie et que pour nous il soit la source même du salut? Or le Seigneur aime ceux qui le suivent et qui gardent ses préceptes et ses conseils; et il ne leur ferme pas sa main, mais il les assiste quand ils en ont besoin.

Troisièmement, Jésus fut discret et circonspect en ce qu'il considéra quelles étaient leur faiblesse et leur indigence, comment ils pouvaient défaillir en chemin, et comment plusieurs d'entre eux étaient venus de très-loin. Écoutez ses paroles; elles sont pleines de sagesse et aussi suaves que le miel.

Chaque jour de la vie spirituelle il nous en arrive comme à cette multitude. Nous n'avons pas de quoi manger si le Seigneur ne nous en donne; nous défaillons en route s'il nous renvoie à jeun; et sans lui nous ne pouvons mener à bien aucune œuvre spirituelle. Ne prenons donc pas sujet de nous exalter quand nous recevons de la main de Dieu quelque consolation ou que nous éprouvons quelque avantage de l'exercice spirituel; car ce bien ne vient pas de nous, mais du Seigneur. C'est pourquoi, si nous y faisons une attention

(1) Prov. IV.

exacte, nous verrons que les serviteurs de Dieu ont été d'autant plus humbles qu'ils ont été plus parfaits, qu'ils ont plus approché de Dieu et qu'ils ont été plus comblés de ses dons, parce qu'ils ne s'attribuaient rien à eux-mêmes, si ce n'est leur péchés et leurs fautes. Plus un homme s'approche du Seigneur, plus il est illuminé, et aussi plus clairement il voit la magnificence et la miséricorde de Dieu : alors il n'y a plus place en lui pour l'orgueil ni pour la vaine gloire, qui ne procèdent que de l'aveuglement de l'ignorance. En effet, celui qui examinerait et connaîtrait bien Dieu et soi-même ne pourrait pas avoir d'orgueil. De plus le chemin par où nous allons à Dieu est long, et je parle ici spécialement et de moi et de ceux qui, semblables à moi, ont été relégués par leurs péchés si loin de lui. C'est pourquoi le Seigneur dit que celui qui retourne vers lui vient de loin.

Après les paroles, voyez les actions du Christ. Considérez-le prenant les pains, et, ayant rendu grâces à son Père, les donnant à ses disciples pour qu'ils les distribuent à la multitude ; puis les multipliant tellement entre leurs mains, que chacun en mangea à son désir, et qu'il en resta de nombreux fragments. Contemplez aussi comme il regarde manger ce peuple et comme il se réjouit de leur joie. Voyez les assistants s'étonnant du mi-

racle, s'en parlant l'un à l'autre avec transport, mangeant et rendant grâces, et recevant, quelques-uns au moins, un aliment spirituel avec cette nourriture du corps.

Notre-Dame ne fut-elle pas là aussi pour distribuer avec joie le pain aux femmes et pour se complaire à leur satisfaction? L'Écriture n'en dit rien. Méditez sur ce point selon que le Seigneur vous inspirera.

CHAPITRE XXXV

De la fuite du Seigneur quand on voulut le faire roi; et aussi contre les honneurs du monde.

Après que le Seigneur eut rassasié le peuple, comme je l'ai dit dans le précédent chapitre, le peuple voulut le faire roi. Ces populations pensaient, en effet, que Jésus aurait la puissance de les secourir dans leurs nécessités, et que sous un tel roi elles ne manqueraient de rien. Mais le Seigneur, connaissant leurs pensées, s'enfuit au loin sur la montagne, de sorte qu'on ne l'aperçut plus et qu'on ne put pas le retrouver. Jésus ne voulut donc pas recevoir d'honneurs temporels. Voyez du

reste qu'il fuit véritablement et sans feinte; car il vient d'envoyer ses disciples vers la mer, et lui, il monte sur la montagne, afin que si on le cherchait au milieu de ses disciples, on ne l'y rencontrât même pas. Or ses disciples ne voulaient pas se séparer de lui; mais il les obligea à entrer dans une barque et à traverser la mer. Leur désir était certainement excellent de vouloir rester toujours avec leur maître; mais lui-même en avait disposé autrement.

Considérez donc comme ils le quittent malgré eux, comme le Seigneur Jésus les oblige à partir, leur montrant qu'il voulait qu'ils s'embarquassent sans lui; et comme alors ils obéissent humblement, quelque dur et pénible que cet ordre leur paraisse. Il agit ainsi chaque jour spirituellement avec nous. Nous voudrions qu'il ne s'éloignât jamais de nous, mais il en décide autrement : il va et revient dans notre âme selon sa volonté, et toujours pour notre bien. Aussi je veux que vous écoutiez ce que dit saint Bernard à ce sujet (1) : « Lorsque l'Époux a été sollicité par les veilles, les prières et les torrents de larmes, soudain, au moment où on croit le posséder, il s'échappe; puis de nouveau il se représente à l'Épouse en larmes qui le suit; il se laisse saisir, mais non pas retenir, jus-

(1) BERN. *Serm.* 32 *sup. Cant.*

qu'à ce que tout à coup il s'envole en quelque sorte une seconde fois d'entre ses bras. Que l'âme dévouée redouble ses prières et ses pleurs, et il reviendra encore, et il ne la privera pas du désir de ses lèvres. Mais derechef il disparaîtra bientôt, et il ne sera revu que s'il est rappelé par toute l'ardeur de la volonté. C'est ainsi que pendant cette vie du corps nous pouvons éprouver la joie fréquente de la présence de l'Époux; mais jamais cette satisfaction ne sera complète, car, si une visite nous réjouit, la perspective de l'absence nous désole. Et il faut que l'âme aimante souffre cette douleur jusqu'à ce que, débarrassée du poids de la chair, elle s'envole, et, emportée sur les ailes de ses désirs, elle prenne librement son essor à travers les champs de la contemplation, jusqu'à ce que, légère et active, elle suive son bien-aimé partout où il ira. Mais, même dans ce passage, l'Époux n'apparaîtra pas tout de suite à chaque âme; il viendra seulement vers celle qui par une ardente dévotion, de véhémentes aspirations et une douce tendresse, se sera montrée véritablement son Épouse; vers celle qui aura été jugée digne que le Verbe, pour la visiter, revête et la beauté et les attributs d'un Époux. » Saint Bernard dit encore ailleurs (1) : « Peut-être Jésus s'est-il éloigné afin d'être rappelé plus avidement, afin

(1) BERN. *Serm.* 64 *sup. Cant.*

d'être plus énergiquement retenu. Souvent, dans sa vie mortelle, il feignait de s'en aller au loin, non pas qu'il eût l'intention de se retirer, mais parce qu'il voulait entendre ces paroles : « Oh ! res- « tez avec nous ; car voici qu'il se fait tard (1) ! » Et bientôt le même saint ajoute : « Aussi cette pieuse feinte ou plutôt cette salutaire diversion, que le Verbe employa alors corporellement, il ne cesse pas de l'exercer spirituellement avec les âmes qui lui sont dévouées. Quand il passe, il veut être arrêté ; quand il s'en va, il veut être rappelé. Son départ est un acte de bon plaisir, son retour est un acte de volonté, l'un et l'autre, toutefois, remplis de jugement et dont la raison profonde est en lui. Il est donc constant que l'âme éprouve de ces sortes de vicissitudes, le Verbe y venant et la quittant, ainsi qu'il l'a dit lui-même : « Voici que je m'en « vais et que je reviens à vous (2). » Et ensuite : « Encore un peu de temps, et vous ne me verrez « plus ; et puis un peu de temps encore, et vous « me reverrez (3). » O pieux Jésus, que ce peu de temps est beaucoup, que ce peu de temps est long ! Vous dites que c'est peu, le temps où nous ne vous voyons pas ? Que la parole de mon Seigneur me le permette : c'est bien long, c'est bien trop long ! Et

(1) Luc. XXIV. — (2) Joan. XIV. — (3) *Ibid.*, XVI.

cependant, oui, cela est vrai; c'est peu pour nos mérites, mais c'est long pour nos désirs. Le Prophète dit aussi (1) : « S'il tarde, attendez-le, parce « qu'il va venir et qu'il ne tardera pas. » Comment donc tardera-t-il s'il ne tarde pas, si ce n'est que ce qui est assez pour notre mérite n'est pas assez pour nos vœux ? Or l'âme aimante est portée par ses souhaits et traînée par ses désirs; elle dissimule ses mérites, elle ferme les yeux sur la majesté, elle les ouvre au bonheur, elle met son espoir dans son salut, et elle agit avec son Époux en tout abandon. Intrépide, téméraire, elle appelle le Verbe, elle lui redemande ses délices avec assurance, et dans sa liberté accoutumée elle le nomme, non pas son Dieu, mais son bien-aimé, et elle lui dit : « Revenez, revenez, ô mon bien-aimé (2) ! » Et encore (3) : « Jésus ne cesse de recommencer ces alternatives dans ceux qui sont spirituels ou qu'il veut rendre tels, les visitant au crépuscule, et les éprouvant tout à coup. » Ainsi dit saint Bernard.

Vous voyez donc comment le Seigneur Jésus visite spirituellement l'âme et s'en éloigne, et vous savez ce qu'elle doit faire alors. Elle doit le rappeler instamment, avec sollicitude; souffrir parfois pa-

(1) Habacuc II. — (2) Cant. II. — (3) BERN. *Serm.* 17 *sup. Cant.*



tiemment l'éloignement de son bien-aimé, et, à l'exemple des disciples obéissants qui sans lui montaient sur le navire, affronter les tempêtes et attendre la délivrance du secours du Seigneur. Mais revenons maintenant au Seigneur Jésus.

Les disciples s'étant embarqués, seul, il gravit la montagne, et échappe ainsi à ceux qui le cherchaient. Voyez avec quel soin et quelle précaution il fuit et il décline l'honneur de la couronne. C'est un exemple qu'il nous a donné pour que nous en fassions de même ; car ce n'est pas pour lui, mais pour nous, qu'il s'est enfui. Il savait, en effet, combien il est téméraire d'aspirer aux honneurs. Les honneurs sont, de tous les filets où se laisse prendre l'âme et de tous les fardeaux qui peuvent l'accabler, les plus redoutables que je sache, que ce soient des honneurs de puissance et de commandement ou des honneurs de savoir. A peine peut-il arriver que celui qui se plaît dans les dignités ne se trouve en grand péril, ou, ce qui pis est, ne soit déjà précipité au fond de l'abîme. C'est ce que je vais vous démontrer par plusieurs raisons. La première, parce que l'esprit se complaît outre mesure dans l'honneur, et est toujours inquiet, soit de le conserver, soit de l'augmenter. Or, comme dit saint Grégoire (1), « on s'éloigne d'autant plus de l'amour

(1) GREG. *Homil.* 30 *in Evang.*

d'en haut qu'on se plaît à l'amour des choses inférieures. » La seconde, c'est que l'esprit se tend et s'use à avoir des amis obséquieux ou complaisants, dont l'aide et la protection conservent et augmentent les dignités; et il advient que pour plaire à de semblables amis on fait, afin d'obtenir leur concours, une foule de choses contre Dieu et contre la conscience. La troisième, c'est qu'on jalouse ceux qui sont constitués en puissance, qu'on les attaque pour avancer, et qu'ainsi on se laisse aller à la haine et à l'envie. La quatrième, qu'on se croit et qu'on veut être cru digne des distinctions, et qu'ainsi on tombe dans l'exaltation et l'orgueil. Mais, selon la parole de l'Apôtre, « celui qui pense être quelque chose tandis qu'il n'est rien, se séduit lui-même. » Et le Seigneur dit dans son Évangile : « Quand vous auriez fait tout le bien imaginable, dites : Nous sommes des serviteurs inutiles. » Mais quel est l'ambitieux qui tiendrait ce langage? La cinquième, c'est qu'alors on marche, non selon l'esprit, mais selon la chair; car on n'a pas l'âme tournée et ordonnée aux choses du Ciel, mais distraite, vagabonde, dissipée. La sixième et la dernière, c'est que celui qui se laisse prendre à l'appât des honneurs en est tellement séduit, qu'il ne peut plus être rassasié, qu'il lui en faut chaque jour de nouveaux et de plus grands, et que plus il en reçoit, plus il en

désire ; toujours, en effet, il se croit plus éminent et plus digne à ses yeux et aux yeux des autres ; et ainsi il tombe dans l'ambition, qui est le vice le plus détestable, la source et la racine d'une multitude de maux. Sur ce vice odieux il faut entendre saint Bernard (1) : « L'ambition, dit il, est un mal subtil, un poison secret, une peste cachée ; c'est l'auteur de la fraude, c'est la mère de l'hypocrisie, le père de l'envie, l'origine des vices, le foyer des crimes, la rouille des vertus, le ver destructeur de la sainteté, l'aveuglement des cœurs. C'est elle qui des remèdes fait des maladies, et qui engendre la langueur du milieu de la médecine. Combien d'hommes tristement vaincus ce fléau n'a-t-il pas honteusement jetés à terre, tellement que les autres, ignorant le meurtrier caché, tremblaient d'épouvante à cette ruine subite ! Mais qui nourrit ce ver funeste, sinon l'aliénation de l'esprit et l'oubli de la vérité ? Ou bien qui pourrait démasquer ce traître et découvrir ces œuvres de ténèbres, sinon la vérité ? Oui, la vérité ; car c'est elle qui dit : « A quoi « sert à l'homme de gagner tout le monde s'il vient « à se perdre lui-même (2) ? » Et encore : « Les « puissants seront puissamment torturés (3). » C'est

(1) BERN. *Serm.* 6 *sup. Ps.* Qui habitat. — (2) Matth. XVI. — (3) Sap. VI.

elle qui par de continuels avertissements rappelle à l'esprit combien est frivole la consolation de l'ambitieux, combien est terrible le jugement, combien est bref l'usage du pouvoir, combien inconnue est la fin. Aussi, remarquez-le, la troisième tentation du Seigneur fut une tentation d'ambition, quand Satan lui promit tous les royaumes du monde s'il voulait fléchir le genou et l'adorer. Vous le voyez, la voie de l'ambition, c'est l'adoration du diable; c'est à ce prix qu'il procure à ses adorateurs la gloire et les honneurs du monde. » Le même saint ajoute ailleurs (1) : « Oui, nous sommes tous désireux de monter; tous, nous souhaitons l'exaltation; car nous sommes de nobles créatures, et il y a en nous je ne sais quelle hauteur d'esprit qui nous fait aussi aspirer à la grandeur par un appétit naturel. Mais malheur à nous si nous voulons suivre celui qui dit: « Je m'assiérai sur la montagne du témoignage, « aux côtés de l'Aquilon (2)! » Hélas! malheureux, aux côtés de l'Aquilon! Cette montagne est glacée, nous ne t'y suivrons pas; tu n'as que le pouvoir de la concupiscence, et tu te flattes d'avoir celui de l'élévation! Que d'hommes jusques aujourd'hui suivent tes déplorables traces, et combien peu échappent à la tyrannie de la passion de dominer!

(1) BERN. *Serm. 4 de Ascensione Dom.* — (2) Isaiæ XIV.

Qui suivrions-nous donc, infortunés? qui suivrions-nous? Cette montagne n'est-elle pas celle où il monta Ange, et d'où il fut précipité Démon? Et voyez comme, depuis sa chute, dévoré par l'envie, il se tourmente pour séduire l'homme en lui présentant une autre montagne pareille, et lui disant: « Vous serez semblable à des dieux, sachant le « bien et le mal. » Et plus loin : « C'est le désir de la puissance qui a privé l'Ange de son bonheur angélique, et c'est l'appétit de la science qui a dépouillé l'homme de la gloire de l'immortalité. Quelqu'un essaie-t-il de gravir cette montagne de la puissance, combien trouvera-t-il, dites-moi, de contradicteurs et de rivaux qui le chasseront? Que d'obstacles, que de difficultés dans le chemin! Et enfin s'il parvient à conquérir ce qu'il souhaitait, qu'obtiendra-t-il en dernier résultat? « Les puissants seront puissamment tourmentés, dit l'Écriture (1); » cela me suffit, et je puis omettre les sollicitudes présentes, je puis me taire sur les mille maux que l'ambition enfante dans le temps. Cet autre est avide de la science orgueilleuse; combien travaillera-t-il, combien son esprit ne sera-t-il pas inquiet? Et cependant il entendra cette parole : « Si tu ne te brises pas, tu arriveras. » Et son œil demeurera dans le

(1) Sap. VI.

chagrin et l'amertume tant qu'il verra un seul homme à qui il se croie ou à qui on le juge inférieur. Et s'il se gonfle d'orgueil? « Je perdrai, dit le « Seigneur, la sagesse des sages, et je réprouverai « la science des savants (1). » Abrégeons. Vous avez vu, je pense, combien nous devons fuir cette double montagne si nous redoutons la perdition de l'Ange et la chute de l'homme. Monts de Gelboë, que la rosée et la pluie ne tombent jamais sur vous! Que faisons-nous cependant? Nous ne pouvons monter sur ces sommets redoutables, et pourtant nous gardons le désir impétueux de nous élever; qui donc nous enseignera une ascension salutaire, si ce n'est Celui duquel il est écrit : « Parce qu'il est descendu, il a été élevé. » Ah! de crainte que nous ne suivions le conseil ou la trace du séducteur, c'est Celui-là qui doit nous montrer le chemin de la véritable ascension. Or donc, comme il n'y avait personne qui pût monter jusqu'à lui, le Très-Haut est descendu vers nous, et c'est lui qui par sa venue a consacré pour nous une salutaire et douce voie d'ascension. Il est descendu de la montagne de puissance, entouré de la faiblesse de la chair; il est descendu de la montagne de science, et il a plu à Dieu de sauver ceux qui croient par la folie de la

(1) I Cor.; cf. Isaiæ XXIX.

prédication. Qu'y a-t-il, en effet, de plus faible qu'un corps délicat et que des membres enfantins? Qui semble plus ignorant qu'un petit enfant qui ne connaît que le sein de sa mère? Quoi de plus impuissant que celui dont les membres sont percés de clous et dont on peut compter les os? Quoi de plus insensé que celui qui livre son âme à la mort pour payer une dette qu'il n'a pas contractée? Vous voyez combien il était descendu loin de sa puissance et de sa sagesse, puisqu'il s'était anéanti lui-même. Mais aussi il ne pouvait pas en même temps s'élever plus haut sur la montagne de la bonté et mieux exprimer sa tendresse pour nous. Il n'est donc pas étonnant que le Christ s'élève en s'abaissant, puisque les deux autres, l'Ange et l'homme, sont tombés en voulant s'élever. » — « Aussi, dit encore le même saint docteur (1), mes très-chers frères, persévérez dans l'enseignement que vous avez reçu, montez à la sublimité par l'humilité; c'est la route, et il n'y en a pas d'autre. Celui qui marche autrement tombe plutôt qu'il ne monte. C'est l'humilité qui élève et qui exalte, c'est elle seule qui conduit à la vie. » Et plus loin : « O perversité, ô ambition des fils d'Adam! quand il est si difficile de monter et si facile de descendre, ils montent légèrement et ils

(1) *Serm. 2 de Ascens.*

descendent péniblement, toujours ambitieux de ces honneurs et de ces hauts degrés des dignités ecclésiastiques, fardeaux redoutables aux épaules des Anges eux-mêmes! Et pour vous suivre, Seigneur Jésus, à peine s'en trouve-t-il qui se laissent traîner ou qui veuillent marcher dans la voie de vos commandements. » Ainsi parle saint Bernard.

De tout ceci, vous devez voir comment vous pouvez arriver aux véritables honneurs, à savoir par l'humilité, et comment il faut fuir les faux honneurs du monde. Mais il est des hommes qui se flattent et qui se font illusion, qui ambitionnent la science et le pouvoir sous prétexte de gagner plus aisément les âmes et de procurer plus sûrement le salut des autres. Écoutez ce que saint Bernard leur répond (1): « Plût au Ciel que tous ceux qui rentrent ainsi en charge remplissent leur ministère avec autant de fidélité qu'ils s'y sont installés avec confiance! Mais ce sera difficile, pour ne pas dire impossible; la racine amère de l'ambition ne pourra produire les doux fruits de la charité. » Ainsi dit saint Bernard.

Or, pour que vous arriviez à mépriser convenablement les honneurs, il vous faut nécessairement toute la grandeur de la plus excellente des vertus;

(1) *Serm. ad Cleric.*

car, selon la parole de saint Chrysostome, « bien user des dignités, c'est la même chose que de vivre avec une jeune fille de la plus grande beauté, et d'avoir reçu l'ordre de ne jamais jeter sur elle un regard de concupiscence. » Il est donc grand besoin d'une rare fermeté d'âme pour exercer le pouvoir et jouir des honneurs dans la mesure convenable.

CHAPITRE XXXVI

Comment le Seigneur pria sur la montagne, et, en étant descendu, marcha sur les eaux; plusieurs observations touchant l'oraison.

Ainsi que vous l'avez vu dans le chapitre précédent, le Seigneur Jésus força ses disciples à s'embarquer, et lui il gravit la montagne. Achevons maintenant de reproduire ce que le Seigneur fit après le miracle des pains, parce que ces sujets se touchent et que les événements contenus dans cette méditation ont eu lieu simultanément. Je les ai divisés cependant, pour que vous puissiez mieux les comprendre et mieux en tirer les moralités.

Lors donc que les disciples furent sur la barque, il monta sur la montagne, et y demeura en prière jusqu'à la quatrième veille de la nuit, ce qui veut dire que les trois premières parties étaient écoulées, et qu'il n'en restait qu'une. D'où vous pouvez conclure que le Seigneur Jésus passait les nuits en prière; aussi lit-on à plusieurs reprises qu'il y restait longtemps et s'y appliquait avec zèle. Regardez-le donc comme il prie et s'humilie en présence de son Père. Il cherche les lieux solitaires et il s'y rend seul; il se mortifie et soutient de longues veilles. Il intercède pour ses brebis, ce pasteur fidèle; car il ne prie pas pour lui, mais pour nous, comme notre avocat et notre médiateur près de son Père. Il prie aussi pour nous donner l'exemple de la prière. Souvent, en effet, il la recommanda à ses disciples, et il joignit le modèle aux paroles. Et il leur disait comment il faut toujours prier et ne jamais cesser. Afin de leur démontrer combien l'importunité de la prière est efficace pour obtenir ce qu'on demande, il leur proposait la parabole du Juge et de la Veuve, telle qu'on la retrouve dans saint Luc (1). Il les exhortait à avoir confiance dans l'exaucement de leurs vœux, en disant : « Demandez, et il vous sera donné. » Puis il leur pro-

(1) Luc. XVIII.

posait cet autre exemple de l'ami qui par son importunité se fait prêter par son ami les pains dont il a besoin, ainsi qu'on le voit également dans saint Luc (1).

Or tout ce que le Seigneur disait de cette manière, c'était pour nous recommander la vertu d'oraison. Car cette vertu est inestimable, et elle suffit à obtenir tous les biens et à écarter tous les maux. Voulez-vous supporter patiemment l'adversité, soyez homme de prière. Voulez-vous surmonter les tentations et les tribulations, soyez homme de prière. Voulez-vous briser vos affections déréglées, soyez homme de prière. Voulez-vous connaître les ruses de Satan et éviter ses séductions, soyez homme de prière. Voulez-vous vivre heureusement dans les œuvres de Dieu et marcher dans la voie du travail et de la souffrance, soyez homme de prière. Voulez-vous vous exercer à la vie spirituelle et ne pas tenir compte de la chair dans vos désirs, soyez homme de prière. Voulez-vous mettre en fuite les vains bourdons des pensées légères, soyez homme de prière. Voulez-vous réchauffer et fortifier votre âme de saintes et bonnes pensées, de pieux désirs, de ferveur et de dévotion, soyez homme de prière. Voulez-vous affermir votre cœur dans un esprit de

(1) Luc. XI.

courage et dans un propos délibéré de plaire à Dieu, soyez homme de prière. Enfin, voulez-vous extirper vos défauts et vous remplir de vertus, soyez homme de prière. C'est par la prière, en effet, que l'on reçoit cette onction de l'Esprit-Saint qui enseigne tout à l'âme. Voulez-vous monter jusqu'à la contemplation et jouir des embrassements du divin Époux, soyez homme de prière. C'est, en effet, par l'exercice de l'oraison qu'on arrive à la contemplation et à la jouissance des célestes délices. Vous voyez quelle est la vertu et la puissance de la prière. Je pourrais apporter, à l'appui de tout ce que je viens de dire, des preuves tirées de l'Écriture sainte; je me contenterai, et ce sera un argument assez efficace, de vous rappeler ce que nous voyons et ce que nous entendons dans notre expérience de chaque jour, à savoir que les personnes les plus simples et les plus illettrées obtiennent par la vertu de l'oraison tout ce que j'ai énuméré, et de plus grandes grâces encore. Tous ceux donc qui veulent imiter le Christ, et surtout les religieux qui ont le temps de s'y livrer davantage, doivent s'adonner beaucoup à la prière. Aussi je vous exhorte et je vous recommande le plus instamment que je puis de faire de l'oraison votre principal exercice; et je souhaite que rien, sauf seulement les soins nécessaires, ne vous charme plus que la prière; rien, en effet, ne doit vous être

plus agréable que de converser avec Dieu, et c'est ce qui a lieu dans la prière.

Et pour que vous receviez des exhortations plus puissantes que les miennes, écoutez les délicieuses paroles de saint Bernard sur cette matière (1) : « Ceux, dit-il, pour qui l'oraison fréquente est une habitude, ont éprouvé ce que je dis. Souvent nous approchons de l'autel le cœur tiède et sec : nous nous appliquons à la prière, nous persistons, et tout à coup la grâce se répand sur nous, notre poitrine se dilate, les eaux bienfaisantes de la piété inondent nos entrailles, et si on voulait exprimer le lait de la douceur que nous avons ressenti, nos mamelles ne tarderaient pas à couler avec abondance. » Le même saint dit ailleurs (2) : « Toutes les fois que je parle de la prière, il me semble que j'entends dans mon cœur ces mots de la pensée humaine : Pourquoi, bien que nous ne cessions pas de prier, à peine quelqu'un de nous paraît-il ressentir le fruit de sa prière? Tels nous commençons à prier, tels nous semblons devoir finir; personne ne nous répond, personne ne nous donne rien. Et moi je vous dis : Suivez plutôt le jugement de la foi que votre propre expérience; car la foi est infaillible, et votre expé-

(1) BERN. *Serm.* 9 *super Cant.* — (2) *Serm.* 5 *de Quadrag.*

rience est trompeuse. Quelle est donc cette infaillibilité de la foi, sinon la promesse du Fils de Dieu lui-même, quand il dit : « Tout ce que vous aurez « demandé dans vos prières, croyez que cela vous « arrivera et vous sera accordé (1)? » Mes frères, que nul d'entre vous ne mésestime sa prière. Je vous le dis, Celui à qui nous l'adressons ne la dédaigne pas. Avant qu'elle soit sortie de nos lèvres, il la fait inscrire sur son livre. Et nous pouvons espérer indubitablement qu'il nous donnera de deux choses l'une : ou ce que nous lui demandons, ou ce qu'il sait nous être plus utile. Nous-mêmes, en effet, nous ne savons pas ce qu'il faut que nous demandions; mais le Seigneur a pitié de notre ignorance, et recevant notre prière avec bienveillance, ce qui ne nous est nullement utile ou ce qu'il n'est pas nécessaire de nous donner sitôt, il ne nous l'accorde pas. Cependant l'oraison ne sera jamais infructueuse, si nous agissons ainsi que nous en avertit le Psalmiste : « Réjouissez-vous dans le Seigneur, « et il vous accordera les demandes de votre « cœur (2). » Saint Bernard ajoute plus loin : « Mais remarquez que David a dit : Les demandes de votre cœur, celles qu'approuve le jugement de la droite raison. Ne vous préoccupez donc pas; laissez-

(1) Marc. XI. — (2) Ps. XXXVI.

vous aller en actions de grâces de tout l'élan de votre affection, puisque votre Dieu a de vous une si grande sollicitude, que, si vous venez à lui demander ce qui vous est inutile, il ne vous exaucera pas sur ce point, mais il le changera en un don meilleur, tout comme le père selon la chair, qui donne volontiers du pain à son enfant qui lui en demande, mais qui lui refuse un couteau, parce qu'il ne pense pas que ce couteau lui soit nécessaire, et qui de plus lui rompt lui-même le pain qu'il lui a donné. Maintenant les demandes du cœur sont de trois sortes, hors desquelles je ne vois rien qu'un élu puisse implorer. Deux ont rapport au temps : ce sont les biens du corps et les biens de l'âme; la troisième est la béatitude de la vie éternelle. Et ne vous étonnez pas que je vous conseille de demander à Dieu les biens du corps; car ce qui regarde le corps lui appartient comme ce qui regarde l'esprit. Ce qu'il faut donc lui demander et espérer de lui, c'est qu'il nous assure ce qui nous est nécessaire pour vivre à son service. Mais c'est surtout pour les nécessités de l'âme qu'il faut prier, et plus fréquemment et plus ardemment, afin d'obtenir la grâce de Dieu et les vertus de l'âme. De même aussi faut-il prier avec toute la ferveur de notre piété et de nos désirs pour la vie éternelle; car c'est là que sera la parfaite et absolue béatitude de l'âme et du corps. » Et plus bas il dit encore : « Que

la prière pour les biens temporels soit restreinte au seul nécessaire. Que la prière relative aux vertus soit exempte de toute impureté et dirigée selon le bon plaisir de Dieu. Que celle qui regarde la vie éternelle soit faite en toute humilité et uniquement en vue de la miséricorde divine. » Le même saint ajoute ailleurs (1) : « Celui qui veut prier doit observer non-seulement le lieu, mais le temps. Le temps des fêtes est plus convenable et plus commode, surtout lorsque le calme de la nuit fait régner un profond silence; alors la prère s'exhale plus libre et plus pure. « Levez-vous au commencement « de votre veille, et répandez votre cœur comme « l'eau devant le Seigneur votre Dieu, » dit l'Écriture. Avec quelle tranquillité la prière s'élève, pendant la nuit, en la seule présence de Dieu et de son Ange saint, qui la reçoit pour la lui présenter sur l'autel sublime du ciel ! Comme elle est limpide et gracieuse! Comme elle est en quelque sorte colorée d'une pudique rougeur! Comme elle est sereine et calme! comme aucun bruit et aucun cri ne la troublent intérieurement! Enfin, comme elle est pure et sincère, lorsqu'elle est dégagée de la poussière des terrestres sollicitudes, et qu'elle n'est tentée ni par l'adulation ni par la vaine louange de la multitude!

(1) *Serm. 86 sup. Cant.*

Ainsi l'Épouse ne se levait pas avec moins de mystère et de pudeur pour aller chercher le secret de la nuit et le secret de sa demeure, et pour y prier, c'est-à-dire chercher le Verbe; car c'est tout un. Et vous, vous ne priez pas bien, si en priant vous cherchez quelque chose autre que le Verbe ou hors du Verbe. Toutes choses, en effet, sont en lui. En lui sont les remèdes des blessures, le soulagement des nécessités, la réparation des défauts, l'abondance des biens, en un mot, tout ce qui est convenable ou nécessaire à chacun. C'est donc en vain que l'on demanderait quoi que ce soit hors du Verbe, puisqu'il est tout. Et en effet, quand même nous demandons des biens temporels qui nous sont nécessaires, si le Verbe est notre but, ainsi que cela doit être, ce ne sont pas ces biens, c'est plutôt lui-même que nous cherchons, puisque nous ne les sollicitons qu'à cause de lui. » Ainsi dit saint Bernard. Vous venez d'entendre les admirables paroles de ce grand maître de la contemplation, de cet illustre Bernard, qui goûtait si délicieusement les charmes de l'oraison. Réfléchissez-y et savourez-les à votre aise. Pour moi, j'inscris d'autant plus volontiers ces citations dans cet Opuscule, que non-seulement elles sont essentiellement spirituelles et qu'elles pénètrent le cœur, mais qu'elles sont pleines de beauté, et qu'elles excitent puissamment au service de Dieu.

Saint Bernard, en effet, fut doué d'une grande éloquence, rempli de la sagesse du Saint-Esprit et d'une éminente sainteté; et si je le présente fréquemment à votre admiration, c'est que je souhaite ardemment que vous l'imitiez et que vous mettiez en pratique ses avis et ses préceptes.

Mais revenons au Seigneur Jésus. Or donc, pendant qu'il était à prier sur la montagne, ses disciples étaient sur la mer, cruellement affligés et inquiets; car le vent leur était contraire, et le navire était battu par les flots et par la tempête. Considérez-les donc et compatissez à leur situation, parce qu'ils sont en grande anxiété et en grande tribulation. L'orage les assaillit; le temps est noir, il fait nuit, et ils sont loin du Seigneur. A la quatrième veille de la nuit, le Seigneur descendit de la montagne, et, marchant sur les eaux, il s'approcha d'eux. Regardez-le, je vous en conjure, et voyez comme, fatigué d'une longue veille et d'une longue oraison, il descend seul, la nuit, de cette montagne abrupte et pierreuse, les pieds nus; et ensuite comme il marche sur la mer à pied ferme, de même que s'il était sur terre. La création a reconnu son Créateur. Lorsqu'il approcha du vaisseau, les disciples, effrayés, jetèrent des cris, croyant que c'était un fantôme; mais le très-doux Jésus, ne voulant pas les laisser dans la crainte, les rassura en leur

disant : « C'est moi, ne craignez pas (1)! » Et aussitôt Pierre, plein de confiance en la puissance du Seigneur, se mit, d'après son ordre, à marcher aussi sur la mer. Puis bientôt, ayant chancelé, il commença à enfoncer; mais la main du Seigneur le retint et l'empêcha d'être submergé. La Glose dit à cet endroit : « Jésus le fait marcher sur la mer pour montrer sa divine puissance; il le fait enfoncer pour qu'il n'oublie par sa faiblesse, qu'il ne se croie pas semblable à Dieu, et qu'il ne s'enorgueillisse pas. » Le Seigneur entra ensuite dans la barque, et la tempête cessa, et tout fut apaisé. Alors les disciples le reçurent avec révérence, se réjouirent vivement et demeurèrent en grand repos. Considérez donc et le maître et les disciples en ces circonstances, parce qu'elles sont souverainement belles et pieuses.

De plus, vous pouvez tirer de ce fait la conséquence morale que chaque jour le Seigneur agit spirituellement ainsi avec nous; il souffre et il permet que ses élus soient affligés dans ce monde intérieurement et extérieurement, parce qu'il flagelle tous ceux qu'il adopte pour ses enfants. » Ceux qui sont hors de la portée de ces épreuves, dit, en effet, l'Apôtre (2), ne sont pas ses fils; ce sont

(1) Matth. XIV. — (2) Hebr. XII.

des adultères. Or il nous est utile d'être affligés et livrés aux tribulations ici-bas, car c'est une école pour nous; c'est là que nous acquérons les vertus et que nous les conservons quand nous les avons acquises; et ce qui vaut encore mieux, c'est de là que nous attendons les récompenses futures et éternelles. Aussi ne devons-nous pas être abattus par elles ou les souffrir avec impatience; mais, au contraire, il nous faut les désirer et les aimer. Maintenant, comme l'utilité des tribulations, tout immense qu'elle est, est méconnue par beaucoup de personnes, et que pour cela ces épreuves leur paraissent pénibles et insupportables, afin de vous instruire à les souffrir avec patience, je vais vous apporter, selon ma coutume, l'autorité des paroles de saint Bernard, qui s'exprime ainsi (1) : « La tribulation utile est celle qui opère la sanctification et conduit à la gloire. « Je suis avec lui, dit le Psal« miste, dans sa tribulation. » Ah! rendons grâces au Père des miséricordes qui est avec nous dans la tribulation, et qui nous console dans tous nos chagrins. Car, je l'ai dit, c'est une chose nécessaire que la tribulation qui se tourne en gloire et se change en joie; joie éternelle que personne ne nous enlèvera, joie abondante, joie parfaite; c'est une

(1) *Serm.* 17 *sup Ps.* Qui habitat.

chose nécessaire, et cette nécessité nous procure la couronne immortelle. Ne la méprisons pas, mes frères; c'est une faible semence; mais un fruit sublime doit en sortir. C'est le grain de sénevé souvent insipide, amer peut-être; ne considérons pas ce qui paraît en lui, mais ce qui y est invisiblement caché. Ce qui paraît c'est le temps, ce qui ne paraît pas c'est l'éternité. » Et plus bas : « Le Seigneur dit : « Je suis dans la tribulation avec lui; » et moi je ne chercherai pas d'autre mérite que la tribulation. Car il est bon de s'attacher à Dieu; bien plus, je placerai en lui mon espérance, parce que « je l'en-« lèverai, dit-il, et je le glorifierai, puisque je par-« tage sa tribulation ». — « Mes délices, ajoute-t-il, « sont d'être avec les enfants des hommes. » Il est descendu du ciel pour être tout près de ceux qui sont affligés dans le cœur, pour être avec nous dans nos chagrins; et un jour viendra où nous serons ravis sur les nuées du ciel au-devant du Christ, et nous serons éternellement avec Dieu, si toutefois nous avons soin de le garder sans cesse avec nous en cette vie. O Seigneur, il m'est plus doux d'être affligé, pourvu que vous soyez avec moi, que de régner sans vous, que de faire des festins sans vous, que d'être glorifié sans vous. Le fourneau éprouve les vases du potier, et la tentation du chagrin éprouve les justes. Que craignons-nous?

Qu'hésitons-nous? Pourquoi fuyons-nous cette fournaise? Le feu sévit, mais le Seigneur est avec nous dans l'épreuve. Et si Dieu est avec nous, qui sera contre nous? S'il nous enlève, qui nous enlèvera de sa main? S'il nous glorifie, qui nous humiliera? » Et encore (1). « Nous sommes glorifiés non-seulement dans l'espérance, mais dans l'affliction. « Je « me glorifierai volontiers, dit l'Apôtre, dans mes « infirmités; pour que la vertu du Christ habite en « moi. » Qu'elle est désirable cette infirmité qui est compensée par la vertu du Christ! Qui donc me donnera non-seulement d'être rendu infirme, mais d'être abandonné, mais de défaillir de moi-même, pour que je sois affermi par la force du Dieu des vertus? Car la force est puisée dans la faiblesse, comme ajoute l'Apôtre plus loin : « Quand je suis affaibli, c'est alors que je suis fort et puissant. » Et c'est aussi pour cela que l'Épouse nomme son bien-aimé, non pas un faisceau, mais un petit bouquet de myrrhe, parce que l'amour rend léger tout ce qui est douleur ou peine. Oh! oui, bien léger est ce bouquet de myrrhe, puisqu'il est ce petit enfant qui nous est né; bien léger, puisque les souffrances de ce temps ne peuvent être mises en comparaison avec la gloire qui sera un jour révélée en nous. Car un

(1) BERN. *Serm.* 25 *sup. Cant.*

jour ce qui est maintenant un petit bouquet de myrrhe sera un immense monceau de gloire. N'est-ce pas ce petit faisceau dont le joug est doux et dont le poids est léger? Non pas qu'il soit léger en soi-même et que l'amertume de la mort soit une douleur légère, mais il est léger cependant pour celui qui aime. » Saint Bernard dit ensuite sur le verset *A sagitta* : « Si nous considérons ce grand et majestueux corps de l'Église, nous apercevrons aisément que, parmi ses membres, les hommes spirituels sont beaucoup plus fréquemment attaqués que les hommes charnels. C'est l'œuvre de la malice orgueilleuse et haineuse qui frappe les plus parfaits, selon la parole du Prophète : « Sa proie est tout ce « qu'il y a de plus choisi. » C'est son œuvre, et cependant cette œuvre ne s'accomplit pas sans un certain discernement de la sagesse divine, qui ne permet pas que les moins parfaits soient tentés au-dessus de leurs forces, qui fait ainsi sortir un avantage de toutes les tentations, et qui prépare aux plus parfaits non-seulement de plus glorieux, mais de plus nombreux triomphes. » Et plus loin : « Notre ennemi cherche avec beaucoup d'adresse et d'habileté à nous blesser plutôt la droite que la gauche, et il s'efforce de nous ravir la vie du cœur bien plus que la vie du corps. » Et au-dessous : « Or il faut résister avec plus d'énergie là où la nécessité

est plus pressante, où se porte tout l'effort de la guerre, où réside toute la puissance de la lutte. Car c'est de là que doit nous venir, vaincus, une ignominieuse captivité; vainqueurs, une gloire triomphante. » Et ailleurs : « Enfin la grâce et la miséricorde de Dieu envers ses serviteurs, et ses égards pour ses élus sont tels, que, paraissant abandonner la défense de leur gauche, il se place à leur droite comme un protecteur armé et assidu. Ce qu'atteste le Prophète (1), en disant : « Je vois mon Seigneur « toujours en ma présence, et il est à ma droite, « afin que je ne sois pas ébranlé. » Et plus loin : « Puissiez-vous être toujours à mes côtés, ô bon Jésus, puissiez-vous toujours tenir ma main droite ! Car je sais et je suis certain que nulle adversité ne m'abattra si nulle iniquité ne me domine. Que ma gauche soit frappée et déchirée, qu'elle soit injuriée, qu'elle soit couverte d'opprobres; je m'y expose volontiers, pourvu que vous me gardiez, que vous étendiez votre protection sur ma droite. » Le même docteur dit également (2) : « Autre chose est pour l'âme d'être conduite par la force; autre chose, d'être guidée par la sagesse; autre chose, d'être dominée par la vertu; autre chose, d'être ravie dans les délices. En effet, bien que la sagesse soit puis-

(1) Ps. XV. — (2) BERN. *Serm.* 85 *sup. Cant.*

sante et la vertu délicieuse, cependant, pour rendre à chaque terme sa propre signification, la vigueur représente la force, la tranquillité et la sagesse avec une certaine suavité spirituelle. C'est cette sagesse, je pense, que l'Apôtre a voulu désigner quand, après de nombreuses exhortations à la vertu, il ajoute que la Sagesse est dans la douceur de l'Esprit-Saint. Aussi résister et repousser la force par la force (deux choses qui sont le propre de la vertu), c'est un honneur sans doute, mais c'est une peine et un travail. En effet, ce n'est pas la même chose de défendre laborieusement son honneur et de le posséder tranquillement; ce n'est pas la même chose d'obéir à la vertu ou d'en jouir. Tout ce qu'opère péniblement la vertu, la sagesse en jouit; ce que la sagesse règle et dispose, la vertu le maintient et l'exécute. « Écrivez les préceptes de la sagesse dans votre loisir, » dit le Sage (1); donc le loisir de la sagesse, ce sont les affaires; et plus elle a de loisir, plus elle est active, plus elle s'exerce. La vertu qui sort de la région d'activité est plus brillante, et elle est d'autant plus admirable qu'elle est plus laborieuse. Il me semble qu'on ne serait pas hors de la vérité si l'on définissait la Sagesse : l'amour de la vertu. Car là où il y a amour, il n'y a plus de peine,

(1) Eccli. XXXVIII.

il n'y a que douce saveur. Peut-être même la Sagesse tire-t-elle son nom de saveur, comme si elle était une sorte d'accessoire et de condiment qui rend la vertu savoureuse, de rude et de fade qu'elle paraissait souvent. Aussi ne trouverais-je pas mal qu'on appelât la Sagesse : la saveur du bien. » Et plus loin : « C'est donc l'affaire de la vertu de soutenir vaillamment les tribulations ; c'est l'affaire de la sagesse de se réjouir au milieu d'elles. Réconforter votre cœur et attendre le Seigneur, c'est de la vertu ; voir et goûter combien le Seigneur est doux, c'est de la sagesse. Et pour désigner chacun de ces biens par ses attributs particuliers, la modération de l'âme prouve la sagesse, la constance montre l'homme de vertu. C'est avec raison que la sagesse ne vient qu'après la vertu, parce que la vertu est le seul fondement solide sur lequel la sagesse puisse bâtir sa demeure. » — « Heureux, dit ailleurs ce grand saint (1), heureux celui qui règle les souffrances de son cœur selon la justice, de manière à souffrir ses douleurs pour le Fils de Dieu, et de façon que le murmure ne se trouve pas dans son cœur, mais que l'action de grâces et les paroles de louanges soient en sa bouche ! Celui qui s'élève

(1) BERN. *Serm. de Passione Dom. in feria 4 hebdom. pœnosæ.*



ainsi lui-même fait comme le paralytique : il prend son lit et s'en va dans sa demeure. Notre lit, en effet, c'est notre corps, sur lequel nous étions étendus et languissants, asservis par nos désirs et nos concupiscences. Nous le prenons sur nos épaules, quand nous le forçons d'obéir à l'Esprit. » Et ailleurs : « Il est vraiment multiple, cet Esprit d'en haut qui souffle de tant de manières sur les hommes qu'il n'y en a pas un qui puisse se soustraire à sa chaleur. Il se donnera à eux pour l'usage de la vie, pour les miracles, pour le salut, pour l'assistance, pour la consolation, pour la ferveur. Dans l'usage ordinaire de la vie, il accorde avec une égale profusion toutes sortes de bienfaits aux bons et aux méchants, aux dignes et aux indignes, tellement qu'il ne paraît même pas se renfermer dans les limites du discernement. Aussi, bien ingrat est celui qui ne voit pas dans ces dons les bienfaits de l'Esprit. Quant aux miracles, il est présent dans les signes, dans les prodiges et dans toutes les merveilles qu'il opère par les mains de ceux qu'il choisit. C'est lui qui a fait les miracles antiques pour édifier dans le présent la foi au passé. Mais comme il n'accorde cette grâce que pour des nécessités toutes particulières, il se répand d'une autre façon et

(1) Bern. *Serm.* 3 *de Pentec.*

opère le salut; ce qui arrive quand nous revenons de tout notre cœur vers le Seigneur notre Dieu. Ensuite il nous prête assistance chaque fois qu'il aide notre faiblesse dans nos luttes. Lorsqu'il témoigne à notre esprit que nous sommes vraiment les enfants de Dieu, cette inspiration est son œuvre de consolation. Enfin il donne la ferveur quand, soufflant avec plus de véhémence dans l'âme des parfaits, il y allume le feu ardent de l'amour, de manière que nous nous glorifiions non-seulement dans l'espoir de la gloire des enfants de Dieu, mais même dans les afflictions, estimant glorieuses les injures, nous réjouissannt des opprobres et nous exaltant au milieu des mépris. Le don du salut est, si je ne me trompe, accordé à tous; mais il n'en est pas de même de la faveur. Il y en a bien peu qui s'appliquent à la posséder. Nous demeurons dans nos fers, et nous ne voulons pas respirer l'air de cette liberté, nous n'y aspirons même pas. » Ainsi parle saint Bernard. Vous voyez par quelles admirables et nombreuses raisons cet éloquent docteur nous prouve combien les tribulations nous sont avantageuses.

Ne vous étonnez donc pas maintenant si le Seigneur permettait que ses disciples, qu'il aimait si tendrement, fussent battus par la tempête; il savait que c'était pour leur avantage. Nous voyons, en

effet, dans plusieurs endroits que souvent leur barque est ballottée par les flots et par les vents contraires, mais jamais elle n'est submergée. Efforcez-vous donc, conformément à ces préceptes, d'affermir votre cœur et de le disposer à accepter patiemment et avec joie toutes les adversités et tous les déplaisirs qui peuvent vous arriver; et exercez-vous à la vie spirituelle de manière à acquérir cette ferveur qui vous fera désirer l'affliction pour l'amour du Seigneur Jésus, lequel vous a si excellemment montré en lui et dans les siens cette voie élevée qu'il a suivie lui-même.

CHAPITRE XXXVII

DE LA CHANANÉENNE. — Preuve notable que nos Anges nous servent fidèlement.

Comme le Seigneur Jésus, au milieu des travaux de sa prédication, parcourait les campagnes et guérissait les malades, il vint vers lui une femme chananéenne, c'est-à-dire de la terre de Chanaan, qui était aux Gentils et non aux Juifs, et elle le pria de

délivrer sa fille, qui était possédée du démon; car elle avait foi en lui. Or le Seigneur ne lui répondant pas, elle insistait et le suppliait en criant et en lui demandant miséricorde; tellement que les disciples priaient aussi pour elle. Enfin le Seigneur lui ayant dit « qu'il ne fallait pas donner aux chiens le pain des enfants », elle s'humilia profondément et lui demanda de lui laisser, comme aux chiens, « ramasser les miettes de la table; » et ainsi elle mérita d'être exaucée.

Considérez le Seigneur et ses disciples en cette occurrence, selon les observations générales que je vous ai faites plus haut. De plus, regardez les vertus de cette femme et tournez-les à votre profit. Il y en a trois principales : la première fut la foi, foi vive et ardente, puisqu'elle s'étendait jusqu'à la guérison de sa fille, et qu'elle obtint d'être appréciée par le Seigneur. La seconde fut la persévérance dans la prière, et non-seulement la persévérance, mais l'importunité. Or c'est cette importunité qui plaît à Dieu et qu'il recommande, ainsi que nous l'avons vu dans les précédents chapitres. La troisième fut une humilité profonde; car d'abord elle ne refusa pas le nom de chien et ne se jugea pas digne d'être placée parmi les enfants ni de recevoir un morceau de pain entier, mais elle se contenta de solliciter quelques miettes. Aussi

est-ce parce qu'elle s'humilia beaucoup qu'elle obtint ce qu'elle demandait. Vous aussi, si vous persévérez dans votre prière en toute pureté, fidélité et sincérité de cœur, si vous vous humiliez devant Dieu, vous jugeant indigne de toute faveur, croyez-le fermement, vous obtiendrez tout ce que vous aurez demandé. Et de même que les Apôtres ont prié pour la Chananéenne, de même votre Ange priera pour vous, et il offrira votre oraison au Seigneur. A ce sujet, écoutez saint Bernard (1): « Mon âme soupirait sans cesse, elle priait sans relâche; et elle se consumait de désir, quand son bien-aimé, si vivement désiré, eut pitié d'elle et se présenta; aussi peut-elle par sa propre expérience dire avec Jérémie (2): « Vous êtes bon, Seigneur, pour ceux qui vous désirent et pour « l'âme qui vous cherche. » Et son Ange, qui est un des compagnons de l'Époux, avait été envoyé comme ministre et comme ambassadeur de cette secrète et muette visite. Voyez donc combien alors cet Ange triomphe, combien il se réjouit, combien il partage mes délices, et comme, se tournant vers le Seigneur, il lui dit : « Je vous rends grâces, Dieu « de majesté, parce que vous lui avez accordé le « désir de son cœur et que vous ne l'avez pas

(1) Bern. *Serm.* 31 *sup. Cant.* — (2) Thren. III.

« privé du souhait de ses lèvres (1). » C'est lui aussi qui, poursuivant assidu de l'âme, ne cesse de la solliciter en tous lieux et de lui adresser ses continuelles inspirations, disant : « Plaisez-vous « avec le Seigneur, et il comblera les vœux de « votre cœur (2). » Ou bien : « Attendez le Sei- « gneur et gardez sa voie (3). » Ou : « S'il tarde, « attendez-le, parce qu'il va venir et qu'il ne tar- « dera pas (4). » Puis il parle au Seigneur. « De « même que le cerf aspire à l'eau des fontaines, « dit-il, de même cette âme vous désire, ô mon « Dieu. Elle vous a désiré pendant la nuit, et « votre esprit est dans ses entrailles. Elle a veillé « dès le matin en vous attendant (5). » Et encore : « Tout le jour elle a tendu les mains vers vous. « Recevez-la, puisqu'elle crie après vous. Tour- « nez-vous un peu et soyez accessible. Regardez « du haut du ciel, et voyez-la toute désolée. » Ainsi ce fidèle paranymphe, confident et non jaloux de ce mutuel amour, cherche la gloire de Dieu et non la sienne. Il court du bien-aimé à la bien-aimée, offrant les vœux de l'une, reportant les présents de l'autre, animant la seconde, apaisant le premier. De temps en temps, mais rare-

(1) Ps. XX. — (2) *Ibid.*, XXXVI. — (3) *Ibid.* — (4) Habac. II. — (5) Ps. XLI et LXXXVII.

ment, il les réunit ensemble, ravissant l'une ou ramenant l'autre. Aussi bien, il est de la maison d'en haut, il est connu au palais céleste, et il ne craint pas d'être repoussé, et chaque soir il contemple la face du Père. » Ainsi dit saint Bernard.

Vous voyez avec quelle fidélité les Anges nous servent; ce qui, au reste, me fournit l'occasion de vous parler encore d'eux sous un autre rapport. Je veux, en effet, que vous sachiez que nous devons avoir à leur égard la plus grande révérence; que nous sommes tenus de les louer, de les honorer et de leur rendre grâces tous les jours, et qu'en leur présence (ils sont toujours avec nous) nous ne devons rien faire, ni dire, ni penser de honteux ou d'illicite. Saint Bernard nous le recommande expressément quand il dit sur le psaume *Qui habitat* (1) : « Il a ordonné à ses Anges de vous garder « dans toutes vos voies. » Que cette parole doit vous commander de respect, vous inspirer de dévotion, vous donner de confiance! Respect pour leur présence, dévotion pour leur bonté, confiance pour leur protection. Marchez en assurance, puisque les Anges sont là pour garder vos voies, comme il leur a été ordonné. Dans tout lieu, dans

(1) *Serm.* 12 *sup. Psalm.* Qui habitat.

toute retraite, ayez révérence pour votre Ange, et ne faites pas devant lui ce que vous n'oseriez faire à mes yeux. » Et plus loin : « Les Anges sont là non-seulement avec vous, mais pour vous. Ils sont présents pour vous protéger, présents pour vous servir. Que rendrez-vous au Seigneur pour tout ce qu'il vous a donné? A lui tout honneur et toute gloire, à lui seul! Pourquoi à lui seul? Parce que c'est lui qui a tout ordonné, et que tout don excellent ne vient que de lui. Néanmoins, puisque ceux à qui il a donné ses ordres lui obéissent avec tant d'amour et nous aident en de si grands besoins, nous ne devons donc pas être toujours ingrats. Soyons donc reconnaissants; soyons pleins de dévotion pour ces gardiens admirables; rendons-leur amour pour amour, et honorons-les autant que nous le pouvons et autant que nous le devons. » Ainsi s'exprime saint Bernard.

Tout ce que vous venez de lire vous enseigne la puissance et la bonté des Anges, et la vertu de la prière. Appliquez-vous à celle-ci, et témoignez à ceux-là votre respect autant qu'il sera en vous.

CHAPITRE XXXVIII

Comment quelques-uns furent scandalisés des paroles du Seigneur.

Ne vous étonnez pas si parfois des scandales naissent de nos actions et de nos paroles, quoiqu'elles soient bonnes et fidèles en elles-mêmes, puisqu'il en est arrivé de même plusieurs fois au Seigneur, lequel ne pouvait pas se tromper. Un jour donc que les Pharisiens lui avaient demandé pourquoi ses disciples ne se lavaient pas les mains quand ils mangeaient, le Seigneur, les reprenant sévèrement, leur reprocha de chercher la pureté extérieure et non pas la pureté intérieure (1). Ils s'en scandalisèrent; mais le Seigneur n'y prit point garde. Une autre fois, comme il enseignait dans la synagogue, quelques-uns de ses disciples trop charnels, ne comprenant pas son langage spirituel, le quittèrent. Il dit alors aux douze : « Et vous, voulez-vous aussi vous en aller (2)? » Pierre répondit pour lui et pour les autres : « Seigneur, à qui

(1) Matth. xv; Marc. vii. — (2) Joan. vi.

irions-nous? Vous avez les paroles de la vie éternelle. « Considérez-le dans ces circonstances et autres semblables, comme il parle avec puissance, et comme il enseigne la vérité sans se soucier de scandaliser les méchants ou les ignorants. Et remarquez premièrement que nous ne devons pas nous écarter de la vertu de justice par la crainte de scandaliser les autres. Secondement, que nous devons avoir plus de soin de la pureté intérieure que de la pureté extérieure. C'est au reste ce que le Seigneur a dit plus expressément encore dans saint Luc (1) : à savoir, que nous devons vivre spirituellement, de façon que les paroles du Seigneur ne nous paraissent pas étranges comme à ces disciples qui, au rapport de saint Jean, ne purent entendre dire à Jésus : « Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme, etc. (2), » et qui se retirèrent. Reconnaissons, au contraire, que Jésus a les paroles de la vie éternelle, afin de pouvoir l'imiter parfaitement comme les douze.

(1) Luc. II.

(2) Joan. VI. — Nous rétablissons dans son entier les paroles de l'Évangéliste : « En vérité, en vérité je vous le dis : Si vous ne mangez pas la chair du Fils de l'homme et si vous ne buvez pas son sang, vous n'aurez pas la vie en vous. Celui qui mange ma chair et boit mon sang a la vie éternelle, et je le ressusciterai au dernier jour ; car ma chair est vraiment nourriture, et mon sang est vraiment breuvage. »

CHAPITRE XXXIX

De la récompense de ceux qui abandonnent tout.

Le prudent et fidèle disciple Simon Pierre ayant demandé un jour au Seigneur Jésus, en son nom et en celui de ses compagnons, quelle serait leur récompense, le Seigneur lui répondit entre autres choses que « tous ceux qui abandonneraient les biens temporels pour le suivre en recevraient le centuple dans ce monde, et auraient la vie éternelle dans l'avenir (1) ». Remarquez bien cette récompense, remplissez-vous d'une sainte joie, et rendez de tout votre cœur grâces au Seigneur, qui vous a engagé dans une entreprise telle, que vous y gagnez ici-bas cent pour un, et par-dessus la vie éternelle. Or ce gain au centuple regarde les biens spirituels, et non les choses corporelles; c'est la consolation intérieure, ce sont les vertus que nous connaissons par notre propre expérience bien plus encore que par la doctrine. En effet, quand l'âme goûte les parfums de la pauvreté, les charmes de

(1) Matth. IX.

la chasteté, de la patience et des autres vertus, et y prend ses délices, ne vous semble-t-elle pas être récompensée au centuple? Et si elle monte plus haut, si elle obtient les visites de l'Époux et se glorifie de sa présence, ne reçoit-elle pas alors mille fois plus que ne valaient et que ne vaudront jamais, quelles qu'elles soient, les choses qu'elle a abandonnées pour lui? Vous voyez donc que la Vérité vous dit vrai et ne vous trompe pas quand elle garantit et accorde à l'âme pieuse et fidèle le centuple en ce monde non-seulement une fois, mais très-souvent, et quand elle la pénètre de façon à lui faire regarder tout ce qu'elle a abandonné et le monde entier lui-même comme un vil fumier, en comparaison du gain que lui apporte la présence de son divin Époux. Mais pour que vous soyez mieux édifié sur cette restitution au centuple, entendez ce qu'enseigne saint Bernard (1): « Si un homme du siècle venait me dire : Montrez-moi le centuple que vous me promettez, et volontiers j'abandonnerai tout; je lui répondrais : Qu'ai-je à vous montrer? La foi ne trouve pas de mérite là où la raison humaine apporte ses preuves. Est-ce que vous ajouteriez plutôt créance à un homme qui vous mon-

(1) BERN. *in Declam. sup.* Ecce nos reliq. omnia, *ex* Matth. XIX.

trerait l'effet qu'à la Vérité elle-même qui vous fait la promesse? Inutile de scruter votre livre de compte : si vous ne croyez pas, vous ne comprendrez pas. C'est une manne cachée qui, dans l'Apocalypse de saint Jean, est promise au vainqueur; c'est un nom nouveau que personne ne connaît, excepté celui qui le reçoit. » Et plus loin : « Mais, enfin, est-ce qu'il ne possède pas les biens cachés celui à qui tout se tourne en bien? Est-ce qu'il ne reçoit pas le centuple de tout, celui qui est rempli du Saint-Esprit, qui tient le Christ dans sa poitrine? Est-ce que la visite de l'Esprit consolateur et la possession du Christ ne sont pas beaucoup plus que le centuple? Qu'elle est immense la multitude de douceurs que vous réservez, Seigneur, à ceux qui vous craignent, et que vous accomplissez dans ceux qui espèrent en vous (1)! Voyez comment le souvenir de cette abondante félicité fait éclater l'âme sainte et comme elle s'efforce de multiplier les termes pour l'exprimer. Qu'elle est immense la multitude! dit-elle. Le centuple, c'est notre adoption comme enfants de Dieu, c'est la liberté, ce sont les prémices de l'Esprit, les délices de la charité, la gloire de la conscience, le règne de Dieu en nous. Ce n'est plus le

(1) Ps. XXXI.

boire et le manger, mais la justice, la paix, la joie dans l'Esprit-Saint. La joie aussi, non pas seulement dans l'espérance de la gloire, mais dans l'amertume des tribulations. C'est le feu dont le Christ a voulu que nous fussions allumés; c'est la force par laquelle André a embrassé sa croix, Laurent a fait dérision de ses bourreaux, Étienne mourant a fléchi le genou afin de prier pour ceux qui le lapidaient. C'est la paix que Jésus a laissée aux siens quand il leur a donné sa paix, parce que le don de Dieu à ses élus est la paix, dit le Sage (1); la paix du Père, le gage de la gloire future; la paix qui surpasse tout sentiment, à laquelle ne saurait être comparé rien de ce qui est désiré dans ce monde, rien de ce qui plaît sous le soleil. C'est la grâce de la dévotion, et cette onction qui nous instruit de tout, que connaît celui qui l'a éprouvée, qu'ignore celui qui ne l'a pas reçue, que personne n'apprend, si ce n'est celui à qui elle a été donnée. » Ainsi parle saint Bernard. Réjouissez-vous donc, comme je vous le disais, et rendez des actions de grâces d'avoir été appelée à recueillir ce centuple, et entrez souvent dans ce paradis que vous pouvez vous faire par l'assiduité à l'oraison.

(1) Sap. III.

CHAPITRE XL

Comment le Seigneur demanda aux Disciples ce qu'on disait de lui.

Le Seigneur Jésus, étant venu du côté de Césarée de Philippe, demanda à ses disciples ce qu'on disait de lui, et aussi ce qu'eux pensaient de lui et des autres. Les uns répondirent : On dit que, etc.(1). Mais Pierre, de lui-même et au nom des autres, reprit : « Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. » Et le Seigneur : « Tu es Pierre, et sur cette pierre, etc. » Et alors il lui donna, pour lui et ses

(1) Matth. XVI. — L'Évangéliste s'exprime ainsi : « Ils répondirent : Les uns disent que vous êtes Jean-Baptiste ; d'autres, que vous êtes Élie ; d'autres, Jérémie ou quelqu'un des prophètes. Et Jésus leur demanda : Et vous, que dites-vous que je suis ? Alors Simon Pierre, répondant, dit : Vous êtes le Christ, Fils du Dieu vivant. Et Jésus reprit : Bienheureux es-tu, Simon, fils de Jona, parce que ce n'est pas le sang ni la chair qui t'ont révélé ce que tu viens de dire, mais mon Père qui est dans les cieux ! Et moi je te dis que tu es Pierre, et sur cette pierre j'édifierai mon Église, et les portes de l'enfer ne prévaudront pas contre elle : et je te donnerai les clefs du royaume des cieux : et tout ce que tu auras lié sur la terre sera lié dans le ciel ; et ce que tu auras délié sur la terre sera délié dans le ciel. »

successeurs, les clefs et le pouvoir de lier et de délier sur la terre. Considérez ici Jésus et les disciples selon le mode général que je vous ai indiqué. Et remarquez avec soin surtout que ce même Pierre qu'il venait de glorifier et d'élever si haut, peu après il l'appela Satan, parce que Pierre, à cause de l'amour charnel qu'il portait à son maître, voulait le dissuader de subir sa passion. Et vous, à l'exemple du Seigneur, regardez comme des ennemis tous ceux qui, pour quelque allégement corporel, voudraient vous détourner de l'exercice et du bien spirituel.

CHAPITRE XLI

De la Transfiguration du Seigneur sur la montagne.

Jésus, ayant pris avec lui trois de ses disciples, monta sur le Thabor (1), et se transfigura, se montrant à eux dans toute sa gloire; et Moïse et Élie vinrent; et, parlant avec lui de sa passion future, ils lui disaient : « Seigneur, il n'est pas nécessaire que vous mouriez, puisqu'une seule

(1) Matth. XVII.



goutte de votre sang rachèterait le monde. » Mais le Seigneur Jésus leur répondait (1) : « Le bon Pasteur donne sa vie pour ses brebis : il faut que je fasse de même. » Le Saint-Esprit apparut aussi en cette circonstance sous la forme d'une nuée lumineuse, et la voix du Père se fit entendre dans cette nuée, disant : « Celui-ci est mon Fils chéri, en qui j'ai mis toute ma complaisance ; écoutez-le. » Les disciples tombèrent la face contre terre, et quand ils se relevèrent, ils ne virent plus que le Seigneur Jésus. Regardez et rendez-vous présente à cette scène, car elle est magnifique.

CHAPITRE XLII

De l'expulsion des vendeurs et des acheteurs au Temple.

A deux reprises, le Seigneur Jésus chassa du Temple les vendeurs et les acheteurs (2) ; ce qui est rangé parmi ses grands miracles. En effet, bien qu'ailleurs on le méprisât, ici néanmoins tous prirent la fuite devant lui (3). Quoiqu'ils fussent nombreux, ils ne se défendirent pas, et

(1) Joan. x. — (2) *Ibid.*, II. — (3) Matth. XXI.

lui seul, avec un petit paquet de cordes à la main, les chassa tous : mais aussi c'est que son visage avait pris une expression terrible. En effet, il était animé d'un zèle véhément à voir son Père outragé dans le lieu où il devait être plus spécialement honoré. Considérez-le donc; compatissez à sa douleur, car lui-même est rempli d'une profonde affliction. Et néanmoins demeurez dans la crainte. Pour nous, en effet, qui résidons dans le temple de Dieu, environnés d'une grâce toute spéciale et toute précieuse de sa part, si, au lieu de nous livrer exclusivement à ses louanges, nous avons le malheur de nous mêler aux affaires du siècle, comme le faisaient ces Juifs, nous devons craindre d'encourir justement sa colère et d'être chassés par lui. Si donc vous ne voulez pas être exposés à cette appréhension, n'ayez jamais la témérité de vous engager par aucun motif que ce soit dans les affaires et les entreprises du siècle. Gardez-vous aussi de vous occuper d'ouvrages de luxe et de curiosité qui prennent le temps dû au service de Dieu, et qui ressemblent aux pompes mondaines.

CHAPITRE XLIII

De la Piscine Probatique. — Que vous ne devez pas juger témérairement votre frère.

Il y avait à Jérusalem un réservoir d'eau où on lavait les brebis qu'on devait offrir en sacrifice (1). On dit que le bois de la croix y fut plongé. Chaque année, l'eau était agitée par un Ange, et le premier malade qui entrait dans l'eau après qu'elle avait été remuée était guéri. Aussi beaucoup d'infirmes entouraient continuellement cette piscine. Or il se trouvait là un paralytique étendu sur son lit depuis trente-huit ans. Et Jésus le guérit un jour de Sabbat. Regardez le Seigneur s'approchant humblement de ce malade et lui adressant la parole; et surtout remarquez trois circonstances dans ce fait. La première, que Jésus demanda au paralytique s'il voulait être guéri. Ainsi il ne nous accordera pas le salut sans notre consentement, et les pécheurs sont inexcusables de ne pas se rendre à la volonté de Dieu et de pas consentir à être sauvés;

(1) Joan. v.

car, selon la parole de saint Augustin : « Celui qui vous a créé sans vous ne vous justifiera pas sans vous (1). » En second lieu nous devons prendre garde à ne pas faire de rechutes; car, si, une fois guéris par le Seigneur, nous venons à retomber, notre ingratitude sera justement punie avec plus de sévérité, ainsi que le Seigneur l'a dit lui-même au paralytique : « Allez, et ne péchez plus, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire. » Troisièmement, observons que tout est occasion de mal pour les méchants, et de bien pour les bons. Car lorsque ce malade emportait son lit, et que les Juifs le lui reprochaient en disant que ce n'était pas permis le jour du Sabbat, il leur répondit : « C'est celui qui m'a guéri qui m'a ordonné de prendre et d'emporter mon lit. « Ils ne disaient pas : Qui est celui qui t'a guéri? Et ils ne remarquaient que ce qui pouvait offrir matière à un blâme, et nullement ce qui devait être un sujet de louange. C'est ainsi que les hommes charnels prennent toujours le mauvais côté de ce qu'ils voient, et ne savent que laisser perdre les meilleures occasions d'édification. Les hommes spirituels, au contraire, rapportent tout à la gloire de Dieu, la prospérité comme l'adversité; et ils ne doutent pas que tout ne soit pour le

(1) Aug. *de Ver. Apost., serm.* 15.

bien, puisque c'est Dieu qui fait ou qui permet toutes choses. Et ils interprètent tout dans le bon sens, selon la doctrine de saint Bernard, qui dit (1) : « Gardez-vous d'interroger curieusement et de juger témérairement la conduite d'autrui. Quand même vous apercevriez quelque mauvaise action, ne jugez pas votre prochain. Excusez d'autant plus l'intention, que vous ne pouvez excuser le fait; croyez que c'est ignorance, suggestion ou hasard. Que si la certitude de la réalité ôte toute espèce de doute, persuadez-vous néanmoins, et dites-vous à vous-même : « La tentation a été trop violente. Que se- « rais-je devenu si elle s'était emparée de moi ? » Ainsi s'exprime saint Bernard.

Quant à ce que les hommes spirituels profitent de tout, même de leurs péchés et de ceux des autres, même des œuvres du diable, écoutez encore ce grand saint (2) : « Les êtres sans raison et les brutes, bien qu'ils ne puissent pas arriver aux choses spirituelles, peuvent, on le sait, être employés utilement, selon leurs moyens corporels et temporels, pour obtenir les biens éternels, par ceux qui font tourner l'usage des choses passagères au profit de l'éternité, et qui usent de ce monde comme n'en

(1) BERN. *Serm.* 40 *sup. Cant.* — (2) *Id., Serm.* 5 *sup. Cant.*

usant pas. » Et plus loin : « Les animaux eux-mêmes, bien qu'ils soient parfois reconnus, quant à l'usage qu'on en peut faire, incommodes, nuisibles, dangereux même pour le salut, ne laissent pas cependant de pouvoir servir au bien pour ceux qui sont appelés saints, soit en les refusant comme nourriture, soit en n'acceptant pas leur aide, soit en exerçant la patience envers eux, selon la parole de Celui qui doit servir de guide à tout être raisonnable, et qui enseigne le profit de toute discipline, à savoir la vue et l'intelligence des choses invisibles de Dieu par le moyen des choses visibles (1). En effet, le démon et ses satellites, dans leur continuelle malice, désirent sans cesse nous nuire; mais si vous recherchez toujours le bien, loin de vous nuire, ils vous seront utiles, puisque malgré eux ils coopèrent au bien pour les bons. » Et plus bas : « Il y a, en effet, des êtres qui font le bien sans le vouloir; c'est l'homme méchant, c'est le mauvais Ange; et il est constant que ce bien qui est fait par eux ne l'est pas pour eux, puisque le bien ne peut servir à qui que ce soit contre sa volonté. La dispensation lui en a été seulement attribuée; et il se fait, je ne sais comment, que ce bien qui nous arrive ainsi par un méchant intermédiaire a quelque chose de plus

(1) Rom. I.

agréable et de plus doux. C'est là la raison pour laquelle Dieu fait du bien aux bons par les méchants, car ce n'est pas qu'il ait aucunement besoin de leur ministère pour accomplir ses bienfaits. » Le même docteur ajoute (1) : « Terre et cendre, pourquoi vous enorgueillissez-vous? Le Seigneur s'est éloigné des Anges eux-mêmes en exécrant leur orgueil. Ainsi donc, que la réprobation des Anges soit la leçon des hommes; car il a été écrit pour leur châtiment : « Que le mal du démon coopère au bien « avec moi, et que je lave mes mains dans le sang « du pécheur (2). » Comment? direz-vous. Écoutez. Certes, c'est là un retour cruel de malédiction et un redoutable arrêt pour Satan. » Et plus bas : « Si donc il en a été fait ainsi avec lui, qu'adviendra-t-il de moi, terre et cendre? Il s'est enorgueilli dans le ciel, et moi sur le fumier. Qui ne trouvera l'orgueil bien plus insupportable dans un pauvre que dans un riche? Malheur à moi! s'il a été sévi avec tant de rigueur envers ce puissant, qu'adviendra-t-il de moi, si petit, si misérable, et pourtant si orgueilleux? » Saint Bernard, parlant encore ailleurs de l'Église, cette Épouse qui après tant de fautes est reçue par le Seigneur, et qui, composée des Gentils, adorateurs des idoles, tire son profit de ce que lui

(1) Bern. *Serm.* 54 *sup. Cant.* — (2) Ps. lvii.

reprochait la Synagogue : « Elle, dit-il, à qui il a été beaucoup plus pardonné, et qui a beaucoup plus aimé, elle fait tourner à son avantage ce dont sa rivale lui faisait un crime et une honte. Elle en devient plus douce dans ses réprimandes, plus patiente dans ses souffrances, plus ardente dans son amour, plus sage dans ses précautions, plus humble par conscience, plus affable par pudeur, plus prompte à l'obéissance, plus tendre et plus vive dans les actions de grâces. » Ainsi dit saint Bernard.

Vous comprenez maintenant comment les hommes qui vivent selon l'Esprit interprètent tout en bonne part, et tirent bon parti de toutes choses. Vivez donc de la vie spirituelle, et tout se changera en bien pour vous. Cette considération est puissante aussi pour supporter la tribulation et la tentation, et pour donner le repos de l'âme. En effet, par ce continuel exercice, on peut parvenir à une telle tranquillité d'esprit, qu'à peine et rarement se laisserait-on troubler, selon la parole du Sage : « Le juste ne se contristera pas, quoi qu'il lui « arrive (1). »

(1) Prov. LVII.

CHAPITRE XLIV

Comment les disciples de Jésus arrachaient des épis. — Et aussi sur la pauvreté.

Un jour de Sabbat, les disciples du Seigneur Jésus, ayant faim, et n'ayant pas de quoi se procurer à manger, s'en allaient par les champs où il y avait des moissons, et, arrachant des épis, les froissaient entre leurs mains et mangeaient le grain. Or les Pharisiens les en reprenaient, disant que cela n'était pas permis un jour de Sabbat. Le Seigneur les défendait; et il avait coutume de faire ainsi beaucoup de choses le jour du Sabbat, comme je l'ai dit à propos de la guérison de celui qui avait la main desséchée.

Regardez les disciples, et compatissez à l'étroite nécessité où ils se trouvaient, quoiqu'ils la supportassent gaiement par amour pour la pauvreté, que leur Maître et Seigneur leur avait recommandée comme la première des vertus et des béatitudes. Quel spectacle pourtant que de voir les princes du monde, en présence du Créateur de l'univers, ré-

duits à une si cruelle pauvreté, qu'ils sont obligés de se nourrir comme les animaux ! Le Seigneur les regardait, et il avait compassion d'eux, parce qu'il les aimait très-tendrement; il s'en réjouissait néanmoins autant pour eux, qu'il savait acquérir ainsi de grands mérites, que pour nous, à qui ils laissaient un si bel exemple. Dans cet exemple, en effet, nous pouvons trouver la leçon de plusieurs vertus; la pauvreté y brille admirablement; le mépris pour les pompes du siècle y éclate; la somptuosité, la préparation délicate des aliments, y sont réprouvées, et la gourmandise, avec sa honteuse mollesse et ses insatiables désirs, y est absolument condamnée. Observez donc et embrassez de toute votre ardeur cette pauvreté, qui a tellement brillé dans le Seigneur, dans Notre-Dame, sa mère, dans les disciples, ces princes du monde, et dans tous ceux qui ont voulu imiter parfaitement ces modèles.

Mais écoutez attentivement de quelle pauvreté je veux parler. Vous êtes, je le sais, dans un monastère; vous avez fait vœu de pauvreté, et vous ne pouvez rien posséder : rendez-en grâces à Dieu, et observez inviolablement votre profession. Mais je veux que vous montiez plus haut; et, loin d'être en désaccord avec votre vœu, votre vœu lui-même, sans cette pratique, ne serait qu'un mot vide de

sens. Je veux vous entretenir de cette pauvreté qui est enracinée dans le cœur; car c'est là et non à l'extérieur qu'il faut placer les vertus. Donc vous observez très-bien votre profession de pauvreté, si vous y consentez du fond du cœur. Mais si vous souffrez l'indigence extérieurement seulement, ne possédant pas cette abondance que réclamerait la sensualité, et qu'intérieurement vous ayez la cupidité, et que vous désiriez de propos délibéré plus qu'il ne vous est nécessaire, alors vous ne vivez pas dans la pauvreté, mais dans la misère. Ce n'est pas là la pauvreté vertueuse et méritoire; non, c'est une misère laborieuse et sans mérite. En effet, pour perdre le mérite et commettre le péché, il suffit de la concupiscence jointe au consentement. Or ne vous imaginez pas qu'avec une telle pauvreté vous pourrez vous élever à l'oraison ou à la contemplation, et recevoir le centuple dont parle l'Évangile. Quand le cœur est alourdi par les désirs terrestres, comment pourrait-il monter en haut? Quand il est souillé de la boue et de la lie, quand il est devenu pesant et terrestre, comment pourrait-il approcher de la pureté de Dieu et des choses célestes? Aimez donc la pauvreté de tout votre cœur, prenez-la pour mère; que sa beauté vous plaise; réjouissez-vous en elle, et soyez résolue à ne la blesser jamais en rien. Ne possédez rien et

ne veuillez jamais avoir rien au delà du nécessaire.

Maintenant, si vous me demandez que sera ce nécessaire, je vous répondrai que plus vous aimerez intimement la pauvreté, plus aisément vous apprécierez quel est ce nécessaire. Le nécessaire, c'est ce sans quoi nous ne pouvons pas exister. Voyez donc les choses avec lesquelles vous pouvez vivre commodément, et ne consentez jamais ni à les avoir, ni à les demander, ni à vous les procurer, ni à les recevoir, même quand on vous les offrirait spontanément. Et malgré tout, quelque étroitement que vous vous resserriez, vous ne pourrez pas imiter parfaitement le Seigneur Jésus dans sa pauvreté. En effet, je ne vois pas que notre pauvreté, avec quelque rigueur que nous l'observions, puisse être jamais comparée à la sienne. Je ne vous en donnerai qu'une seule et admirable raison, laissant toutes les autres de côté, à savoir qu'il est le riche par excellence et le Seigneur de toutes choses, et qu'il est la perfection même, etc.; je me contenterai de vous dire qu'il a aimé non-seulement le dénûment de la pauvreté, mais l'opprobre de la pauvreté. Notre pauvreté, en effet, acceptée volontairement et pour l'amour de Dieu, est regardée comme une vertu, et c'en est une; aussi est-elle jugée non pas honteuse, mais honorable aux yeux même des méchants. La sienne,

il n'en fut pas ainsi : on ne savait pas qu'il était pauvre volontairement ; et la pauvreté forcée engendre la honte et le mépris. Quand donc on le voyait sans maison, sans bien, sans aucune ressource, au vu et au su de tous, on l'en méprisait davantage. Les pauvres de cette espèce sont foulés aux pieds par tout le monde : s'ils sont sages, on ne les croit pas ; s'ils sont nobles, on s'en moque et on ne les en dédaigne pas moins ; et, qui plus est, toute sagesse, toute noblesse, toute probité, toute vertu semble éteinte en eux dans l'opinion des hommes. Ils sont repoussés presque partout ; à tel point que ni d'anciennes amitiés ni les liens du sang ne leur sont utiles, et que la plupart du temps on renie de tels amis et de tels parents. Vous voyez donc bien que vous ne pouvez ni l'imiter, ni lui être comparée dans une pareille abjection d'humilité et de pauvreté. Aussi faut-il se donner de garde de mépriser les pauvres du monde, qui sont l'image du Seigneur lui-même.

Cette vertu de pauvreté est donc éminemment désirable pour nous surtout qui en avons fait vœu. Ayez donc soin de l'observer en toute dévotion et en toute révérence. Et si vous voulez entendre saint Bernard sur ce sujet, écoutez ce qu'il dit (1) :

(1) BERN. *Serm. 4 de Advent.*

« Imitons autant que nous le pouvons Celui qui a tant aimé la pauvreté, que, bien qu'il tînt en sa main les confins de l'univers, il n'a pas eu où reposer sa tête, et qu'à sa suite ses disciples, pressés par la faim, en étaient réduits à broyer des épis quand ils passaient dans les champs. » Et ailleurs (1) : « Pourquoi le Sauveur, qui possède et l'or et l'argent, consacre-t-il la sainte pauvreté dans son corps ? et pourquoi cette pauvreté elle-même est-elle si soigneusement énoncée par l'Ange ? « Voici, dit-il, le signe auquel vous le reconnaîtrez : « vous le trouverez enveloppé de haillons. » Ainsi, Seigneur Jésus, vos haillons, voilà votre signe ; mais ce signe, pourquoi est-il contredit par tant de personnes jusques aujourd'hui ? C'est un exemple qu'il nous a donné pour que nous fassions de même. » Et plus loin (2) : « Dans le combat une cuirasse de fer est plus utile qu'une robe de lin, quoique l'une soit pesante, et que l'autre soit honorable. » Et encore (3) : « C'est un grand et intolérable abus qu'un vil vermisseau veuille être riche, lui pour qui le Dieu de majesté, le Seigneur des armées a voulu être pauvre. » Et ailleurs (4) : « Ce n'est pas la pauvreté qui est une vertu, c'est

(1) BERN. *Serm.* 4 *in Nat. Dom.* — (2) ID., *Serm.* 3 *de Resurr.* — (3) *Ep.* 100, *ib.* — (4) *Ep.* 103, *ib.*

l'amour de cette pauvreté. » Puis : « L'amitié des pauvres nous rend amis des rois, la pauvreté nous fait rois ; car enfin le royaume des cieux est aux pauvres. » Et plus bas : « Bienheureux est celui qui ne s'attache pas à des biens dont la possession est une charge, l'affection une souillure, la perte un supplice. » Ainsi dit saint Bernard.

Vous savez maintenant, par l'exemple des Apôtres, l'autorité de saint Bernard et par ce que j'ai dit plus haut, à propos de la Nativité du Seigneur et du sermon sur la montagne, comment vous devez rechercher la pauvreté comme la plus excellente des vertus.

Mais que dirons-nous contre la gourmandise ? Que dirons-nous de l'abstinence qui brille aussi dans cet exemple ? Sans doute il est hors de mon sujet principal de traiter de ces vertus, surtout à cause de la multiplicité des autorités à invoquer ; mais comme je considère particulièrement votre utilité, comme je sais que vous n'avez pas été instruite et éprouvée sur ces choses, et que vous n'avez pas de livres pour les apprendre, je vous en écrirai avec soin, pour qu'au moins de cette manière la nature de ces vertus vous soit connue, et que vous les puissiez imiter dans le Maître divin dont nous méditons la vie.

Quant à la gourmandise, vous devez savoir qu'il

lui faut vivement résister, que la guerre est continuelle avec elle, et qu'il est nécessaire de la vaincre absolument. Les saints pères et les maîtres de la vie spirituelle s'en sont beaucoup occupés. Écoutez seulement ce qu'en dit saint Bernard (1): « D'où vient cette pusillanimité si grande et cette abjection si misérable, qu'une créature admirable, faite pour l'éternelle béatitude et pour la gloire de ce grand Dieu, dont l'inspiration l'a créée et dont la ressemblance la décore, qui a été rachetée par le sang d'un Dieu, dotée de la foi, adoptée par l'Ésprit, ne rougisse pas de porter une si misérable servitude sous la pourriture de ses sens corporels? Ah! certes, ce sera bien à juste titre qu'elle ne pourra pas même les atteindre, ces honteux amants pour lesquels elle a abandonné un pareil Époux! » Et un peu plus loin: « Oui, c'est un labeur insensé que de nourrir une femme stérile qui n'enfante pas et de refuser de faire du bien à une veuve; d'abandonner le soin de son cœur, et de ne s'occuper que des désirs de sa chair; d'engraisser un cadavre pourri qui bientôt, et sans qu'on puisse en douter, va devenir la pâture des vers! » Ainsi parle saint Bernard.

Vous voyez donc combien il faut éviter la gour-

(1) Bern. *Serm. ad Cler.*, c. xiii.

mandise; mais nous pouvons néanmoins accorder au corps ce qui est nécessaire pour sa santé. Ce qui fait dire à saint Bernard (1) : « Le seul bien qui regarde le corps et le seul que nous lui devions, c'est la santé. Il ne faut rien lui donner, rien chercher au delà; mais il faut le borner à ce terme, puisque ses fruits sont nuls et que la mort est sa fin. » Et plus loin : « Si l'on obéit au plaisir et non à la santé, cela n'est pas selon la nature, mais au-dessous de la nature, qui donne la main à la mort quand elle reconnaît la volupté pour reine et maîtresse. De là vient que tant d'hommes sont descendus, ou, pour parler plus vrai, sont tombés dans de si brutaux excès, qu'ils préfèrent le plaisir à la santé, et qu'ils se plaisent d'autant plus à des débauches de table qu'elles sont plus difficiles et qu'elles doivent être suivies des plus cruelles souffrances. Or, de même que la santé est la nécessité du corps, de même la pureté est la nécessité de l'âme; l'œil troublé ne verra pas le Seigneur, et le cœur de l'homme a été fait pour contempler son Créateur. Si donc il faut pourvoir avec sollicitude à la santé du corps, avec plus de soin encore faut-il garder la pureté du cœur, puisque cette partie de nous-même est bien supérieure à l'autre. » Et ail-

(1) Bern. *Serm de tripl. gen. et vigil. super cogitat.*

leurs (1) : « Ce choix des mets me fait naître des doutes; cependant si vous nous le produisez comme une règle tracée par les médecins, nous ne blâmons pas le soin de la chair, et personne ne l'a jamais eu en haine. » Ainsi s'exprime saint Bernard. Cependant il ne faudrait pas se soigner avec superstition, ou trop minutieusement et plus qu'il n'est utile. Aussi, quand nous n'avons pas actuellement une souffrance corporelle qui nous fasse désirer ou fuir la recherche des mets, nous ne devons pas nous y astreindre et vivre artificiellement. C'est ce qui fait dire à saint Bernard (2) : « Prenez garde que la sentence de mon Maître ne condamne cette sagesse de la chair, par laquelle le plaisir dégénère en luxe, et la maladie même exige plus qu'il n'est nécessaire. » Et plus loin : « Que sert-il de s'abstenir des plaisirs, et de passer ensuite ses journées à rechercher des vanités d'assaisonnements et des délicatesses de nourriture? Les légumes, dites-vous, sont venteux, le fromage charge l'estomac, le lait fait mal à la tête, l'eau pure ne soutient pas le cœur, les choux nourrissent la mélancolie, les poireaux allument la bile, les poissons d'étang ou d'eau bourbeuse ne conviennent pas à mon tempérament. Qu'est-ce à dire que dans tant de rivières, de

(1) BERN. *Serm.* 66 *sup. Cant.* — (2) ID., *Serm.* 30, *ibid.*

champs, de jardins ou de celliers on puisse à peine trouver de quoi vous nourrir ? Vous êtes un moine, je pense, et non pas un médecin ; vous serez jugé non sur votre tempérament, mais sur votre profession. Songez, je vous en conjure, et à votre repos, et à la fatigue des serviteurs, et à la dépense de la maison ; songez à la conscience, non pas à la vôtre, mais à celle de votre prochain, de celui qui, assis auprès de vous et mangeant ce qu'on lui sert, murmure de votre singulier jeûne. Car il se scandalise, ou de votre délicatesse, ou de la dureté qu'il suppose à celui qui doit vous pourvoir. » Et plus bas : « En vain quelques-uns s'autorisent de l'exemple de saint Paul, qui exhorte son disciple à ne pas boire d'eau, mais à prendre un peu de vin à cause de son estomac et de ses nombreuses souffrances. Ils devraient d'abord remarquer que l'Apôtre ne prescrit rien de semblable pour lui-même, et que le disciple ne l'avait point demandé. Ensuite ce conseil s'adressait, non à un moine, mais à un évêque, dont la vie était extrêmement nécessaire à l'Église naissante et encore au berceau. Et puis c'était Timothée : donnez-moi un second Timothée, et, si vous le voulez, faites-lui manger de l'or, faites-lui boire du baume ! Et vous, c'est vous-même qui vous tracez ce règlement, par pitié pour vous-même. Ah ! je vous l'avoue, cette disposition

de votre vie par vous me paraît suspecte, et je crains que, sous prétexte de discrétion, vous ne soyez le jouet de la prudence charnelle. Au reste, ce que je veux du moins que vous observiez, si vous trouvez bon le conseil de l'Apôtre de boire du vin, c'est de ne pas oublier qu'il ajoute : un peu, *modico.* » Ainsi dit saint Bernard. D'après toutes ces citations, vous devez conclure que, si vous pouvez vous occuper de votre santé, vous devez vous abstenir d'une minutieuse recherche dans les aliments.

Mais l'abstinence? Écoutez, ce n'est pas moi, c'est encore saint Bernard qui parle (1) : « L'esprit et la chair, le feu et la tiédeur ne peuvent vivre dans une même demeure; la tiédeur surtout, elle qui soulève le cœur du Seigneur. Si donc les Apôtres, encore attachés à la chair du Sauveur, la seule sainte, puisque c'était celle du Saint des saints, ne purent être remplis de l'Esprit de Dieu, jusqu'à ce qu'elle se fût éloignée du milieu d'eux; vous, tout lié et tout collé à votre chair, qui est souillée et remplie de mille honteuses plaies, vous imaginez-vous pouvoir recevoir cet Esprit de souveraine pureté sans avoir tenté de renoncer irrévocablement aux consolations de la chair? Sans doute, quand

(1) Bern. *Serm.* 3 *de Ascen. Dom.*

vous commencerez, la tristesse remplira votre cœur; mais persévérez, et votre tristesse se convertira en joie. Alors vos affections s'épureront, votre volonté sera renouvelée, ou une nouvelle sera créée en vous : et tout ce qui vous paraissait difficile et impossible, vous le traverserez avec joie et avidité. » Et encore (1) : « Nous ne blâmons pas saint Paul de ce qu'il châtie son corps et le réduit en servitude en s'abstenant de vin, parce que la luxure est dans le vin. Que si un malade en prend un peu, selon le conseil de l'Apôtre, je m'abstiendrai de la viande, de peur que, si je nourris trop ma chair, je nourrisse en même temps les vices de ma chair. J'aurai soin même de manger du pain avec mesure, de peur que mon estomac chargé ne m'alourdisse dans la prière et que le prophète ne me reproche d'avoir mangé mon pain jusqu'à me rassasier. Je ne m'habituerai même pas à me gorger d'eau pure, de peur que la tension de mon ventre ne m'expose à l'aiguillon de la débauche. » Et encore (2) : « Le vin et autres choses semblables, l'hypocras, les plats savoureux servent au corps, non à l'esprit; ce n'est pas l'âme, c'est la chair qui profite à se nourrir des mets frits et préparés avec art. Le poivre, le gin-

(1) BERN. *Serm.* 66 *sup. Cant.* — (2) ID., *Ep. I ad Robert.*

gembre, le cumin, la sauge et les mille espèces d'assaisonnements charment le palais, mais allument la gourmandise. Celui qui vit prudemment et sobrement a assez, pour assaisonner son pain, de sel et d'appétit; ce n'est que quand on ne veut pas attendre la faim qu'on a besoin de chercher çà et là je ne sais combien de mélanges et de sucs étrangers, qui, s'ils flattent le goût, provoquent la gourmandise et excitent les désirs. » Et ailleurs (1): Quand l'esprit a commencé à se réformer sur le modèle de son Créateur, bientôt la chair refleurit et se met à suivre la résurrection de l'esprit. Car tout ce qui charme l'esprit commence à la charmer à l'encontre même de ses sens. De plus, et à cause de ses nombreuses fautes et en punition de ses péchés, souhaitant ardemment son Dieu, elle essaie parfois de précéder son guide. En effet, nous ne perdons pas nos plaisirs, nous ne faisons que les transférer du corps à l'âme, des sens à la conscience. Le pain de son, l'eau pure, les légumes et les racines ne sont certes pas des choses délectables; mais pouvoir, en régnant sur son ventre, se contenter joyeusement de cette nourriture dans l'amour du Christ et dans le désir des joies éternelles, voilà ce qui est très-délicieux. Que de milliers de

(1) BERN. *Ep. ad frat. de Monte Dei, de Vit. solit.*

pauvres se trouvent satisfaits de ces aliments ou de quelques-uns d'entre eux seulement! Ah! sans doute, il serait très-facile et très-agréable de vivre selon la nature en y ajoutant l'amour de Dieu, si notre folie nous permettait de vivre : quand elle est guérie, la nature sourit aussitôt aux choses naturelles. De même c'est le travail qui donne au laboureur des nerfs endurcis et des bras infatigables; l'exercice en est la cause, parce qu'avec le temps il devient une habitude. La volonté crée l'usage; l'usage, l'exercice; l'exercice donne des forces pour toute espèce de travail. » Ainsi dit saint Bernard.

De ces preuves il résulte évidemment que l'abstinence est extrêmement nécessaire. Aussi les anciens Pères, et depuis eux saint François et sainte Claire, votre Mère et Maîtresse, l'ont-ils très-exactement observée, comme on le voit dans leurs Vies. Cependant, et d'après le même saint Bernard (1), il paraît qu'il faut tempérer l'abstinence en trois cas. Le premier, si elle avait lieu contre la volonté du supérieur; car alors on ne doit jamais la pratiquer. Le second, si elle devait entraîner un notable scandale pour les frères, car il est beaucoup plus conforme à l'exercice spirituel de partager

(1) Bern. *Serm.* 19 *sup. Cant.*

en toute charité la vie commune que de déployer une abstinence supérieure à cette vie commune, au scandale de ses frères. Le troisième cas est celui où l'abstinence aurait lieu au delà de ce que le corps peut supporter : l'abstinence indiscrète, en effet, est un vice, et non une vertu. Aussi saint Bernard dit-il (1) : « Vous ne voulez pas vous contenter de la vie commune? Il ne vous suffit pas d'observer le jeûne régulier, les vigiles solennelles, la discipline ordinaire et la mesure que nous vous fixons pour les vêtements et pour la nourriture. Vous préférez les règles privées aux générales. Pourquoi donc, vous qui nous aviez confié une fois pour toutes votre direction, pourquoi vous inquiétez-vous de nouveau de vous-mêmes? En effet, c'est cette volonté personnelle qui, au témoignage de votre conscience, a tant de fois offensé Dieu, que vous prenez encore pour guide et pour maîtresse; ce n'est pas moi. C'est elle qui vous apprend à ne pas céder à la nature, à ne pas vous rendre à la raison, à ne pas obtempérer au conseil ou à l'exemple des serviteurs, à ne pas nous obéir. » Et plus bas : « Est-ce que vous ne savez pas que souvent l'Ange de Satan s'est transfiguré en Ange de lumière? Dieu est sagesse, et il veut être aimé non-seulement tendre-

(1) BERN. *Serm.* 19 *sup. Cant.*

ment, mais sagement. Aussi l'Apôtre dit-il : « Que votre obéissance soit raisonnable. Autrement l'esprit d'erreur ferait trop aisément illusion à votre zèle, si vous négligiez la science; et cet ennemi rusé n'a pas de machinations plus efficaces pour enlever d'une âme l'amour divin que d'arriver à la faire marcher sans précaution et sans raison. » Et encore (1) : « Voyez, ô honte! comme ils se donnent de peine pour chercher le superflu, ceux qui auparavant refusaient obstinément de garder le nécessaire! Et pourtant, s'ils persévèrent dans leur obstination, s'ils font des abstinences indiscrètes, et si par leur singularité ils troublent ceux avec qui ils doivent vivre sous un régime commun, certes je ne sais s'ils croient avoir conservé la piété; mais il me semble qu'ils l'ont rejetée bien loin. Car ces sages qui ont décrété dans leur propre pensée de ne se rendre ni aux conseils ni aux préceptes, qu'est-ce qu'ils répondront, non pas à moi, mais à Celui qui leur dit « que résister, c'est presque « un péché de sorcellerie; et ne pas vouloir obéir, « c'est presque un crime d'idolâtrie ». Il venait de dire quelques instants auparavant que l'obéissance est meilleure qu'un holocauste, et qu'il vaut mieux écouter un avis que d'offrir la graisse des béliers,

(1) Bern. *Serm.* 33 *sup. Cant.*

ce qui figure l'abstinence des récalcitrants. » Et ailleurs (1) : « Qu'est-ce donc que cette manie qui nous tourmente si souvent dans cette maison? Je veux parler de cette abstinence superstitieuse par laquelle quelques-uns d'entre nous se rendent désagréables à tous et rendent tous les autres désagréables à eux-mêmes. Comment? N'est-ce pas la discorde, et le trouble des consciences, et la ruine de cette grande vigne qu'a plantée la main du Seigneur, la ruine de notre unanimité? Malheur à l'homme par qui le scandale arrive! Celui qui aura scandalisé un de ces petits, dit l'Écriture... Le reste de la citation est dur et terrible. Combien de plus cruels châtiments n'encourra-t-il donc pas celui qui aura scandalisé une si grande multitude et si sainte? Quel qu'il soit cependant, il subira cet arrêt épouvantable. » Et encore (2) : « Pour ceux qui parviennent à la grâce de la dévotion il reste un dernier péril et le plus redoutable, celui du Démon du midi. Car alors Satan lui-même se transfigure en Ange de lumière. Or voici ce qui est à craindre pour celui qui fait tout avec un si grand charme : c'est que, tandis qu'il suit son affection, il ne détruise son corps par des exercices immodérés, et

(1) BERN. *Serm.* 64 *sup. Cant.* — (2) ID., *Serm.* 3 *de Circ. Dom.*



qu'ensuite il ne se trouve dans la nécessité, au grand détriment de sa vie spirituelle, de vaquer au soin de son corps affaibli. Afin donc que celui qui court ne tombe pas, il faut qu'il soit éclairé du flambeau de la discrétion, qui aussi bien est la mère des vertus et l'achèvement de la perfection. C'est elle, en effet, qui enseigne à ne faire ni trop ni trop peu. C'est ce huitième jour où l'enfant est circoncis, parce que la vraie discrétion ne retranche ni trop ni trop peu. Celui qui est dans l'excès ne circoncit pas seulement ses œuvres; il en retranche tout le fruit. De même celui qui est tiède fait trop peu. En ce jour on impose au divin Enfant un nom, un nom de salut; et je ne crains pas de dire que celui qui agit de la sorte opère son propre salut. Jusqu'à ce jour, les Anges, qui connaissent les secrets célestes, ont pu le lui dire; en ce jour, moi, pour la première fois, je peux avec confiance lui imposer ce nom de salut. Mais comme la discrétion est un oiseau excessivement rare sur la terre, que sa place, mes frères, soit occupée chez vous par la vertu de l'obéissance, afin que vous ne fassiez rien de plus, rien de moins, rien autrement qu'il ne vous aura été ordonné. » Et ailleurs (1) : « Il y a des exercices corporels où il faut que le corps se

(1) BERN. *Ep. ad frat. de Monte Dei, de Vit. solit.*

fatigue ; telles sont les veilles et autres semblables, qui n'empêchent pas l'exercice spirituel, mais lui viennent en aide s'ils sont suivis avec raison et discrétion. Si, au contraire, ils sont accomplis sans discrétion, de façon à empêcher les exercices spirituels, soit par l'absence de l'esprit, soit par la langueur du corps, celui qui agit ainsi prive son corps de tout bon effet, son esprit de toute affection, son prochain de l'exemple, Dieu de l'honneur qui lui est dû ; c'est un sacrilége, et il est coupable de tous ces crimes devant Dieu. Non pas que, selon le sentiment de l'Apôtre, il ne paraisse pas quelquefois utile et qu'il ne soit convenable et juste de faire souffrir sous le joug de Dieu cette tête qui a souvent travaillé autrefois jusqu'à la douleur pour les vanités du siècle, et de faire jeûner jusqu'à crier ce ventre qui a souvent été rempli jusqu'à vomir ; mais en tout il faut une mesure. Il faut affliger quelquefois le corps, et non le briser. Car l'exercice corporel est souvent de peu de valeur, tandis que la piété est toujours utile : et à cause de ce peu de valeur, il faut prendre soin de la chair, non par concupiscence, mais sobrement et avec une sorte de discipline spirituelle, et de façon que ni dans sa quantité ni dans sa qualité il n'apparaisse rien qui ne convienne à un serviteur de Dieu. » Ainsi dit saint Bernard.

Mais pour que cette vertu de discrétion vous soit mieux connue, écoutez comment en peu de mots ce même saint va vous la recommander (1) : « La vertu de discrétion languit sans la ferveur de la charité, et la ferveur véhémente périt sans le tempérament de la discrétion. Aussi celui-là est louable à qui ne manquent ni l'une ni l'autre, chez qui la ferveur révèle la discrétion et la discrétion guide la ferveur. » Et ailleurs (2) : « La discrétion pose une règle à la vertu; la règle lui donne la mesure, la beauté lui assure la perpétuité. Aussi, c'est par l'ordre que se perpétuent les jours, dit le Psalmiste (3); et ici les jours signifient la vertu. En effet, la discrétion n'est pas tant une vertu que la modératrice et le guide des vertus, la régulatrice des affections et la maîtresse des mœurs. Retirez-la, et la vertu deviendra un défaut, et l'affection naturelle se tournera en trouble et ruinera la nature. » Ainsi parle saint Bernard.

Dans tout ce qui précède vous avez vu comment la gourmandise et la superfluité sont condamnées par l'exemple des disciples. Mais je ne vous ai pas dit encore comment étaient proscrites les pompes mondaines. Je n'ai pas ici l'intention de vous l'ex-

(1) Bern. *Serm.* 23 *sup. Cant.* — (2) Id., *Serm.* 43 *sup. Cant.* — (3) Ps. cxviii.

poser, et je ne veux pas néanmoins le passer absolument sous silence. Ce que je vais dire suffira, je pense, quant à présent, à savoir, que par cet exemple on voit renaître la bienheureuse simplicité des premiers âges, alors que l'homme se contentait des fruits des arbres, des racines des plantes et d'eau pure. S'il en était encore ainsi aujourd'hui, nous n'aurions pas besoin de moulins, de fours, d'ustensiles et d'appareils, ni de ces mobiliers somptueux et variés qui chargent le genre humain d'inextricables entraves.

CINQUIÈME PARTIE

(MÉDITATIONS DU JEUDI)

CHAPITRE XLV

Du ministère de Marthe et de Marie. — De l'ordre de la Contemplation. — Que la Contemplation a deux parties.

Un jour que le Seigneur Jésus allait à Béthanie chez Marthe et Marie (1), elles, qui le chérissaient de tout leur cœur, le reçurent en toute révérence et avec grande joie. Et aussitôt Marthe, sœur de Marie, se prépara à faire au Seigneur et à ses disciples une réception honorable. Mais Marie s'assit aux pieds du Seigneur. Or comme Jésus, qui ne restait jamais oisif, enseignait selon sa coutume les paroles de la vie éternelle, elle, fixant sur lui ses yeux et ses oreilles, se réjouissait à l'entendre au delà de tout ce qui se peut dire, et ne pensait absolument à rien autre. Marthe, voyant cela avec

(1) Luc. x.

peine, demanda au Seigneur d'obliger sa sœur à l'aider dans ses préparatifs; mais elle en reçut une réponse contraire, et apprit que Marie avait choisi la meilleure part. Quant à Marie, qui se reposait dans les paroles du Seigneur, elle fut comme réveillée par l'interpellation de sa sœur, et eut peur de son repos; et, baissant les yeux vers la terre, elle garda le silence. Mais après la réponse du Seigneur, elle reprit son attitude avec plus de joie et de confiance. Ensuite, le repas étant prêt et le Seigneur ayant cessé de parler, elle se lève, lui prépare à laver, et, l'assistant fidèlement, elle le sert avec exactitude. Regardez donc comme le Seigneur est entré près d'elles, comme elles l'ont reçu joyeusement, et contemplez toutes ces actions, car elles sont admirablement belles.

Or vous devez savoir que ces deux sœurs, d'après les saints interprètes, représentent les deux modes d'existence, la Vie Active et la Vie Contemplative. C'est un long sujet à traiter; mais comme je crois qu'il vous convient mieux de l'exposer brièvement, je vous en entretiendrai ici rapidement. Saint Bernard s'en est longuement occupé dans plusieurs endroits, et d'ailleurs cette matière est très-spirituelle, très-utile et très-nécessaire. En effet, nous vivons sans cesse de ce double genre de vie, et nous ignorons trop souvent comment

nous devrions nous y comporter; ce qui est un grand péril et une chance redoutable, surtout pour ceux qui pratiquent la vie religieuse.

La Vie Active est désignée par Marthe. Or dans la vie active il y a deux parties, ainsi qu'on peut le conclure des paroles de saint Bernard. La première partie est celle dans laquelle on s'exerce, pour sa propre et spéciale utilité, à se corriger, à s'amender de ses défauts et à se former aux vertus, et où l'on fait la même chose secondairement pour l'avantage du prochain par les œuvres de justice et par les devoirs de piété et de charité. La seconde partie est celle dans laquelle on fait tourner principalement son propre exercice à l'utilité du prochain, tout en travaillant à son propre mérite : par exemple, en dirigeant les autres, les enseignant et les aidant à procurer le salut des âmes, comme font les prélats, les prédicateurs et autres semblables. Ensuite, entre ces deux parties de la Vie Active, se place la Vie Contemplative, de façon que l'ordre en soit ainsi réglé : d'abord s'exercer soi-même, se livrer à l'oraison, à l'étude des saintes lettres et autres bonnes œuvres et pieuses pratiques, comme se corriger des vices et acquérir les vertus. Secondement, se reposer dans la contemplation, en cherchant la solitude du cœur et en vaquant à Dieu seul de tout son pouvoir. Troi-

sièmement, une fois imbu, par les deux précédents exercices, de la vertu et de la vraie sagesse, et devenu fervent, s'adonner au salut des autres. Il faut donc d'abord, ainsi que je l'ai indiqué, que dans la première partie de la Vie Active l'âme se purifie, se lave, se fortifie par l'exercice des vertus ; que dans la Vie Contemplative elle se forme, s'éclaire et s'instruise ; puis elle peut avec confiance se livrer au service et à l'assistance du prochain.

Voici maintenant les autorités qui prouvent que cet ordre est exact et salutaire, et d'abord que la première partie de la Vie Active doit précéder la Vie Contemplative.

CHAPITRE XLVI

La Vie Active précède la Vie Contemplative.

Saint Bernard dit, en effet (1) : « Jésus étant arrivé dans cette bourgade, les deux sœurs, Marthe et Marie, c'est-à-dire l'activité et l'intelligence, le

(1) Bern. *Serm.* 2 *de Assumpt. Virg.*

reçurent. Or Jésus, étant venu à elles, leur confère à chacune ce qui lui convenait, la vertu et la sagesse, la vertu à l'activité, la sagesse à l'intelligence. C'est de là que l'Apôtre loue et distingue la vertu de Dieu et la sagesse de Dieu. Mais qu'est-ce à dire que Marthe l'accueille à son entrée, va et vient et s'occupe à le servir, tandis que Marie s'assied à ses pieds lorsqu'il est entré, et suspend son cœur à ses paroles ? Qu'est-ce à dire, sinon que l'action vient d'abord, et que la contemplation la suit ? En effet, quiconque veut parvenir à l'intelligence doit nécessairement commencer par s'exercer diligemment aux bonnes œuvres, ainsi qu'il est écrit : « Mon fils, si tu désires la sagesse, ob-« serve la justice, et Dieu te la donnera (1). » Et encore : « J'ai eu l'intelligence après avoir obéi à « vos ordres (2). » Et : « C'est par la foi qu'il pu-« rifie leurs cœurs (3). » Quelle est cette foi ? celle qui opère par la charité. » Le même saint dit aussi (4) : « Peut-être aspirez-vous au repos de la contemplation : vous faites bien, pourvu que vous n'oubliiez pas les fleurs dont vous savez que le lit de l'Épouse doit être couvert. Ayez donc soin d'environner le vôtre des fleurs des bonnes œuvres, et

(2) Eccli. I. — (2) Ps. CXVIII. — (3) Act. XV. — (4) BERN. *Serm.* 46 *sup. Cant.*



de préparer vos saints loisirs par l'exercice des vertus, comme les fruits sont préparés par les fleurs. Autrement vous ne désirez qu'un repos trop délicat, si vous n'achetez pas par l'exercice l'amour du repos, et si, répudiant la fécondité de Lia, vous recherchez uniquement les embrassements de Rachel. C'est renverser l'ordre que d'exiger la récompense avant de l'avoir méritée, et de prendre votre nourriture avant le travail, puisque, comme dit l'Apôtre, « celui qui ne travaille pas ne doit pas manger (1). » Après avoir obéi à vos ordres, j'ai eu l'intelligence, dit le Psalmiste : ce qui signifie que la jouissance de la contemplation n'est due qu'à l'obéissance aux ordres de Dieu. Et ne vous imaginez pas que cet amour du repos s'oppose le moins du monde aux actes de la sainte obéissance, ni aux traditions des anciens. Autrement l'Époux ne reposera pas avec vous sur votre lit ; surtout si, au lieu de le couvrir des fleurs de l'obéissance vous n'y répandez que les orties et la ciguë de la désobéissance ; il n'exaucera pas votre prière, et quand vous l'appellerez il ne viendra pas. Car, lui qui a si parfaitement aimé l'obéissance, et qui a mieux aimé mourir que de ne pas obéir, il ne se livrera pas à une âme désobéissante. Et certes il n'ap-

(1) Thess. III.

prouve pas davantage la vaine oisiveté de votre contemplation, Celui qui a dit par son Prophète (1) : « J'ai travaillé, j'ai souffert, j'ai marqué le temps « où l'exilé du ciel et de la patrie du souverain « repos a opéré le salut au milieu de la terre. » Et plus loin saint Bernard ajoute : « J'admire fort l'impudence de quelques-uns d'entre nous, qui, après nous avoir troublés tous par leur singularité, irrités par leur impatience, scandalisés de leur désobéissance, osent bien, de toute l'ardeur de leurs prières, appeler vers le lit déshonoré de leur concupiscence le Dieu de toute pureté. « Mais, « dit le Seigneur (2), quand vous aurez tendu vos « mains devant mes regards, quand vous aurez « multiplié votre prière, moi je ne vous exaucerai « pas. » Quoi! votre lit n'est pas fleuri, il est dégoûtant et souillé, et vous y invitez le Roi de gloire? Est-ce pour l'y faire reposer, ou pour vous y mettre en accusation ? »

Et ailleurs : « Continuez donc à élever vos mains vers votre Dieu, vous qui tout le jour molestez vos frères, attaquez leur unanimité, vous séparez de leur unité! Mais que voulez-vous que je fasse? dira-t-on. Ce que je veux : d'abord que vous purgiez votre conscience de toute souillure de colère,

(1) Jerem. VI. — (2) Is. I.

de contention, de murmures, d'envie, et que vous vous hâtiez de chasser du tabernacle de votre cœur tout ce que vous savez y être opposé à la paix de vos frères et à l'obéissance des anciens. Ensuite entourez-vous des fleurs des bonnes actions et des louables études, et des parfums des vertus, c'est-à-dire de tout ce qui est vrai, de tout ce qui est juste, de tout ce qui est saint, de tout ce qui est aimable, de tout ce qui est de bonne renommée, soit en vertu, soit en discipline. Pensez-y, exercez-vous-y avec empressement. Alors, mais seulement alors, vous pourrez invoquer avec sécurité le divin Époux, parce que, quand vous l'introduirez, vous pourrez lui dire avec vérité, vous aussi : « Notre lit est couvert de fleurs, et ma conscience exhale les parfums de la piété, de la paix, de la mansuétude, de la justice, de l'obéissance, de la joie, de l'humilité. » Ainsi parle saint Bernard.

De tout ceci vous voyez clairement comment la partie de la Vie Active, que ce grand saint a appelée la première, précède la Vie Contemplative.

CHAPITRE XLVII

De la prière, et des sept conditions qui doivent précéder l'exercice de la prédication.

Il faut voir maintenant comment la Vie Contemplative précède la Vie Active dans sa seconde partie, et comment ainsi la Vie Contemplative occupe le milieu entre les deux parties de la Vie Active.

Saint Bernard dit donc (1) : « Nous devons nous garder ou de donner ce que nous avons reçu, ou de retenir ce que nous devons donner. En effet, vous retenez le bien du Christ si, par exemple, étant rempli de vertus et doué des dons extérieurs de la science ou de l'éloquence, vous retenez par crainte, par paresse ou par une indiscrète humilité, enchaînés dans un inutile et condamnable silence, les bons discours qui pourraient être utiles à tant de personnes; alors vous êtes un maudit, parce que vous soustrayez les récoltes aux peuples. Au contraire, vous dissipez ce qui est à vous, et vous

(1) Bern. *Serm.* 18 *sup. Cant.*

le perdez, si, avant d'être complétement rempli de la grâce, vous vous hâtez à demi plein de vous répandre, labourant contre la loi avec le premier-né des taureaux, et tondant le premier-né des brebis. Vous vous privez vous-même alors du salut et de la vie que vous donnez à autrui, lorsque, dépourvu de toute intention droite, vous vous gonflez du souffle de la vaine gloire, ou que vous vous nourrissez du poison de la cupidité terrestre, et que vous mourez étouffé par une mortelle enflure. C'est pourquoi, si vous êtes sage, vous ferez de vous-même plutôt une coquille qu'un canal. Le second, en effet, rend presque aussitôt qu'il reçoit; la première, au contraire, attend qu'elle soit pleine, et alors ce qui surabonde, elle le donne sans crainte et sans détriment, parce qu'elle sait qu'il y a une malédiction sur celui qui rend sa condition moins bonne. » Et plus bas : « Au reste, vous, mon frère, dont le salut n'est encore rien moins qu'assuré, dont la charité est encore ou nulle ou tellement légère, tellement semblable au roseau, qu'elle cède à toute brise, se livre à tout esprit, et est enlevée par tout vent de doctrine; bien plus, vous dont la charité est si grande, que tantôt elle passe le précepte et aime son prochain plus que soi-même, et en même temps si petite et si faible, que, contre le précepte, elle se fond devant la fa-

veur, défaille de peur, se trouble de tristesse, est entraînée par l'avarice, se livre aux soupçons, se travaille d'ambition, s'exalte aux injures, se dévore d'inquiétude, se gonfle des dignités et pâlit d'envie; vous, dis-je, vous qui cependant vous sentez vous-même, par quelle démence, je vous le demande, ambitionnez-vous ou affectez-vous de vous occuper du soin d'autrui? Écoutez ce que vous conseille la prudente et vigilante charité : « Il ne faut pas, dit l'Apôtre (1), que la rémission « des autres soit pour vous une tribulation; mais « qu'il y ait égalité. » — « Ne veuillez pas être trop « juste, » ajoute le Sage (2). Il vous suffit d'aimer votre prochain comme vous-même : voilà l'égalité. » Et plus bas : « Remplissez-vous d'abord : vous vous répandrez ensuite. La douce et prudente charité a coutume de faire affluer plus que de faire couler. « Mon fils, ne vous répandez-pas outre me- « sure, » dit Salomon (3). Et l'Apôtre ajoute (4) : « Aussi devons-nous faire grande attention à ces « paroles, de peur que nous ne nous répandions « outre mesure. » Or qui donc est plus saint que Paul, ou plus sage que Salomon? » Et bientôt : « Mais écoutez que de choses sont nécessaires pour

(1) I Cor. VIII. — (2 Eccles. VII. — (3) Prov. III. — (4) Hebr. II.

le salut individuel, combien il faut recevoir de dons avant d'avoir la présomption d'en distribuer soi-même. »

Saint Bernard dit encore : « Comme le médecin s'approche d'un blessé, ainsi l'Esprit s'approche de l'âme. Quelle âme, en effet, n'a pas été blessée par le glaive de Satan ! » Et au-dessous : « Que lui faut-il avant tout? D'abord sans doute qu'on opère la tumeur ou l'ulcère qui se sera formé sur la blessure, et qui peut empêcher la guérison. Tranchez donc par le fer aigu de la componction l'ulcère de cette habitude invétérée. Mais la douleur est cuisante. Adoucissez-la par l'onguent de la dévotion, qui n'est autre que la joie conçue par l'espérance du pardon. Cette faculté naît de la victoire sur le péché. Bientôt cette pauvre âme rendra grâce, et elle dira avec le Psalmiste (1) : « Vous avez brisé mes liens, je vous sacrifierai une « victime d'action de grâces. » Ensuite on opposera le remède du repentir, les liniments des jeûnes, des veilles, des prières et des autres exercices de la pénitence. Puis, dans les fatigues de ce traitement, il faut se soutenir de l'aliment des bonnes œuvres pour ne point défaillir. Or voulez-vous la preuve que les bonnes œuvres sont la nourriture de l'âme? écou-

(1) Ps. CLV.

tez : « Ma nourriture, dit le Seigneur (1), c'est de « faire la volonté de mon Père. » Que les œuvres de la piété, qui réconfortent, accompagnent donc les travaux de la pénitence. « L'aumône, dit l'É- « criture (2), donne un grand crédit près du « Très-Haut. » Mais la nourriture excite la soif; il faut boire. Que la boisson de la prière vienne s'ajouter à l'aliment des bonnes œuvres, qu'elle s'amalgame dans l'estomac de la conscience avec ce qui a été fait de bien, et qu'elle le rende agréable à Dieu. C'est en priant qu'on boit ce vin généreux qui réjouit le cœur de l'homme, ce vin de l'Esprit qui enivre, qui procure l'oubli des jouissances charnelles, qui humecte l'intérieur de la conscience desséchée, qui fait digérer les aliments des bonnes actions, et qui se répand dans les membres de l'âme, fortifiant la foi, réchauffant l'espérance, vivifiant et réglant la charité, et engraissant les mœurs. Ensuite, quand on a pris le boire et le manger, que reste-t-il à faire après les sueurs de l'action, sinon à se reposer et à se laisser aller au calme réparateur de la contemplation? L'âme blessée s'endormira alors dans la contemplation, rêvant au Seigneur; car elle le verra à travers un miroir et comme en énigme,

(1) Joan. IV. — (2) Tob. IV.

mais non face à face. Brûlant d'amour pour Celui qu'elle entrevoit à la dérobée plutôt qu'elle ne l'aperçoit, pour Celui qu'elle touche à peine à la lueur d'une rapide étincelle, elle lui dit : « Je vous ai « désiré pendant la nuit, mais votre Esprit est dans « mes entrailles. » Un tel amour enflamme : c'est bien lui qui convient à l'ami, ou à l'amour de l'Époux. Aussi est-il nécessaire qu'il brûle et se consume, le serviteur fidèle et prudent que le Seigneur a établi chef de sa famille sainte : il est rempli, il s'échauffe, il bouillonne et il surabonde, et alors, se répandant avec assurance, il se verse à pleins bords, en disant : « Quel est celui qui est faible, « avec qui je ne le sois pas? Qui se scandalise, « avec qui je ne sois pas torturé (1)? » Qu'il prêche alors, qu'il fructifie, qu'il multiplie les signes, qu'il accomplisse les miracles. Il n'y a pas de place pour la vanité là où la charité occupe tout. Aussi bien la charité, si elle est entière, c'est la plénitude de la loi et du cœur. Bien plus, la charité, c'est Dieu, et il n'y a rien dans toutes les choses créées qui puisse remplir une créature faite à l'image de Dieu, rien, si ce n'est la charité ou Dieu, qui seul est plus grand qu'elle. Celui qui ne la possède pas encore n'est promu aux postes éminents qu'avec

(1) I Cor. II, XI.

grand péril, quand même il paraîtrait orné de toutes les autres vertus. Aurait-il acquis toute science, aurait-il donné toute sa substance aux pauvres, aurait-il livré son corps pour le brûler, s'il n'a pas la charité il est vide, dit saint Paul. Voyez donc que de choses à recevoir avant que nous osions nous répandre au dehors! Premièrement, la componction; secondement, la dévotion; troisièmement, le travail de la pénitence; quatrièmement, l'œuvre de la piété; cinquièmement, le zèle de l'oraison; sixièmement, le loisir de la contemplation; septièmement, la plénitude de la charité. Or toutes ces choses le seul et même Esprit les crée en nous dans cette opération qu'on appelle l'*infusion*, jusqu'à ce que cette autre opération qu'on nomme l'*effusion* puisse se réaliser en toute pureté et en toute sécurité, pour la louange et la gloire de Notre-Seigneur Jésus-Christ. »

Le même docteur dit ailleurs (1) : « Aussi bien la vraie, la chaste contemplation a pour effet de remplir l'âme qu'elle a vivement embrasée du feu divin, d'un tel zèle et d'un tel désir d'acquérir ce Dieu qui l'aime en retour, qu'elle entremêle volontiers le loisir de la contemplation avec le zèle

(1) BERN. *Serm.* 57 *sup. Cant.*

de la prédication. De façon que, comblée un moment dans ses vœux sur ce point, elle revient vers lui avec d'autant plus d'ardeur qu'elle se rappelle plus délicieusement cette précieuse intermittence; et que de nouveau, ayant goûté le plaisir de la contemplation, elle s'élance plus vaillamment à la poursuite de ses jouissances ordinaires. Au reste, entre ces alternatives, souvent l'âme flotte, craintive et haletante, tremblant de se laisser entraîner par son affection à l'une ou à l'autre de ces deux situations, et, en s'abandonnant ici ou là plus qu'il ne faut, de dévier quelque peu de la volonté divine. C'était probablement un trouble pareil que souffrait le saint homme Job quand il disait (1): « Si je me « suis endormi, je dis: Quand me lèverai-je, et quand « attendrai-je de nouveau le soir? » C'est-à-dire, pendant le repos, je me reproche mon ouvrage négligé; pendant le travail, mon repos troublé. Vous voyez ce saint homme hésitant et inquiet entre le fruit des œuvres actives et le doux sommeil de la contemplation; quoique toujours occupé au bien, cependant il en fait pénitence comme d'un mal, et à chaque moment il recherche avec gémissement la volonté de Dieu. En pareil cas, l'unique remède, le seul refuge, c'est l'oraison, parce que

(1) Job. VII.

les fréquentes aspirations à Dieu nous obtiennent d'être édifiés sur ce qu'il veut que nous fassions, et quand et comment il le veut. » Ainsi s'exprime saint Bernard.

On juge de tout ceci comment il y a deux parties dans la Vie Active, et comment entre elles deux se trouve la Vie Contemplative, et par conséquent quel est leur ordre et leur mode à toutes deux. Reste à les examiner l'une après l'autre.

Mais le troisième point, c'est-à-dire la seconde partie de la Vie Contemplative, ou la manière d'agir extérieurement pour le profit et le salut des âmes, je n'ai pas intention de la traiter, parce que votre état, ma fille, ne le requiert point. Il vous suffit de mettre tout votre zèle à vous corriger de vos vices, à vous pénétrer des vertus par la première partie de la Vie Active, afin de pouvoir ensuite vaquer à la contemplation de votre Dieu.

CHAPITRE XLVIII

De l'exercice de la Vie Active.

Bien que vous ayez déjà entendu parler de la Vie Active, surtout dans le sermon XLVI de saint Bernard sur le Cantique des cantiques, néanmoins je veux encore reproduire ici quelques citations de ce grand saint, pour que vous puissiez plus aisément fuir les vices et plus complétement acquérir les vertus. Il dit encore sur ce cantique (1) : « Semez « pour la justice, moissonnez l'espoir de la vie, « et enfin illuminez-vous de la lumière de la « science, » dit le Prophète (2). Il a placé la science la dernière, et comme une peinture qui ne peut s'étendre sur le vide : aussi a-t-il mis les deux autres auparavant, et les a-t-il posées dessous, comme s'il voulait donner un fond solide à sa peinture. Je me livrerai donc en sûreté à la science, si auparavant j'ai reçu la tranquillité de la vie par le bienfait de l'espérance. Et vous aurez semé pour la justice, si

(1) BERN. *Serm.* 37 *sup. Cant.* — (2) Osee X.

par la vraie connaissance de vous-même vous avez veillé dans la crainte de Dieu, si vous vous êtes humilié, si vous avez répandu des larmes, dispensé des aumônes et travaillé aux œuvres de piété; si vous avez affligé votre corps par les jeûnes et les veilles, si vous avez fatigué votre poitrine de vos coups et le Ciel de vos cris. Car c'est là semer pour la justice. Les semences, ce sont les bonnes œuvres, les bons mouvements de zèle; les semences, ce sont les larmes. « Ils allaient, dit le « Psalmiste, et ils pleuraient en jetant leurs se- « mences (1). »

Le même docteur, parlant au nom de l'Épouse, qui s'adresse aux compagnons de l'Époux et qui demande un baiser, c'est-à-dire le souverain bien de la contemplation, dit encore (2) : « S'il a le moindre souci de moi, qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. Je ne suis pas ingrate, j'aime. » Et plus bas : « Depuis longues années je m'applique à vivre dans la sobriété et la chasteté, je m'occupe à la lecture, je résiste au vice, je me courbe fréquemment dans l'oraison, je veille contre la tentation, je repasse mes années dans l'amertume des souvenirs de mon âme; je pense, autant que je peux, à vivre sans discussion avec mes frères, je

(1) Ps. cxxv. — (2) *Serm.* 5 *sup. Cant.*

suis soumis à mes supérieurs, je sors et je rentre à l'ordre de mon ancien. Je ne désire pas le bien d'autrui, je me suis donné avec mes biens, je mange mon pain à la sueur de mon front. Mais tout ce que je recueille de ces choses, c'est l'habitude, ce n'est pas la douceur. » Et plus loin : « Je remplis tous les préceptes, mais mon âme est au milieu d'eux comme une terre sans eau. Afin donc que mon holocauste soit agréable, oh! je vous en prie, qu'il me baise d'un baiser de sa bouche. » Et ailleurs (1): « Pour vous, si vous partagez libéralement avec vos frères le don que vous avez reçu d'en haut, si vous vous montrez officieux, affectueux, agréable, traitable et humble, chacun vous rendra témoignage que vous répandez l'odeur des parfums les plus excellents. Quiconque parmi nous, non-seulement supporte les infirmités corporelles et spirituelles de ses frères, mais de plus, s'il peut et s'il en a la permission, les aide de ses complaisances, les réconforte de ses avis, les soutient de ses conseils, et qui, même quand il ne pourrait pas davantage à cause de la discipline, ne cesse de prêter ses secours aux faibles par ses prières assidues; quiconque, dis-je, opère de tels bienfaits parmi nous, celui-là répand parmi ses frères la plus délicieuse odeur,

(1) Bern. *Serm.* 12 *sup. Cant.*

l'odeur des parfums les plus exquis, et le baume est sur ses lèvres. Un semblable frère est montré du doigt dans sa congrégation, et tous disent de lui : « Voilà le véritable ami de ses frères et du peuple d'Israël. C'est lui qui prie abondamment pour le peuple et pour toute la cité sainte. » Et ailleurs (1) : « Tels sont les maîtres qui ont pleinement appris du Maître de toutes choses les voies de la vie, et qui nous les enseignent jusqu'à aujourd'hui. Que nous ont-ils appris, que nous apprennent-ils, ces saints Apôtres ? Non pas certes le métier de pêcheurs, ni celui de faiseurs de tentes ; non pas certes à lire Platon ni à démêler les arguties d'Aristote ; non pas à toujours étudier, sans jamais parvenir à la science de la vérité. Non, ils nous ont enseigné à vivre. Vous croyez peut-être que c'est peu de chose que de savoir vivre ? Non, c'est quelque chose de grand et même de très-grand. Il ne vit pas celui qui s'enfle d'orgueil, qui se souille de luxure, qui est frappé de tous les autres fléaux de l'âme : ce n'est pas là vivre, c'est perdre la vie et se hâter vers les portes de la mort. Bien vivre, selon moi, c'est supporter le mal et faire le bien, et persévérer ainsi jusqu'à la mort. On dit vulgairement : Qui se nourrit bien vit bien. Mais l'iniquité s'est menti à

(1) BERN. *Serm.* 1 *in festo SS. Petri et Pauli.*

elle-même, parce que ne vit pas bien qui ne fait pas bien. Or je pense que vous, qui êtes dans une communauté, vous vivez bien si vous vivez régulièrement, sociablement et humblement : régulièrement pour vous, sociablement pour les autres, humblement pour Dieu. Régulièrement, de façon à être dans votre existence jaloux d'observer vos voies en présence du Seigneur et en présence du prochain ; vous gardant, vous, du péché, lui, du scandale. Sociablement, de façon à vous faire aimer et à aimer, à vous montrer doux et affable, à supporter patiemment et même volontiers les infirmités de vos frères, celles du corps comme celles de l'âme. Humblement, de façon à vous efforcer, après avoir rempli ces devoirs, de chasser l'esprit de vanité, qui naît d'ordinaire de leur accomplissement ; et toutes les fois que vous le sentirez venir, de lui refuser votre consentement. De plus, il faut aussi supporter le mal ; et comme il est de trois sortes, il y faut pourvoir de trois manières. Il y a, en effet, le mal que vous souffrez de vous, celui que vous souffrez du prochain, celui que vous souffrez de Dieu. Le premier, c'est l'austérité de la pénitence ; le second, c'est la vexation de la malice d'autrui ; le troisième, c'est le fouet des châtiments divins. En ce que vous souffrez de vous, vous devez volontairement vous sacrifier ; du prochain, vous

devez le supporter avec patience; de Dieu, vous devez le recevoir sans murmure et avec actions de grâces. » Ainsi parle saint Bernard.

Ces instructions doivent suffire, quant à présent, au sujet de la première partie de la Vie Active.

CHAPITRE XLIX

De l'exercice de la Vie Contemplative.

Voyons maintenant la Vie Contemplative. Saint Bernard en parle de la sorte (1) : « L'Époux bien-aimé place la tête de son Épouse sur son sein gauche afin qu'elle y puisse reposer et dormir. Et alors ce gardien plein de tendresse veille avec la plus grande bonté sur elle, de peur qu'agitée par les mille importunités des jeunes filles, ses compagnes, elle ne soit forcée de se réveiller. » Et plus bas : « Je ne me tiens pas de joie à la pensée que cette haute Majesté ne dédaigne pas de s'abaisser dans un si doux et si intime commerce avec notre faiblesse,

(1) Bern. *Serm.* 52 *sup. Cant.*

et que la Divinité suprême ne méprise pas de s'unir avec l'âme exilée. Si je ne doute pas d'obtenir dans le ciel ce que je lis sur la terre dans la sainte Écriture, mon âme ressent manifestement ce que contiennent les saintes Lettres, excepté que le texte ne suffit pas à exprimer tout ce qu'elle pourra, tout ce qu'elle peut même éprouver aujourd'hui. Que recevra-t-elle, en effet, croyez-vous, cette âme qui dès à présent est comblée d'une telle familiarité, qu'elle se sent pressée dans les bras de Dieu, réchauffée sur le sein de Dieu, gardée par les soins, la vigilance et l'amour de Dieu, de peur que pendant son sommeil elle ne soit réveillée? » Et un peu après il ajoute: « Ce sommeil de l'Épouse n'est pas le sommeil du corps. Ce sommeil vital et éveillé illumine le sens intérieur, et, chassant la mort, assure la vie éternelle. En effet, ce sommeil est tel, qu'il n'assoupit pas les sens, mais qu'il les fait disparaître. C'est une sorte de mort, je n'hésiterai pas de le dire, puisque l'Apôtre, faisant l'éloge de quelques fidèles encore vivants, leur dit: « Vous êtes morts, et votre « vie est ensevelie en Dieu avec le Christ (1). » Aussi ai-je le droit d'appeler *mort* cette extase de l'Épouse, qui, sans sortir de la vie, échappe cependant à ses filets, de façon à pouvoir dire: « Mon

(1) Col. III.

« âme, comme le passereau, a été arrachée aux lacets « des chasseurs (1). » Nous marchons, en effet, dans cette vie, au milieu des filets et des piéges; mais on ne les craint pas toutes les fois que l'âme se soustrait à elle-même par une sainte et ardente pensée, pourvu cependant qu'elle s'éloigne, s'envole et monte au-dessus de l'habitude ordinaire et des pensées communes. En effet, c'est inutilement qu'on jette le filet devant les yeux des oiseaux. Qui donc craindra la luxure là où il ne sentira même pas la vie? Quand l'âme s'élève et que, sinon la vie, au moins le sentiment de la vie, disparaît, il est évident qu'on n'est plus exposé à la tentation de la vie. « Qui me donnera des ailes comme à la colombe « pour que je vole et que je me repose (2)? » Plaise à Dieu que j'éprouve souvent cette mort, afin d'échapper aux filets de la mort, afin de ne pas ressentir les mortels attraits de la vie luxuriante en moi, afin que je sois insensible à l'excitation de la débauche, au feu de l'avarice, aux aiguillons de la colère et de l'impatience, aux angoisses de la sollicitude et aux chagrins des soins terrestres! Que mon âme meure de la mort des justes, pour que nulle injustice ne lui dresse ses embûches, que nulle iniquité ne la séduise! Elle est bonne la mort

(1) Ps. CXXIII. — (2) *Ibid.*, LIV.

qui n'enlève pas la vie, mais la transforme et l'améliore. Elle est bonne celle par qui le corps ne tombe pas et par qui l'âme se relève; c'est là la mort des hommes. Mais aussi que mon âme meure, si l'on peut ainsi parler, de la mort des Anges, afin qu'échappant au souvenir du présent, elle se dépouille non-seulement du désir, mais même de la vue des choses inférieures et corporelles, et que sa conversation soit uniquement au milieu de celles qui sont l'image de la pureté. C'est une telle mort qui, selon moi, peut seulement et surtout être appelée contemplation. En effet, n'être pas enchaîné pendant la vie par les désirs et la cupidité, c'est vertu humaine; mais pendant la méditation n'être pas même sensible à l'apparence des corps, c'est pureté angélique. L'une et l'autre, il est vrai, sont des dons de Dieu; l'une et l'autre sont une mort; l'une et l'autre sont une transmigration hors de soi; mais l'une est moins lointaine, l'autre l'est davantage. Or bienheureux celui qui peut dire: « Voilà que je me suis enfui au loin et que j'ai « demeuré dans la solitude (1). » Il ne s'est pas contenté de partir, il a été loin pour pouvoir se reposer dans la retraite. Vous avez franchi par-dessus les attraits de la chair, au point de ne plus obéir à

(1) Ps. LIV.

ses concupiscences et de n'être plus sensible à ses charmes; en partant, vous vous êtes séparé, mais vous ne vous êtes pas encore éloigné totalement si vous ne parvenez à vous envoler par la pureté de votre âme au-dessus de tous les vains fantômes des apparences corporelles qui fondent sur vous de toutes parts. Jusque-là ne vous promettez pas de repos. Vous vous trompez si vous espérez trouver en deçà un lieu de repos, une retraite solitaire, une lumière calme, une demeure de paix. Mais montrez-moi quelqu'un qui sera parvenu jusque-là, et sans hésiter je le reconnaîtrai capable de dire : « Tour-« nez-vous, ô mon âme, tournez-vous vers votre « repos, parce que le Seigneur vous a comblée de « bienfaits. » C'est là vraiment qu'est le lieu de la solitude et l'habitation de la lumière. »

Peu après saint Bernard ajoute : « Je pense donc que voilà la solitude où l'Épouse s'est retirée, et où, charmée par les délices du lieu, elle s'est doucement endormie dans les embrassements de son Époux, c'est-à-dire s'y est élevée en esprit; et que pendant ce temps les jeunes filles, ses compagnes, ont reçu l'ordre de ne point la réveiller avant qu'elle le désire. Et comment cela? Non pas que ces jeunes filles aient reçu une simple et légère défense; mais elles ont été admonestées d'une façon toute nouvelle et tout insolite, à savoir au nom des biches et des

cerfs des campagnes. Ce genre de bêtes sauvages me semble figurer assez exactement les saintes âmes délivrées de leurs corps et aussi les Anges qui sont avec Dieu, et cela à cause de la pénétration de leur vue et de la rapidité de leur course. Nous remarquons, en effet, que cette double qualité convient à ces deux sortes d'intelligences. Aisément, en effet, elles montent sur les hauteurs et pénètrent les profondeurs. Leur vie au milieu des champs indique d'ailleurs manifestement leurs courses libres et rapides dans les champs de la contemplation. Mais que signifie l'invocation qui lui est faite de leur nom? Sans doute elle tend à ce que les jeunes filles, inquiètes et légères, n'aient pas la témérité d'éveiller pour une cause minime et de distraire l'Épouse bien-aimée de cette précieuse compagnie où elle est admise toutes les fois qu'elle s'élève à la contemplation. De pareilles injonctions doivent à bon droit épouvanter celles dont la société peut, par son importunité, arracher l'Épouse à son repos. Sans doute il est dans sa volonté de s'occuper d'elle-même et aussi d'avoir soin de ses compagnes autant qu'elle le jugera convenable, puisqu'il est défendu de l'éveiller jusqu'à ce qu'elle le veuille. L'Époux sait, en effet, de quel amour l'Épouse brûle envers ses proches; il sait que l'affection maternelle la sollicite pour les intérêts de ses filles, et que jamais

elle ne leur enlèverait ni ne leur refuserait tout ce dont elles auraient besoin; et c'est pour cela qu'il s'est déterminé à laisser ces soins à sa discrétion. » Ainsi parle saint Bernard.

CHAPITRE L

Des trois sortes de Contemplation.

Vous devez savoir qu'il y a trois sortes de Contemplation; les deux principales regardent les parfaits, la troisième est ajoutée pour les imparfaits. Celles des parfaits sont la Contemplation de la majesté de Dieu et la Contemplation de la cour céleste. La troisième, celle des commençants, des imparfaits, est la Contemplation de l'humanité du Christ; c'est celle que je vous décris dans ce petit livre. Aussi bien devez-vous commencer par celle-ci si vous voulez monter jusqu'aux deux plus grandes; autrement vous ne pourriez pas vous élever, mais vous demeureriez dans la crainte. Voyez donc combien vous est nécessaire l'enseignement de ce petit livre. Ne vous imaginez pas, en effet, que vous puissiez jamais vous élever en esprit jusqu'aux

sublimités de Dieu, si vous ne vous exercez longuement et fréquemment par les leçons qu'il renferme.

Voici maintenant ce que dit saint Bernard sur le sujet qui nous occupe (1) : « On sait qu'il y a deux sortes de Contemplation : l'une sur l'état, la félicité et la gloire de la Cité d'en haut, les actes ou le loisir qui occupent l'immense multitude des citoyens du Ciel ; l'autre sur la majesté, l'éternité et la divinité du Roi lui-même. L'une s'occupe du mur d'enceinte, l'autre de la pierre vive. Mais plus on creuse difficilement dans la seconde, plus délicieusement on goûte ce qui en est extrait. » Et plus bas : « Mais comme l'Église ne peut pas se présenter dans toutes ses parties pour creuser cette pierre, et qu'aussi bien il n'est pas donné à tous ceux qui sont dans l'Église de contempler les desseins sacrés de la volonté divine, ni de saisir par eux-mêmes les profondeurs cachées de Dieu, c'est pour cela qu'il est indiqué qu'on peut habiter non-seulement dans les creux de la pierre, mais aussi dans les excavations de la muraille environnante. Ainsi donc les parfaits, ceux qui osent par la pureté de leur conscience et qui peuvent par la pénétration de leur intelligence arriver jusqu'aux secrets

(1) Bern. *Serm.* 62 *sup. Cant.*

de la sagesse, ceux-là habitent dans les creux de la pierre. Le reste demeure dans les excavations de la muraille. Que ceux donc qui ne sont pas capables eux-mêmes de creuser le roc, ou qui ne l'osent pas, se logent dans le mur, et qu'ils se contentent d'envisager en esprit la gloire des saints. Si même cela ne paraît pas possible à quelqu'un, proposez-lui Jésus crucifié, afin qu'il habite, lui aussi, sans travail, dans les trous de la pierre qu'il n'a pas pu entamer. Les Juifs l'ont percée, et lui, il entrera dans l'œuvre de ces infidèles, pourvu qu'il soit fidèle. Et il n'y a pas à craindre qu'il éprouve un refus, puisqu'il est invité à entrer. « Entrez, lui « dit le Prophète (1), entrez dans la pierre, cachez-« vous dans le creux de la terre, devant la crainte « du Seigneur et devant la gloire de sa majesté. » Le creux de la terre est indiqué à l'âme faible et paresseuse encore, pour qu'elle s'y cache jusqu'à ce quelle soit plus forte et qu'elle ait profité; afin aussi qu'elle y puisse se creuser elle-même dans la pierre vive une ouverture par où elle entre jusqu'aux entrailles du Verbe, grâce à la vigueur et à la pureté de son esprit. Et si nous interprétons par ce creux dans la terre la parole qui dit : « Ils « ont creusé mes pieds et mes mains (2), » il n'y

(1) Is. II. — (2) Ps. XXI.

aura pas à douter du salut de l'âme blessée qui y fera sa demeure. Qu'y a-t-il, en effet, de plus efficace pour guérir les plaies de la conscience et pour aiguiser la pénétration de l'intelligence, que la méditation assidue des blessures du Christ? Or, jusqu'à ce que l'âme soit parfaitement guérie et rétablie, je ne vois pas comment on pourrait lui appliquer ces mots : « Montrez-moi votre visage, « et que votre voix retentisse à mes oreilles (1). » Comment donc osera-t-elle montrer son visage ou élever sa voix, elle à qui il est ordonné de se cacher? Cachez-vous, dit le Prophète, dans le creux de la terre. Pourquoi? Parce que son visage n'est ni beau ni digne d'être vu. Et elle ne sera pas digne d'être regardée tant qu'elle ne sera pas capable de voir elle-même. Mais lorsque, par sa demeure dans l'intérieur de la terre, elle aura obtenu la guérison de son œil intérieur et qu'elle en sera venue à considérer à visage découvert la gloire de Dieu, alors enfin elle parlera de ce qu'elle verra en toute confiance, et elle sera agréable aux regards. Car il est nécessaire que le visage de celui qui peut s'élever à la contemplation de la clarté divine soit agréable à Dieu. Et il ne peut l'être s'il n'est clair et pur lui-même, et s'il n'est comme

(1) Cant. II.

transformé en cette même clarté qu'il contemple; autrement il serait repoussé par l'éclat inaccoutumé qui résulterait de la dissemblance. Ainsi donc, lorsque ce visage pur pourra envisager la vérité pure, alors l'Époux désirera le voir, et conséquemment aussi voudra écouter ses paroles. » Tels sont les enseignements de saint Bernard.

Vous voyez combien vous est nécessaire la méditation de la vie du Christ; car il est évident, d'après l'autorité que je viens de citer, que, si vous ne vous purifiez pas par elle, jamais vous ne pourrez monter jusqu'aux sublimités de Dieu. Exercez-vous donc à cette contemplation, sans cesse et avec vigilance.

Vous connaissez maintenant qu'il y a trois genres de contemplation, à savoir : celle de l'humanité du Christ, celle de la Cour céleste et celle de la majesté divine. Or vous devez savoir que dans chacune d'elles il y a un double élan de l'âme, l'élan intellectuel, l'élan affectif. Saint Bernard en parle de la sorte (1) : « Comme il y a deux élans dans la bienheureuse contemplation, l'un est dans l'intelligence, l'autre dans le cœur; l'un est dans la lumière, l'autre dans la ferveur; l'un dans la connaissance, l'autre dans l'amour. Une pieuse

(1) BERN. *Serm.* 41 *sup. Cant.*

affection, une poitrine brûlante d'amour, l'effusion de la sainte dévotion, un esprit véhément et plein de zèle, ne peuvent sortir d'ailleurs que de ce cellier et de ce magasin. » Ainsi parle saint Bernard.

CHAPITRE LI

De la Contemplation de l'humanité du Christ.

Saint Bernard dit sur ce premier point (1) : « Il y a deux choses qu'il faut purifier en nous, l'intelligence et le cœur : l'intelligence pour qu'elle connaisse, le cœur pour qu'il veuille. » Et un peu plus haut : « L'intelligence, dit-il, se déprime quand elle pense à beaucoup d'objets, quand elle ne se concentre pas sur une seule et unique méditation, à savoir celle de cette Cité dont le partage est dans le Seigneur. » Puis il ajoute : « Les affections qui dans un corps corrompu s'appliquent aux diverses passions ne peuvent être apaisées, je ne veux pas

(1) BERN. *Serm.* 3 *de Ascensione Dom.*

dire guéries, à moins que la volonté ne s'occupe plus que d'une chose et n'en cherche qu'une seule. » Et plus bas : « C'est le Christ qui illumine l'intelligence, le Christ qui purifie le cœur. En effet, le Fils de Dieu est venu, et il a opéré tant et de si grands miracles, qu'il peut exiger à bon droit que notre âme s'arrache à la contemplation des choses de ce monde pour penser sans cesse et sans jamais nous lasser aux merveilles qu'il a faites. Oui, en vérité, il nous a laissé des champs immenses pour y promener notre intelligence, et le torrent de ces réflexions est d'une incommensurable profondeur. Qui donc, en effet, suffirait à s'imaginer comment le Dieu de toutes choses nous a prévenus, est descendu vers nous, nous a secourus; comment sa majesté suprême a voulu mourir pour que nous vivions, servir pour que nous régnions, s'exiler pour nous rendre notre patrie, et s'abaisser aux plus serviles œuvres pour nous établir au-dessus de la création tout entière? » Et encore (1) : « D'où nous viendra la vérité dans nos ténèbres? D'où la charité, dans ce siècle maudit, dans ce monde tout soumis à l'Esprit malin? Qui donc, croyez-vous, illuminera notre intelligence, et enflammera notre âme? Tout cela se fera si nous nous convertis-

(1) BERN. *Serm.* 6 *de Ascensione Dom.*

sons au Christ pour qu'il arrache le voile de nos cœurs. »

Ailleurs, saint Bernard ajoute (1) : « Mon bien-aimé demeurera comme un bouquet de myrrhe au milieu de ma poitrine. Et moi aussi, mes frères, depuis le commencement de ma vie, j'ai cherché, au lieu du monceau de mérites que je savais bien me manquer, j'ai cherché à rassembler, à placer au milieu de ma poitrine le petit bouquet de myrrhe recueilli de toutes les angoisses et de toutes les amertumes de mon Dieu. C'est à savoir, d'abord, les misères qu'il a subies dans son enfance, puis les fatigues qu'il a éprouvées dans sa prédication, ses épuisements dans ses courses, ses veilles dans l'oraison, ses tentations dans le jeûne, ses larmes dans la compassion, les embûches qu'on tendait à ses discours, et ensuite les périls qu'il a courus de la part des faux frères, les injures, les crachats, les soufflets, les reproches, les moqueries, les clous et tout ce que la forêt évangélique a si abondamment produit en ce genre pour le salut du genre humain. » Et plus bas : « J'ai dit que dans la méditation de ces choses résidait la sagesse; j'y ai placé la perfection de la justice, la plénitude de la science, les trésors du salut, l'abondance des mérites. Ce

(1) BERN. *Serm.* 43 *sup. Cant.*

sont elles qui me donnent de temps en temps une boisson d'amertume salutaire, une douce onction de consolation; elles qui me relèvent dans l'adversité, me répriment dans la prospérité; elles enfin qui, pendant que je marche dans la voie royale, au milieu des joies et des tristesses de la vie présente, me fournissent un guide assuré en repoussant à droite et à gauche les maux qui me menacent. Ce sont elles qui me concilient le Juge du monde en me le représentant doux et humble, lui qui est si terrible aux puissants; en me le figurant non-seulement affable et miséricordieux, mais aimable et affectueux, lui qui est inaccessible aux princes et redoutable aux rois de la terre. Aussi ces pensées sont-elles fréquemment sur mes lèvres, comme vous le savez, et toujours dans mon cœur, comme Dieu le sait; elles sont familières à ma plume, ainsi qu'on s'en aperçoit; en un mot, toute ma plus subtile et plus intime philosophie, la voici : savoir Jésus, et Jésus crucifié. » Ainsi parle saint Bernard. Ces paroles suffisent sur la contemplation de l'humanité de Jésus-Christ; d'ailleurs c'est tout l'objet de ce petit livre.

Vous devez savoir cependant qu'il n'est pas nécessaire que la Vie Active précède cette contemplation, parce qu'elle a trait aux choses corporelles, c'est-à-dire aux actions du Christ considéré dans

son humanité. Aussi est-elle proposée comme plus familière et plus accessible, non-seulement aux plus parfaits, mais même aux commençants; en elle, alors, comme dans la Vie Active, nous apprenons à nous purifier de nos défauts et à acquérir les vertus; et c'est par là qu'elle se rapproche de la Vie Active. Donc, quand on dit que la Vie Active doit précéder la Vie Contemplative, cela est vrai surtout dans ses applications les plus sublimes, comme dans la contemplation de la cour céleste et de la majesté de Dieu, laquelle est réservée seulement aux parfaits. Et c'est aussi pourquoi la contemplation de l'humanité du Christ doit être plutôt et mieux appelée *méditation* que *contemplation*.

Voyons maintenant les deux autres contemplations suivant la doctrine de saint Bernard.

CHAPITRE LII

De la Contemplation de la Cour céleste.

Ce grand saint parle en ces termes de la contemplation de la cour céleste (1) : « Il sera loisible à chacun de nous, même en ce temps de vie mortelle, tantôt de visiter les Patriarches, tantôt de saluer les Prophètes, tantôt de nous mêler au sénat des Apôtres, tantôt de prendre place dans les chœurs des Martyrs. Nous pourrons même parcourir de toute l'énergique vitesse de notre esprit, et selon que nous portera l'essor de notre dévotion, les rangs des Vertus des cieux et les demeures des Anges, depuis le plus petit d'entre eux jusqu'aux Chérubins et aux Séraphins, et nous nous arrêterons selon que nous poussera l'Esprit, qui souffle où il veut; car si nous nous tenons à la porte et que nous frappions, il nous sera ouvert. » Et encore (2) : « Heureux celui dont la méditation est

(1) BERN. *Serm.* 62 *sup. Cant.* — (2) *Id., Serm.* 4 *de Ascensione Dom.*

toujours en présence du Seigneur, et dont la réflexion incessante se porte jusqu'à la fin sur les magnificences de la droite du Seigneur! Que trouvera-t-il de pénible ici-bas, celui qui toujours répète dans son esprit que les souffrances de ce temps sont misérables en comparaison de la gloire future (1)? Que pourra-t-il désirer en ce siècle corrompu, celui dont l'œil considère sans cesse les trésors du Seigneur dans la terre des vivants, et regarde toujours les récompenses éternelles? » Et peu après : « Qui m'accordera que, vous levant tous ensemble, vous vous teniez debout dans les hauteurs, et que vous voyiez l'exaltation qui doit nous venir du Seigneur? » Et plus bas : « Qu'y a-t-il, en effet, de meilleur, qu'y a-t-il même d'aussi bon que de fixer son âme sur ces biens, puisque le corps ne peut encore y parvenir? » Et il ajoute : « Qui de vous, réfléchissant en soi à la vie future, c'est-à-dire à la joie, au bonheur, à la béatitude, à la gloire des enfants de Dieu; qui de vous, dis-je, contemplant de si grands bienfaits dans le calme de sa conscience, ne s'écriera pas aussitôt avec la plénitude de l'intime douceur qu'il éprouve : « Seigneur, il fait bon ici pour nous! » Ici; non pas, certes, dans ce douloureux pèlerinage où notre

(1) Rom. VIII.

corps est enchaîné, mais dans cette suave et salutaire méditation où réside notre cœur. Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je volerai et je me reposerai! » Et bientôt: « Je vous en conjure, mes frères, que vos cœurs ne s'appesantissent pas aux sollicitudes du siècle; débarrassez, je vous en supplie, débarrassez vos cœurs du fardeau pesant des terrestres pensées. » Et plus loin : « Élevez dans vos cœurs non-seulement les tabernacles des Patriarches et des Prophètes, mais tous les palais de cette cour céleste; multipliez-y les demeures, à la suite de celui qui s'en allait immolant dans le tabernacle du Seigneur une hostie de prières et qui chantait ce psaume au Seigneur: « Qu'ils « sont aimés vos tabernacles, Dieu des vertus; « mon âme défaille de désirs dans les parvis du « Seigneur! » Parcourez, mes frères, parcourez avec l'hostie de la piété et de la dévotion, visitez en esprit toutes les demeures d'en haut, qui sont nombreuses dans la maison du Père céleste; prosternez vos cœurs devant le trône de Dieu et de l'Agneau, adressez avec respect vos supplications à tous les ordres des Anges, saluez le collége des Patriarches, les siéges des Prophètes, le senat des Apôtres; contemplez les couronnes des Martyrs brillantes de fleurs empourprées; admirez les chœurs de Vierges embaumées du parfum des lis, et, autant que le

comporte l'infirmité de votre cœur, élevez vos oreilles aux harmonies ravissantes du Cantique nouveau : « Je me suis souvenu de ces choses, dit « le Prophète, et j'ai répandu mon âme en moi, « parce que je passerai dans le lieu du tabernacle « admirable et jusqu'à la maison de Dieu. » Ainsi parle saint Bernard.

Ces paroles suffisent relativement à la contemplation de la céleste patrie.

CHAPITRE LIII

De la Contemplation de la majesté de Dieu. — Qu'il y a quatre genres de Contemplations.

Venons maintenant à la plus sublime des contemplations, celle à laquelle, je crois, peu de personnes arrivent, à la contemplation de Dieu lui-même. Écoutons avec respect ce que dit saint Bernard, de façon qu'introduits en quelque sorte par lui, nous essayions d'y parvenir, si toutefois le Seigneur daigne regarder cette audace avec faveur. Il dit donc en parlant des compagnons de l'Époux,

c'est-à-dire des Anges, qui répètent : « Nous ferons « pour vous des pendants d'oreilles d'or marquetés « d'argent. » L'or est l'éclat de la Divinité : l'or est la sagesse qui nous vient d'en haut. C'est de cet or que les suprêmes orfévres promettent qu'ils feront des ornement éclatants et qu'ils les passeront aux oreilles intérieures de l'âme. Et je m'imagine qu'il faut entendre par là qu'ils donneront à l'âme certaines représentations et images spirituelles dans lesquelles ils offriront à ses regards, pendant la contemplation, les plus pures sensations de la divine sagesse, afin qu'elle voie au moins comme dans un miroir et dans une énigme ce qu'elle ne peut nullement contempler face à face. Or ici je parle de choses divines et tout à fait inconnues à ceux qui ne les ont pas éprouvées. Quand, par exemple, je dis comment, dans ce corps mortel, l'état de foi subsistant encore et la substance de la lumière intérieure n'ayant pas encore été dévoilée, cependant la contemplation pure de la vérité parvient à jouer son rôle en nous, du moins en partie, de telle façon que celui de nous à qui ce don aura été fait d'en haut puisse s'appliquer ces mots de l'Apôtre : « Maintenant je connais en partie (1) ; » ou ceux-ci : « Nous connaissons en partie, en partie nous pro-

(1) I Corinth. XIII.

« phétisons; » quand donc quelque lueur divine aura traversé notre intelligence à la dérobée ou avec la rapidité de l'éclair, notre esprit s'élevant soit à la participation d'une splendeur plus haute, soit à l'usage de la science, aussitôt arrivent, je ne sais d'où, certaines ressemblances figuratives des choses inférieures qui s'accommodent aux sentiments qui nous sont transférés d'en haut, et par lesquelles se colore et se reproduit ce très-pur et très-splendide rayon de la vérité, qui devient ainsi plus tolérable pour l'âme et plus aisé à communiquer aux autres. Pour moi, j'estime que ces images sont formées en nous par les inspirations des saints Anges; de même qu'au contraire les mauvaises et les dangereuses nous sont soufflées par les démons, comme cela n'est pas douteux. » Et ailleurs (1): « Heureuse l'intelligence qui a appris à creuser profondément cette muraille d'enceinte! mais combien plus heureuse celle qui s'est établie dans la pierre vive elle-même! Ah! il est bien permis aussi de creuser dans cette pierre; mais pour cela il est besoin d'une vigueur d'âme plus pure et d'une plus véhémente ardeur d'intention, comme aussi d'un mérite de sainteté plus relevé. Or qui donc en est capable? N'est-ce pas celui qui a dit : « Au com-

(1) BERN. *Serm.* 62 *sup. Cant.*

« mencement était le Verbe, et le Verbe était en « Dieu, et le Verbe était Dieu (1). » Ne vous semble-t-il pas, cet Apôtre privilégié, s'être plongé dans les profondeurs mêmes du Verbe, et avoir enlevé aux replis cachés du cœur de son Maître la moelle sacro-sainte de sa divine sagesse? » Et plus bas : « Plus on creuse laborieusement dans la pierre, plus délicieux paraît ce qu'on en retire. Ne redoutez pas les menaces que l'Écriture fait aux scrutateurs de la majesté (2); apportez-y un œil simple et pur : vous ne serez pas écrasé par la gloire, mais vous serez admis à la contempler si vous cherchez la gloire de Dieu et non la vôtre. C'est par sa propre gloire et non par celle de Dieu que l'on est écrasé. Quand vous vous inclinez devant la première, il ne vous est pas possible de lever la tête vers l'autre, en eussiez-vous le plus vif désir. Affranchissez-vous-en donc, et creusez avec sécurité cette pierre où reposent cachés les trésors de la sagesse et de la science. Que si vous hésitez encore, écoutez la pierre elle-même : « Ceux qui travaillent sur moi « ne pècheront pas (3). » Qui me donnera des ailes comme à la colombe, et je volerai et je me reposerai? Le simple et l'humble trouvent le repos là où le rusé, l'orgueilleux, l'ambitieux de vaine

(1) Joan. I. — (2) Prov. XXV. — (3) Eccli. XXXVIII.

gloire trouvent la ruine. » Et après : « Il n'est pas écrasé celui qui ne scrute pas la majesté, mais la volonté. Car ce qui appartient à la majesté, il ose sans doute quelquefois y porter le regard, mais pour l'admirer, non pour le scruter curieusement. Et si parfois il lui arrive d'être entraîné vers elle par son essor, alors c'est le doigt du Seigneur qui l'a élevé miséricordieusement, ce n'est pas la témérité de l'homme qui a osé monter jusqu'aux hauteurs de Dieu. Puis donc que l'Apôtre, en rappelant son ravissement, s'en excuse comme d'une témérité, quel autre mortel aurait la présomption de vouloir par ses propres efforts s'aventurer à scruter imprudemment la majesté divine, et à faire une invasion importune dans ses redoutables secrets? Ces vains scrutateurs de la majesté de Dieu, on peut les appeler des envahisseurs, qui ne sont pas ravis vers elle, mais qui y font une irruption violente. Aussi sont-ils écrasés par la gloire. Scruter la majesté est donc un acte formidable; scruter la volonté est un acte aussi pieux que sûr. Pourquoi n'insisterais-je pas de toute mon ardeur à scruter le glorieux secret de cette volonté à laquelle je sais que je dois obéir en tout? Douce gloire qui ne procède d'ailleurs que de la contemplation de sa douceur elle-même, et que de la vue des trésors de la bonté et de l'infinie miséricorde. Enfin « nous

« avons vu sa gloire, la gloire du Fils unique du « Père (1) », c'est-à-dire que tout ce qui est apparu de cette gloire était toute douceur, toute paternité. Non, cette gloire-là ne m'écrasera pas, bien que je la contempte de toutes mes forces : ah ! bien plutôt je me transformerai en elle. En effet, quand nous regardons à face découverte, nous nous transformons dans l'image que nous voyons lorsque nous la fixons. Loin de moi la pensée que l'homme ose entrer en conformité avec Dieu dans la gloire de la Majesté, ni dans la modestie de la volonté. Ma gloire, c'est qu'il puisse être dit de moi : « J'ai « trouvé un homme selon mon cœur (2). » Le cœur de l'époux, c'est le cœur de son Père. Et lui-même, qu'est-il ? « Soyez, dit le Seigneur, soyez « miséricordieux comme est miséricordieux votre « Père qui est dans le ciel (3). » La forme et la ressemblance qu'il désire voir dans son Église quand il lui dit : « Montrez-moi votre visage (4), » c'est la forme de la piété et de la mansuétude. Qu'elle lève le visage avec confiance vers la pierre angulaire à laquelle elle est semblable. « Appro- « chez, dit-il, approchez, et soyez illuminés, et « que vos visages ne soient pas dans la confu-

(1) Joan. I. — (2) Act. XIII. — (3) Luc. VI. — (4) Cantic. II.

« sion (1). » Comment, en effet, l'Église humble serait-elle couverte de confusion par Celui qui est humble, l'Église sainte par Celui qui est pieux, l'Église modeste par Celui qui est doux par excellence? Le pur visage de l'Épouse ne sera pas plus repoussé par la pureté de la pierre angulaire que la vertu par la vertu, la lumière par la lumière. »

Et encore (2) : « Ces deux sœurs représentent les deux genres de vie de ceux qui aiment la pauvreté. Les uns, inquiets avec Marthe, préparent deux aliments au Seigneur Jésus, à savoir : la correction des œuvres avec l'assaisonnement de la contrition, et les œuvres de piété avec le condiment de la dévotion. Les autres, qui avec Marie ne s'occupent que de Dieu seul, contemplent ce qu'est Dieu dans le monde, dans les hommes, dans les Anges, dans lui-même et jusque dans les réprouvés, voient que Dieu est le maître et le modérateur du monde, le libérateur et l'aide des hommes, la grâce et la beauté des Anges, le principe et la fin de toutes choses, la terreur et l'horreur des réprouvés; et ils jugent combien il est admirable dans les créatures, aimable aux hommes, désirable aux Anges,

1) Ps. XXXIII. — (2) BERN. *in par. et var. sermonibus, Serm.* 4.

incompréhensible en soi, implacable pour les réprouvés. » Ainsi dit saint Bernard.

De plus, dans cette contemplation de la majesté de Dieu, il y a quatre modes, dont le même saint parle ainsi (1) : « Il est quatre espèces de contemplation. La première et la principale est l'admiration de la majesté. Elle requiert un cœur purifié, pour pouvoir l'enlever plus aisément, libre du vice et débarrassé des péchés, vers les choses d'en haut, et de temps en temps le tenir en suspens dans la stupeur et dans l'extase. La seconde est nécessaire à la première : c'est la vue des jugements de Dieu. En effet, quand par ce redoutable spectacle elle frappe l'esprit qui contemple, elle met en fuite les vices, fait germer les vertus, initie à la sagesse et conserve l'humilité. » Et plus bas : « La troisième se livre ou plutôt se plaît au souvenir des bienfaits, et pour ne pas laisser l'âme ingrate, la sollicite à l'amour du bienfaiteur qu'elle lui rappelle. La quatrième, oubliant le passé, se repose dans l'unique attente des promesses ; or comme elle est la méditation de l'éternité (puisque ce qui est promis est ce qui est éternel), elle nourrit la patience et donne la vigueur de la persévérance. » Ainsi enseigne saint Bernard.

(1) Bern. *lib. V de Considerat.*, cap. ult.

Ces paroles suffisent, quant à présent, pour la contemplation de la majesté divine.

CHAPITRE LIV

De la manière de vivre de la Vie Active. — Excellente doctrine de saint Bernard.

Après avoir examiné l'exercice de la double Vie, à savoir, la première partie de la Vie Active et aussi la Vie Contemplative et ses différents modes, il nous reste à voir quel moyen nous devons employer pour pouvoir y entrer plus aisément et en jouir avec plus d'efficacité. Vous devez savoir que la première partie de la Vie Active exige la communauté de société avec le prochain, de même que la contemplation veut la solitude. S'il faut, dans la Vie Active, vivre avec d'autres personnes, c'est parce qu'ainsi on parvient plus sûrement et plus rapidement au but. En effet, au milieu des autres, on rougit des vices qu'on a et des vertus qu'on n'a pas, et on s'amende sur ces deux points; ce qui n'arrive pas dans la solitude, parce qu'on n'y trouve jamais personne qui vous reprenne ou de-

vant qui on ait à rougir. Aussi profite-t-on beaucoup des corrections et des exemples d'autrui quand on vit en congrégation : on s'efforce d'éviter les fautes qui déplaisent et qui sont condamnées dans autrui, et d'acquérir les vertus qui plaisent et qui sont louées dans les autres. C'est donc ainsi qu'il faut que vous agissiez tant que vous serez dans la Vie Active; observez bien soigneusement et évitez vos défauts et ceux des autres, selon qu'il vous a été enseigné en plusieurs endroits, surtout dans ce qui a eu trait à l'exercice de la Vie Active. Considérez attentivement ce qui y a été dit sur les vertus et les vices, et efforcez-vous de vivre d'après ces préceptes; voyez comment vous devez vous examiner vous-même et lever vos regards vers les vertus des autres, les imiter, et ensuite vous humilier et demeurer dans la crainte, parce que vous n'en possédez pas de semblables. Saint Bernard vous le recommande en ces termes (1) : « Ce n'est pas sans cause que depuis deux ou trois jours une langueur d'âme m'a envahi, que mon esprit est saisi d'une paresse inaccoutumée et que mon intelligence est émoussée. Je courais avec vigueur, et voilà qu'une pierre d'achoppement s'est rencontrée sur mon chemin : j'y ai heurté, et je suis tombé

(1) BERN. *Serm.* 54 *sup. Cant.*

Il s'est trouvé de l'orgueil en moi, et le Seigneur en courroux s'est retiré de son serviteur. De là est venue la stérilité de mon âme et la pauvreté de dévotion que j'éprouve. Comment donc mon cœur s'est-il desséché de la sorte? Il s'est coagulé comme du lait; il est devenu comme une terre sans eau. Je ne puis plus verser de larmes, tant sa dureté est devenue excessive. Je ne retrouve plus mes méditations habituelles. Où est la douce ivresse de mon esprit? Où est la sérénité de l'âme, et la paix, et la joie dans le Saint-Esprit? Je suis paresseux au travail des mains, somnolent dans les veilles, prompt à la colère, persévérant dans la haine, faible contre la loquacité et la gourmandise, lent et obtus pour la prédication. Hélas! le Seigneur visite les montagnes tout à l'entour de moi, mais il ne s'approche pas de ma demeure! » Et plus loin : « Je vois un de mes frères qui est d'une singulière abstinence, un autre d'une admirable patience, un autre d'une souveraine humilité et d'une parfaite mansuétude, un autre d'une miséricorde et d'une piété abondantes; celui-ci s'élève fréquemment à la contemplation, celui-là frappe et perce les cieux de ses ferventes prières, tous les autres brillent de quelque autre vertu. Je les considère tous fervents, tous dévoués, tous unanimes dans le Christ, tous comblés des dons célestes et de la grâce divine, et sem-

blables à ces montagnes spirituelles que le Seigneur parcourt et qui reçoivent fréquemment les visites de l'Époux. Et moi, qui ne trouve en moi rien de tout cela, que suis-je autre chose qu'un de ces monts de Gelboë que l'Hôte bien-aimé des âmes laisse de côté dans sa colère et dans son indignation? Mes enfants chéris, cette pensée brise l'audace téméraire du regard, appelle la grâce et prépare la voie à l'avénement de l'Époux. » Et plus bas : « Je veux que vous ne vous épargniez pas vous-mêmes, mais que vous vous accusiez chaque fois que vous vous apercevez que la vertu s'assoupit ou languit en vous. » Et plus bas : C'est agir comme un homme qui sait s'examiner intérieurement, qui scrute avec soin ses voies et ses penchants, et qui est toujours en garde de peur de laisser se glisser chez lui l'arrogance du vice. En vérité, je l'ai appris : il n'y a rien de plus efficace pour mériter la grâce, pour la retenir ou pour la recouvrer, que de vous tenir toujours devant Dieu, n'ambitionnant pas les hauteurs, mais demeurant dans la crainte. Bienheureux l'homme qui tremble toujours. » Et ailleurs (1) : « Apprenez à vous dominer, à ordonner votre vie, à régler vos mœurs, à vous juger vous-même, à vous accuser souvent

(1) Bern. *Epist ad fratres de Monte Dei, de Vit. solit.*

devant vous-même, à vous condamner et à ne pas vous renvoyer sans châtiment. Qu'une justice intérieure prenne siége en vous; que votre conscience coupable et accusatrice comparaisse et vous accuse. Personne ne vous chérit plus tendrement, personne ne vous jugera plus exactement. Le matin, demandez-vous compte de la nuit, et prenez caution contre vous-même pour le jour qui va suivre; le soir, exigez vos comptes du jour écoulé, et prenez des garanties pour la nuit qui commence. Si vous vous tenez ainsi en laisse, il ne vous restera pas d'occasion de vagabondage. A chaque heure distribuez vos exercices selon la règle de votre commun Institut : aux unes les exercices spirituels, aux autres les temporels. Que dans ces soins votre esprit paie sa dette à Dieu, votre corps à l'esprit : de telle sorte que, s'il y a eu quelque chose d'omis, de négligé, d'imparfait, on ne le laisse pas impuni à son lieu, à son temps, à son ordre. » Et ailleurs (1) : « Combien je les admire, combien je les révère en mon cœur, combien je les aime de toute l'ardeur de la charité ceux qui vivent chaque jour au milieu de leurs frères comme s'ils ne les connaissaient pas, et qui cependant en choisissent un, deux ou quelques autres qu'ils remarquent être

(1) Bern. *Serm.* 1 *de Altitudine et humilit. cordis.*

plus fervents, et, bien qu'ils soient souvent meilleurs qu'eux, se proposent pour modèles leurs saints entraînements vers le Seigneur, leurs exercices corporels ou spirituels! » Et plus bas: « Malheur à moi, dit un des nôtres, parce que j'ai remarqué un moine dans les vigiles, auquel j'ai compté trente vertus, tandis que je n'en trouve peut-être pas une seule en moi! Celui-là avait tout ce que donne l'humilité d'une religieuse émulation. Aussi le fruit à tirer de ce discours doit consister à ce que chacun recherche ce qu'il voit de plus élevé dans les autres, parce que c'est là que consiste la plénitude de l'humilité. Si, en effet, une grâce plus considérable paraît vous avoir été donnée de préférence à un autre frère, vous pourrez néanmoins, si vous êtes animé d'un vrai sentiment d'émulation, vous juger inférieur à lui en beaucoup d'autres points. Ainsi vous pouvez peut-être jeûner ou travailler davantage; mais lui il vous surpasse par la patience, il vous précède par l'humilité, il vous domine par la charité. Comment donc alors passez-vous tout le jour à vous complaire inutilement dans ce que vous paraissez avoir de plus que lui? Soyez plus inquiet de savoir ce qui vous manque; cela vaut beaucoup mieux. » Ainsi s'exprime saint Bernard.

Vous voyez combien il importe de nous examiner et de nous scruter nous-mêmes, et les autres aussi,

afin de tourner à notre avantage leurs perfections. Exercez-vous-y avec soin, pendant que vous serez dans la Vie Active, en gardant toujours les devoirs de l'humilité, de la charité et de la piété. Par-dessus tout occupez-vous des Méditations de la Vie du Christ, et vaquez à l'Oraison; par ces deux choses vous serez merveilleusement éclairé sur les vices et les vertus; par elles vous avancerez plus que par tous les autres exercices dans la pureté de l'âme, à laquelle il faut que vous vous appliquiez de toutes vos forces; car elle contient toutes les vertus, ainsi que je vous l'ai dit à l'occasion du jeûne du Seigneur.

Si donc vous avez bien compris les autorités que je vous ai citées au sujet de la contemplation, vous savez que plus on désire s'y élever, plus il faut se munir de pureté. Or l'âme s'épure dans les méditations de la Vie du Christ, et surtout de sa Passion, comme vous l'avez vu dans les observations générales, d'après le LXXIIe sermon de saint Bernard sur le Cantique des cantiques. Elle s'épure aussi dans l'Oraison, qui est voisine et proche de la contemplation, et ce que l'Oraison obtient par ses laborieuses instances, la contemplation le savoure dans un délicieux repos.

Ceci suffit sur le mode de la Vie Active.

CHAPITRE LV

De la manière de vivre de la Vie Contemplative.

Autrement et bien autrement faut-il se conduire dans la Vie Contemplative. L'homme de contemplation ne doit s'occuper que de Dieu et demeurer dans la solitude, au moins dans la solitude d'esprit, de laquelle je vous ai parlé au sujet du jeûne du Seigneur. Rien des choses communes ou particulières, rien de ses proches en tout ce qui tient aux devoirs temporels; il ne s'occupe d'eux qu'en raison, en dévotion et en compassion. Rien de lui-même à lui-même; il doit tout jeter rapidement derrière son dos, et devenir comme insensible et mort, afin de pouvoir se livrer à Dieu seul, à moins que la nécessité ne le retienne malgré lui. Or il faut qu'il s'instruise à cette sagesse dans le loisir, ainsi que vous l'avez vu dans le chapitre de la Contemplation, d'après le XLe sermon de saint Bernard sur le Cantique des cantiques. Il faut qu'il diminue son activité, qu'il se taise, à l'exemple de

Marie, quand même il serait interrogé; qu'à son exemple aussi il laisse le Seigneur parler et agir, et qu'il confie tout à sa divine Providence. A ce propos, écoutez ce que dit, avec son éloquence accoutumée, le grand saint Bernard (1) : « Marthe, pendant qu'elle agit, représente l'âme active occupée de bonnes œuvres. Marie figure l'âme contemplative; assise silencieuse et ne répondant même pas aux interpellations, attentive de toute la puissance de son esprit aux paroles du Verbe, elle boit à longs traits cette grâce de la science divine pour laquelle elle méprise tout le reste. Au dehors elle est comme insensible, tandis qu'au dedans elle est ravie avec une ineffable allégresse dans la bienheureuse contemplation de son Dieu. » Et plus loin : « Ne soyons pas étonnés si celui qui travaille et fait le bien murmure contre son frère qui reste dans l'oisiveté de la contemplation, puisque nous voyons dans l'Évangile que Marthe en a fait ainsi avec Marie. Mais nous ne remarquons pas que Marie ait murmuré contre Marthe de ce qu'elle ne voulait pas imiter sa conduite. En effet, elle n'aurait pas suffi à faire les deux choses, à vaquer aux soins extérieurs et à satisfaire intérieurement aux désirs de la sagesse. Car il a été dit de la sagesse elle-

(1) BERN. *Serm.* 5 *de Assumpt. B. M.*

même : Celui qui fait trêve à ses travaux la trouvera (1). C'est pourquoi Marie s'assied et demeure immobile, et ne veut pas interrompre le repos de son silence, de peur de perdre la douceur ravissante de la contemplation, surtout tandis qu'elle entend Jésus qui lui dit intérieurement : « Demeurez et voyez comme le Seigneur est doux (2). » Et ailleurs (3) : « Auriez-vous pensé que dans la maison où est reçu le Seigneur la voix du murmure se serait fait entendre? Heureuse maison et bienheureuse société où Marthe se plaint de Marie! Car il n'eût pas été convenable pour elle de rivaliser avec Marie. Où voyez-vous, en effet, qu'elle se soit plainte et qu'elle ait dit : Ma sœur me laisse seule servir le Seigneur? Non, non; celui qui s'occupe de Dieu seul ne peut pas aspirer au sort inquiet et laborieux des frères servants! Marthe paraît ne pas suffire à son œuvre, elle semble moins capable, elle voudrait partager avec d'autres le service qu'elle fait. Regardez, au contraire, la prérogative de Marie; en toute circonstance Dieu lui sert d'avocat. Le Pharisien s'indigne contre elle, sa sœur se plaint, les disciples mêmes murmurent : elle se tait toujours, et le Christ répond pour elle. »

(1) Eccli. XXXVIII. — (2) Ps. XXXIII. — (3) BERN. *Serm.* 3 *de Assumpt.*

Et plus bas : « Que Marie voie donc à rester dans le loisir, qu'elle voie à goûter combien le Seigneur est doux, qu'elle voie à s'asseoir avec dévotion et et avec sécurité aux pieds de Jésus, le regardant, tenant son âme toujours en présence et recevant les paroles de la bouche de Celui dont la tendresse est aimable et dont le langage est délicieux; car la grâce est répandue sur ses lèvres, et sa beauté surpasse celle des fils des hommes et la gloire même des Anges. Réjouissez-vous et rendez grâce, Marie, vous qui avez choisi la meilleure part! Bienheureux les yeux qui voient ce que vous voyez; bienheureuses les oreilles qui méritent d'entendre ce que vous entendez. Bienheureuse, vous qui recevez les émanations du divin murmure au milieu de ce silence dans lequel il est bon à l'homme d'attendre le Seigneur! Soyez simple non-seulement sans feinte, mais même sans multiplicité d'occupations, afin que vous jouissiez des entretiens de Celui dont la voix est douce et le visage est beau. Ne prenez garde qu'à une chose : c'est à ne pas abonder dans votre propre sens et à ne pas vouloir plus qu'il ne faut vous complaire dans cette douceur, de peur que, tandis que vous cherchez la lumière, vous ne rencontriez les ténèbres avec les illusions du Démon du Midi. » Ainsi dit saint Bernard.

Vous avez vu comment l'homme de contemplation doit abandonner toutes choses, les occupations et les exercices corporels, parce que ces travaux sont l'opposé du loisir et l'un des plus grands obstacles qu'il puisse redouter. Ils lui nuisent de plusieurs manières, et non-seulement pendant qu'il est occupé, mais encore après; d'abord en lui rendant l'esprit inquiet et tourmenté de ce qu'il a fait ou de ce qu'il a à faire, ensuite en lui laissant des images et des souvenirs qui contrarient vivement la contemplation.

CHAPITRE LVI

Des quatre obstacles à la Contemplation.

Voyons maintenant ce qui nuit à la contemplation. Il y a quatre principaux obstacles, dont saint Bernard parle en ces termes (1) : « S'il arrive à quelqu'un de nous d'être ravi pour une heure et d'être abrité dans le secret de la contemplation, dans ce sanctuaire de Dieu, s'il a le bonheur de

(1) BERN. *Serm.* 23 *sup. Cant.*

n'être nullement troublé, ni détourné par le besoin des sens, par les remords d'une faute, par l'aiguillon de la sollicitude, ou même par ces fantômes des images corporelles, les plus difficiles à écarter, il pourra alors, quand il reviendra vers nous, se glorifier et dire : Le Roi m'a introduit dans l'intérieur de son palais. » Ainsi dit saint Bernard.

Le premier des obstacles est donc la souffrance des sens. En effet, l'âme est tellement liée au corps, qu'elle ne se plaît pas dans la contemplation quand le corps éprouve une notable douleur dans quelque partie de soi-même ou de ses sens. Ainsi, à moins d'une grâce spéciale de Dieu, le temps de la maladie n'est pas le moment de la contemplation. Il en est de même quand la faim, la soif, le froid ou tout autre besoin du corps nous tourmentent vivement.

Le second obstacle, c'est l'aiguillon de la sollicitude, c'est-à-dire l'inquiétude des soins et des occupations; ce qui est clairement démontré par les passages ci-dessus rapportés. Le même saint Bernard, énumérant ailleurs plus longuement les obstacles à la contemplation, dit encore (1) que « comme la poussière jetée dans l'œil corporel

(1) BERN. *Serm.* 3 *de Assumpt. B. M. V.*

empêche de voir, de même la sollicitude des affaires terrestres trouble l'œil de l'intelligence et l'empêche de recevoir la vraie lumière ».

Le troisième obstacle est le remords d'une faute, c'est-à-dire du péché. Et cela peut arriver de deux manières : d'abord, quand le péché est dans l'âme; ensuite quand il y a été, qu'il est effacé par la contrition et la confession, mais qu'il revient en mémoire. L'un et l'autre état empêchent la contemplation, ainsi que l'expose saint Bernard dans le même sermon, lorsqu'il dit : « De même que les ténèbres obstruent le vue corporelle, de même le péché, quand il est dans l'âme, obstrue la vie spirituelle, parce qu'alors l'âme est toute ténébreuse elle-même, et que la contemplation requiert la pureté et la clarté de l'âme; aussi n'y a-t-il pas lieu alors de se livrer à la contemplation. Semblablement, comme le sang ou l'humeur amassés et coulant sur les yeux troublent la vue, de même le péché, quand il revient dans la mémoire, coule sur l'âme et offusque sa vue; c'est pourquoi vous devez éviter, pendant que vous contemplez, de réfléchir à vos péchés. » Sans doute nous devons en tout temps nous considérer comme des pécheurs; mais nous ne devons pas employer pour fixer notre attention sur l'une de nos fautes ou sur toutes le temps que nous voulons donner à la contemplation.

Et sur ce point saint Bernard s'exprime ainsi (1) : « Ceux qui nous représentent également la contemplation de Marie, ce sont ceux qui, par un laps de temps plus étendu et avec l'aide de la grâce de Dieu, ont pu faire des progrès dans le bien et dans la joie spirituelle, et qui alors s'en remettent par avance à la miséricorde, ne s'inquiètent pas tant de retourner en eux la triste image de leurs péchés que de méditer jour et nuit la loi de Dieu et de s'en délecter insatiablement. De la sorte, en considérant à face découverte la gloire de l'Époux, ils sont parfois transformés en son image, et ils s'élèvent de clarté en clarté par l'esprit du Seigneur. » Ainsi dit saint Bernard.

Ce grand Docteur ajoute que le quatrième obstacle, ce sont les fantômes des images corporelles. Ce dernier est plus difficile à vaincre que les autres, et c'est pour cela que la solitude est surtout recommandée dans la contemplation. Il faut, en effet, que l'homme qui contemple soit muet, sourd et aveugle ; que, regardant, il ne voie pas ; écoutant, il n'entende pas, et qu'il ne se laisse pas aller au plaisir de la parole : c'est-à-dire qu'il soit si étranger aux choses passagères et si uni à Dieu, qu'il ne ralentisse pas sa course en écoutant, en voyant ou

(1) Bern. *Serm.* 57 *sup. Cant.*

en parlant, mais qu'il fuie aussi vite qu'il le pourra. Si parfois la nécessité l'y oblige, qu'au moins il n'emporte pas avec soin les images terrestres qui par les fenêtres de l'âme parviennent jusqu'à elle. D'où suit que l'homme de contemplation ne doit pas, comme celui qui mène la Vie Active, observer la conduite du prochain, de peur qu'il n'en conserve les images. Bien plus encore doit-il s'éloigner de la conversation des personnes du siècle, ainsi que je vous l'ai souvent enseigné. Si cependant quelquefois l'obéissance, la nécessité, la politesse ou le besoin de récréation vous obligent à faire quelque œuvre ou quelque labeur, faites-le avec fidélité; mais n'y adhérez pas par votre volonté ou par votre plaisir, assez pour en conserver les images et pour en être importuné quand vous vaquerez au Seigneur. C'est ce qui fait dire à saint Bernard (1) : « Il faut faire quelque travail des mains; ce qui est ordonné habituellement, non pas tant pour charmer et retenir l'âme dans le moment que pour garder et nourrir le charme des études spirituelles. Il faut que l'âme y prenne une heure de récréation, mais non de relâchement, de telle façon que, quand elle voudra revenir à elle, elle le puisse aisément, sans résistance de sa volonté et

(1) BERN. *Epist. ad fratres de Monte Dei, de Vit. sol.*

sans conserver ni le souvenir ni l'image du plaisir qu'elle y aurait pris. En effet, l'homme n'a pas été fait pour la femme, mais la femme pour l'homme ; ni les exercices spirituels pour les corporels, mais les corporels pour les spirituels. Aussi de même qu'à l'homme, créé le premier, il a été accordé une aide semblable à lui, et tirée de sa propre substance, de même, bien que l'aide des exercices corporels soit nécessaire à l'exercice spirituel, pourtant l'un et l'autre ne se trouvent pas toujours dans une parfaite similitude : comme, par exemple, de méditer ce qui doit être écrit, ou d'écrire ce qui doit être lu. Cependant les travaux des champs épuisent souvent l'esprit lorsqu'un trop rude labeur afflige le corps jusqu'à briser ou humilier le cœur. Sans doute la peine que font éprouver ces fatigues témoigne l'ardeur de la piété. Néanmoins le bon et prudent serviteur, tout en mesurant le travail au repos, ne se laisse pas abattre dans ce travail ; mais il se recueille de plus en plus en lui-même, parce qu'il a toujours devant les yeux non pas tant ce qu'il a fait que ce qu'il se propose en agissant, et il est toujours dans l'attente et la vue de la consommation et de la fin dernière. » Ainsi s'exprime saint Bernard. Vous voyez avec quel soin il importe de prendre garde à ne pas observer votre âme dans les travaux manuels.

Je sais, en effet, combien la sollicitude qui en résulte nuit à la contemplation. Ces paroles suffisent relativement aux obstacles de la contemplation.

De tout ce qui précède vous pouvez manifestement juger combien est nuisible la curiosité empressée, qui vicie l'âme et la rend inquiète et impure, et aussi combien sont nuisibles la cupidité et la multiplicité des biens, et par conséquent combien, au contraire, est précieuse la pauvreté bénie qui rend l'âme libre et pure devant Dieu.

Au surplus, ne soyez point troublée de ce que je vous ai dit plus haut, que l'homme de contemplation ne pense pas à ses proches ; car il pense à Dieu, et il surpasse dans l'amour de Dieu l'homme d'action ; mais l'homme d'action le surpasse à son tour dans l'amour du prochain. Saint Bernard s'exprime de la sorte (1) à ce sujet : « Je dis, par la grâce de Dieu qui est en nous, que nous avons des figuiers et des vignes. Les figuiers sont ceux qui sont plus doux dans leurs mœurs, les vignes ceux qui sont plus fervents dans leurs cœurs. Quiconque se conduit avec sociabilité au milieu de nous, et non-seulement vit sans discussion parmi ses frères, mais s'efforce à leur plaire avec une grande douceur et par tous les bons offices de la charité, n'ai-je

(1) BERN. *Serm.* 50 *sup. Cant.*

pas droit de dire que celui-là remplit le rôle du figuier? » Et plus loin : « Ceux qui sont les vignes se montrent plus sévères que complaisants à notre égard, agissant vivement dans les œuvres spirituelles, zélés pour la discipline, reprenant les vices avec véhémence et désirant qu'on puisse leur appliquer cette parole : « Est-ce que je ne haïssais « pas ceux qui vous ont haï, Seigneur? est-ce que je « ne séchais pas de colère à l'encontre de vos enne- « mis (1)? » Et encore : « Le zèle de votre maison « me dévore (2). » Aussi les uns me paraissent briller par l'amour du prochain, les autres par l'amour de Dieu. » Ainsi parle saint Bernard. Vous voyez donc que les Contemplatifs à qui il est réservé d'être animés du zèle du Seigneur surpassent les Actifs dans l'amour de Dieu. Cependant faites cette remarque avec discrétion, parce que jamais le Contemplatif ne néglige la charité envers son prochain, mais qu'il regarde plus spécialement Dieu, et le prochain secondairement, quoique cette mesure même reçoive un terme. Car c'est le devoir de celui qui commence à contempler, de ne s'occuper le plus étroitement possible que de Dieu et de demeurer dans la solitude de l'esprit, et même dans la solitude du corps, de façon à paraître négliger

(1) Ps. CXXXVIII. — (2) *Ibid.*, LXIII.

et le zèle de Dieu et de soi-même et le prochain pour l'amour de Dieu, puisque la nature de la solitude elle-même le requiert, surtout quand il est favorisé de la visite et de la présence de l'Époux; autrement il pourrait en être facilement détourné. Mais lorsqu'il sera devenu déjà parfait et qu'il aura été élevé par un long exercice de la contemplation, alors il s'enflammera d'une véhémente ardeur pour Dieu et pour le salut des âmes, ainsi que vous l'avez vu plus haut dans le XVIII[e] sermon de saint Bernard sur le Cantique des cantiques, à savoir comment la Vie Contemplative précède la seconde partie de la Vie Active. Mais quand la nécessité est pressante, tout Contemplatif, même le novice, interrompt sa contemplation par amour pour le prochain. Aussi le même saint Bernard dit-il : « Quand l'homme prie, qui doute qu'il ne parle à Dieu? Et combien de fois cependant sommes-nous distraits, sur l'ordre de la charité, entraînés et arrachés à cause de ceux qui ont besoin de nos œuvres ou de nos paroles? Combien de fois ce pieux loisir ne cède-t-il pas pieusement au tumulte des affaires? Combien de fois en bonne conscience le livre n'est-il pas posé là pour qu'on s'attache avec ardeur au travail des mains? Combien de fois même, pour l'administsation des choses de la terre, sursoyons-nous justement à la célébration du saint

sacrifice de la Messe? L'ordre est bouleversé ; mais nécessité n'a pas de loi. » Ainsi parle saint Bernard.

CHAPITRE LVII

La Vie Contemplative est préférée à la Vie Active.

D'après ce que vous avez vu dans la précédente citation de saint Bernard au LXe sermon sur le Cantique des cantiques, à savoir, que les Contemplatifs surpassent les Actifs dans l'amour de Dieu, il est évident que la Vie Contemplative doit être préférée à la Vie Active. Aussi saint Bernard dit-il (1) : « Que signifie, mes frères, ce que nous lisons, que Marie a choisi la meilleure part? Que deviennent les reproches que nous avons coutume de proférer contre elle, si par hasard elle veut considérer comme une inégalité le trouble et l'empressement actif de Marthe? « La malice de l'homme n'est-elle

(1) BERN. *Serm. 3 de Assumpt. B. M. V.*

« pas préférable à la bonté de la femme (1)? » Que devient cette parole : « Si quelqu'un me sert, « mon Père l'honorera (2)? » Et cette autre : « Le « plus grand d'entre vous sera le serviteur des « autres (3)? » Enfin quelle consolation reste-t-il à celle qui travaille, si on exalte la part de sa sœur comme pour rabaisser la sienne? Quant à moi, voici mon opinion; je pense de deux choses l'une : ou que Marie a été louée de son choix parce que sa part doit être choisie par nous tous, autant que nous le pouvons; ou bien, pour ne trouver en elle aucune faute, qu'elle n'avait incliné son propre jugement ni vers l'une ni vers l'autre des deux parts, mais qu'elle était prête à accepter celle que lui désignerait la volonté du Maître. En effet, qui fut fidèle comme David, entrant et sortant, et toujours disposé à obéir aux ordres du roi (4)? « Enfin, dit-il, « mon cœur est prêt, non une fois, mais une se- « conde fois, et à vaquer à vous et à servir mon « prochain. » Certes voilà la meilleure part, celle qui ne sera pas enlevée; voilà l'âme excellente qui ne se trouvera pas, où que vous l'appeliez. En effet, celui qui sert bien acquiert un bon rang ; celui qui vaque bien au Seigneur en a un meilleur; mais le

(1) Eccli. XLII. — (2) Joan. XII. — (3) Matth. XX. — (4) I Reg. XXII.

rang suprême est à celui qui est parfait en ces deux choses. Cependant j'ajouterai une observation, si toutefois on peut soupçonner rien de pareil dans Marthe. Ne paraît-elle pas avoir taxé sa sœur d'oisiveté, puisqu'elle lui demandait de l'aider? Mais c'est un homme charnel et qui ne comprend rien à ce qui est de l'Esprit de Dieu, que celui qui reprocherait à son âme de vaquer au Seigneur. Qu'il entende donc que c'est là la meilleure part, celle qui demeure dans l'éternité. En effet, ne paraît-elle pas quelque peu grossière, l'âme qui voudrait, tout ignorante de la contemplation divine, entrer dans cette région où la contemplation est l'unique étude, l'unique affaire, la vie elle-même? »

Saint Bernard dit encore (1) : « Deux choses sont nécessairement requises dans l'intention que nous avons appelée le visage de l'âme, l'objet et la cause, c'est-à-dire ce à quoi vous vous appliquez, ce pour quoi vous vous occupez. En ces deux choses la beauté ou la laideur de l'âme se jugent aisément. » Et plus bas : « Or, s'appliquer à autre chose qu'à Dieu, et néanmoins agir pour Dieu, c'est l'œuvre, non de Marie, mais de Marthe. Loin de moi la pensée de rien trouver à reprendre dans

(1) Bern. *Serm.* 40 *sup. Cant.*

l'âme qui agit ainsi! Mais cependant je n'affirmerai pas qu'elle soit arrivée à la perfection de la beauté. En effet, elle est encore pleine de sollicitude et de trouble, et elle ne peut pas ne point être couverte de la poussière légère des actions terrestres. Or ce qui enlèvera aisément et promptement cette poussière, même à l'heure du saint assoupissement, c'est l'intention chaste et l'élan d'une bonne conscience vers Dieu. Donc rechercher Dieu seul pour Dieu seul, c'est avoir des deux côtés le visage de la double intention d'une beauté irréprochable, et c'est le propre et le caractère distinctif de l'Épouse, qui mérita par une prérogative spéciale de se voir appliquer ces mots : « Vos joues sont belles comme « celles de la tourterelle. » Et ailleurs (1) : « La solitude et la reclusion sont des noms de misère. La cellule ne doit jamais être une reclusion de nécessité, mais le domicile de la paix; la porte fermée, non une cachette, mais une heureuse retraite. Celui avec qui Dieu est n'est jamais moins seul que quand il est seul. C'est alors, en effet, qu'il peut jouir librement de son bonheur. Alors il s'appartient; il est maître de jouir de Dieu en soi et de soi en Dieu. Alors dans la lumière de la vérité, dans la clarté sereine d'un cœur pur, la conscience

(1) BERN. *Epist. ad frat. de Monte Dei.*

sans tache s'ouvre d'elle-même; le souvenir se remplit de la pensée de Dieu; l'esprit est illuminé, le cœur jouit de son bien suprême; ou bien la fragilité humaine pleure librement sur ses fautes. C'est pour cela que, suivant votre vocation et le dessein arrêté de votre âme, habitant aux cieux plutôt que dans vos cellules, et ayant banni tout le siècle loin de vous, vous vous êtes enfermés tout entiers avec Dieu. » Et plus loin : « Ce n'est pas acte d'oisiveté que de vaquer à Dieu; c'est l'affaire des affaires. » Ainsi s'exprime saint Bernard.

Par toutes ces autorités, il est clair que la Vie Contemplative est préférée à la Vie Active; vous avez d'ailleurs dans la présente partie de cet Opuscule d'autres citations qui exposent la même doctrine; et plus haut également, par exemple, dans le chapitre qui traite de la manière dont le Seigneur prit la fuite quand la multitude voulut le faire roi; et cela d'après le sermon XXXII[e] de saint Bernard sur le Cantique des cantiques.

Quel est ensuite de ces deux genres de vie celui qui a le plus de mérite? Dieu le sait. Je croirais cependant que c'est celui qui laisse le plus de place à l'amour divin. Dans la Vie Contemplative on semble plus attaché à l'amour, et c'est un grand bien que de regarder Dieu, de jouir de Dieu, de converser avec Dieu, de connaître sa volonté, toutes

choses qui appartiennent à l'homme de contemplation. En effet, c'est l'avant-goût de la récompense de la patrie, quoique imparfaitement et rarement accordé. Les saints paraissent aussi tenir la même opinion, à savoir que la Vie Contemplative a plus de mérite que l'autre. Quoi qu'il en soit, Dieu veut et ordonne l'une et l'autre. Et comme dans un même corps les membres n'ont pas tous la même fonction, de même dans l'Église il importe que nous servions le Seigneur en diverses manières. « Le même esprit, en effet, n'est pas donné à tous, dit l'Apôtre, mais à l'un est accordé l'esprit de sagesse (1), etc. » Donc que chacun demeure dans la vocation qu'il a reçue; que celui qui est apte à la contemplation y demeure, et qu'au contraire celui qui est propre au service des autres s'y exerce. Car le Seigneur, de même qu'il a dit de Marie qu'elle avait choisi la meilleure part, de même aussi quand, après avoir interrogé Pierre sur son amour pour lui, il lui a ordonné de paître ses brebis, il lui a par trois fois intimé cette volonté. Et c'est dans ce sens que l'on peut entendre ce qu'écrit saint Bernard lorsqu'il dit (1) : « Que Marthe reçoive le Seigneur dans sa maison, parce

(1) I Corinth. XII.

(2) BERN. *Serm.* 3 *de Assumpt. B. M. V.*

que la direction de la maison lui a été confiée; que tous ses autres coadjuteurs reçoivent aussi le Christ selon le ministère qu'ils exercent; qu'ils servent le Christ, qu'ils le servent dans ses membres, celui-ci dans ses frères infirmes, celui-là dans les pauvres, cet autre dans l'hospitalité exercée envers les étrangers et les voyageurs; et pendant qu'ils seront ainsi préoccupés et absorbés dans ce ministère, que Marie voie à vaquer au Seigneur et qu'elle goûte combien le Seigneur est doux. » Ainsi dit saint Bernard.

Pour vous, puisque votre état l'exige, embrassez de toutes vos forces la Vie Contemplative, en ayant soin de la faire précéder de la Vie Active, qui vous conduit à l'autre. Réjouissez-vous et rendez grâces au Seigneur Jésus, qui vous a appelé à cette part, qu'il déclare la meilleure.

CHAPITRE LVIII

Des trois motifs pour lesquels l'homme de Contemplation retourne à la Vie Active. — Que la foi est morte sans les œuvres.

Maintenant, bien qu'il vous ait été plusieurs fois démontré que l'homme de contemplation doit vaquer à Dieu seul et négliger tout le reste, il faut que vous sachiez que cela est vrai en général, mais pas toujours. Il y a, en effet, trois motifs pour lesquels il se sépare pour un temps de cette douce contemplation, et rentre dans la Vie Active.

Le premier motif est le bien des âmes, ainsi que vous l'avez vu ci-dessus, au chapitre intitulé : *Comment la Vie Contemplative précède la seconde partie de la Vie Active,* d'après les sermons XVIIIe et LXIIe de saint Bernard sur le Cantique. Saint Bernard dit, en effet (1) : « Levez-vous, mon amie ; levez-vous, mon Épouse, et venez. L'Époux té-

(1) BERN. *Serm.* 62 *sup. Cant.*

moigne son affection en répétant ces paroles d'amour; car la répétition est l'expression de la tendresse. Et quand il sollicite à plusieurs reprises sa bien-aimée de travailler à la vigne, il montre combien il est plein de sollicitude pour le salut des âmes. Car, vous le savez déjà, les vignes figurent les âmes. » Et plus loin : « Cependant, s'il m'en souvient, je n'ai pas encore en tout ce livre nommé une seule fois l'Épouse, si ce n'est tout à l'heure, quand elle va vers les vignes et qu'elle approche du vin de la charité. » Ainsi s'exprime saint Bernard. L'Épouse, connaissant donc la volonté de l'Époux, qui est tout brûlant de zèle pour le salut des âmes, sort un moment, le temps nécessaire pour ce travail, et ensuite elle revient à la contemplation elle-même.

L'autre motif d'interrompre la contemplation, c'est un devoir pressant. En effet, quand un supérieur a à s'occuper des besoins de ses subordonnés, il néglige alors la contemplation. Sur ce point, saint Bernard, parlant de lui-même à ses moines, qui souvent le tourmentaient jusqu'à l'excès (1): « Rarement les survenants me laissent-ils une heure pour me recueillir en repos devant Dieu. » Et il ajoute : « Je sursois et je m'arrête, de peur

(1) Bern. *Serm.* 52 *sup. Cant.*

de paraître donner aux faibles un exemple d'impatience; les petits du Seigneur croient en lui, et je ne souffrirai pas qu'ils soient scandalisés par moi. Je ne me servirai pas de cette puissance; qu'ils usent de moi comme il leur plaît, pourvu qu'ils soient sauvés. Ils me pardonneront, s'ils ne m'ont pas épargné : et je me reposerai volontiers dans la pensée qu'ils n'auront pas craint de m'inquiéter pour leurs nécessités. Je leur donnerai ma vie tant que je pourrai, et en eux je servirai mon Dieu, demeurant dans la sincérité de la charité. Je ne chercherai pas ce qui est à moi, ni ce que je me croirai utile. Je ne demande qu'une chose : c'est que mon ministère leur soit doux et profitable, et qu'ainsi je puisse au jour de terreur trouver miséricorde aux yeux de leur Père. » Il dit encore à propos des deux motifs ci-dessus (1) :

« Je vous parle d'après ma propre expérience; si jamais j'ai pu croire que mes avis aient pu être utiles à quelques-uns de vous, alors, je vous le déclare, je ne me suis pas repenti d'avoir préféré le soin de ces discours à mon propre repos et à mon propre loisir. Si, par exemple, après un sermon, je trouve un homme irascible changé en homme de paix, un orgueilleux devenu humble, un pusilla-

1) *Serm.* 51 *sup. Cant.*

nime courageux, ou bien quand les humbles, les doux, les forts ont fait des progrès chacun dans leur vertu et ont éprouvé qu'ils se sentaient meilleurs; si ceux qui peut-être dormaient et languissaient dans une pesante torpeur et un honteux sommeil relativement aux choses de l'esprit, se sont tout à coup réchauffés aux ardeurs de la parole du Seigneur et se sont éveillés en sursaut; si ceux qui, ayant déserté la source de la sagesse, s'étaient creusé des citernes dans leur amour-propre, citernes incapables de contenir l'eau, et s'en allaient, sous l'inspiration de leur cœur desséché, murmurant à chaque injonction et se plaignant qu'ils n'avaient plus en eux aucune fraîcheur de dévotion; si ceux-là, dis-je, prouvent qu'ils ont refleuri à la rosée de la parole et à la pluie volontaire que Dieu a mise en réserve pour son héritage, et qu'ils sont devenus en toutes choses obéissants et dévoués; en vérité, je vous le dis, je ne peux ressentir aucune tristesse d'avoir interrompu ma bienheureuse contemplation; et quand je me trouve environné de telles fleurs et de tels fruits de piété, je m'arrache sans peine des bras de la stérile Rachel, pour recueillir près de Lia les fruits abondants de vos avancements dans la vertu. Non, certes, je ne me repentirai pas d'interrompre mon repos pour me livrer à la prédication, puisque je vois germer en vous

la semence que j'ai répandue, et croître sans cesse les moissons de votre justice. La charité, en effet, qui ne cherche pas son avantage, m'a persuadé aisément de ne rien préférer de tous mes désirs à votre utilité. Prier, lire, écrire, méditer et tous les autres bénéfices de l'exercice spirituel, je les estime des pertes et des dommages en considération de vous. » Ainsi dit saint Bernard.

Le troisième motif d'interrompre la contemplation, c'est lorsque l'âme, au moment où, selon sa coutume, l'Époux se retire, ne ressent plus les consolations ordinaires. En effet, l'Époux va et revient selon son vouloir, comme vous l'avez appris au chapitre xxxve, intitulé : *Comment le Seigneur s'enfuit quand la multitude voulait le faire Roi.* Lors donc qu'il s'est retiré, l'âme languit de désirs et le rappelle de toutes ses forces, en disant avec l'Épouse dans le Cantique : « Revenez, revenez, ô mon bien-aimé ! » Et si alors il ne revient pas, elle appelle les compagnons de l'Époux, c'est-à-dire les Anges, à son secours, et elle leur dit : « Je vous en conjure, filles de Jérusalem, si vous avez vu mon bien-aimé, dites-le-moi, parce que je languis d'amour. » S'il ne daigne pas encore revenir, l'âme, connaissant la volonté de l'Époux, se remet à la Vie Active, pour qu'au moins de la sorte elle acquière des fruits aux yeux de l'Époux. La paresse, en effet,

ne saurait convenir à l'homme de contemplation. Aussi l'Épouse dit-elle alors : « Ornez, ornez-moi de fleurs, environnez-moi de fruits, parce que je languis d'amour. » A ce sujet saint Bernard s'exprime ainsi (1) : « La fleur, c'est la foi ; le fruit, ce sont les œuvres. Vous trouverez cette assimilation juste si vous remarquez qu'il faut que la foi précède les œuvres comme la fleur précède le fruit. Sans la foi, il est impossible de plaire à Dieu, selon le témoignage de saint Paul, et surtout selon cette parole du même Apôtre : « Tout ce qui n'est « pas de la foi est péché (2). » Aussi pas de fruit sans fleur, pas de bonne œuvre sans foi ; la foi sans les œuvres est morte, semblable à cette fleur inutile que le fruit ne suit pas. Aussi la foi sincère demeurera inhérente aux bonnes œuvres, et l'âme habituée au repos recevra comme d'ordinaire sa consolation chaque fois que la lumière de la contemplation lui sera enlevée. Quelle est l'âme, en effet, qui jouit, je ne dis pas continuellement, mais même longtemps, durant cette vie corporelle, de la lumière de la contemplation ? Mais, comme je l'ai dit, chaque fois qu'on descend de la Vie Contemplative, on doit se reprendre à la Vie Active, pour ensuite revenir de celle-là vers l'autre, familière-

(1) BERN. *Serm.* 51 *sup. Cant.* — (2) Rom. XIV.

ment, en voisin; car ce sont deux compagnes qui partagent la même demeure. Marthe, en effet, est sœur de Marie. Aussi bien, si on tombe de la clarté de la contemplation, on ne se laisse pas rouler pour cela dans les ténèbres du péché ou dans la honte de l'oisiveté; mais on se retient dans la lumière des bonnes œuvres, car il faut que vous sachiez que les œuvres sont aussi une lumière. « Que votre lumière « luise devant les hommes, » est-il écrit; et il n'y a pas de doute que cette parole ne se rapporte aux œuvres que les hommes peuvent voir. » Ainsi dit saint Bernard.

Voilà donc les trois motifs pour lesquels le Contemplatif s'éloigne de la bienheureuse contemplation et redescend à la Vie Active, malgré lui toutefois, mais cependant par une secrète disposition de Dieu. Et vous avez dû remarquer, d'après l'autorité de saint Bernard, qu'il ne le fait que pour un temps, et qu'il se hâte de revenir à la contemplation. Ce qui vous prouve de nouveau que la Vie Contemplative est préférable à la Vie Active.

Enfin, grâces soient rendues à Dieu! nous avons achevé ce Traité de la Contemplation. La matière est étendue et très-utile, et vous pourrez y puiser de précieux enseignements non-seulement sur la contemplation elle-même, mais sur beaucoup d'au-

tres points et presque sur tout l'ensemble de l'exercice spirituel. Efforcez-vous donc d'aimer ardemment cet exercice et de l'accomplir avec fidélité ; et ne croyez pas néanmoins que je vous aie rapporté dans ce petit Traité tout ce que saint Bernard enseigne ; mais ce que j'y ai mis doit vous suffire.

CHAPITRE LIX

Comment le Seigneur dit aux Juifs que l'Église serait dévolue aux Gentils, sous la Parabole des ouvriers de la vigne qui avaient tué le fils de leur maître.

Notre Seigneur et Rédempteur, jaloux du salut de ces âmes pour lesquelles il est venu offrir la sienne, s'efforçait de toute manière de se les attirer et de les arracher des dents cruelles de l'ennemi. Aussi tantôt il employait de douces et humbles paroles, tantôt des expressions de reproche et de sévérité, tantôt des exemples et des paraboles, tantôt des actes de puissance et des miracles, tantôt des menaces et des terreurs ; et il variait ses moyens et ses remèdes de salut autant qu'il lui semblait

convenable selon le lieu, le temps et la différence des auditeurs. Dans la circonstance présente, il se servit contre les Princes et les Pharisiens de paroles dures et d'un exemple redoutable, mais si juste et si vrai, qu'ils furent obligés de se condamner eux-mêmes. En effet, il leur proposa la Parabole des vignerons qui tuèrent les envoyés du Maître qui venaient pour voir le fruit de leur travail, et, bien plus, le Fils du Maître lui-même (1). Et Jésus leur ayant demandé de quel châtiment ils les croyaient dignes de la part du Maître, ils répondirent : « Qu'il fasse périr de mort ces méchants, et qu'il loue sa vigne à d'autres cultivateurs. » Jésus, les approuvant, leur expliqua la parabole en ces termes : « Le royaume de Dieu, c'est-à-dire l'Église, vous sera enlevé, et il sera abandonné à la nation qui en récoltera les fruits, » c'est-à-dire aux Gentils, desquels nous faisons partie, nous et l'Église universelle. Il leur ajouta également l'exemple de la pierre angulaire qui le représentait et qui devait briser les Juifs. Et eux alors, comprenant que cette parabole les regardait, n'en furent point corrigés, mais en devinrent plus irrités, parce que la malice les avait aveuglés. Considérez donc le Seigneur dans cette occurrence, assis humblement au milieu

(1) Matth. XXI.

de ces Pharisiens, mais leur parlant avec autorité et leur montrant leur propre sort avec toute la vigueur et la puissance de la vertu.

CHAPITRE LX

Comment ils voulurent surprendre Jésus dans ses paroles.

De même que le Seigneur Jésus tentait par tous les moyens d'opérer le salut des Juifs, de même eux, au contraire, s'efforçaient de toute manière de le perdre et de le tuer. Ils résolurent de le prendre en défaut, mais leurs calculs furent déjoués. Ils envoyèrent donc de propos délibéré leurs disciples avec les familiers du roi Hérode, pour lui demander s'il était permis de payer le tribut à César ou non (1). Ils s'imaginaient que par là ils le rendraient odieux ou à César ou à la populace juive, et qu'il ne pourrait répondre que contre lui-même. Mais lui, qui scrute les cœurs, connaissant leur malice, leur dit de rendre à Dieu ce qui est à Dieu, et à César ce qui est à César, les appelant hypocrites parce

(1) Matth. XXII.

qu'ils cachaient sous de douces paroles un esprit fallacieux. Et, trompés dans leur attente, ils s'en allèrent avec honte. Contemplez attentivement le Seigneur, comme je vous l'ai dit dans mes avis généraux, et considérez aussi que le Seigneur ne veut pas que les Princes et les Souverains temporels soient privés de ce qui leur est dû. Aussi c'est un péché de ne pas payer les gabelles, les péages et les dîmes, et les autres tributs qui sont régulièrement et équitablement établis par les Souverains temporels.

CHAPITRE LXI

De l'aveugle guéri à Jéricho et de plusieurs autres choses.

Le très-doux Seigneur, qui par un excès d'amour était descendu pour notre salut du sein de son Père, voyant que le temps de sa Passion approchait, se prépara à se rendre à Jérusalem pour la subir. Sa divinité la prédit alors, mais il ne fut pas compris. Comme donc il arrivait près de Jéricho, un aveugle qui se tenait le long du chemin et qui mendiait, ayant compris au bruit de la foule que

Jésus passait par là, se mit à crier hautement miséricorde; et, bien qu'il fût gourmandé par la multitude, il n'avait pas honte et ne se taisait pas. Alors le Seigneur Jésus, regardant avec compassion sa foi et sa ferveur, se le fit amener et lui dit : « Que voulez-vous que je vous fasse? » Oh! la douce parole : « Que voulez-vous que je vous fasse? » Et l'aveugle répondit : « Seigneur, faites que je voie! » Le bon Jésus y consentit, et lui dit : « Voyez! » Et il le guérit. Contemplez le Seigneur Jésus et admirez sa courtoisie.

Réfléchissez aussi sur la vertu de la foi et de l'oraison, et voyez que l'importunité de la prière ne déplaît pas à Dieu; bien au contraire, elle lui plaît, comme vous avez dû en juger par la Chananéenne (1). Il enseigne également ici qu'il faut toujours prier, et ne jamais cesser, d'après l'exemple qu'il nous donne du juge (2) qui accorda à l'importunité d'une pauvre veuve ce qu'elle lui demandait. Ailleurs (3) aussi, il offre l'exemple de celui qui pendant la nuit obtint par son importunité que son ami lui prêtât des pains. A ceux donc qui persévèrent ainsi dans leurs sollicitations le Seigneur accorde que, pour ce qu'ils demandent justement et à bon droit, Dieu leur dise : Que voulez-vous que je vous fasse?

(1) Luc. XVIII. — (2) *Ibid.* — (3) *Ibid.*, XI.

et aussitôt il le leur fait. Quelquefois même il fait plus qu'on ne demande, plus que l'homme n'oserait demander, comme vous le verrez par l'exemple de Zachée, dont nous parlerons bientôt. Tenez donc pour certain que tout ce que vous implorerez du Seigneur avec fidélité et persévérance, vous l'obtiendrez (1). Et vous ne devez pas être honteux, pas plus que cet aveugle, pas plus que la Chananéenne, pas plus que Zachée, qui ont su demander des grâces, et qui les ont obtenues. De même aussi nous ne devons pas avoir honte de servir Dieu et d'abandonner le péché, et de solliciter les grâces qui nous sont nécessaires. Avoir de la honte et de la vergogne, c'est souvent une grande vertu, c'est quelquefois un grand défaut. Et saint Bernard en parle de la sorte (2) : « Il y a une honte qui conduit au péché, et une honte qui conduit à la gloire. La bonne honte est celle que vous ressentez de pécher ou d'avoir péché. Et bien que tout juge humain soit absent, cependant vous redoutez avec d'autant plus de honte le regard du Juge divin, que vous le connaissez infiniment plus pur que l'homme, et vous savez qu'il est d'autant plus offensé par le pécheur que le péché est plus détesté

(1) Luc. XIX.
(2) Bern. *in Lib. de Laude novæ Militiæ sive ad milites Templi.*

de lui. Cette sorte de honte détourne l'opprobre et prépare la gloire en repoussant totalement le péché ; ou bien, quand il a été commis, elle le punit par la pénitence et le chasse par la confession. En effet, notre véritable gloire, c'est le témoignage de notre conscience. Que si quelqu'un est humilié de se confesser et en reçoit de la componction, cette honte alors le conduit au péché ; et il perd la gloire de la conscience, lorsque le mal de la componction allait s'efforcer de chasser du fond du cœur cette sotte honte qui ferme les lèvres, le retient et ne lui permet pas d'en sortir. » Et encore (1) : « O honte déraisonnable, ennemie du salut, ignorante de tout ce qui est honnête et de tout ce qui est honorable !... Est-il donc si honteux pour l'homme d'être vaincu de Dieu, et est-ce un outrage que d'être humilié sous la main toute-puissante du Très-Haut ? » Et plus loin : « C'est la plus sublime victoire que de céder à la Majesté divine ; et ne pas lutter contre l'autorité de notre sainte mère l'Église, c'est le plus grand honneur et la plus belle gloire. O perversité ! on n'a pas honte de se souiller ; on a honte de se laver les pieds ! Il est une honte, dit le Sage, qui conduit à la gloire : c'est celle qu'on éprouve de pécher ou d'avoir péché ; et certes alors la gloire

(1) Bern. *Epist.* 185 *ad Eustach.*

ne vous manquera pas, puisqu'elle sera ramenée par la honte après avoir été chassée par la faute. » Et saint Bernard dit encore ailleurs (1) : « Je ne sais s'il se peut rencontrer, dans toutes les qualités de l'homme, rien de plus agréable que la pudeur. » Et il ajoute : « Elle est l'ornement de tous les âges, mais la grâce de la pudeur naissante brille encore plus belle et plus grande dans un âge plus tendre. Quoi de plus aimable qu'un jeune homme plein de pudeur? Qu'elle est brillante, qu'elle est splendide cette pierre précieuse des mœurs sur le visage et dans la vie du jeune homme! Que c'est une vraie et gentille messagère de bonne espérance, et un précieux indice de bon naturel! Elle porte le sceptre de la discipline qui, dominant les affections honteuses, comprime les actes et les mouvements légers de cet âge effervescent, et réprime leur insolence. Que sera-ce ensuite quand elle mettra en fuite les propos honteux et les discours dépravés? La pudeur est la sœur de la continence. Il n'y a pas de plus manifeste témoignage d'une simplicité de colombe, pas de meilleur gage d'innocence. C'est la lampe d'un cœur pudique, lampe brillante d'éclat, et qui veille sans cesse pour n'y laisser rien demeurer de déshonnête sans le dénoncer aussitôt.

(1) BERN. *Serm.* 86 *sup. Cant.*

C'est la garde armée pour l'attaque des vices; c'est la protectrice de la pureté native, la gloire première de la conscience, la gardienne de la réputation, l'honneur de la vie, le trône de la force, les prémices des vertus, la louange de la nature et l'insigne de toute honnêteté. Et même, cette aimable rougeur du visage que souvent produit la pudeur, que de grâce et de beauté n'ajoute-t-elle pas d'ordinaire au front qui en est couvert? La pudeur est si naturellement innée dans l'âme, que ceux qui ne redoutent pas de commettre le mal ont cependant honte d'être vus, parce qu'ils cachent des âmes de ténèbres et dignes des ombres. » Et plus bas : « Qu'y a-t-il de plus agréable à un cœur pudique que le secret et la retraite? Si nous voulons prier, il nous est ordonné d'entrer dans notre chambre pour nous y trouver dans le secret. C'est là une excellente précaution, de peur que, si nous priions en public, la louange humaine ne nous ravît le fruit de l'oraison et ne frustrât notre amour. Ensuite, quoi de plus propre à la pudeur que d'éviter la louange et la jactance? » Et bientôt après : « Quoi de plus malséant, surtout pour un jeune homme, que l'ostentation de la sainteté? » Et plus bas : « C'est une bonne recommandation de la prière qu'on va faire, que de la faire précéder par la pudeur. » Ainsi dit saint Bernard.

Ces considérations, que fait naître la guérison de l'aveugle de Jéricho, peuvent s'étendre aussi à ces deux autres aveugles que le Seigneur a rendus alors à la lumière, c'est-à-dire quand il sortit de Jéricho (1) ; car le premier, en effet, avait été guéri avant son entrée. Il est question des autres dans saint Marc et saint Matthieu, où se trouve même indiqué le nom de l'un des deux (2). Et comme le premier ils s'adressèrent au Seigneur, et reçurent de lui la même réponse et la même guérison.

CHAPITRE LXII

Comment le Seigneur entra dans la maison de Zachée.

Comme le Seigneur Jésus, étant entré dans Jéricho, se promenait par la ville, Zachée, le Prince des Publicains, en ayant eu connaissance, désirait vivement le voir; et comme il ne le pouvait à cause de la foule, parce qu'il était de petite stature, il monta sur un sycomore dans l'espoir de l'apercevoir du haut de l'arbre. Or Jésus, le reconnaissant

(1) Matth. xx; Marc. x.
(2) Il se nommait *Bar-Timée*. Voy. Matth. xx.

et agréant sa foi et son désir, lui dit : « Zachée, hâtez-vous de descendre, parce que je dois aujourd'hui m'arrêter dans votre maison. » Zachée aussitôt descendit et le reçut en grande joie et en grande révérence, et lui prépara un grand festin. Vous avez vu la courtoisie du Seigneur Jésus. Il donna à Zachée plus que celui-ci ne désirait; il se donna lui-même, ce que Zachée n'aurait jamais osé demander. Ici considérez la vertu de la prière, car le désir est la meilleure des paroles et la plus puissante des prières. Aussi le Prophète dit-il (1) : « Le Seigneur a exaucé le désir des pauvres : et votre oreille a entendu la préparation de leur cœur. » Et le Seigneur a dit à Moïse (2) : « Pourquoi criez-vous vers moi ? » alors qu'il se taisait de bouche, mais qu'il parlait du cœur. Voyez maintenant le Seigneur assis et mangeant avec ces pécheurs : il se met au milieu de la table avec Zachée, et, faisant honneur à l'un d'entre eux, il le plaça vers sa tête; et il causait familièrement avec eux pour se les attirer. Voyez aussi les Disciples se mêlant volontiers à ces publicains, conversant avec eux et les exhortant aux bonnes œuvres; car ils savaient que telle était la volonté de leur Maître, et ils désiraient le salut des pécheurs.

(1) Ps. IX. — (2) Exod. XIV.

CHAPITRE LXIII

De la guérison de l'aveugle-né.

Lorsque le Seigneur Jésus se rendait à Jérusalem, il vit un aveugle de naissance, dont le nom était, dit-on, Célidonius; et l'humble Seigneur, se baissant, fit avec sa salive un peu de boue et l'étendit sur les yeux de l'aveugle, l'envoyant ensuite à la piscine de Siloé pour qu'il se lavât. Ce miracle fut curieusement examiné par la malveillance des Juifs, et tourna à leur confusion. Lisez le récit de l'Évangile; il est étendu et magnifique. De plus, considérez en tout cela le Seigneur Jésus selon les avis que je vous ai donnés, et voyez combien grande fut la gratitude de cet aveugle, puisqu'il prit vigoureusement et avec constance la défense du Seigneur Jésus en face des princes et des grands d'Israël, et qu'il ne leur fit pas grâce d'un mot, quoique pourtant il n'eût pas encore vu le Seigneur.

C'est une vertu bien recommandable et bien agréable à Dieu que la reconnaissance, et l'ingra-

titude est un vice odieux. C'est ce qui fait dire à saint Bernard (1) : « Sachez rendre grâces pour chaque présent : considérez avec soin ce qui vous est accordé, afin qu'aucun des dons du Seigneur ne soit privé de la reconnaissance qui lui est due, pas plus les petits que les moyens et les grands. En effet, il nous est ordonné de ramasser même les morceaux, de peur qu'ils ne soient perdus, c'est-à-dire de ne pas oublier les plus légers bienfaits. Ce qu'on donne à un ingrat n'est-il pas perdu? L'ingratitude est l'ennemie de l'âme, l'anéantissement des mérites, la ruine des vertus, la perdition des biens. L'ingratitude est un vent brûlant qui dessèche la source de la piété, la rosée de la miséricorde et les ruisseaux de la grâce. » Ainsi dit saint Bernard.

CHAPITRE LXIV

Comment le Seigneur s'enfuit du Temple et se cacha quand les Juifs voulurent le lapider.

Voici que bientôt vont commencer les mystères de la Passion du Seigneur. Aussi je ferai doréna-

(1) BERN. *Serm.* 51 *sup. Cant.*

vant peu de citations, pour pouvoir plus aisément m'arrêter à la Passion et à ses préambules.

Lors donc qu'un jour le Seigneur prêchait dans le Temple (1) et qu'il disait entre autres choses :

(1) Nos lecteurs nous sauront gré de leur donner ici une courte description du Temple. « Le Temple occupait sur le mont Moria un espace d'environ 774 toises, et de spacieuses galeries l'environnaient. Des tapisseries ornaient le portail, des fleurs d'or serpentaient autour des colonnes, et les replis d'une vigne d'or chargée de grappes du même métal unissaient les chapiteaux les uns aux autres. Des lames d'argent couvraient les portes. On trouvait d'abord une première enceinte, appelée le *Parvis des Gentils*, dont le milieu, qui avait quatre stades ou cinq cents pas de circonférence, n'était point pavé. Tout autour régnaient des galeries soutenues par cent soixante-deux colonnes de marbre, placées sur quatre rangs, et d'une telle dimension, que trois hommes les embrassaient à peine : leur hauteur était de vingt-sept pieds, sans compter les chapiteaux et les doubles soubassements. Des sculptures en bois ornaient les lambris. C'est là que les Pharisiens amenèrent au Seigneur la femme adultère. La seconde enceinte, appelée *Parvis des Juifs* ou *Portique de Salomon*, était moins grande que la première : pavée de marbre, elle était entourée de portiques que soutenaient de riches colonnes, et sous lesquels s'assemblaient les Docteurs : là Jésus enfant s'était assis au milieu d'eux ; là vingt ans après ils voulurent le lapider. La troisième enceinte du Temple, ou *Parvis des prêtres*, environnée des bâtiments qui leur servaient d'habitation et des salles où l'on déposait les vases sacrés, était pavée de marbre précieux. Au milieu, sur une éminence, s'élevait l'autel des holocaustes. Il était de forme carrée ; chacune de ses faces avait dix coudées de hauteur et vingt de large. A côté deux bassins, soutenus chacun par douze bœufs de

« Si quelqu'un observe ma parole, il ne goûtera pas la mort éternelle, » les Juifs lui répondirent : « Tu es donc plus grand que notre père Abraham, qui est mort ? » Et le Seigneur Jésus reprit : « Avant qu'Abraham fût, moi je suis. » Ils prirent occasion de cette parole, comme s'il eût dit quelque chose d'impossible ou de mensonger, et s'armèrent de pierres pour le lapider. Mais il se cacha et sortit du Temple; car l'heure de sa Passion n'était pas encore venue.

Regardez donc avec une véhémente douleur comment lui, le Seigneur de toutes choses, est ainsi outragé par ces misérables valets; et comment,

bronze, servaient à laver les pieds et les mains des sacrificateurs. On entretenait sur cet autel un feu perpétuel, destiné à consumer les victimes. Là Jésus enfant avait été présenté au Temple. A l'extrémité du Parvis des prêtres commençait le Temple proprement dit, dont l'entrée n'était permise qu'aux prêtres de service. Un vestibule de vingt coudées de long sur dix de large conduisait dans un sanctuaire de soixante coudées sur vingt, au centre duquel s'élevait l'autel des parfums, enrichi d'or. Ces deux parties étaient à ciel découvert. Une muraille dans laquelle s'ouvraient deux portes de bois d'olivier dorées, et derrière ce mur un grand voile de fin lin de couleur d'écarlate et d'hyacinthe les séparaient du *Saint des saints*, qui renfermait l'Arche d'alliance. Le grand prêtre seul pouvait pénétrer dans ce lieu redoutable, et seulement une fois l'année. » Cette description est empruntée à l'*Histoire générale des missions catholiques*, par M. le baron Henrion, t. Ier, liv. 1, ch. xv, page 145.

voulant se dérober à leur fureur, il se cache en quelque endroit du Temple, derrière quelque colonne ou au milieu de quelques personnes. Considérez-le, et voyez ses Disciples s'éloignant tristement et la tête baissée comme des faibles et des vaincus.

CHAPITRE LXV

Comment une autre fois ils voulurent lapider Jésus.

Une autre fois, à la fête des *Encœnia,* c'est-à-dire à la fête de la Dédicace du Temple, comme le Seigneur Jésus était dans le Portique de Salomon, ces loups ravisseurs l'entourèrent avec une extrême fureur, grinçant des dents et disant : « Jusques à quand tiendras-tu nos âmes en suspens? Si tu es le Christ, dis-nous-le hautement ! Mais ce très-doux Agneau leur répondit humblement : « Je vous parle, et vous ne me croyez pas. Les œuvres que je fais au nom de mon Père rendent témoignage de moi. » Regardez-le, pour Dieu, et considérez toutes les circonstances de cet événement. Il leur parlait humblement, et eux le poursuivaient avec

rage de leurs aboiements, et l'environnaient de toutes parts. Enfin ils ne purent retenir les pernicieux élans de leur cœur, et ils prirent des pierres pour les jeter sur lui. Mais le Seigneur Jésus ne leur en parla pas avec moins de douceur, disant : « Je vous ai montré beaucoup de bonnes œuvres, et c'est pour cela que vous voulez me lapider ! » Et eux, entre mille autres invectives, lui criaient. « Tu es un homme, et tu te prétends Dieu ! » Admirez leur incroyable folie; ils veulent savoir s'il est le Christ, et parce qu'il le leur prouve par ses paroles et par ses actes, ils veulent le lapider. Et ils ne peuvent avoir aucune excuse; oui, ils ont dû et pu croire que le Seigneur Jésus était le Fils de Dieu. Mais comme son heure n'était pas encore arrivée, Jésus s'échappa de leurs mains et se retira au delà du Jourdain, vers le lieu où Jean avait baptisé : cet endroit est distant de Jérusalem de dix-huit milles, et il demeura avec ses Disciples. Contemplez-le, regardez ses Disciples s'en allant tristement, et compatissez à leur sort de tout votre pouvoir.

CHAPITRE LXVI

De la résurrection de Lazare.

Le présent miracle est très-célèbre et très-solennel, et il faut le méditer avec grande dévotion; c'est pourquoi vous devez vous montrer aussi attentive que si vous assistiez à tout ce qui fut fait et dit alors. Conversez volontiers aussi non-seulement avec le Seigneur Jésus et ses Disciples, mais avec cette famille bénie si dévouée au Seigneur et si chérie de lui, à savoir : Lazare, Marthe et Marie.

Lazare étant donc malade, ses sœurs, qui étaient dans la familiarité du Seigneur, envoyèrent vers lui au lieu où il s'était retiré, c'est-à-dire au delà du Jourdain, comme je l'ai raconté dans le précédent chapitre, et lui firent dire (1) : « Lazare notre frère, que vous aimez, est malade. » Et elles n'en dirent pas davantage, ou parce que ces paroles suffisaient à un ami bien intelligent, ou parce qu'elles

(1) Joan. XI.

craignaient de l'appeler vers elles, sachant que les grands d'entre les Juifs lui tendaient des embûches et désiraient sa mort.

Le Seigneur Jésus, ayant entendu ce message, resta en silence pendant deux jours, et ensuite il dit à ses Disciples, au milieu d'autres discours : « Lazare est mort, et je suis content pour vous de n'avoir pas été là ! » Voyez la bonté et la charité admirables du Seigneur et sa touchante compassion à l'égard de ses Disciples. Car ils manquaient encore de la force et de la vertu suffisantes ; aussi le Seigneur travaillait-il courageusement à leur avancement. Ils retournèrent donc, et ils vinrent près de Béthanie (1). Quand Marthe l'apprit, elle sortit au-devant de Jésus, et, tombant à ses pieds, elle lui

(1) Béthanie (*maison d'affliction* ou *d'obéissance*), aujourd'hui nommé *Lazari*, possède encore les restes d'une église bâtie sur la maison de Simon le Lépreux. On y voit les ruines du château de Lazare, et son sépulcre, grotte de vingt pieds de long sur cinq de large, creusée dans le roc, et où l'on descend par vingt marches. Les débris de la maison de Marie Madeleine sont à gauche du sépulcre ; ceux de la maison de Marthe sont cent pas plus loin. Avant d'entrer à Béthanie, Jésus-Christ se reposait sur une pierre de granit de trois pieds de long sur deux de large, dont il est défendu d'enlever des fragments sous peine d'excommunication. (Baron HENRION, *ouvr. cité* d'après le *P. de Géramb, M. de Chateaubriand, M. l'abbé Poussou, M. le comte d'Estourmel*, etc.)

dit : « Seigneur, si vous aviez été ici, mon frère ne serait pas mort. » Mais le Seigneur lui répondit qu'il ressusciterait, et ils s'entretinrent de la résurrection. Ensuite le Seigneur l'envoya vers Marie, parce qu'il la chérissait d'une façon toute particulière. Et elle, aussitôt qu'elle le sut, se leva en hâte et vint vers lui; et, se prosternant, elle répéta les mêmes paroles que Marthe. Or le Seigneur Jésus, voyant sa fille bien-aimée affligée, pleurant et se désolant de la mort de son frère, ne put lui-même retenir ses larmes. Et il se prit à pleurer. Contemplez-le, et considérez-les, elle et les disciples. Ne pensez-vous pas que ceux-ci fondaient aussi en larmes? Après quelques moments, et pendant que tous pleuraient de la sorte, Jésus dit : « Où l'avez-vous déposé? » Il le savait bien, mais il parlait selon le langage humain. Elles lui répondirent : « Venez, Seigneur, et voyez. » Et elles le conduisirent au sépulcre.

Le Seigneur Jésus marchait donc au milieu des deux sœurs, les consolant et les fortifiant. Déjà elles étaient consolées par sa seule présence, parce que, oubliant presque leur douleur et toute autre pensée, elles n'étaient occupées que de lui. Or, pendant qu'ils s'avançaient ainsi tous trois le long du chemin, Madeleine disait : « Seigneur, comment vous êtes-vous trouvé depuis que vous vous êtes

éloigné de nous; j'ai eu une vive douleur de votre retraite, et maintenant, aussitôt que j'ai appris votre retour, j'ai éprouvé une grande joie; mais néanmoins j'ai craint et je crains beaucoup encore. Car vous savez quelles machinations ourdissent contre vous les grands de notre nation, et c'est pour cela que nous n'osions pas vous envoyer demander de venir. Je me réjouis de votre arrivée; mais, je vous en supplie, pour Dieu, prenez garde à leurs embûches. » Et le Seigneur lui répondait : « Ne craignez pas, mon Père pourvoira à tout cela. » Et, conversant ainsi, ils arrivèrent au monument. Alors le Seigneur Jésus ordonna de lever la pierre placée à l'entrée; mais Marthe s'y opposait en disant : « Seigneur, il doit sentir mauvais, voilà quatre jours qu'il est dans le tombeau (1). » O Dieu, voyez l'admirable amour de ces sœurs pour le Seigneur Jésus! Elles voulaient éviter que l'odeur cadavéreuse ne frappât ses narines. Néanmoins le Seigneur insista plus vivement pour qu'on enlevât la pierre. Cela fait, le Seigneur Jésus, levant les yeux au ciel, dit (2) : « Je vous rends grâces, mon Père, parce que vous m'avez écouté : pour moi, je sais bien que vous m'entendez toujours; mais si je parle ainsi, c'est pour ceux-là, afin qu'ils sachent

(1) Joan. XI. — (2) *Ibid.*

que vous m'avez envoyé. » Considérez Jésus priant avec ferveur, et admirez son zèle pour le salut des âmes. Ensuite il cria à haute voix, disant : « Lazare, viens dehors ! » Et aussitôt Lazare ressuscita et s'élança dehors, tout couvert encore des bandelettes avec lesquelles il avait été enseveli. Les disciples l'en débarrassèrent sur l'ordre du Seigneur. Une fois délié, lui et ses sœurs fléchirent le genou, et rendirent grâces au Seigneur Jésus d'un si grand bienfait et le conduisirent dans leur maison. Tous ceux qui étaient là et qui avaient vu ces choses furent dans la stupeur, et le miracle fut divulgué si bien qu'une innombrable multitude accourut de Jérusalem et des environs pour voir Lazare.

Et alors les Princes des Juifs, s'estimant couverts de confusion, résolurent de tuer Jésus.

CHAPITRE LXVII

De la malédiction du figuier.

Quoique, sur la foi de l'histoire, la malédiction du figuier et la présentation de la femme adultère dans le Temple aient eu lieu après l'entrée du Sei-

gneur Jésus à Jérusalem sur l'ânesse, cependant, comme il paraît plus convenable de ne rien méditer autre chose, après cette entrée, que la Cène, la Passion et tout ce qui s'y rattache directement, j'ai pensé que je pouvais placer ici le récit de ces faits. Donc un jour que le Seigneur Jésus, allant à Jérusalem, se trouva souffrir de la faim, il vit un beau figuier orné de feuilles (1) : s'étant approché, et ne trouvant point de figues, il le maudit. Et aussitôt le figuier se dessécha, et les Disciples en furent frappés d'étonnement. Contemplez le Seigneur, regardez les Disciples, ainsi que je vous l'ai indiqué.

Remarquez, de plus, le sens mystique de cette action du Seigneur, qui savait bien que ce n'était pas la saison des figues. Cet arbre verdoyant et couvert de feuilles peut signifier les bavards, les hommes qui parlent, et ne font pas d'œuvres, et aussi les hypocrites et les dissimulés, qui, ayant une belle apparence extérieure, sont vides et stériles au dedans.

(1) Matth. XXI; Marc. XI.

CHAPITRE LXVIII

De la femme surprise en adultère.

Les détestables Princes des Juifs et les Pharisiens veillaient dans leur malice sur le Seigneur Jésus, et cherchaient avidement un moyen de le vaincre par leurs astuces et leurs ruses, et de le rendre haïssable au peuple. Mais leurs traits retombaient sur eux. Une femme ayant donc été surprise en adultère, et devant, selon la loi, être lapidée, ils la conduisirent à Jésus dans le Temple, lui demandant ce qu'il fallait faire d'elle, et espérant ainsi l'embarrasser, de façon que, s'il disait qu'il fallait observer la loi, il fût taxé de cruauté et de dureté; s'il décidait qu'il ne fallait pas observer la loi, il fût noté d'injustice. Mais le sage Seigneur, connaissant leurs filets et sachant les éviter, se baissa humblement et se mit à écrire sur la terre avec son doigt; et la Glose dit qu'il écrivait leurs péchés. Or telle était la vertu de cette écriture, que chacun y reconnaissait ses propres fautes. Le Seigneur, se relevant, dit : « Que celui de vous

qui est sans péché lui jette la première pierre. » Et de nouveau le bienveillant Seigneur s'inclina, pour que même ses adversaires et ses rivaux ne fussent pas couverts de honte. Mais ils s'en allèrent tous, et leur ruse fut déjouée. Quant à la femme, après l'avoir avertie de ne plus pécher, Jésus la renvoya. Contemplez le Seigneur avec attention dans tous ces faits et dans toutes ces paroles.

CHAPITRE LXIX

De la conspiration des Juifs contre Jésus et de sa fuite dans la cité d'Éphrem.

Le temps approchant où Jésus avait disposé qu'il opèrerait notre Rédemption par l'effusion de son propre sang, Satan arma ses satellites et aiguisa leurs cœurs contre le Seigneur lui-même jusqu'à leur faire décider sa mort. Or ils étaient de plus en plus enflammés de fureur contre lui, à cause de ses bonnes œuvres et surtout à cause de la résurrection de Lazare, et en même temps de plus en plus ils séchaient d'envie. Ne pouvant donc plus contenir leur rage, les Pontifes et les Pharisiens réunirent

un conseil où, Caïphe ayant prophétisé (1), ils délibérèrent de tuer l'Agneau innocent. O détestable assemblée! ô infâmes chefs du peuple et pervers conseillers! Que faites-vous, malheureux? Quelle fureur si grande vous agite? Quelle est cette détermination? Quel est le motif du meurtre de ce Seigneur votre Dieu? N'est-il pas lui-même au milieu de vous, bien que vous l'ignoriez? N'entend-il pas toutes vos paroles? Ne scrute-t-il pas vos reins et vos cœurs? Mais il faut qu'il en soit fait selon votre désir; son Père l'a livré entre vos mains : il sera tué par vous, mais non pas pour vous. Il mourra, et il ressuscitera pour savuer son peuple; et vous, vous périrez.

Les résolutions de l'assemblée furent divulguées, mais le sage Seigneur voulut encore céder la place à la colère ; et comme d'ailleurs toutes choses n'étaient pas accomplies, il se retira dans la contrée voisine du désert et dans la cité d'Éphrem. Ainsi l'humble Seigneur fuit encore devant la face de ces misérables valets. Regardez-les, ces maudits, s'échauffant dans leur odieuse assemblée. Regardez le Seigneur Jésus, et semblablement les Disciples qui se retirent comme des pauvres et des vaincus. Que pensez-vous qu'alors ait dit Madeleine? Et

(1) Joan. XI.

surtout quelle était la situation d'esprit de la Mère du Seigneur Jésus, qui le voyait ensuite s'enfuir et qui en apprenait la cause, à savoir qu'on voulait le tuer? Vous pouvez vous imaginer pieusement qu'alors Notre-Dame et ses sœurs restèrent avec Madeleine, et que le Seigneur Jésus les avait consolées en leur parlant de son prompt retour.

CHAPITRE LXX

Comment le Seigneur revint à Béthanie, où Marie Madeleine oignit ses pieds.

De même que, dans les faits précédents, le Seigneur Jésus, pour notre instruction, a usé de prudence en prenant la fuite, nous montrant que, selon le temps et les lieux, nous devons nous soustraire avec soin à la fureur des persécutions; de même maintenant il use de courage, puisque, à l'approche du temps fixé, il revient spontanément pour s'offrir au supplice et se livrer entre les mains de ses bourreaux. Et aussi, de même qu'il avait usé de modération quand il déclina les honneurs au

moment où la multitude voulait le faire roi ; de même, au contraire, il usa de justice quand il voulut être honoré comme un roi, au moment où le peuple accourut au-devant de lui avec des rameaux et des branches d'arbres. Il est vrai pourtant qu'il ne voulut accepter que de médiocres honneurs, et c'est pourquoi il monta sur le petit d'une ânesse, comme le remarque saint Bernard (1). Aussi ces quatre vertus, la prudence, la force, la modération et la justice, dont le Seigneur fit acte pour nous donner l'exemple, sont-elles appelées *cardinales* et principales, parce que c'est d'elles que découlent toutes les autres vertus morales. Il ne faut donc pas juger que le Seigneur ait été inconstant ou variable, pas plus que l'homme qui, selon les cas différents, pratique des vertus diverses.

Le Seigneur Jésus revint donc le samedi d'avant le jour des Rameaux à Béthanie, qui est proche de Jérusalem, à deux milles environ ; et là il soupa dans la maison de Simon le Lépreux, où se trouvèrent aussi Lazare, Marthe et Marie. Car probablement ils étaient les parents ou les amis de Simon. C'est alors que Marie répandit sur la tête de Jésus une livre de parfum précieux, et en couvrit sa tête et ses pieds (2). Ce qu'elle avait fait une autre fois

BERN. *Serm.* 2 *in Ramis palm.* — (2) Joan. XII.

par contrition, elle le faisait maintenant par dévotion : car elle chérissait Jésus par-dessus toutes choses, et elle ne pouvait se rassasier de lui rendre hommage. Le traître Judas murmura de cette action; mais le Seigneur répondit pour Marie, et la défendit selon sa coutume. Cependant le traître en resta courroucé; ce fut le premier motif de sa trahison, et le mercredi suivant il vendit le Seigneur Jésus pour trente pièces d'argent.

Regardez donc le Seigneur soupant avec ses amis, et demeurant avec eux pendant ce peu de jours qui précèdent sa passion. C'est cependant dans la maison de Lazare qu'il demeura le plus longtemps; car cette maison, ainsi que celle de Marie, était sa retraite principale. Il y mangeait le jour, et y dormait la nuit avec ses Disciples. C'était là aussi que reposait Notre-Dame, sa mère, avec ses sœurs; et tous l'honoraient grandement, surtout Madeleine, qui lui tenait toujours compagnie, et ne la quittait jamais. Contemplez donc Notre-Dame, et voyez comme, frappée de terreur pour son Fils bien-aimé, elle ne le quitte pas un instant. Et quand le Seigneur, défendant Madeleine des reproches du traître, lui dit : « En versant ce parfum sur mon corps, elle l'a fait pour ma sépulture! » ne croyez-vous pas que cette parole n'ait point traversé l'âme de sa Mère comme un glaive? Comment pouvait-il

s'expliquer plus expressément sur sa mort? Semblablement tous les autres se tenaient dans l'épouvante, pleins de pensées d'angoisse, se parlant les uns aux autres comme des gens qui ont à traiter d'affaires pénibles et périlleuses; ils étaient en crainte surtout lorsque Jésus allait à Jérusalem, ce qu'il faisait chaque jour. En effet, depuis ce samedi jusqu'au jour de la Cène, il dit et fit en présence des Juifs et à Jérusalem beaucoup de choses dont je n'ai pas dessein de parler, afin que la méditation de ces grands faits ne soit pas troublée; je ne ferai d'exception que pour l'entrée à Jérusalem. Nous sommes, en effet, sur le seuil de la Passion. Voyez, recueillez tout votre esprit pour ne point être distraite, et de façon que, tant pour les mystères qui la précèdent que pour cette Passion même, libre de tous soins et toute vigilante, vous puissiez y concentrer votre attention ; jusque-là demeurez avec les Disciples à Béthanie.

CHAPITRE LXXI

De l'entrée du Seigneur à Jérusalem sur un ânon. — Comment on rapporte que Jésus pleura de trois manières.

Les mystères se multipliaient, les Écritures étaient accomplies par le Seigneur Jésus; et, les temps approchant, il brûlait d'apporter au monde le remède du salut par la passion de son propre corps. Aussi le jour suivant, de grand matin, c'est-à-dire le dimanche, il se prépara à aller à Jérusalem d'une façon nouvelle et insolite, mais selon qu'il avait été prophétisé. Et comme il voulait partir, sa Mère, le retenant dans un accès de tendresse, lui disait : « Mon Fils, où voulez-vous aller? Vous savez la conspiration tramée contre vous; comment allez-vous vers eux ! Je vous en supplie, ne vous y rendez pas. » Semblablement les Disciples ne pouvaient pas comprendre qu'il se mît en chemin, et le retenaient comme ils pouvaient. Madeleine disait : « Maître, n'y allez pas, pour Dieu ! Vous savez qu'ils désirent votre mort. Si vous vous mettez entre leurs mains, ils vous pren-

dront aujourd'hui, et ils achèveront leurs desseins. » O Dieu! comme ils l'aimaient, et combien leur était amer tout ce qui pouvait lui nuire! Mais il en avait disposé autrement, lui qui avait soif du salut du monde, et il leur répondait : « C'est la volonté de mon Père que j'y aille. Cessez, ne craignez pas, parce que lui-même nous défendra, et ce soir nous serons de retour ici sains et saufs. » Il se met donc en chemin, et sa petite mais fidèle escorte le suit.

Or, comme Jésus était arrivé à Bethphagé, c'est-à-dire à un petit bourg à moitié chemin, il envoya deux de ses disciples à Jérusalem pour lui amener une ânesse et son petit attachés dans un lieu public et destinés au service des pauvres. Cela fait, le Seigneur Jésus monta d'abord sur l'ânesse, puis peu après humblement sur l'ânon, sur lesquels les Disciples avaient étendu leurs vêtements. Et voilà comme chevauchait le Maître de l'univers. Et, bien qu'il fût très-juste de l'honorer, néanmoins, aux jours de sa gloire, voilà les destriers et voilà les harnais dont il se servit. Contemplez-le, et voyez comment aussi, au milieu même de ses honneurs, il méprise ce qui fait la gloire des pompes du siècle. En effet, ces animaux n'étaient ornés ni de freins, ni de selles dorées, ni de garnitures de soie, à la manière de la vanité mondaine, mais de

quelques mauvais haillons et de deux petites cordes : et pourtant c'était le Roi des rois et le Seigneur des seigneurs. Aussitôt que la multitude l'apprít, elle vint au-devant de lui, et le reçut comme un Roi, avec des louanges et des cantiques, en grande allégresse, et en jonchant la route de vêtements et de rameaux.

Or à cette joie Jésus mêla des larmes ; car lorsqu'il vit Jérusalem, il pleura sur elle en disant : « Si tu avais connu... » Suppléez le reste (1).

Ici vous devez savoir que, d'après l'Écriture, le Seigneur Jésus pleura trois fois : la première sur la mort de Lazare, c'est-à-dire sur l'humaine misère ; l'autre, en cette circonstance, sur l'humaine

(1) Voici la fin des paroles de Notre-Seigneur : « Si tu avais connu, en ce jour qui t'est encore donné, la paix que je suis venu t'apporter ! Mais maintenant ces choses sont cachées à tes yeux ; les jours de la désolation viendront sur toi : tes ennemis t'entoureront d'un fossé, et ils te presseront de toutes parts ; et ils te jetteront à terre toi et tes fils qui sont dans tes murs, et ils ne laisseront pas de toi pierre sur pierre, parce que tu n'as pas connu le temps où le Seigneur t'a visitée. » Luc, ch. XIX, v. 42, 43, 44. — La tradition rapporte que le Seigneur s'arrêta pour faire cette redoutable prophétie sur un petit rocher formant une plate-forme en saillie, d'où l'on découvrait toute la ville. Ce lieu a gardé le nom de *Rocher de la prédiction*. Lorsque Titus, instrument de la justice de Dieu, vint accomplir sur la cité déicide les vengeances du Très-Haut, ce fut près de la Roche de la prédiction que campa la neuvième légion romaine.

ignorance et l'aveuglement des hommes. En effet, il pleura parce qu'ils n'avaient pas connu le temps de sa venue. La troisième fois il pleura dans sa Passion, c'est-à-dire sur la malice et sur les péchés des hommes, parce qu'il voyait que sa Passion suffirait, mais ne profiterait pas à tous, c'est-à-dire qu'elle ne servirait pas aux réprouvés, aux cœurs endurcis et impénitents. C'est de cette troisième fois que parle l'Apôtre quand il dit aux Hébreux, au sujet de la Passion (1) : « Jésus fut entendu poussant un grand cri, et fut vu versant des larmes. » Ces trois circonstances se trouvent dans le texte sacré. Mais l'Église enseigne que Jésus pleura encore quand il était petit enfant; aussi chante-t-elle: *L'Enfant vagit renfermé dans l'étroite crèche...*, ce qu'il faisait pour cacher au diable le mystère de l'Incarnation.

Contemplez donc Jésus pleurant, car vous devez pleurer avec lui. Il pleure vivement et abondamment; car c'était avec sincérité et sans feinte qu'il se désolait sur eux. Il pleurait, dans l'amertume de son cœur, leur péril éternel. De plus, il leur prédit leur ruine temporelle. Voyez aussi les Disciples qui vont fidèlement à ses côtés avec tremblement et révérence. Ce sont ses barons et ses

(1) Hebr. v.

comtes, ses damoiseaux et ses écuyers. Considérez aussi sa Mère avec Madeleine et les autres femmes suivant attentives derrière lui. Et vous ne devez pas croire que, le Seigneur versant des larmes, sa Mère et les autres puissent retenir les leurs.

Le Seigneur entra donc dans la ville ainsi triomphant et honoré par le concours de la multitude, et la ville en fut tout émue. Il arriva au Temple, et en chassa les vendeurs et les acheteurs (1) : ce fut la seconde expulsion. Et le Seigneur se tint publiquement dans le Temple, prêchant au peuple et répondant aux Princes et aux Pharisiens jusque vers le soir. Et, bien qu'il eût été honoré par eux, il ne s'en trouva pas un qui l'invitât même à prendre quelque rafraîchissement. Pendant tout le jour, lui et les siens demeurèrent à jeun, et il retourna le soir avec eux à Béthanie. Regardez-le maintenant comme il s'en va humblement avec cette petite escorte, lui qui le matin était entré avec de si grands honneurs. D'où vous pouvez estimer combien peu il faut s'occuper des honneurs du monde, qui se terminent si rapidement. Vous pouvez aussi remarquer combien Madeleine et les autres étaient joyeux quand il était honoré par le peuple, et bien

(1) Marc. XI.

plus encore quand ils revinrent sains et saufs à Béthanie.

CHAPITRE LXXII

Quand le Seigneur Jésus prédit sa mort à sa Mère.

Ici peut se placer une belle méditation dont l'Écriture cependant ne parle pas. Le Seigneur soupait le mercredi avec ses Disciples dans la maison de Marie et de Marthe ; pendant que sa Mère et les femmes mangeaient dans une autre partie de la maison, Madeleine, qui servait le Seigneur, l'interrogea, et lui dit : « Maître, rappelez-vous que vous devez faire la Pâque avec nous, et, je vous en prie, ne me refusez pas cette faveur. » Comme Jésus n'y acquiesçait nullement, et répondait qu'il ferait la Pâque à Jérusalem, elle, se retirant en larmes et gémissante, s'en alla vers Notre-Dame, et, lui ayant tout raconté, la conjura de le retenir pour la Pâque. Le souper étant terminé, le Seigneur Jésus se rend vers sa Mère, et s'assied à l'écart, conversant avec elle, et la laissant jouir de cette présence qu'il devait bientôt lui ravir. Regardez-les

donc assis tous les deux; voyez comment Notre-Dame le traite avec révérence, et reste affectueusement près de lui, et comment le Seigneur se tient respectueusement près d'elle. Pendant qu'ils s'entretenaient ainsi, Madeleine va vers eux, et, s'asseyant à leurs pieds, dit : « Notre-Dame, j'avais invité le Maître à faire ici la Pâque; mais il me semble vouloir aller à Jérusalem pour la faire, et il y tombera aux mains de ses ennemis; je vous en prie, ne l'y laissez pas aller. » Sa mère lui dit alors : « Mon Fils, je vous prie, qu'il n'en soit pas ainsi, mais faisons notre Pâque en ce lieu. Vous savez, en effet, que des embûches sont dressées pour vous saisir. » Et le Seigneur : « Ma Mère bien-aimée, dit-il, la volonté de mon Père est que je fasse la Pâque à Jérusalem, parce que le temps de la Rédemption est arrivé. Bientôt s'accompliront toutes les choses qui ont été écrites de moi, et ils feront de moi tout ce qu'ils voudront. » Mais elles entendirent ces paroles avec une profonde douleur, parce qu'elles comprirent bien qu'il parlait de sa mort. Et sa mère, pouvant à peine articuler ses paroles : « Mon Fils, dit-elle, je suis toute bouleversée de ce que vous me dites, et mon cœur m'abandonne. Que votre Père y pourvoie; car je ne sais plus que dire. Je ne veux pas m'opposer à sa volonté; mais s'il lui plaisait, suppliez-le qu'

diffère pour le moment, et que nous fassions encore cette Pâque ici avec tous nos amis. S'il lui plaît, d'ailleurs, il pourra d'une autre manière opérer la Rédemption, sans vous laisser mourir, puisque tout lui est possible. »

Oh! si vous voyiez, pendant qu'elle parlait ainsi, Notre-Dame fondant en larmes, humblement et modestement cependant, et Madeleine, comme ivre de douleur, se répandant en sanglots et en gémissements, sans doute vous ne pourriez pas vous-même contenir vos pleurs.

Considérez dans quel état ils pouvaient être en traitant un pareil sujet. Et le Seigneur dit à sa Mère, en la consolant doucement : « Ne pleurez pas, vous savez qu'il me faut accomplir l'ordre de mon Père; mais ayez confiance et tenez pour certain que je reviendrai bientôt vers vous et que je ressusciterai sain et sauf le troisième jour. Il faut que, selon la volonté de mon Père, je fasse la Pâque sur la montagne de Sion. » Alors Madeleine dit : « Puisque nous ne pouvons le retenir ici, allons, nous aussi, dans notre maison de Jérusalem; mais je crois que jamais elle n'a vu de si tristes Pâques. » Le Seigneur consentit à ce qu'elles fissent la Pâque dans cette maison.

CHAPITRE LXXIII

De la Cène du Seigneur. — De la table et de la manière de s'asseoir à cette table. — Exemple des cinq vertus du Christ dans la Cène, et cinq autres exemples tirés du discours du Seigneur.

Le temps des souveraines miséricordes du Seigneur Jésus étant proche et étant presque arrivé, ce temps où il avait résolu de sauver son peuple et de le racheter non par de l'or et de l'argent corruptibles, mais par son très-précieux sang, il voulut faire avec ses Disciples, avant que la mort l'éloignât d'eux, une Cène insigne qui fût un témoignage et un souvenir inaltérables, et pendant laquelle il accomplît les mystères qui restaient à achever. Cette Cène fut donc magnifique, et les choses qu'y fit le Seigneur Jésus furent magnifiques comme elle. Rendez-vous présente avec la plus religieuse attention pour considérer ces faits, parce que, si vous savez le faire dignement et avec vigilance, notre compatissant Seigneur ne vous laissera pas vous éloigner à jeun. Il y a dans cette Cène quatre traits principaux qui sont dignes de notable remarque, et qui se présentent particuliè-

rement à votre méditation : premièrement, le souper matériel lui-même ; secondement, le lavement des pieds des Disciples par le Seigneur ; troisièmement, l'institution du Sacrement de son très-saint corps, et quatrièmement, la composition de son admirable discours après la Cène.

Examinons-les par ordre.

En premier lieu, considérez que Pierre et Jean se rendent, suivant le commandement du Seigneur Jésus, chez un de ses amis qui habitait la montagne de Sion, où il y avait un vaste cénacle garni de tapisseries, afin d'y préparer la Pâque (1). Le

(1) Hors de la ville de Jérusalem, à trois cents pas de la porte de Sion et sur la pente de la montagne, était un bâtiment isolé à deux étages, appelé depuis le *Cénacle* du Seigneur. Au rez-de-chaussée, la première salle, garnie de tapis suivant l'usage de l'Orient, servait de salle à manger. Dans la seconde, moins grande, Jésus-Christ lava les pieds des Apôtres. La même distribution régnait à l'étage supérieur, où les Disciples se renfermaient. C'est là que le Sauveur fit la dernière Pâque, et institua le sacrement de l'Eucharistie ; c'est là qu'il apparut à ses Disciples le jour de la Résurrection ; c'est là que le Saint-Esprit descendit sur les Apôtres. Le saint Cénacle devint le premier temple chrétien que le monde ait vu ; saint Jacques le Mineur y fut consacré premier évêque de Jérusalem, et saint Pierre y tint le premier concile de l'Église. Enfin ce fut de ce lieu, berceau de la propagation de la foi, que les Apôtres partirent, pauvres et nus, pour monter sur tous les trônes de la terre. Lors de la prise de Jérusalem par les croisés (16 juillet 1099), le Cénacle fut concédé à des reli-

jeudi, vers le soir, le Seigneur et ses Disciples entrèrent dans la ville et se rendirent à l'endroit désigné. Regardez Jésus se tenant dans une partie quelconque de la maison et conversant sur les choses du salut avec ses Apôtres, pendant que la Pâque était préparée dans le Cénacle par quelques-uns d'entre les soixante-douze Disciples. On lit, en effet, dans la légende de saint Martial, que lui-même, avec quelques-uns de ces soixante-douze, fut présent ce même soir-là pour servir le Seigneur Jésus, lorsqu'il lavait les pieds de ses Apôtres. Quand tout fut prêt dans le Cénacle, Jean, le disciple bien-aimé, qui allait et venait avec empresse-

gieux, à la condition d'entretenir cinquante chevaliers pour la défense de la Terre-Sainte. Expulsés par les infidèles, les chrétiens rentrèrent en possession de ce temple sacré en 1333 : Frère Roger Guérin obtint du soudan d'Égypte, pour l'ordre des Franciscains, le privilége de garder les *saints lieux*. Mais les religieux se virent enlever de nouveau le couvent du Cénacle par la jalousie des Juifs et la cupidité des santons musulmans : le Cénacle fut transformé en mosquée. En vain François I[er] en réclama-t-il la restitution auprès de Soliman ; le sultan répondit qu'un lieu érigé en mosquée ne pouvait plus recevoir une autre destination ; mais il consentit à laisser les Franciscains en possession du monastère voisin. Après la mort du roi, les faits démentirent cette promesse. Les moines furent complétement dépouillés du couvent et de l'église, et se retirèrent au monastère du Saint-Sauveur sur la pente du mont Gihon, où ils sont restés depuis. (Voir M. de Chateaubriand, M. Henrion, le P. de Géramb, etc.)

ment pour tout disposer, se présenta devant le Seigneur, et lui dit : « Seigneur, vous pouvez souper maintenant quand il vous plaira, tout est prêt. » Et vous, considérez avec attention et avec ardeur tout ce qui se dit et tout ce qui se fait, parce que ces choses vont vous émouvoir jusqu'aux entrailles et parce qu'ici on ne saurait, comme ailleurs, rien abréger dans le récit des actions de Jésus-Christ, mais au contraire qu'il faut multiplier les détails. C'est là, en effet, que se trouve la plus grande vertu de ces Méditations sur le Sauveur et sur l'amour excessif dont il donna, dans cette dernière Cène, des preuves si merveilleuses.

Le Seigneur Jésus se lève donc, et ses Disciples avec lui. Et Jean, se plaçant à son côté, ne se sépara plus de lui; personne, en effet, ne s'attacha jamais si fidèlement et si familièrement à Jésus. Et lorsqu'il fut pris, il entra avec lui dans l'atrium du Prince des Prêtres, et ne l'abandonna ni lors de son crucifiement, ni à sa mort, ni même après sa mort, jusqu'à ce qu'il eût été enseveli. Et à la Cène, il s'assit près de Jésus, bien qu'il fût le plus jeune de tous. Ils entrent tous dans le Cénacle, lavent leurs mains, et, placés autour de la table, font dévotement la bénédiction. Regardez bien toutes ces circonstances. Or vous devez savoir que la table elle-même était à terre, et que, selon la

coutume des anciens, il s'assirent à terre pour manger. Cette table était carrée, à ce que l'on croit, et composée de plusieurs planches; je l'ai vue à Rome dans l'église de Latran, et je l'ai mesurée moi-même (1). Elle est, sur chaque côté, de deux longueurs de bras et de trois doigts ou d'un palme ou un peu plus; de telle sorte que, bien qu'un peu à l'étroit, cependant trois Disciples, à ce qu'on suppose, étaient assis de chaque côté, et le Seigneur Jésus se tenait humblement à un angle. Et de cette manière tous pouvaient manger dans un même plat. Et c'est pour cela que les Disciples ne le comprirent pas quand il dit : « Celui qui met la main au plat avec moi, celui-là me trahira, » parce que tous y mettaient la main pareillement. La bénédiction étant faite, ils se placent tous autour de la table, à partir de la droite du Seigneur, Jean se tenant à côté de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Et on leur apporte l'agneau pascal. Ici remarquez que vous pouvez vous les représenter de deux manières : la première, assis comme je vous l'ai dit; la seconde, debout, le bâton à la main, mangeant l'agneau avec des laitues sauvages et observant ainsi les préceptes de la loi de Dieu, pourvu toutefois que vous vous les représentiez ensuite assis

(1) Cette relique insigne se conserve encore dans la basilique de Saint-Jean-de-Latran, à Rome.

pour manger quelque autre chose, comme on peut l'inférer de plusieurs endroits du texte; en effet, Jean n'aurait pas pu reposer sur la poitrine du Seigneur autrement qu'en étant assis.

Quand donc on leur eut apporté l'agneau pascal rôti, le Seigneur, Agneau immaculé, véritable Agneau, le prit; et, étant placé au milieu d'eux comme celui qui sert, il le coupa en morceaux, l'offrit avec bonté aux Disciples et les encouragea à manger. Mais ils mangeaient, et ne pouvaient être joyeux, parce qu'ils tremblaient toujours que quelque nouvelle entreprise n'éclatât contre leur Maître. Or, pendant qu'ils soupaient, le Seigneur découvrit plus ouvertement les événements, et entre autres choses il leur dit (1) : « J'ai désiré d'un ardent désir de manger cette Pâque avec vous avant que je souffre ma Passion. Et l'un de vous me trahira. » Cette parole pénétra dans le cœur comme un glaive acéré, et ils cessèrent de manger, se regardant les uns les autres et disant : « Est-ce moi, Seigneur? » Contemplez-les attentivement, et compatissez au Seigneur Jésus et à eux, parce qu'ils sont dans une profonde douleur. Mais le traître, afin que ces paroles ne parussent pas s'adresser à lui, ne cessa pas de manger.

(1) Luc. XXII.



Or Jean, sur les instances de Pierre, s'adressa au Seigneur, et lui demanda : « Seigneur, quel est celui qui vous livrera (1)? » Et le Seigneur Jésus le lui découvrit, parce qu'il l'aimait avec la plus tendre familiarité. Mais Jean, stupéfait et poignardé jusqu'au fond des entrailles, s'inclina vers Jésus et se laissa tomber sur son sein. Le Seigneur ne le dit pas à Pierre, parce que, comme s'exprime saint Augustin, si Pierre l'avait su, il aurait déchiré le traître de ses propres dents. De plus, Pierre représente les hommes de la Vie Active, et Jean ceux de la Vie Contemplative, comme dit le même saint Augustin dans l'Homélie sur l'Évangile qui se lit à la fête de saint Jean (2). D'où vous pourrez tirer cette preuve que l'homme de contemplation ne se mêle pas des actes extérieurs, et ne cherche même pas à venger les injures du Seigneur; mais il gémit intérieurement et se tourne vers Dieu par l'oraison, et, se rapprochant plus près de lui, s'abandonne à lui dans la contemplation, et remet tout à sa volonté. Parfois cependant le contemplatif, animé du zèle de Dieu et des âmes, sort de son état, ainsi que vous l'avez vu plus longuement dans le *Traité de la Vie Contemplative*. Et ici vous voyez que Jean ne révéla

(1) Joan. XIII. — (2) AUGUST. *Tract.* 124, *in Joan.*

pas à Pierre ce qu'il savait, bien qu'il n'eût questionné le Seigneur que sur les instances de ce dernier. Vous pouvez en conclure que le contemplatif ne doit pas révéler le secret de son Seigneur. Nous lisons de saint François, qu'il ne publiait ses révélations intérieures qu'autant que le zèle du salut de ses frères l'en pressait, ou que l'instinct de la révélation supérieure le lui dictait.

Maintenant considérez la bénignité du Seigneur, et avec quelle bonté il garde sur sa poitrine son Disciple bien-aimé. Oh! qu'ils s'aimaient tendrement l'un l'autre! Regardez enfin les autres Disciples profondément attristés à la parole du Seigneur, ne mangeant plus, se regardant les uns les autres, et ne sachant que penser. Ceci doit suffire pour le premier article.

Sur le second point, redoublez d'attention. Pendant qu'ils étaient ainsi dans l'anxiété, le Seigneur Jésus se lève de table. Tous se lèvent avec lui, ne sachant où il voulait aller; mais il descend avec eux à l'étage inférieur de la même maison, ainsi que le rapportent ceux qui ont vu la localité (1), et là il les fait tous asseoir. Puis il ordonne qu'on lui apporte de l'eau, dépose ses vêtements, s'entoure la ceinture d'un linge et verse de l'eau dans un

(1) Voyez la note précédente sur le saint Cénacle.

bassin de pierre, se préparant à leur laver les pieds. Pierre refuse, et, tout stupéfait, repousse un acte qui lui paraît inconvenant. Mais, ayant entendu la menace du Christ, il change sagement d'avis. Considérez et admirez toutes les actions qui se sont faites ici. La Majesté souveraine s'incline, et le Maître de l'humilité se tient courbé aux pieds du pécheur; ils sont tous assis, et Jésus est à genoux. Il lave de ses propres mains, il essuie, il baise leurs pieds à tous. Mais ce qui exalte encore son humilité, c'est qu'il rend les mêmes honneurs au traître. O cœur dépravé, plus endurci que la dureté même, si tu n'es pas ému par une si profonde humilité, si tu ne révères pas le Seigneur de toute majesté, si tu médites encore la perte de ce Maître si plein de bonté pour toi et si plein d'innocence, ah! malheur à toi! Tu enfanteras ce que tu as conçu, et ce n'est pas lui, c'est toi qui périras! Qu'elle est donc admirable la profondeur de cette humilité et de cette bénignité du Sauveur!

Ayant accompli ce mystère, le Seigneur revient au lieu de la Cène; et, s'asseyant de nouveau, il les engage à imiter son exemple. Ici vous pouvez remarquer que le Seigneur en cette soirée nous donna le modèle de cinq grandes vertus : l'humilité, par le lavement des pieds; la charité, par l'institution du sacrement de son corps et de son

sang et par le discours après la Cène, qui est plein des préceptes de l'amour; la patience, en souffrant la présence du traître et tous les opprobres qu'il reçut quand il fut pris et mené comme un voleur; l'obéissance, en marchant au supplice et à la mort pour obéir à son Père; l'oraison, en priant dans le jardin à trois reprises. Efforçons-nous donc de l'imiter dans ces différentes vertus. Voilà ce que nous avions à dire sur le second article.

Quant au troisième, confondez-vous en admiration devant cette miséricorde ineffable et cette immense charité par lesquelles Jésus s'est donné lui-même à nous et s'est laissé pour être notre nourriture. Lors donc qu'ayant lavé les pieds de ses disciples il se fut assis de nouveau à table, voulant mettre fin aux prescriptions et aux sacrifices de l'ancienne Loi et inaugurer un nouveau Testament, il s'offre lui-même en sacrifice nouveau, et, prenant du pain, il lève les yeux au ciel vers son Père, il accomplit le très-haut Sacrement de son corps, et le donnant à ses Disciples, il leur dit : « CECI EST MON CORPS qui sera livré pour vous. » De même, prenant le calice, il dit : « CECI EST MON SANG qui sera versé pour vous. » Oh ! contemplez-le bien, pour Dieu; voyez comme il fait tous ces actes avec soin, fidélité et dévotion, et comme il communie de ses propres mains sa

chère et bénie famille. Et enfin, en souvenir de son amour, il ajoute : « Faites cela en mémoire de moi. » Or voilà ce mémorial du Seigneur qui devrait, quand elle le reçoit, soit par la manducation, soit par la méditation, enflammer et enivrer l'âme reconnaissante et la transformer tout entière par la véhémence de la piété. Le Seigneur, en effet, ne pouvait rien nous laisser de plus grand, de plus précieux, de plus doux et de plus utile que lui-même. Car celui que nous recevons dans le Sacrement, c'est le même que celui qui, miraculeusement incarné et né d'une Vierge, a souffert la mort pour nous, et qui, étant ressuscité et ayant fait son ascension glorieuse, est assis à la droite de Dieu. C'est le même qui a créé le ciel, la terre et toutes choses, et qui les gouverne et les régit. C'est Lui de qui dépend votre salut : c'est Lui au pouvoir de qui il est de vous donner ou de vous refuser la gloire du Paradis. C'est Lui qui est offert et qui vous est montré dans cette petite hostie. C'est Lui qui est le Seigneur Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant. Ainsi se termine ce que j'avais à dire sur le troisième article.

Relativement au quatrième, qui met le comble à l'œuvre entière, remarquez les autres témoignages de la charité du Seigneur. Jésus adresse, en effet, à ses Disciples un magnifique discours

plein de douceur et tout embrasé des feux de l'amour. Les Disciples ayant communié, et avec eux l'odieux Judas, au sentiment de saint Augustin (1), bien que, selon d'autres, il n'ait pas été présent à la communion, le Seigneur dit à ce même Judas: « Fais vite ce que tu dois faire. » Et ce malheureux, étant sorti, s'en alla vers les Princes des Prêtres, auxquels le mercredi précédent il avait vendu le Seigneur pour trente pièces d'argent, et il leur demanda une cohorte pour le faire prisonnier. Dans l'intervalle, le Seigneur Jésus adressait à ses Disciples le discours dont j'ai parlé. Dans son admirable, salutaire et vénérable magnificence je choisirai cinq points principaux à méditer. En premier lieu, voyez comment il les encourageait, en leur annonçant sa mort. Il leur disait : « Je suis avec vous pour peu de temps encore, mais je ne vous laisserai pas orphelins. Je vais et je reviens vers vous, et encore une fois je vous reverrai, et votre cœur sera dans la joie. » Telles étaient les paroles et autres semblables qu'il leur adressait; je les abrége; elles traversaient profondément leurs cœurs, et les pénétraient d'amertume; car ils ne pouvaient pas supporter la pensée de son absence. Secondement, méditez avec quelle cordialité, avec

(1) AUG. *Enarrat. in Psalm.* 40.

quelles instances il les instruisait de la charité, leur disant à plusieurs reprises : « Mon précepte est que vous vous aimiez les uns les autres, et tout le monde reconnaîtra que vous êtes mes disciples si vous gardez l'affection mutuelle entre vous ; » et bien d'autres recommandations pareilles que vous pourrez trouver au long dans le texte. Troisièmement, remarquez comment il leur enseigne l'observance de ses commandements, disant : « Si vous m'aimez, gardez mes préceptes, et si vous gardez mes préceptes, vous demeurerez dans mon amour (1) ; » et autres choses semblables. Quatrièmement, voyez comme il leur donne confiance contre les tribulations dont il leur prédit la venue en ces termes (2) : « Dans le monde vous éprouverez des persécutions ; mais ayez confiance, j'ai vaincu le monde. » Et encore : « Si le monde vous hait, sachez qu'il m'a haï le premier avant vous. Le monde se réjouira, et vous, vous serez attristés ; mais votre tristesse se changera en joie. » Enfin cinquièmement, observez comment le Seigneur Jésus, regardant vers le ciel, se tourna du côté de son Père, et dit (3) : « Mon Père, conservez ceux que vous m'avez donnés ; pendant que j'étais avec eux, je les gardais ; maintenant je viens vers vous. Père

(1) Joan. XIII. — (2) *Ibid.*, XVI. — (3) *Ibid.*, XVII.

saint, je vous prie pour eux ; je ne prie pas pour le monde ; et je ne prie pas seulement pour ceux-là, mais pour tous ceux qui par eux doivent croire en moi. Mon Père, ceux que vous m'avez donnés, je veux qu'ils soient avec moi là où je suis moi-même, afin qu'ils voient ma gloire. » Et une foule d'autres paroles semblables qui déchiraient le cœur. Il est vraiment étonnant que les Disciples, qui aimaient si ardemment le Seigneur Jésus, aient pu les supporter. Si donc vous méditez avec attention toutes les choses qui se trouvent dans ce discours, si vous vous en nourrissez avec soin, et si vous vous reposez dans leur douceur, vous devrez certainement vous enflammer à la vue d'une si grande miséricorde, d'une telle bénignité, d'une telle providence, d'une telle indulgence et d'une telle charité, aussi bien qu'à l'aspect de toutes les autres choses qui ont été faites dans cette soirée.

Contemplez-le donc quand il parle : avec quelle puissance, quelle dévotion, quel charme il s'exprime ; combien il imprime ses enseignements dans le cœur de ses Disciples, et combien il les repaît de l'aménité de sa vue et de ses paroles. Regardez aussi les Disciples qui tantôt se tiennent désolés la tête basse, pleurant et soupirant, comblés de tristesse et de douleur ; Jésus, qui était la vérité même, en portait témoignage, puisqu'il disait :

« Parce que je vous ai dit ces choses, l'affliction a rempli votre cœur (1). » Au milieu de tous, regardez saint Jean, s'attachant plus familièrement à Jésus; voyez avec quel amour et quelle attention il regarde son maître bien-aimé et recueille dans une tendre anxiété toutes ses paroles; car il n'y a que lui qui nous en ait transmis si fidèlement le récit.

Enfin, entre autres choses, le Seigneur Jésus dit (2) : « Levez-vous, et sortons d'ici. » Oh ! alors quelle frayeur les pénétra! ils ne savaient ni où ni comment ils devaient aller, et ils tremblaient d'être séparés de lui. Le Seigneur leur parla encore, achevant son discours le long du chemin. Ici regardez les Disciples marchant après lui et autour de lui, chacun s'approchant le plus qu'il pouvait, et tous s'avançant en troupe, comme les poussins ont coutume de suivre leur mère, le pressant, tantôt l'un, tantôt l'autre, par les désirs qu'ils avaient de se rapprocher de lui et d'entendre ses paroles. Et Jésus supportait tout cela volontiers de leur part. Enfin, tous les mystères étant accomplis, Jésus passe avec eux dans le jardin au delà du torrent de Cédron, et là il attend le traître et la troupe des gens armés.

(1) Joan. XVI. — (2) Marc. XIV.

SIXIÈME PARTIE

(MÉDITATIONS DU VENDREDI)

CHAPITRE LXXIV

Méditation sur la Passion du Seigneur en général.

Nous sommes arrivé maintenant à traiter de la Passion de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Celui donc qui désire se glorifier dans la Passion et la Croix du Seigneur doit s'y arrêter par la réflexion assidue de son cœur; car si les mystères et les circonstances de la Passion étaient considérés avec toute l'attention de l'intelligence, l'esprit de celui qui les médite serait complétement renouvelé. Que l'on examine cette Passion divine avec toute la profondeur des sentiments de l'âme et avec toute la puissance des entrailles, on y rencontrera sans cesse des traits inespérés qui feront naître une nouvelle compassion, un nouvel amour, des consolations nouvelles, et par suite tout un état nouveau qui sera le pré-

sage et comme la participation de la gloire. Or, pour parvenir à cet état, j'estime, tout ignorant et tout faible que je suis, qu'il faut y tendre de toute la perspicacité de l'esprit et de la vigilance des yeux du cœur, en laissant de côté tous les soins extérieurs; je pense qu'il faut se mettre en présence de toutes et de chacune des circonstances qui environnèrent la Croix, la Passion et le Crucifiement du Seigneur, et cela avec affection, avec zèle, avec amour, avec persévérance. Je vous engage donc, si vous avez écouté attentivement ce que j'ai dit plus haut sur la vie du Sauveur, à apporter ici plus ardemment que jamais toute votre âme et toute votre force : car c'est ici surtout qu'apparaît cette charité de Jésus qui devait brûler et fondre nos cœurs. Acceptez donc tout sous la réserve ordinaire, c'est-à-dire que mon récit sera seulement un pieux sujet de méditation. En effet, j'ai le ferme propos de ne rien avancer dans cet opuscule qui ne soit appuyé ou prouvé par la sainte Écriture, les paroles des Saints ou les opinions reçues.

Or il me semble pouvoir bien dire que non-seulement ce terrible et mortel crucifiement du Seigneur, mais aussi les faits qui l'ont précédé, sont remplis d'une cruelle amertume, dignes d'une véhémente compassion et d'un merveilleux étonne-

ment. Qu'est-ce à dire, en effet, que le Seigneur lui-même, le Dieu béni par-dessus toutes choses, depuis l'heure où il a été pris la nuit jusqu'à la sixième heure où il fut crucifié, soit demeuré en proie à une lutte continuelle, à de sanglantes douleurs, aux opprobres, aux dérisions et aux tortures? Il ne se donne pas un instant de repos. Et voyez quel combat et quelle guerre il supporte! Ce doux, ce bon, ce pieux Jésus, l'un le saisit, l'autre l'attache; l'un l'outrage, l'autre crie; l'un le pousse, l'autre blasphème; l'un lui crache au visage, l'autre le tourmente; l'un cherche à le séduire, l'autre l'interroge; l'un achète de faux témoins, l'autre rassemble ses ennemis; l'un témoigne faussement contre lui, l'autre l'accuse; l'un se moque de lui, l'autre lui voile les yeux; l'un frappe son admirable visage, l'autre le soufflette; l'un le conduit à la colonne, l'autre le dépouille; l'un l'accable de coups pendant qu'on l'entraîne, l'autre vocifère; l'un le saisit pour l'insulter et le torturer, et l'autre l'attache à la colonne; l'un bondit sur lui, et l'autre le flagelle; l'un par dérision le couvre de pourpre, l'autre le couronne d'épines; l'un lui met un roseau à la main, l'autre le lui arrache comme un furieux pour en frapper sa tête couverte d'épines; l'un fléchit dérisoirement le genou, l'autre se moque de la génuflexion : c'est à qui le char-

gera d'opprobres. On le ramène, on lui crache au visage; on le tourne, on le retourne comme un fou et comme un imbécile, comme un voleur et comme un malfaiteur impie; on le conduit d'Anne à Caïphe, à Pilate, à Hérode, encore à Pilate; on le traîne dedans, dehors. O mon Dieu! qu'est-ce que cela? Cette lutte si longue et si épouvantable ne vous paraît-elle pas bien dure et bien amère? Attendez un peu, voici pire encore. Les Princes des Prêtres se lèvent contre lui, et les Pharisiens, et les Anciens, et une innombrable multitude. Unanimement, partout on crie: « Qu'il soit crucifié! » La croix où il sera attaché, on la charge sur ses épaules brisées et déchirées, et voilà que de tous côtés on accourt, les étrangers et les grands, comme les ribauds et les buveurs de vin; non pour lui compatir, mais pour l'insulter odieusement. Personne ne le reconnaît; on lui jette de la boue et des ordures, on l'en accable; et pendant qu'il supporte son ignominie, il accomplit la parole prophétique (1): « Ceux qui étaient assis à la porte ont jugé contre lui, et ceux qui boivent du vin chantaient contre lui. » On le pousse, on le tourmente, on le traîne, on le hâte. Flagellé, épuisé, meurtri, saturé d'opprobres jusqu'à l'excès,

(1) Ps. LXVIII.

on ne le laisse pas reposer : pas un instant de répit ; à peine peut-il recueillir ses esprits, jusqu'à ce qu'il parvienne à cette honteuse, à cette immonde colline du Calvaire. A toutes ces scènes ont présidé la rage et la fureur. Là au moins sont la fin et le repos de cette lutte terrible, repos plus dur encore que la lutte elle-même : le crucifiement, le lit de douleur de la croix, voilà ce repos ! Vous voyez quel long et affreux combat il a subi jusqu'à cette sixième heure. Ah ! oui, vraiment : « les grandes eaux ont pénétré jusqu'à son âme, et les chiens l'ont entouré nombreux, terribles, féroces (1). Le Conseil des méchants l'a assiégé, le Conseil de ceux qui ont si cruellement aiguisé sur lui leurs langues et leurs mains, comme un glaive à deux tranchants (2). »

D'après ce que je viens de dire, on pourrait penser que j'ai achevé ce qui regarde la Passion du Sauveur pendant les trois premières heures jusqu'à la sixième, c'est-à-dire l'heure des matines, prime et tierce. Mais non. Une telle douleur et un si grand supplice ne peuvent être si rapidement explorés. Aussi tournez vos regards en arrière, et soyez attentive. Il vous reste à faire de grandes et nombreuses méditations, à contempler de pieux et

(1) Ps. XXI. — (2) *Ibid.*, LXIII.

touchants tableaux; rendez-vous-y présente en esprit. Jusqu'ici j'ai seulement parlé en général; regardons maintenant l'une après l'autre toutes les circonstances : car nous ne devons pas nous lasser de méditer sur ce que le Seigneur ne s'est pas lassé de souffrir pour nous.

CHAPITRE LXXV

Méditation sur la Passion du Christ avant le matin.

Reprenons donc nos méditations au commencement de la Passion, et suivons-les par ordre jusqu'à la fin; je me contenterai parfois de quelques mots, selon qu'il me paraîtra utile. Pour vous, vous vous y appesantirez plus longuement, si vous le voulez, et selon que le Seigneur vous l'accordera. Soyez donc attentive à tout, comme si vous y étiez présente. Regardez avec soin le Seigneur Jésus, quand, sortant de la Cène et ayant terminé son discours, il se rend au jardin avec ses Disciples. Entrez-y la dernière, et jugez par vous-même avec quelle affection, quelle tendresse et

quelle familiarité il leur parle et les exhorte à la prière; et comment ensuite lui-même s'avançant un peu, à un jet de pierre, il fléchit humblement et respectueusement les genoux et prie son Père. Arrêtez-vous quelque temps ici, et repassez pieusement dans votre souvenir les grandes merveilles du Seigneur votre Dieu.

Le Seigneur Jésus prie. Jusqu'ici on a vu qu'il avait plusieurs fois prié; alors il priait pour nous comme notre avocat. Maintenant il prie pour lui-même. Compatissez, et admirez la profondeur infinie de son humilité. En effet, il est Dieu, coéternel et égal à son Père; et le voilà qui, oubliant en quelque sorte sa divinité, prie comme un homme, et se présente comme le dernier du peuple, suppliant le Seigneur. Considérez aussi la perfection de son obéissance. Que demande-t-il? Certainement il conjure son Père d'éloigner l'heure de sa mort; s'il le veut, il peut parfaitement ne pas mourir; et il n'est pas exaucé, parce qu'il y avait en lui une certaine autre volonté qui était contraire à son désir. En effet, alors sa volonté était multiple, ainsi que je le dirai. Prenez donc commisération de lui, puisque son Père veut qu'il meure absolument; qu'il n'épargne pas même son véritable, son unique Fils, mais le livre pour nous tous. En effet, il a tant aimé le monde, qu'il lui a

donné son Fils unique (1). » Et le Seigneur Jésus accepte cette loi et l'exécute avec respect. Voyez en troisième lieu l'indicible amour du Père et du Fils pour nous, cet amour si digne de toute admiration, de toute vénération, de toute piété. C'est pour nous que l'arrêt de mort est prononcé, c'est pour notre amour qu'il est subi.

Le Seigneur Jésus prie donc son Père longuement, et il dit : « Père très-clément, je vous prie d'exaucer ma prière et de ne pas dédaigner mes supplications. Regardez-moi et écoutez-moi, parce que je suis contristé dans ma vie, que mon esprit est inquiet et que mon cœur est troublé en moi. Inclinez donc vers moi votre oreille, et écoutez la voix de ma prière (2). Il vous a plu, ô mon Père, de m'envoyer dans le monde pour satisfaire à l'injure que l'homme vous avait faite. Et aussitôt que vous l'avez voulu j'ai dit : Voici que je vais. Et comme à la tête du livre il avait été écrit de moi que je ferais votre volonté, j'y ai acquiescé. J'ai annoncé votre vérité et votre salut. J'ai été pauvre et dans les fatigues depuis ma jeunesse, accomplissant votre commandement, et j'ai fait tout ce que vous m'aviez ordonné. Je suis prêt à accomplir le reste. Cependant, mon Père, si cela peut se

(1) Joan. III. — (2) Ps. LIV.

faire, délivrez-moi de cette amertume cruelle que mes ennemis me préparent. Voyez, mon Père, combien ils se lèvent contre moi, combien ils m'accablent de crimes, pour lesquels ils ont formé le dessein de m'arracher la vie. Père saint, si j'ai fait toutes ces choses, si cette iniquité est dans mes mains, si j'ai rendu le mal pour le mal (1), je consens à tomber justement entre les mains de mes ennemis. Mais j'ai toujours agi selon votre bon plaisir; et eux, ils m'ont rendu le mal pour le bien, la haine pour l'amour (2). Ils ont séduit mon disciple, ils se font guider par lui pour me perdre, et ils lui ont donné en recompense trente écus d'argent, prix auquel j'ai été tarifé par eux. Oh! je vous en prie, mon Père, écartez de moi ce calice (3). Si vous en jugez autrement, que votre volonté se fasse, et non la mienne; mais, mon Père, levez-vous pour m'aider, hâtez-vous de me secourir. Voyez, Père bien-aimé, ils n'ont pas su que je suis votre Fils; j'ai mené au milieu d'eux une vie innocente, et je leur ai accordé de grands bienfaits; ils ne devraient pas, Père, être si cruels pour moi. Souvenez-vous que je me suis mis en votre présence, afin de vous demander grâce pour eux et de détourner loin d'eux votre indignation.

(1) Ps. VII. — (2) *Ibid.*, CVIII. — (3) Matth. XXVI et XXVII.



Mais hélas! est-ce que le mal n'est pas rendu pour le bien? Eux, ils ont creusé la fosse de mon âme, et ils m'ont préparé la mort la plus honteuse. Vous le voyez, Seigneur; ne gardez pas le silence, ne vous éloignez pas de moi, parce que la tribulation est proche et qu'il n'y a personne pour me secourir (1). Ils sont en votre présence, ceux qui me persécutent, et ils veulent ravir mon âme. Mon cœur a attendu l'opprobre et la misère. » Et le Seigneur Jésus, revenant ensuite vers ses disciples, les réveille et les engage à chercher des forces dans l'oraison.

Puis une seconde et une troisième fois il retourne à sa prière, se plaçant à trois endroits différents, séparés par la distance où arriverait une pierre lancée, non à bras tendu, mais sans grande force, et telle à peu près qu'est la longueur de nos maisons. C'est là, du moins, ce que j'ai appris d'un de nos frères qui est allé dans ces lieux; et on y voit encore les restes des églises qui y avaient été érigées. Revenant donc, comme je le disais, deux et trois fois à la prière, Jésus répéta la même supplication, et il ajouta : « Père, si vous l'avez décrété, s'il faut que je subisse entièrement le supplice de la croix, que votre volonté soit faite. Mais

(1) Ps. LXVIII.

je vous recommande ma Mère bien-aimée et mes Disciples. Je les ai gardés jusqu'ici; Père, gardez-les-moi maintenant (1). » Et pendant qu'il priait, le très-sacré sang de son corps, s'échappant comme une sueur dans cette lutte d'agonie, coula durant sa longue oraison, et ruissela jusqu'à terre (2).

(1) Joan. XVII.

(2) « Dans le Jardin des Oliviers, au bord du hameau de Gethsémani, à environ douze toises au nord, est la *Grotte de l'Agonie,* cavité presque ronde, de quinze pieds de diamètre, taillée dans le roc et soutenue par trois gros piliers; le jour y pénètre par la porte et par une ouverture circulaire qui perce la voûte jusqu'au sol. Au nord-est du Jardin est le rocher sur lequel les apôtres saint Pierre, saint Jacques et saint Jean s'endormirent. Ce rocher, d'une pierre rougeâtre, élevé de terre d'environ deux pieds, forme une espèce de lit naturel, ayant à l'une de ses extrémités trois petites bosses calcaires semblables à des oreillers. La porte du Jardin où le Fils de l'Homme fut livré n'en est éloignée que de dix à douze pas. On entrait jadis de plain-pied dans la grotte; on y descend aujourd'hui par sept ou huit degrés grossièrement façonnés. Dans le fond et au-dessus de l'autel sont écrites ces étonnantes paroles : *Hic factus est sudor ejus guttæ sanguinis decurrentis in terram :* « Ici il fut couvert d'une sueur de sang qui découla jusqu'à terre. » Le mercredi saint, les Franciscains se rendent à la grotte et y célèbrent solennellement là messe : lorsqu'en chantant la Passion on arrive aux paroles qui témoignent la sueur du sang, tous se prosternent, vénèrent et baisent cette terre imprégnée de la sueur divine; ils la mouillent de leurs pleurs et l'arrosent du sang de leurs flagellations. » (Voir le R. P. de Géramb, M. de Chateaubriand, M. Henrion, etc.)

Considérez donc maintenant quelle est l'angoisse de son âme, et réfléchissez, à la honte de notre impatience, que le Seigneur a prié jusqu'à trois fois avant de recevoir une réponse de son Père.

Or pendant que le Seigneur Jésus prie dans l'anxiété, voici que l'ange du Seigneur, le Prince de la milice céleste, Michel vient près de lui, le soutient et lui dit : « Salut, Jésus mon Dieu; j'ai offert à votre Père, en présence de toute la Cour céleste, votre prière et votre sueur sanglante, et tous, nous prosternant, nous avons supplié que ce calice s'éloignât de vous. Le Père nous a répondu : « Mon bien-aimé Fils Jésus sait que la rédemption du genre humain que nous désirions si vivement ne se peut opérer que par l'effusion de son sang. Si donc il veut le salut des âmes, il faut qu'il meure pour elles. » Et vous, que décidez-vous ? Le Seigneur Jésus répondit à l'Ange : « Je veux absolument le salut de toutes les âmes, et aussi je préfère mourir, afin que ces âmes formées par le Père à son image soient sauvées, plutôt que de ne pas mourir et de ne pas les racheter. Donc que la volonté de mon Père se fasse. » Et l'Ange alors : « Fortifiez-vous, Seigneur ; agissez vaillamment ; il convient au Très-Haut de faire des merveilles, et à Celui qui est magnanime par excellence de sou-

tenir de cruelles adversités. Les supplices passeront vite, et ils seront suivis d'une gloire éternelle. Le Père a dit qu'il sera toujours avec vous, qu'il gardera votre Mère et vos Disciples, et qu'il vous les rendra sains et saufs. » Le Seigneur Jésus reçoit humblement et avec respect cette exhortation de sa créature, considérant que, pendant son séjour dans cette triste vallée de ténèbres, il a été placé un peu au-dessous des Anges. Puis il dit adieu; et ainsi qu'il était contristé comme un homme, de même il fut fortifié comme un homme par la parole de l'Ange, et il le pria de le recommander à son Père et à toute la cour céleste.

Enfin Jésus se lève pour la troisième fois de sa prière. Regardez-le tout inondé de sang, s'essuyant le visage et peut-être se lavant dans l'eau du torrent. Voyez-le tout abattu, et compatissez à sa douleur; car il ne pouvait supporter de pareilles angoisses sans souffrir cruellement.

Les savants et les commentateurs disent cependant que le Seigneur Jésus pria son Père, non pas tant par crainte de la Passion que par miséricorde pour son ancien peuple; car il avait pitié des Juifs, qui allaient se perdre par son affreux supplice. En effet, ils n'auraient pas dû le tuer, puisqu'il était un des leurs, qu'il observait leur loi et qu'il les comblait de tant de bienfaits, lorsque priant son

Père pour leur salut il disait : « Afin que toute la multitude des nations croie, je ne refuse pas de mourir; mais s'il faut que les Juifs soient aveuglés pour que les Gentils voient, que votre volonté soit faite, et non la mienne. » Il y avait alors dans le Christ quatre volontés : celle de la chair : elle ne voulait pas souffrir; celle des sens : elle murmurait et elle tremblait; celle de la raison : elle obéissait et consentait, selon la parole d'Isaïe (1) : « Il a été offert en sacrifice parce qu'il l'a voulu; » et enfin la volonté divine : elle commandait et dictait elle-même la sentence. Aussi, comme il était un homme véritable, il était jeté comme tel dans une grande angoisse. Compatissez donc intimement à sa douleur, et examinez soigneusement tous les actes et toutes les affections du Seigneur votre Dieu.

Jésus vient ensuite vers ses Disciples, et il leur dit : « Dormez maintenant et reposez-vous. » Et ils reposèrent un peu de temps. Mais lui, le bon Pasteur, il veille sur la garde de son petit troupeau. O admirable amour ! c'est bien vraiment jusqu'à la fin qu'il a aimé les siens, puisque, arrivé à cette heure extrême d'agonie, il leur procure encore du repos. Déjà il voyait de loin ses ennemis qui arrivaient avec des torches et des armes, et néanmoins

(1) Is. LIII.

il ne réveilla pas ses Disciples, excepté quand cette troupe fut tout près d'eux. Alors il leur dit: « Il suffit, vous avez dormi; celui qui va me livrer approche. »

Comme il parlait encore, arrive devant tous les autres ce méchant Judas, cet odieux marchand; et il l'embrassa (1). On rapporte, en effet, que c'était la coutume du Seigneur Jésus de recevoir en les embrassant au retour les Disciples qu'il avait envoyés quelque part. Aussi le traître trahit-il Jésus par un baiser, et, précédant les autres, lui donna ce signe de retour comme s'il eût voulu lui dire : « Je ne suis pas avec ces gens armés, mais je reviens à vous; et, selon la coutume, je vous embrasse et je vous salue, Maître. » Regardez donc bien, et, vous attachant à la suite du Seigneur, voyez avec quelle patience et quelle bénignité il reçoit l'embrassement de ce malheureux et le baiser de ce traître dont naguère il avait lavé les pieds, et qu'il avait nourri de la sainte Eucharistie. Considérez comme il se laisse prendre, lier, frapper, traîner par ces furieux, de même que s'il était un malfaiteur et qu'il fût absolument impuissant à se défendre; comme ensuite il a compassion de ses Disciples qui le fuient et se sauvent à l'aventure. Vous pouvez aussi contempler leur affliction; et

(1) Matth. XXVI.



comme malgré eux, pleurant et gémissant, pauvres orphelins tremblants et épouvantés, ils se retirent; combien de plus en plus leur douleur devenait profonde à la vue de leur Maître si indignement livré, à la vue de ces chiens qui le traînent comme leur victime, tandis qu'il les suit sans résistance ainsi que le plus doux des agneaux! Voyez ensuite comme ces misérables le traînent en hâte, depuis le torrent au-dessus de Jérusalem, les mains liées derrière le dos, sa tunique arrachée, ses vêtements en désordre, la tête découverte, courbé par la fatigue et emporté par une marche rapide; quand ensuite il est présenté aux Princes des Prêtres, Anne et Caïphe, et aux Anciens assemblés chez eux, comme ils bondissent de joie, semblables au lion qui a capturé sa proie. Ils l'examinent, ils appellent les faux témoins qui l'accusent; ils crachent sur son visage sacré, ils voilent ses yeux, ils le soufflettent, ils le frappent, ils lui disent : « Prophétise qui t'a frappé; » et ils l'accablent de mille outrages. Or, au milieu de toutes ces injures, Jésus demeurait patient. Considérez-le en toutes ces choses, et compatissez à ses opprobres (1).

(1) La *Voie de la captivité* commence à la porte du Jardin de Gethsémani. « Quelques vestiges de pieds et de mains, imprimés dans la roche, indiquent que les bourreaux de Jésus-Christ le traînèrent dans le lit même du torrent de Cédron, qui

Enfin les grands se retirèrent et firent enfermer Jésus dans une prison au-dessous du sol, que l'on peut voir encore, ou du moins ses ruines; et on l'attacha à une colonne de pierre dont une partie a depuis été brisée, et qui existe encore, ainsi que je le tiens d'un de nos frères qui l'a vue (1). Pour

était à sec. Gravissant le mont Sion, et longeant les murs du Temple, ils entrèrent dans Jérusalem par la porte Sterquilinaire, au nord, suivirent un chemin raboteux et jonché de tessons qu'y jetaient les potiers, et arrivèrent à la maison d'Anne le sacrificateur, sur la pente de la colline, au-dessous de la porte de Sion, près la porte de David. Dans la cour de l'église construite à cette place, on voit encore le tronc de l'olivier auquel Jésus fut attaché. De là on le conduisit à la maison de Caïphe, située à deux cent cinquante pas de la demeure d'Anne et à soixante de la porte de Sion. On y entrait du côté de l'ouest par un petit guichet fort bas, et le tribunal était à l'est, dans une salle du rez-de-chaussée. Jésus, en attendant son jugement, fut, dit-on, placé à côté dans un petit cabinet de trois pieds carrés. D'après une tradition arménienne, le coq dont le cri rappela Pierre à lui-même, effrayé de ce bruit inaccoutumé, voltigeait sur deux colonnes adossées à la porte, où l'une se voit encore; Saint-Jean de Latran, à Rome, possède l'autre. » (M. HENRION, *ouvrage cité.*)

(1) La maison de Caïphe est devenue une église assez belle, que possèdent maintenant les Arméniens schismatiques. « Cette église est enclose entre quatre murs épais qui lui donnent extérieurement l'aspect d'une prison. On pénètre par une petite porte de fer dans une petite cour; un oranger, appelé Arbre des pommes d'or, s'y trouve à la place où était Pierre lorsque, le chauffant près d'un feu allumé par les serviteurs de Caïphe, si renia son Maître. Près de la petite porte qui donne entrée

plus de sécurité, ils détachèrent quelques soldats armés à sa garde, et ces hommes le tourmentèrent pendant tout le reste de la nuit, ne lui épargnant ni les sarcasmes ni les malédictions. Voyez donc ces audacieux et ces misérables, comme ils l'injurient : « Ah! tu te croyais, disent-ils, meilleur et plus sage que nos prêtres? Quelle était ta sottise! Tu ne devais pas ouvrir ta bouche contre eux : comment as-tu été si osé que de le faire? Mais elle brille bien, ta sagesse, maintenant que te voilà comme il convient à tes pareils : tu as mérité la mort, et tu la recevras. » Et ainsi durant toute la nuit, tantôt l'un, tantôt l'autre, l'insultait en actes et en paroles. Que disent-ils et que font-ils, croyez-vous, ces mercenaires? Ah! ils ne peuvent que l'accabler des plus vils et des plus odieux outrages. Regardez cependant le Sei-

dans l'église, et à droite, on remarque la colonne sur laquelle, selon la tradition, le coq aurait chanté. Les murs de l'église sont revêtus intérieurement de carreaux de faïence; l'autel est formé d'une grosse pierre, la même, dit-on, qui fermait l'entrée du saint-sépulcre, et que les Princes des prêtres prirent le soin de si bien sceller : on a laissé paraître les quatre angles; tout le reste est recouvert de maçonnerie. Dans le sanctuaire, du côté de l'Épître, on s'introduit en se baissant dans un petit oratoire où l'on peut à peine tenir quatre; c'est la prison dans laquelle on jeta le Sauveur, la nuit même où il fut saisi. » (Le comte J. d'Estourmel, *Journal d'un voyage en Orient*. -- *Ann. de la propagation de la foi*, t. X, p. 7.)

gneur se taisant humblement et patiemment, comme un homme pris en faute, et baissant les yeux à terre. Admirez sa patience. O Seigneur! comment vous êtes-vous laissé tomber aux mains de ces malheureux? Qu'elle est grande votre longanimité! Oui! c'est bien en vérité ici une heure de ténèbres.

Et Jésus resta ainsi debout attaché à la colonne jusqu'au matin. Cependant Jean se rend près de Notre-Dame et de ses compagnes, qui étaient réunies dans la maison de Madeleine, où elles avaient fait la cène, et il leur raconta tout ce qui était arrivé au Seigneur et aux Disciples. Alors éclatèrent d'ineffables gémissements, des lamentations et des cris. Contemplez ces saintes femmes, et souffrez avec elles; car elles sont dans une affreuse affliction et dans une véhémente douleur au sujet de leur bien-aimé Seigneur, parce qu'elles pensent et se persuadent qu'il va mourir. Enfin Notre-Dame, se retournant vers la muraille, se met en prière, disant : « Père très-respectable, Père très-pieux, Père très-miséricordieux, je vous recommande mon Fils bien-aimé. Ne lui soyez pas cruel, vous qui êtes bon pour tout le monde. Père éternel, pourquoi mon fils Jésus mourrait-il? Il n'a jamais fait de mal. Mais, Père juste, si vous voulez la Rédemption du genre

humain, je vous en conjure, accomplissez-la par un autre moyen; car tout vous est possible. Je vous supplie donc, Père très-saint, s'il vous plaît, que mon fils Jésus ne meure pas; délivrez-le des mains des méchants, et rendez-le-moi! Car lui-même il ne s'aidera pas, à cause de son obéissance et de son respect pour vous. Il s'abandonne comme un être faible et méprisable au milieu d'eux. Ainsi secourez-le, vous, Seigneur! » Ainsi priait Notre-Dame, de toute son âme et de toutes ses forces, dans la profonde amertume de son cœur. Compatissez à son sort, puisque vous la voyez si affligée.

CHAPITRE LXXVI

Méditation de la Passion du Christ, à l'heure de Prime.

Le lendemain au matin, les Princes des Prêtres et les Anciens du peuple revinrent et lui firent lier les mains derrière le dos, lui disant : « Viens avec nous, voleur, viens au tribunal; aujourd'hui tes méfaits seront récompensés, et ta sagesse pourra éclater. » Et ils le conduisirent vers Pilate.

Jésus les suivait comme un coupable, bien qu'il fût le plus innocent des agneaux. Alors sa Mère, Jean et les saintes femmes, qui étaient sortis de grand matin pour aller le trouver, le rencontrèrent dans un carrefour, et, le voyant si honteusement et si odieusement traîné par cette multitude, furent remplis d'une douleur qu'on ne peut exprimer. Or, dans cette mutuelle entrevue, l'affliction fut terrible de part et d'autre : car Notre-Seigneur lui-même souffrait de la pitié que lui faisaient les siens, et surtout sa Mère. Il savait, en effet, qu'ils étaient désolés jusqu'à sentir leur âme arrachée de leur corps. Contemplez donc toutes ces choses, car elles sont profondément dignes de compassion.

On le mène donc vers Pilate, et les femmes le suivent de loin, parce qu'elles ne peuvent approcher. Il est accusé d'une foule de crimes, et Pilate l'envoie à Hérode, qui, désirant le voir faire quelque miracle, en fut enchanté; mais il ne put obtenir ni un miracle ni même une parole. Aussi, le jugeant insensé, il le fit en dérision revêtir d'une robe blanche, et le renvoya à Pilate. Ainsi, vous voyez qu'on le traite non-seulement comme un malfaiteur, mais comme un fou. Et lui, il souffrait tout cela patiemment. Regardez-le donc quand on le conduit et quand on le ramène, mar-

chant les yeux baissés et avec révérence, écoutant les cris, les injures, les sarcasmes de la foule, et recevant peut-être les pierres, la boue et les immondices qu'on lui jette. Regardez aussi sa Mère et ses Disciples se tenant au loin dans une amère affliction et le suivant partout. Quand on l'eut ramené à Pilate, ces chiens furieux poursuivent leur accusation avec la plus grande audace et le plus implacable acharnement. Mais Pilate, ne trouvant pas en lui de chef d'accusation capitale, cherchait les moyens de le mettre en liberté. Il dit même : « Je le châtierai, et je le renverrai. » O Pilate, tu veux châtier ton Seigneur! Mais tu ne sais ce que tu fais, car il ne mérite ni la mort ni la flagellation. Ah! tu ferais bien toi-même si tu te corrigeais selon sa volonté. Or Pilate fit flageller Jésus très-cruellement.

Le Seigneur est donc dépouillé et attaché à une colonne, et flagellé en tous sens. Le voilà debout et nu devant la multitude, ce jeune homme si pudique et si beau, remarquable par sa beauté au-dessus de tous les fils des hommes; sa chair, si innocente, si délicate, si belle et si pure, reçoit les coups terribles de ces impurs valets. Cette fleur de toute chair et de toute humanité est couverte de plaies et de contusions. De toutes les parties de son corps coule ce sang royal. On frappe, on

frappe encore, on redouble; on entasse plaie sur plaie, meurtrissure sur meurtrissure, et on ne le détache enfin que lorsque les bourreaux et les assistants sont lassés. La colonne où il avait été attaché montre encore les traces de son sang, comme on le lit dans l'histoire (1). Arrêtez-vous

(1) « De la maison de Caïphe, on mena Jésus au palais de Pilate, qui en était distant d'environ trois cents pas et se trouvait au nord-ouest du mont Moria, à cent cinquante pas de la porte d'Éphraïm. On y montait par un escalier de vingt-huit degrés de marbre blanc, révéré maintenant à Rome, près Saint-Jean de Latran, sous le nom d'*Échelle sainte (scala sancta)*. Une allée voûtée portée par des piliers massifs conduisait de la salle du prétoire à une haute galerie qui traversait la rue comme un pont : espèce de balcon pavé de pierre, appelé en hébreu *Gabbatha*, en grec *Lithostrotos*, en latin *Xystus*. Cette galerie, qui servait de passage pour se rendre du palais de Pilate à la tour Antonia, et de la tour Antonia au Temple, est nommée aujourd'hui l'Arc de l'*Ecce Homo*. Du palais de Pilate, Jésus suivit à l'ouest une petite rue qui menait à cent vingt pas du prétoire, chez Hérode, dont l'habitation, somptueuse à l'intérieur, était munie d'une muraille de trente coudées de haut, flanquée de tours. On le ramena par un autre chemin du palais d'Hérode à celui du procurateur romain. La sentence par laquelle Pilate condamna Jésus au fouet nous est ainsi conservée par la tradition : « Que Jésus de Nazareth, homme séditieux, contempteur de la loi de Moïse, accusé par les Pontifes et les principaux de sa nation, soit dépouillé, lié et battu de verges. Va, licteur, prépare les verges. » Vis-à-vis du Prétoire, de l'autre côté de la rue, à quatre toises de l'escalier du palais, était la salle destinée à la flagellation. Au milieu se trouvait une grosse colonne de deux pieds et demi

longuement ici et méditez : et si vous n'êtes pas profondément ému, c'est que vous avez un cœur de pierre. Alors fut accompli ce que dit le prophète Isaïe : « Nous l'avons vu, et il n'avait plus de forme, et nous l'avons regardé comme un lépreux et comme un homme humilié par le Seigneur (1). » O Seigneur Jésus, qui donc a été si audacieux et si téméraire que de vous dépouiller? qui, plus audacieux encore, vous a lié et attaché? Mais qui donc furent-ils les plus audacieux de tous? Ceux qui vous ont si durement flagellé. Pour vous, Soleil de justice, vous avez voilé vos rayons, et voilà pourquoi les ténèbres et les puissances des ténèbres ont prévalu. Tous sont plus forts que vous. C'est votre amour et notre iniquité qui vous ont rendu si faible. Maudite soit donc cette odieuse iniquité pour laquelle vous avez tant souffert!

Le Seigneur ayant été détaché de la colonne, on

de haut, surmontée d'un anneau de fer dans lequel on passait les mains du condamné. Cette colonne a été transférée en 1233, par le cardinal Jean, légat d'Honorius III, dans l'église de Sainte-Praxède, à Rome. Une autre qui soutenait la salle, teinte du sang de Jésus, fut placée par sainte Hélène dans l'église du mont Sion, et se trouve aujourd'hui dans l'église de Saint-Sauveur, où les fidèles ne sont admis à la voir que le soir du vendredi saint. » (B. HENRION, *Histoire des Missions*, t. Ier, p. 147.)

(1) Is. LIII.

le conduit ainsi nu, ainsi flagellé, à travers la maison, à la recherche de ses haillons, qui ont été jetés çà et là par ceux qui l'ont dépouillé. Contemplez-le tout meurtri et tout tremblant : « car il faisait froid, » dit l'Évangile (1). Et comme il voulait se rhabiller, quelques-uns de ces misérables impies s'y opposent, et s'en vont dire à Pilate : « Seigneur, il a voulu se faire roi : habillons-le donc et couronnons-le des insignes de la royauté. » Prenant alors une vieille et sale tunique de soie rouge, ils l'en couvrirent, et ensuite ils le couronnèrent d'épines (2). Regardez-le dans chacun de ses actes et dans chacune de ses douleurs, parce qu'il fait et souffre tout ce que veulent ses bourreaux. Il reçoit la pourpre, il porte la couronne d'épines sur son front, il prend le roseau dans sa main, et pendant qu'ils fléchissent le genou et qu'ils le saluent Roi, il se tait et il garde le silence avec une patience inébranlable. Voyez-le dans toute l'amertume du cœur. Souvent on frappe avec le roseau sa tête couverte d'épines; et

(1) Joan. XVII.

(2) « Jésus ayant été ramené après la flagellation dans la cour du Prétoire, on le plaça, pour le couronner d'épines, sur un tronçon de colonne de deux pieds de haut, dit de l'*Impropere* (*degli improperi*, des injures), et qui est dans l'église du Saint-Sépulcre. » (HENRION, *op. citat.*)

lui, baissant le cou, reçoit avec les plus atroces souffrances ces coups cruels; car les épines aiguës perçaient sa tête sacrée et l'inondaient de sang. O malheureux, combien terrible vous apparaîtra un jour cette royale tête que vous frappez aujourd'hui! Ils se moquaient de Jésus comme s'il eût voulu régner, et n'en eût pas eu le pouvoir. Et lui, il supporte tout. Puis, comme leur cruauté était insatiable et qu'il ne leur suffisait pas d'avoir rassemblé toute une cohorte autour de leur victime, ils veulent ajouter à la dérision et à l'outrage; ils saisissent le Seigneur, et, en présence de Pilate et de tout le peuple, ils le traînent dehors, la couronne d'épines sur la tête et le lambeau de pourpre sur les épaules. Pour Dieu, considérez comme il se tient la tête baissée devant cette innombrable multitude qui vocifère, qui crie : « Crucifiez-le! » devant tous les Juifs, qui l'insultent et qui se moquent de lui, comme s'ils étaient plus sages que lui. Voyez comme il consent à paraître ainsi humilié devant les Princes et les Pharisiens, qui l'ont réduit à cette extrémité et qui lui préparent une si affreuse mort! C'est ainsi qu'il est accablé non-seulement de douleurs et de supplices, mais d'opprobres.

CHAPITRE LXXVII

Méditation sur la Passion du Christ à l'heure de Tierce.

Toute la multitude des Juifs demande donc que Jésus soit crucifié, et Pilate, ce misérable juge, l'y condamne (1). Ils ne se souviennent plus de ses bienfaits et de ses œuvres de miséricorde, ils ne sont pas touchés de son innocence, et, ce qui paraît plus cruel, ils ne sont pas désarmés par l'affliction dont ils viennent de l'abreuver. Au contraire, les Princes et les Grands se réjouissent, parce qu'ils ont accompli leur perfide dessein. Ils rient et se moquent de Celui qui est le vrai Dieu

(1) L'arrêt par lequel le Sauveur fut condamné à mourir sur la croix est rapporté en ces termes : « Conduisez au lieu du supplice Jésus de Nazareth, qui provoque le peuple à la rébellion, qui méprise César et se dit faussement le Messie, comme le prouve le témoignage des Anciens de sa nation, et avec le vain appareil de la royauté, crucifiez-le au milieu de deux voleurs. Va, licteur, prépare les croix. » On disposa pour celle de Notre-Seigneur une plaque de bois de cèdre où l'on traça avec du minium, en grec, en latin et en hébreu, une inscription qui signifiait : « Jésus de Nazareth, Roi des Juifs. » Elle est conservée à Rome dans l'église de Sainte-Croix (HENRION, *op. cit.*)

et l'Éternel, et ils hâtent sa mort. On le ramène donc à l'intérieur, on lui arrache sa pourpre; le voilà debout et nu devant eux; enfin on lui donne la permission de se rhabiller. Soyez attentive, et regardez son attitude en chaque circonstance. Et pour compatir plus intimement à ses maux, pour mieux vous nourrir de ses souffrances, écartez un peu vos yeux de sa divinité, et ne considérez d'abord que son humanité. Voyez ce jeune homme si beau, si noble, si innocent, si tendre, tout flagellé, tout arrosé de sang et meurtri de plaies, ramassant à terre ses vêtements dispersés; voyez-le, couvert de honte et de rougeur, se revêtir humblement devant eux pendant qu'ils le tournent en dérision, comme s'il était le dernier des hommes, abandonné de Dieu et privé de toute assistance. Contemplez-le pieusement, et soyez émue de compassion et de pitié, tandis que, recueillant tantôt une pièce de ses vêtements, tantôt une autre, il s'en recouvre devant eux. Puis songez maintenant à sa divinité, et considérez cette majesté impériale, immense, éternelle, incompréhensible, incarnée, se baissant humblement, fléchissant jusqu'à terre, ramassant ses habits, se revêtant avec honte et pudeur comme le plus vil des hommes, comme un esclave d'achat, livré à leurs caprices, frappé et châtié par eux pour quelque faute. Ad-

mirez aussi son humilité profonde, et portez également ces diverses considérations sur les atroces douleurs de la flagellation.

Quand il s'est revêtu, on le conduit dehors pour ne pas différer l'instant de son supplice. Alors on charge sur ses épaules le vénérable bois de la croix, qui était long, épais et lourd, et cet Agneau de mansuétude le prend et le porte patiemment. D'après ce que l'on voit dans l'histoire, on pense que la croix du Seigneur avait quinze pieds de haut. On le traîne, on le hâte, on le sature d'opprobres, on recommence les outrages dont j'ai déjà parlé à l'heure de Matines. De plus, on fait sortir avec lui deux voleurs, on les lui donne pour compagnons : voilà sa société. O bon Jésus, quel nouvel affront! Vos ennemis vous associent deux voleurs; et même ils vous traitent plus mal qu'eux, puisqu'ils vous forcent à porter cette croix, ce qu'on ne fit pas aux larrons. Aussi, selon la parole d'Isaïe, le Christ « n'a-t-il pas été seulement rangé parmi les méchants, mais il a été jugé le plus méchant des plus méchants (1) ». O Seigneur, que votre patience est ineffable !

Regardez-le maintenant comme il marche courbé sous la croix, comme il s'essouffle à la porter.

(1) Is. LIII.

Compatissez autant que vous le pouvez aux angoisses et aux sarcasmes nouveaux qu'il subit. Or comme sa mère, profondément affligée, ne pouvait à cause de la foule ni s'approcher de lui ni le voir, elle passa par un chemin plus court avec Jean et les saintes femmes, afin de précéder le cortége et de pouvoir joindre son fils. Lors donc que hors des portes de la ville, au carrefour des deux chemins, elle se trouva devant lui, et qu'elle le vit chargé de ce bois si pesant qu'elle n'avait pas encore aperçu, elle se sentit défaillir, et, à demi morte de douleur, elle ne put prononcer une seule parole, pas plus que le Seigneur, parce qu'il était entraîné rapidement par ceux qui le conduisaient pour le crucifier. Mais un peu plus loin, Jésus, s'arrêtant quelques instants, se tourna vers les femmes qui pleuraient, et leur dit : « Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais sur vous-mêmes, » ainsi qu'il est contenu plus au long dans l'Évangile (1). Dans ces deux

(1) Luc. XXIII. « Au carrefour formé à cent soixante-dix pas du Prétoire par la rue qui vient de Damas, Simon de Cyrène rencontra Jésus portant sa croix. Le chemin, déviant vers le nord, passe devant la maison du mauvais riche; puis il tourne à l'ouest, à l'endroit où le Seigneur rencontra les saintes femmes. » Voici la fin de la citation évangélique commencée dans le texte : « Pleurez bien plutôt sur vous-mêmes; car voici que viennent les jours où on dira : Bienheureuses les femmes stériles, bienheureuses les entrailles qui n'ont pas en-

endroits, on remarque encore les restes des églises qui y avaient été construites pour conserver le souvenir de ces faits, ainsi que je l'ai appris d'un de nos frères qui les a vues. Ce frère nous a dit que ce mont Calvaire, où le Christ fut crucifié, était distant de la porte de la ville autant que notre demeure de la porte Saint-Germain. Aussi le portement de la croix fut-il bien long.

Le Seigneur, étant arrivé plus loin, se trouva si fatigué et si brisé, que, ne pouvant plus soutenir sa croix, il la laissa tomber à terre. Mais ces misérables, ne voulant pas différer sa mort dans la crainte que Pilate ne révoquât la sentence (en effet, il montrait la volonté de le renvoyer absous), forcèrent un passant de porter la croix, et se contentèrent de conduire le Sauveur déchargé, mais lié comme un voleur, jusqu'au lieu du Calvaire.

Ne vous semble-t-il donc pas que les souffrances de Jésus dans ces heures de Matines, de Prime et de Tierce, ont été assez atroces déjà, et que ces horreurs sont déjà assez épouvantables sans le

fanté, et les mamelles qui n'ont pas allaité! Alors on commencera à dire aux montagnes : Tombez sur nous! et aux collines : Écrasez-nous! » Le Sauveur suivit ensuite à gauche un large chemin, entre le mont Gihon et le mur de la ville; puis un sentier tournant le mena au lieu du supplice. » (Voir les autorités déjà citées.)

crucifiement? Ah! oui, certes; et elles me paraissent de puissants motifs non-seulement de compassion, mais d'amère douleur. Ainsi se termine ce que je crois devoir vous dire, quant à présent, sur ces trois premières heures. Voyons maintenant le Crucifiement et la Mort, c'est-à-dire les heures de Sexte et de None : nous verrons ensuite ce qui est arrivé après la mort, c'est-à-dire l'heure des Vêpres et les Complies.

CHAPITRE LXXVIII

Méditation de la Passion du Christ, à l'heure de Sexte.

Quand donc le Seigneur Jésus, sous la conduite de ces impies, fut parvenu au sommet ignominieux du Calvaire, vous pouvez voir ces ouvriers de l'iniquité s'empresser d'accomplir leur œuvre. Rendez-vous présente de toute l'attention de votre intelligence; regardez tout ce qui se dit et se fait contre votre Seigneur, ou par lui. Voyez des yeux de votre cœur ceux-ci qui plantent la croix en terre, ceux-là qui préparent les clous et les mar-

teaux, ceux-ci qui dressent l'échelle ou apprêtent les autres instruments, ceux-là qui se distribuent ce qu'ils doivent faire, et d'autres enfin qui dépouillent Jésus. On lui enlève ses vêtements, et le voilà une troisième fois nu devant la multitude. Ses blessures sont rouvertes par les lambeaux qui étaient restés adhérents à la chair. C'est alors que Notre-Dame peut, pour la première fois, contempler de près son Fils prisonnier et livré au supplice et à la mort. Elle s'afflige au delà de toute expression; elle rougit de honte quand elle le voit absolument nu; car on ne lui laissa pas même de ceinture. Elle se hâte donc, elle s'approche de son Fils, elle l'embrasse, et elle lui ceint les reins du voile de sa tête. Oh! dans quelle amertume son âme est-elle plongée! Je ne crois pas qu'elle ait pu lui adresser un seul mot; si elle avait pu faire davantage, elle l'aurait bien voulu; mais il ne lui fut pas permis de l'assister autrement. Car on arrache avec fureur son fils de ses bras, et on le traîne au pied de la croix.

Ici voyez comment se fait le crucifiement. On place deux échelles en arrière, l'une au bras droit, l'autre au bras gauche de la croix. Les bourreaux y montent avec des clous et des marteaux. Une autre échelle est placée encore en avant, et à la hauteur où les pieds devaient être attachés. Re-

gardez bien chaque chose. On force le Seigneur Jésus à monter à la croix par cette petite échelle. Et lui, sans résistance ni contradiction, il fait humblement ce qu'ils veulent. Lorsqu'il est parvenu au haut de cette petite échelle le long de la croix, il se retourne, et déployant ses bras royaux, ouvrant ses mains admirables, il les tend à ses bourreaux. Puis il regarde au ciel, et s'adressant à son Père : « Me voici, mon Père ; vous avez voulu que je m'humiliasse jusqu'à la croix pour l'amour et le salut du genre humain : il me plaît, j'accepte, et je m'offre à vous pour ceux que vous m'avez donnés, et que vous avez voulu voir devenir mes frères. Acceptez donc, vous aussi, mon Père, et soyez miséricordieux pour l'amour de moi ; effacez toutes les taches anciennes, et éloignez-les d'eux ; car je m'offre pour eux, mon Père. » Alors celui qui était derrière la croix lui saisit la main droite et la cloue fortement à la croix. Cela fait, celui qui était à gauche, prend la main gauche, la tire tant qu'il peut, l'étend, y met un second clou, frappe, et la fixe. Ils descendent ensuite des échelles, et les enlèvent toutes. Le Seigneur reste suspendu ; tout le poids de son corps le porte en bas, et il n'est soutenu que par les clous qui percent ses mains. Aussitôt arrive un autre bourreau, qui le tire par les pieds autant qu'il a de forces, et après l'avoir ainsi étendu, un autre

lui perce les pieds d'un clou extrêmement aigu.

Il y a cependant des personnes qui pensent que le Sauveur n'a pas été crucifié de cette manière, mais qu'on l'avait d'abord attaché à la croix, qui était étendue sur la terre, puis qu'on l'avait élevé en haut, et qu'on avait enfin planté la croix en terre. Si cela vous plaît mieux, regardez comme les bourreaux le saisissent avec colère ainsi qu'un vil brigand ; comme ils le jettent avec fureur sur la croix, saisissant ses bras, l'étendant de force, et le clouant sur le bois. De même en firent-ils avec ses pieds, qu'ils tirèrent avec toute la violence dont ils étaient capables.

Voici donc que le Seigneur Jésus est crucifié et étendu sur la croix, de façon que ses os peuvent être comptés, comme il s'en plaint lui-même par son Prophète (1). De tous côtés, par ses larges blessures, coulent des ruisseaux de son sang sacré. Il est si étroitement tendu, qu'il ne peut rien remuer, excepté la tête. Ces trois clous soutiennent tout le poids de son corps; il souffre d'atroces douleurs, et il est déchiré au delà de ce qu'on peut penser ou dire. Il est suspendu entre deux voleurs. Partout des tortures, partout des opprobres, partout des insultes. Car au milieu de tant de sup-

(1) Ps. XXI.

plices, on ne lui épargne même pas les injures. Les uns blasphèment en disant : « Va ! toi qui détruis le temple de Dieu ! » Les autres : « Il ne peut pas se sauver lui-même ! » Et une foule d'autres sarcasmes : « S'il est le Fils de Dieu, qu'il descende de la croix, et nous croirons en lui. » Or les soldats qui l'avaient crucifié se partagèrent ses vêtements en sa présence.

Et toutes ces choses se disent et se font devant sa triste Mère, dont les souffrances augmentent encore la Passion de son Fils, et réciproquement. Elle aussi était attachée avec lui sur la croix ; et elle désirait mourir avec lui plutôt que de lui survivre. Partout ce ne sont que des angoisses et des tourments qu'on pouvait ressentir, qu'on ne peut raconter. La Mère se tenait debout entre la croix de son Fils et celle du larron ; elle ne détournait pas les yeux de son Fils. Elle était à toute extrémité avec lui, et de tout son cœur elle priait le Père en disant : « Père et Dieu éternel, il vous a plu que mon Fils fût crucifié ; il n'est plus temps que je vous le redemande. Mais vous voyez en quelle angoisse est son âme ; oh ! je vous en prie, adoucissez sa peine, s'il vous plaît. Père, je vous recommande mon Fils. » Et semblablement le Fils priait son Père pour elle, et disait tacitement en lui-même : « Mon Père, vous voyez combien ma

mère est affligée; moi, je dois être crucifié, mais non pas elle; et pourtant elle est sur la croix avec moi. Il suffit que je sois crucifié, moi, qui porte les péchés de tout le peuple : mais elle n'a rien mérité de semblable. Voyez-la désolée et toute navrée de douleur. Je vous la recommande; rendez tolérables ses souffrances. » Il y avait aussi près de la croix, avec Notre-Dame, Jean et Madeleine, et les deux sœurs de Notre-Dame, à savoir, Marie, mère de Jacques, et Salomé, et peut-être quelques autres encore. Toutes, et surtout Madeleine, la fille chérie de Jésus, pleuraient abondamment; elles ne pouvaient se consoler de voir ainsi souffrir leur Maître et Seigneur bien-aimé, et elles compatissaient tendrement au sort de leur Seigneur et de Notre-Dame. Et sans cesse leur douleur était renouvelée, parce que sans cesse leur compassion redoublait à la vue des injures et des cruautés qui s'ajoutaient à la Passion du Seigneur.

CHAPITRE LXXIX

Méditation de la Passion du Seigneur, à l'heure de None.

Or le Seigneur, lors même qu'il était attaché à la croix, ne resta pas oisif, et jusqu'à son dernier soupir il agit ou enseigna pour notre utilité. C'est dans ce but qu'il prononça les sept paroles qu'on trouve écrites dans l'Évangile.

La première fut dite dans l'acte même de son crucifiement, quand il pria de la sorte pour ses bourreaux : « Père, pardonnez-leur, ils ne savent ce qu'ils font (1). » Cette parole est un témoignage de grand amour et de grande patience, et surtout d'une indicible charité.

La seconde est celle qu'il dit à sa Mère : « Femme, voilà votre fils. » Et à Jean : « Voilà votre mère (2). » Il ne l'appela pas sa mère, de peur que ce titre ne la fît souffrir plus amèrement encore, à cause de la tendresse de son ardent amour.

La troisième fut adressée au larron repentant,

(1) Luc. XXII. — (2) Joan. XIX.

quand il lui dit : « Tu seras avec moi aujourd'hui dans le paradis (1). »

La quatrième fut : « Eli ! Eli ! lamma sabacthani ? c'est-à-dire : Mon Dieu, mon Dieu ! pourquoi m'avez-vous abandonné (2) ? » Comme s'il eût dit : « Mon Père, vous avez tant aimé le monde, que, pendant que vous me livrez pour lui, vous semblez m'avoir abandonné. »

La cinquième fut ce mot : « J'ai soif (3) ? » A cette parole, grande fut la compassion de sa Mère, de ses compagnes et de Jean ; grande fut la joie de ses misérables persécuteurs. Car, bien qu'on pût expliquer cette exclamation par la soif qu'il avait du salut des âmes, néanmoins, en vérité, il eut matériellement soif, parce que l'effusion de son sang l'avait tout desséché et altéré intérieurement. Et comme ces malheureux ne pouvaient plus s'imaginer comment le tourmenter, ils en trouvèrent là une nouvelle occasion. Aussi lui donnèrent-ils à boire du vinaigre mêlé de fiel. Maudite soit leur fureur, parce qu'elle fut persévérante et qu'ils le torturèrent tant qu'ils le purent !

La sixième parole fut : « Tout est consommé (4). » Comme s'il eût dit : « Père, la mission

(1) Matth. XVII. — (2) Joan. XIX. — (3) *Ibid.* — (4) Luc. XXIII.

que vous m'avez donnée, je l'ai exécutée jusqu'au bout. Mon Père, commandez encore tout ce que vous voudrez à votre Fils; je suis prêt, s'il reste quelque chose, à l'accomplir. Car je suis disposé à subir toute torture (1). Mais tout ce qui a été écrit de moi est consommé. S'il vous plaît, mon Père, rappelez-moi bientôt à vous. » Et le Père lui répondit : « Venez, mon Fils bien-aimé, vous avez tout accompli fidèlement; je ne veux plus que vous soyez torturé : venez, parce que je vais vous recevoir dans mon sein et entre mes bras. » Et alors Jésus commença à languir comme les mourants, tantôt fermant les yeux, tantôt les ouvrant, et inclinant sa tête tantôt d'un côté, tantôt d'un autre, toutes ses forces lui manquant à la fois.

Enfin il ajouta la septième parole avec un grand cri entremêlé de larmes, et s'adressant à son Père : « Père, je remets mon âme entre vos mains (2). » Et ce disant, il rendit l'esprit, baissant la tête sur sa poitrine; et s'inclinant devant son Père, comme pour lui rendre grâces de ce qu'il le rappelait, il lui remit son âme. A ce cri, le Centurion qui était là, entendant qu'il avait crié en mourant, se convertit, et il dit : « C'était vraiment le Fils de Dieu (3)! En effet, les autres

(1) Ps. XXXVII. — (2) Matth. XXVII. — (3) *Ibid.*

hommes, quand ils meurent, ne peuvent crier, et c'est pour cela que le Centurion crut en lui. Or ce cri fut si grand, qu'il fut entendu jusqu'au fond des enfers.

Mais que devenait donc l'âme de sa Mère quand elle le voyait ainsi péniblement défaillir, languir, pleurer et puis mourir? Je crois que par la multitude de ses douleurs elle était absorbée et comme demi-morte, bien plus encore que quand elle le rencontra portant sa croix. Et que faisait donc aussi la fidèle, la bien-aimée fille du Seigneur, Madeleine, et Jean, le Disciple chéri par-dessus tous, et les sœurs de Notre-Dame? Mais que pouvaient-elles faire, ainsi remplies d'amertume, comblées de douleur, enivrées d'absinthe? Toutes elles pleuraient sans consolation.

Voilà donc que le Seigneur demeure suspendu mort sur la croix. Toute la foule s'éloigne, et il ne reste que sa triste Mère avec les quatre autres. Ils s'asseyent au pied de la croix, ils contemplent leur bien-aimé, et ils attendent du Seigneur les moyens de le ravoir et de pouvoir l'ensevelir.

Pour vous, si vous avez bien regardé votre Sauveur, vous devez voir que de la plante des pieds jusqu'à la tête il n'est qu'une plaie; il n'y a pas un membre, pas un sens de son corps qui n'ait éprouvé la plus cruelle douleur et la plus affreuse passion.

Vous avez vu ce qui est arrivé pendant le crucifiement et la mort, à l'heure de Sexte et à l'heure de None, ou plutôt vous avez entendu ce que votre faiblesse et mon impuissance m'ont permis de vous dire quant à présent. Étudiez-vous à vous attacher dévotement et fidèlement à toutes ces choses.

Disons maintenant ce qui arriva après la mort.

CHAPITRE LXXX

De l'ouverture du côté du Christ.

Pendant que la vénérable Notre-Dame, Jean, Madeleine et les sœurs de Marie demeuraient assis près de la croix et considéraient sans cesse le Seigneur Jésus ainsi suspendu entre des voleurs, ainsi nu, ainsi affligé, ainsi mort, ainsi abandonné de tous, voilà que des soldats armés arrivèrent de la ville vers eux. Ils étaient envoyés pour briser les jambes aux crucifiés, les tuer et les ensevelir, afin que les corps ne restassent pas attachés à la croix pendant le grand jour du Sabbat. Alors Notre-Dame et les autres se lèvent, les regardent, et comme ils ne

savent ce que ce peut être, leur douleur est renouvelée, leur crainte et leur tremblement redoublent. Notre-Dame surtout est en grande appréhension; elle ne sait que faire, et se tournant vers son Fils expiré, elle lui dit : « Mon Fils bien-aimé, pourquoi ceux-ci reviennent-ils? que veulent-ils vous faire de plus? ne vous ont-ils pas tué? Mon Fils, je croyais leur haine assouvie; mais, je le vois, ils vous poursuivent même après votre mort. Mon Fils, je ne sais que faire; je n'ai pu vous défendre de la mort; mais j'irai et je me tiendrai debout à vos pieds et au-devant de votre croix. Mon Fils, priez votre Père qu'il les rende accessibles à la commisération; quant à moi, je ferai ce que je pourrai. » Et alors tous les cinq allèrent ensemble en pleurant se placer près de la croix du Seigneur Jésus. Les soldats arrivèrent avec colère et à grand bruit, et, voyant que les voleurs vivaient encore, ils leur brisent les jambes, les tuent, les descendent et les jettent en toute hâte dans une fosse.

Comme ils revenaient vers le Seigneur Jésus, sa Mère, craignant qu'ils n'en fissent autant à son Fils, profondément émue d'affliction, résolut de recourir à ses armes, c'est-à-dire à sa douce et naturelle humilité. Et s'étant mise à genoux, les bras en croix, le visage couvert de larmes et la voix pleine de sanglots, elle s'adresse à eux en

disant : « Hommes qui êtes mes frères, je vous en supplie au nom du Dieu très-haut, ne me torturez pas davantage dans mon Fils bien-aimé; car je suis sa lamentable mère, et vous savez, mes frères, que je ne vous ai jamais offensés et que je ne vous ai jamais fait aucune injure. Si mon Fils vous a paru un ennemi, vous l'avez tué, et moi je vous pardonnerai toute offense et toute injure, et même la mort de mon Fils. Mais faites-moi cette grâce que vous ne le frappiez point, afin qu'au moins je puisse le livrer entier à la sépulture. Il n'est pas nécessaire que ses jambes soient brisées, car vous voyez bien qu'il est mort et que son âme est partie; voilà près d'une heure qu'il a expiré. » Jean, Madeleine et les sœurs de Notre-Dame étaient aussi agenouillés avec elle, et tous pleuraient amèrement. O Notre-Dame! que faites-vous? Vous vous tenez à genoux aux pieds de ces infâmes, vous implorez des misérables, vous pensez fléchir par votre piété des cruels et des impies, et apaiser des orgueilleux! L'humilité est l'abomination des superbes; vous travaillez en vain.

Or l'un d'eux, nommé Longin, orgueilleux et impie alors, mais qui depuis se convertit et fut un martyr et un saint, brandissant sa lance de loin, et méprisant leurs prières et leurs demandes, fit au côté droit du Seigneur Jésus une large bles-

sure; et il en sortit du sang et de l'eau. Alors la mère de Jésus tomba à demi morte entre les bras de Madeleine. Mais Jean, pressé par sa douleur et reprenant courage, se révolta contre eux, et leur dit : « Infâmes pervers, pourquoi commettez-vous cette impiété? ne voyez-vous pas qu'il est mort? Voulez-vous aussi tuer cette malheureuse mère? Éloignez-vous, que nous l'ensevelissions. » Alors, par une permission de Dieu, ils s'en allèrent.

Ensuite Notre-Dame est rappelée à elle, et, sortant comme d'un songe, elle se lève et demande ce qu'ils ont fait à son Fils bien-aimé. On lui répond qu'ils ne lui ont rien fait; alors elle soupire, et s'inquiète, et, voyant la blessure de son Fils, elle est brisée d'une mortelle douleur. Considérez combien de fois elle meurt en ce jour. Certes, c'est aussi souvent qu'on fait subir au Seigneur un nouveau supplice. Aussi la parole de Siméon a-t-elle été absolument accomplie en elle : « Un glaive ouvrira votre âme de part en part. » Ah! oui, le fer de la lance a bien traversé du même coup le corps du Fils et l'âme de la Mère!

Puis ils se rasseyent tous au pied de la croix; car ils ne savent ce qu'ils doivent faire. Ils ne peuvent ni détacher le corps ni l'ensevelir, parce qu'ils n'ont ni les forces suffisantes ni les instruments nécessaires. D'un autre côté, ils n'osent pas

se retirer et le laisser ainsi, et ils ne peuvent pas demeurer longtemps, parce que la nuit approche. Voyez en quelle perplexité ils sont. O Dieu clément, comment avez-vous permis que Notre-Dame, votre créature de prédilection, ce miroir du monde et notre suprême consolation, soit ainsi abreuvée de tribulations? Ah! il serait temps de la laisser respirer quelque peu.

CHAPITRE LXXXI

Méditation de l'heure de Vêpres.

Bientôt ils virent de nouveau une troupe de personnes qui venaient dans le chemin : c'était Joseph d'Arimathie et Nicodème, qui en conduisaient d'autres avec eux et qui portaient des instruments pour descendre Jésus de la croix et à peu près cent livres de myrrhe et d'aloès pour ensevelir le Seigneur. Alors ils se lèvent en grande frayeur. O Dieu! quelle fut l'affliction de cette journée! Mais Jean, regardant en avant, dit : « Je reconnais Joseph et Nicodème. » Notre-Dame, reprenant alors

ses forces, dit: « Béni soit notre Dieu, qui nous envoie du secours! Il s'est souvenu de nous, et ne nous a pas abandonnés. Mon fils, cours au-devant d'eux. » Jean y alla rapidement, et, les ayant atteints, ils s'embrassent avec des sanglots et des gémissements, demeurant près d'une heure sans pouvoir se parler, à cause de la tendresse de leur compassion, de l'abondance de leurs pleurs et de l'immensité de leur douleur. Puis ils s'approchent de la croix.

Joseph demande alors quels sont ceux qui sont avec la sainte Vierge et ce que sont devenus les autres Disciples. Jean lui dit quelles sont les saintes femmes; quant aux Disciples, il n'en sait rien; pas un seul ne s'est trouvé là de toute la journée. Puis Joseph s'enquiert de ce qui est advenu au Seigneur, et Jean le lui raconte en détail. Or, lorsqu'ils furent arrivés près de la croix, fléchissant le genou et pleurant, ils adorèrent le Seigneur. Puis ils furent reçus avec révérence par Notre-Dame et ses compagnes, à genoux et inclinées jusqu'à terre. Et tous, confondant leurs pleurs, demeurèrent agenouillés une grande heure. Enfin Notre-Dame dit : « Vous faites bien de garder la mémoire de votre Maître, parce qu'il vous a beaucoup aimés, et j'avoue qu'à votre arrivée il m'a semblé voir renaître la lumière; car nous ne sa-

vions ce que nous devions faire. Que Dieu vous rende ce bienfait ! » Ils répondirent : « Nous sommes profondément affligés de tout ce qui a été fait contre le Seigneur; les impies ont prévalu contre le Juste. Nous aurions été heureux de le soustraire à cette iniquité, si nous l'avions pu. Au moins pourrons-nous rendre ce faible et dernier devoir à notre Seigneur et Maître. » Se levant alors, ils se préparent à détacher le corps de Jésus.

Pour vous, ainsi que je vous l'ai dit en d'autres endroits, examinez avec soin et avec componction le mode de cette descente de croix. On place deux échelles aux deux côtés de la croix; Joseph monte par celle de droite et s'efforce d'arracher le clou de la main droite. Mais cela est très-difficile, parce que ce clou est long et fort, qu'il est profondément enfoncé dans le bois et qu'on ne paraît pas pouvoir l'enlever sans déchirer cruellement la main du Sauveur. Mais ce n'est pas là un acte de violence, puisque c'est un acte de fidélité, et le Seigneur accepte tout. Aussitôt le clou arraché, Jean fait signe à Joseph de le lui donner pour que Notre-Dame ne le voie pas. Ensuite Nicodème retire celui de la main gauche, et le remet semblablement à Jean. Nicodème descend ensuite et s'apprête à enlever le clou des pieds. Cependant Joseph soutenait

le corps du Seigneur : heureux Joseph, à qui il a été donné de tenir ainsi dans ses bras le corps du Sauveur ! Notre-Dame alors prend pieusement la main droite, qui pendait, et la porte à son visage ; elle la contemple et l'embrasse avec des larmes amères et de douloureux soupirs.

Puis, le clou des pieds ayant été arraché, Joseph descend petit à petit, et tous reçoivent le corps du Seigneur et le déposent à terre. Notre-Dame prend la tête et les épaules sur son sein, et Madeleine soutient ses pieds, auprès desquels elle avait trouvé autrefois une si grande miséricorde. Les autres se placent autour, et tous font une douloureuse lamentation sur lui comme sur leur fils unique.

CHAPITRE LXXXII

Heure de Complies.

Après un peu de temps, comme la nuit approchait, Joseph prie Notre-Dame de lui permettre d'entourer le corps de bandelettes et de l'ensevelir. Mais elle y résistait en disant : « Mes amis, ne

m'enlevez pas sitôt mon Fils, ou ensevelissez-moi avec lui. » Puis elle pleurait d'intarissables larmes; elle considérait les blessures des mains et du côté, tantôt l'une, tantôt l'autre; elle contemplait le visage, la tête; elle voyait les piqûres des épines, la barbe arrachée, la face déshonorée par le sang et les crachats, la chevelure coupée, et elle ne pouvait se rassasier de le regarder et de pleurer. On lit, en effet, dans un récit que le Seigneur a révélé à une de ses servantes, que ses cheveux furent coupés et sa barbe arrachée; mais les Évangélistes n'ont pas écrit ces détails. Au reste, qu'il ait eut les cheveux coupés, je ne saurais le prouver par l'Écriture; mais la preuve est facile pour ce qui est de la barbe, car Isaïe dit en parlant au nom du Seigneur (1): « J'ai livré mon corps à ceux qui me frappaient, et mes joues à ceux qui m'arrachaient la barbe. »

Or tout ce que contemplait la Mère de Dieu, elle voulait le considérer longuement. Mais comme l'heure s'avançait, Jean lui dit : « Madame, consentons à la demande de Joseph et de Nicodème; permettez-leur d'arranger et d'ensevelir le corps de Notre-Seigneur, parce que si nous attendions plus longtemps, ils auraient peut-être à souffrir les

(1) Is. LIII.

calomnies des Juifs. » En entendant ces paroles, Notre-Dame, discrète et reconnaissante, pensant qu'elle avait été confiée à Jean par son Fils, ne voulut pas faire de résistance, et, le bénissant, permit qu'on le disposât et qu'on l'ensevelît. Alors Jean, Nicodème et les autres se mirent à envelopper le corps et à le ceindre de bandelettes, selon la coutume des Juifs (1). Notre-Dame tenait toujours la tête de Jésus sur son sein, et elle se réserva de l'envelopper. Madeleine était aux pieds, et quand on en fut arrivé là, elle dit : « Je vous en prie, laissez-moi arranger ces pieds près desquels j'ai obtenu miséricorde. » Ils le lui permirent, et alors elle les prit; et, paraissant défaillir de douleur, elle lava des larmes de sa compassion ces pieds qu'elle avait inondés jadis des pleurs de sa componction. Elle les considérait ainsi blessés, percés, desséchés et sanglants; et elle pleurait amèrement. Car, selon que la Vérité en a rendu témoignage, elle avait beaucoup aimé; aussi pleura-t-elle beaucoup, surtout à ces tristes obsèques de son Maître et de son Seigneur, torturé, flagellé, meur-

(1) D'après une tradition digne du plus grand respect, le corps de Notre-Seigneur fut étendu sur une pierre pour être enseveli. Cette pierre, dite *Pierre de l'Onction*, était à côté du tombeau, et elle est conservée dans l'église du Saint-Sépulcre à Jérusalem.

tri, mort et presque réduit au néant. Son cœur pouvait à peine demeurer dans son corps, tant son affliction était grande; et on peut bien penser que, si elle l'avait pu, elle eût volontiers expiré aux pieds du Seigneur. Elle ne voyait pas de remède à sa douleur, et ce n'étaient pas de semblables soins qu'elle était habituée à lui rendre. C'est ici, en effet, un nouveau et dernier service qu'elle fait près de lui; et, en l'accomplissant, son âme est dévorée d'amertume, parce qu'elle ne peut le faire comme elle le désirerait ardemment et comme il serait convenable. Elle voudrait, en effet, laver tout le corps, l'oindre de parfums, le disposer parfaitement; mais ce n'est ni le temps ni le lieu. Elle ne pouvait pas plus, elle ne pouvait pas autre chose: elle fait ce qu'elle peut. Au moins lave-t-elle les pieds de ses larmes; puis elle les essuie dévotement, elle les embrasse, les baise, les enveloppe et les arrange le mieux qu'elle sait et qu'elle peut.

Le corps étant ainsi disposé, ils se tournent vers Notre-Dame, afin qu'elle achève l'ensevelissement, et tous reprennent leurs lamentations. Elle alors, voyant qu'elle ne peut pas différer davantage, pose son visage sur la face de son Fils bien-aimé et dit: « Mon Fils, je vous tiens mort sur mon sein; c'est une séparation bien cruelle que celle de votre mort. Votre passage au milieu de nous fut heureux et

doux; jamais nous n'avons eu de querelle et de contestations avec personne, quoique vous veniez d'être tué, mon Fils bien-aimé, comme un coupable. Mon Fils, je vous ai fidèlement servi, et vous avez fait de même envers moi; mais pendant votre douloureuse agonie votre Père n'a pas voulu vous secourir, et moi je ne l'ai pas pu. Vous vous êtes abandonné vous-même pour l'amour de ce genre humain que vous avez voulu racheter. Ah! elle est dure, elle est trop pénible cette Rédemption, dont cependant je me réjouis pour le salut des hommes. Mais je suis profondément affligée de vos douleurs et de votre mort, parce que je sais que vous n'avez jamais péché et que vous avez subi cette mort si honteuse et si cruelle sans aucun motif. Voilà donc, ô mon Fils, qu'elle est dissoute notre société si intime : il faut maintenant que je me sépare de vous. Je vous ensevelirai donc, moi, votre triste mère; mais après, où irai-je? où demeurerai-je, mon Fils? Comment pourrai-je vivre sans vous? Oh! que je serais plus volontiers ensevelie avec vous, afin d'être partout et toujours là où vous seriez! Mais, puisque je ne le peux corporellement, je m'ensevelirai en esprit, j'enfermerai mon âme avec votre corps dans le tombeau : je vous la confie et je vous l'abandonne! O mon Fils, que cette situation est affreuse! » Et de l'a-

bondance de ses larmes elle lava de nouveau le visage de son Fils, plus abondamment encore que Madeleine n'avait lavé ses pieds. Puis elle l'essuie, et, baisant sa bouche et ses yeux, elle enveloppe et arrange sa tête dans un suaire. Et elle le bénit encore.

Et tous, l'ayant adoré à genoux et baisant ses pieds, le prennent et le portent au monument. Notre-Dame supportait la tête et les épaules, Madeleine les pieds, et les autres se tenaient entre elles. Le sépulcre n'était éloigné du lieu du crucifiement que de la longueur de notre église ou environ. Ils y déposèrent le Seigneur avec révérence, à genoux, et en proférant de grands gémissements, de nombreux sanglots et des soupirs répétés. Après l'ensevelissement, sa mère le bénit une dernière fois, l'embrasse et demeure étendue sur le corps de son Fils. Mais on l'enlève, et on place à la porte du monument une grosse pierre.

Bède dit du sépulcre que c'était une excavation en forme de rotonde, taillée dans le roc, d'une hauteur assez considérable pour qu'à peine en étendant la main un homme pût en atteindre la voûte; elle avait son entrée à l'orient; au septentrion se trouvait la table où fut placé le corps du Seigneur, faite de la même pierre et ayant sept pieds de long (1).

(1) Le pied du Calvaire au midi était occupé par le jardin de Joseph d'Arimathie. C'est dans le vallon qui sépare le mont

CHAPITRE LXXXIII

Méditation après Complies.

Joseph, voulant revenir à la ville après ces derniers devoirs accomplis, dit à Notre-Dame : « Je vous en prie, pour Dieu et pour l'amour de votre

Sion du Calvaire que Joseph, selon la coutume des riches hébreux, avait fait tailler dans le roc un sépulcre, dont la porte d'entrée, à l'orient, n'avait que quatre pieds de haut. (HENRION, *op. cit.*)

« L'église du Saint-Sépulcre est fort irrégulière, car l'on s'est assujetti aux lieux que l'on voulait enfermer dedans. Elle est à peu près faite en croix, ayant cent vingt pas de long, sans compter la descente de l'invention de la sainte croix, et soixante-dix de large. Il y a trois dômes, dont celui qui couvre le saint Sépulcre sert de nef à l'église. Il a trente pas de diamètre, et est ouvert par en haut comme la rotonde de Rome. Il est vrai qu'il n'y a point de voûte : la couverture en est soutenue seulement par de grands chevrons de cèdre qui ont été apportés du mont Liban... En entrant dans l'église, on rencontre la *Pierre de l'Onction*, sur laquelle le corps de Notre-Seigneur fut oint de myrrhe et d'aloès avant que d'être mis dans le sépulcre... Le saint Sépulcre est à trente pas de

Fils, mon Maître, s'il vous plaît, venez dans ma maison. Car je sais que vous n'en possédez pas à vous : usez donc de la mienne comme vous appar-

cette pierre, justement au milieu du grand dôme dont j'ai parlé : c'est comme un petit cabinet qui a été creusé et pratiqué dans la roche vive à la pointe du ciseau. La porte, qui regarde l'orient, n'a que quatre pieds de haut et deux et un quart de large, de sorte qu'il se faut grandement baisser pour y entrer. Le dedans du sépulcre est presque carré : il a six pieds moins un pouce de long et six pieds moins deux pouces de large, et depuis le bas jusqu'à la voûte huit pieds et un pouce. Il y a une table solide de la même pierre qui fut laissée en creusant le reste. Elle a deux pieds quatre pouces et demi de haut, et contient la moitié du sépulcre; car elle a six pieds moins un pouce de long et deux pieds deux tiers et demi de large. Ce fut sur cette table que le corps de Notre-Seigneur fut mis, ayant la tête à l'occident et les pieds à l'orient. L'on a été contraint de la couvrir de marbre blanc, sur lequel on célèbre aujourd'hui la messe. Il y a continuellement quarante-quatre lampes qui brûlent dans ce saint lieu, et afin d'en faire exhaler la fumée l'on a fait trois trous à la voûte. Le dehors du sépulcre est aussi revêtu de tables de marbre et de plusieurs colonnes avec un dôme au-dessus... En faisant le tour de l'église, on trouve une petite chapelle voûtée qui a sept pieds de long et six de large, que l'on appelle autrement la *Prison* de Notre-Seigneur, parce qu'il fut mis en ce lieu en attendant que l'on eût fait le trou pour planter la croix. Cette chapelle est à l'opposite du mont Calvaire, de sorte que ces deux lieux sont comme la croisée de l'église ; car le mont est au midi, et la chapelle au septentrion. Assez proche de là est une autre chapelle de cinq pas de long et de trois de large, qui est au même lieu où Notre-Seigneur fut dépouillé par les soldats avant que d'être attaché à la croix, et où ses vêtements furent

tenant; car aussi bien tout ce que j'ai est à vous. » Nicodème en dit autant. Oh! quelle pitié! la Reine du ciel n'a pas où reposer sa tête, et ces jours lu-

jonés et partagés. Enfin l'on rencontre un petit degré fort étroit dont les marches sont de bois au commencement, et de pierre à la fin. Il y en a vingt en tout, par lesquelles on va au mont Calvaire. Ce lieu, qui était autrefois si ignominieux, ayant été sanctifié par le sang de Notre-Seigneur, les chrétiens en eurent un soin tout particulier; et après avoir ôté toutes les immondices et toute la terre qui étaient dessus, ils l'enfermèrent de murailles, de sorte que c'est à présent comme une chapelle haute qui est enclose dans la grande église. Elle est revêtue de marbre par devant, et séparée en deux par une arcade. Ce qui est vers le septentrion est l'endroit où Notre-Seigneur fut attaché à la croix. En l'autre partie, qui est au midi, fut plantée la sainte croix. On voit encore le trou, qui est creusé dans le roc à environ un pied et demi, outre la terre qui était au-dessus. Le lieu où étaient les croix des deux larrons est proche de là. Celle du bon larron était au septentrion, et l'autre était au midi; de manière que le premier était à la main droite de Notre-Seigneur, qui avait la face tournée vers l'occident et le dos du côté de Jérusalem, qui était à l'orient... » (DESHAYES, ambassadeur de Louis XIII à Constantinople en 1621 : *Descriptions des saints lieux.*) En 1808, pendant la nuit du 11 au 12 octobre, un affreux incendie dévasta l'église du Saint-Sépulcre : « La chapelle du Saint-Sépulcre, dit le *Journal de l'Empire* (aujourd'hui *Journal des Débats*) des 21 mars et 11 mai 1809, se trouvant ensevelie sous les décombres ardents, sous les débris des colonnes calcinées et sous la masse des métaux fondus, était exposée sans défense à l'action violente d'un feu aussi terrible. Il n'est pas un seul des habitants qui ne la crût détruite. Quel fut leur étonnement lorsque, le feu ayant cessé, la porte même, qui

gubres, ces jours de veuvage, il faudra qu'elle les passe sous un toit étranger. Oui, ce sont de vrais jours de veuvage, parce que le Seigneur Jésus était son fils, son époux, son père, sa mère et tout son bien; et lui mort, elle a tout perdu. Oui vraiment, elle est veuve et abandonnée, et elle n'a pas où se retirer.

Alors, s'inclinant humblement et rendant grâces, elle répondit qu'elle avait été confiée à Jean. Et comme ils insistaient, Jean leur dit qu'il voulait la conduire sur la montagne de Sion, dans la maison où le Maître avait fait la Cène la veille avec ses

était de bois, se trouva froide et sans aucun dommage! L'intérieur du monument n'avait pas souffert la plus légère atteinte. L'autel de marbre et le tableau de la Résurrection n'étaient pas même altérés. Les flammes avaient également épargné les chapelles du Calvaire, du Crucifiement, de la Mère des Douleurs, desservies par les catholiques. Les Turcs eux-mêmes ont considéré ces circonstances comme miraculeuses. Il n'y a, en effet, qu'une puissance surnaturelle qui ait pu garantir le saint sépulcre, surtout au milieu des flammes qui le pressaient de toutes parts. Les trois trous percés à la voûte laissaient un libre accès aux étincelles et aux gerbes de flammes; le plomb fondu est tombé pendant plusieurs heures sans discontinuer sur la porte de bois : un fleuve de tous les métaux en fusion coulait sans cesse sur cette porte; mais ce fleuve, comme s'il eût été saisi par une main de glace, se figeait en la touchant. Elle est demeurée froide, et la chapelle intacte au milieu des tourbillons ardents.» L'église actuelle, élevée sur la place de l'ancienne, n'en est que l'imitation la plus grossière.

Disciples, et qu'il voulait y demeurer avec elle. Eux, s'inclinant vers Notre-Dame et adorant le sépulcre, s'en allèrent. Quant aux autres, comme dit l'Évangile (1), ils demeurèrent assis près du sépulcre. Or, la nuit approchant, Jean dit à Notre-Dame : « Il ne serait pas convenable de rester là trop longtemps ou de rentrer de nuit dans la ville; c'est pourquoi, s'il vous plaît, nous nous éloignerons d'ici. » Alors Notre-Dame, se levant et fléchissant les genoux, embrassa le sépulcre, et, le bénissant, dit : « Mon Fils, je ne peux plus rester près de vous, je vous recommande à votre Père; et, levant les yeux au ciel, elle poursuivit tout en larmes et avec une profonde piété : « Père éternel, je vous recommande et mon Fils et mon âme, que je laisse avec lui. » Et ils se mirent en chemin.

Quand ils furent arrivés près de la Croix, Notre-Dame se mit à genoux, et adora la croix en disant : « Là mon Fils a reposé, et voici son sang très-précieux. » Les autres firent de même, car vous pouvez bien penser que ce fut Marie qui la première adora la croix. De là ils marchent vers la ville, et souvent le long du chemin elle se retournait et regardait derrière elle. Étant venus à un endroit au delà

(1) Matth. xxi.

duquel le sépulcre et la croix n'étaient plus visibles, elle s'arrêta, s'inclina, se mit à genoux et adora très-dévotement, ainsi que tous les autres. Lorsqu'ils approchaient de la ville, les sœurs de Notre-Dame lui couvrirent la tête, comme à une veuve, d'un voile qui cachait presque entièrement son visage : elles marchaient devant, et Notre-Dame suivait ainsi tristement voilée entre Jean et Madeleine.

A l'entrée de la ville, Madeleine, voulant prendre la route qui menait vers sa maison et les y conduire, prévint la sainte Vierge et lui dit : « Je vous en prie par l'amour de mon maître, allons en ma demeure, nous y serons mieux; vous savez combien volontiers il y venait. Elle est à vous comme tout ce que je possède. Venez, je vous en supplie. » Et ils se mirent tous à pleurer. Comme Notre-Dame se taisait et se tournait vers Jean, Madeleine s'adresse à lui et renouvelle ses prières. Mais il répondit : « Il est plus convenable que nous allions jusqu'à la montagne de Sion, surtout à cause de ce que nous avons déjà répondu à nos amis; mais vous, venez plutôt avec elle. » Madeleine reprit : « Vous savez bien que j'irai avec elle partout où elle ira, et que je ne la quitterai jamais.

Comme ils entraient dans la ville, arrivèrent de tous côtés, aussitôt qu'elles aperçurent Marie, des

vierges et de respectables dames qui s'approchèrent d'elle et l'accompagnaient le long de la route pour la consoler; mais la douleur n'en fut que plus vive de part et d'autre. Quelques hommes de bien qu'elles rencontraient compatissaient à son affliction, et, touchés jusqu'aux larmes, disaient : « Certes, il a été fait aujourd'hui par nos Princes une grande injustice contre le Fils de cette Dame, et Dieu a opéré pour lui de grands prodiges. Qu'ils prennent garde à ce qu'ils ont fait! » Quand on fut arrivé au Cénacle, Notre-Dame, se tournant vers les dames, leur rendit grâces et s'inclina très-humblement. Et elles, s'inclinant aussi et fléchissant le genou, se mirent à pousser de profonds gémissements. Notre-Dame entra ensuite dans la maison avec Madeleine et ses deux sœurs. Mais Jean, se plaçant sur le seuil, pria tous les assistants de rentrer dans leurs demeures, parce qu'il se faisait tard; et, leur rendant grâces, il ferma la porte.

Alors Notre-Dame, regardant autour d'elle, se prit à dire : « O mon Fils bien-aimé, où êtes-vous, que je ne vous vois pas? Jean, où est mon Fils? Madeleine, où est votre Père, qui vous aimait si tendrement? Mes chères sœurs, où est notre Fils? Il s'est éloigné de nous, lui notre joie, notre douceur, la lumière de nos yeux. Il s'est éloigné dans de cruelles angoisses, vous le savez! Et ce qui aug-

mente encore ma douleur, c'est qu'il est parti tout déchiré, tout torturé, ayant soif, étouffé, opprimé, livré à la violence, et que nous n'avons pu le secourir. Tous l'ont abandonné, le Dieu tout-puissant son Père n'a pas voulu lui prêter assistance. Et comme tout cela s'est fait rapidement, vous l'avez vu! Quel est le scélérat dont la condamnation ait été si hâtivement fulminée? O mon Fils, cette nuit vous avez été lâchement trahi et fait prisonnier. Ce matin à la troisième heure condamné, à la sixième crucifié, et voici que vous êtes mort! O mon Fils, que cette séparation est amère, et qu'il est cruel le souvenir de votre mort ignominieuse! » Enfin Jean, la suppliant de se contenir, essaya de la consoler.

Pour vous, selon que vous ferez l'épreuve de vos forces, vous saurez comme eux la servir, lui obéir, la consòler, la soutenir, lui persuader de manger un peu et engager les autres à faire de même, parce qu'ils sont encore à jeun. Puis, ayant reçu la bénédiction de Notre-Dame et des autres, vous vous éloignerez.

SEPTIÈME PARTIE

(MÉDITATIONS DU SAMEDI)

CHAPITRE LXXXIV

Méditation sur Notre-Dame et sur ses compagnes pendant le jour du Sabbat.

Le matin du Sabbat, Notre-Dame, ses compagnes et Jean se tenaient dans la maison, les portes fermées. Affligées et lamentables comme des orphelins, pleines de tristesse, sans parler, mais repassant leurs souvenirs, elles s'étaient assises ensemble, se regardant l'une l'autre à la dérobée, comme il arrive d'ordinaire aux gens accablés d'une grande calamité. On frappa à la porte. Elles tremblèrent, parce qu'elles redoutaient tout; toute sécurité les avait fuies. Cependant Jean alla à la porte, et, regardant, il reconnut Pierre, et dit : « C'est Pierre. » Notre-Dame répondit : « Ouvrez-lui. » Alors Pierre entre respectueusement, en san-

glotant et en pleurant, et tous se prirent à fondre en larmes ; et ils ne pouvaient dire un mot à cause de leur douleur. Ensuite arrivèrent successivement les autres Disciples tout en pleurs.

Or, quand ils eurent fait trêve à leurs larmes, ils se mirent à parler du Seigneur. Pierre dit alors : « J'ai honte de moi, et je ne devrais ni parler devant vous ni paraître devant les hommes, parce que mon Seigneur, qui m'aimait tant, je l'ai abandonné, je l'ai renié ! » Semblablement les autres, se frappant la poitrine et répandant des larmes, s'accusaient eux-mêmes, parce qu'ils avaient abandonné le Seigneur, leur tendre Maître. Alors Notre-Dame dit : « Notre excellent Maître, notre fidèle Pasteur s'est éloigné de nous, et nous demeurons orphelins ; mais j'espère fermement que bientôt nous le possèderons de nouveau. Vous savez que mon Fils est bon et clément, et qu'il vous aimait tendrement ; n'en doutez donc pas, il vous pardonnera, et vous remettra votre offense et votre péché. Dieu d'ailleurs a permis que la fureur et l'audace de ses ennemis fussent telles, qu'il ne vous eût pas été possible de le secourir, quand même vous fussiez restés avec lui ; aussi ne vous en troublez pas. » Pierre répondit : « Notre-Dame, ce que vous dites est très-vrai ; car moi-même, qui ai vu le commencement de la Passion, je me suis trouvé

frappé d'une telle terreur dans l'atrium de Caïphe, que je ne croyais pas pouvoir à peine me sauver, et que j'ai renié le Seigneur. Et je ne me suis même souvenu de la prédiction qu'il m'avait faite que quand il m'a eu regardé! » Alors Madeleine s'enquiert de ce que le Seigneur avait prédit, et Pierre lui parle de son renoncement, lui raconte tout, et ajoute que Jésus leur avait dit beaucoup d'autres choses pendant la Cène sur sa Passion. Notre-Dame dit alors: « Je voudrais bien savoir ce qui a été dit et fait pendant cette Cène par mon Fils. » Et Pierre fit signe à Jean de le raconter. Jean commence et rapporte tout; et semblablement, tant sur ce sujet que sur les autres actions du Seigneur Jésus, ils s'entretiennent les uns les autres, et passent ainsi tout le jour en parlant de lui. Oh! avec quelle attention écoutait Madeleine, et combien plus attentivement encore Notre-Dame! Que de fois disait-elle pendant le récit: « Béni soit mon Fils Jésus! »

Contemplez-les donc, et compatissez à leur affliction, parce qu'elle est profonde et immense ce soir. Quel spectacle, en effet, que de voir la Maîtresse du ciel et de la terre, les Princes des Églises et de tous les peuples et les Chefs de toute l'armée divine, ainsi tremblants et renfermés dans cette pauvre maison, ne sachant ce qu'ils doivent faire,

excepté de se fortifier en conférant des faits et des paroles de leur très-doux Seigneur. Cependant Notre-Dame demeurait l'esprit calme et paisible, parce qu'elle avait la ferme espérance de la résurrection de son Fils. Or, durant ce jour du Sabbat, elle fut seule à conserver la foi : aussi le samedi lui est-il consacré. Néanmoins elle ne pouvait être joyeuse à cause de la mort de Jésus, son Fils bien-aimé.

Le soir étant venu, après le coucher du soleil, et lorsqu'il fut permis de travailler, Marie Madeleine et l'autre Marie allèrent acheter des parfums pour faire les préparatifs de l'embaumement. La veille déjà et le soir du jour où elles étaient revenues du sépulcre, elles avaient commencé à tout disposer jusqu'au coucher du soleil, et depuis lors elles s'étaient abstenues. Car il fallait observer le Sabbat depuis le coucher du soleil, le vendredi, jusqu'à l'autre coucher. Maintenant elles vont donc acheter des aromates. Regardez-les marchant le visage accablé de tristesse, comme des veuves; elles s'arrêtent à une boutique, celle sans doute de quelque fidèle qui partageait leur peine, et qui s'empresse de satisfaire à leur désir. Elles lui demandent des parfums, choisissent ce qu'il y a de meilleur, et, ayant payé le prix, elles reviennent, se préparant à faire les baumes nécessaires pour leur Maître.

Contemplez comme elles travaillent avec humilité, dévotion et fidélité pour le Seigneur, versant d'abondantes larmes et poussant de profonds soupirs. Notre-Dame et les Apôtres les regardent, et peut-être les aident. Cela fait, tous gardèrent le silence le reste de la nuit. Telle est la méditation du samedi sur Notre-Dame, ses compagnes et les Disciples.

CHAPITRE LXXXV

Méditation sur le Seigneur Jésus descendant le jour du Sabbat dans les enfers.

Il s'agit maintenant de considérer ce que le Seigneur a fait ce même jour du Sabbat. Aussitôt qu'il fut mort, il descendit aux enfers, près des saints patriarches, et il se tint au milieu d'eux. Et ils furent dans la gloire; car la visite du Seigneur, c'est la gloire parfaite. Ici remarquez quelle fut la bonté du Seigneur, quelles furent sa charité et son humilité en descendant aux enfers. Il pouvait, en effet, envoyer un Ange pour délivrer ses serviteurs et les lui présenter là où il voudrait; mais

son amour infini et son humilité ne l'eussent pas souffert. Il descendit donc lui-même, le Maître de toutes choses, pour les visiter non comme des serviteurs, mais comme des amis, et il demeura avec eux jusqu'au dimanche vers l'aurore. Pensez donc à eux, admirez-les, efforcez-vous de les imiter. Les saints Patriarches se réjouirent à son arrivée, et furent remplis d'un bonheur immense, qui excluait tout déplaisir, et ils éclataient en louanges et en cantiques devant lui.

Or vous pouvez méditer ces actions de grâces en la manière suivante : représentez-vous les Patriarches comme s'ils avaient leurs corps, et tels qu'ils seront après la résurrection ; et pareillement l'âme miséricordieuse de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Quand ils pressentirent son salutaire avénement, ils allèrent joyeusement au-devant de lui, s'exhortant les uns les autres, et disant : « Béni soit le Seigneur Dieu d'Israël, parce qu'il nous a visités! Levez vos têtes en haut, pour voir votre Rédempteur qui arrive! Lève-toi, lève-toi, Jérusalem, délie les liens de ton cou; voici le Sauveur qui vient nous délivrer de nos chaînes! Princes, ouvrez vos portes; portes éternelles, abaissez-vous, et laissez entrer le Roi de gloire! Nous vous adorons, Christ; nous vous bénissons, notre Dieu bien-aimé! » Et, se prosternant, ils l'adorèrent en

grande joie et en toute allégresse. Considérez-les donc comme ils se tiennent avec révérence et jubilation, le visage éclatant de bonheur, et comme ils persévèrent dans leurs actions de grâces, leur joie et leurs cantiques, au milieu des limbes, jusqu'à l'aurore du dimanche. Il y avait là aussi des multitudes d'Anges qui partageaient leurs transports. Alors le Seigneur les fit sortir des enfers, et, marchant glorieusement devant eux, les fit entrer dans un Paradis de délices. S'y étant arrêté un instant avec eux et avec Élie et Hénoch, qui le reconnaissaient respectueusement, il leur dit : « Il est temps que je ressuscite mon corps, et que j'aille le reprendre. » Et tous, se prosternant, dirent : « Allez, Seigneur, Roi de gloire, et revenez promptement, s'il vous plaît, parce que nous avons un ardent désir de contempler votre corps glorieux. »

Vous avez donc de quoi méditer pour le jour du Sabbat, et avant la Résurrection, sur ce qui arriva au Seigneur Jésus, à sa Mère et aux Disciples. Maintenant, comme je vous ai exposé toute la Passion du Seigneur sans y ajouter aucune citation, de peur que votre esprit ne fût détourné de la contempler uniquement, j'ai pensé à vous présenter ici quelques autorités, afin que leur lecture excite votre âme à de plus ferventes et de plus pieuses réflexions. Écoutez donc, selon notre coutume,

saint Bernard dans quelques-unes de ses pensées : « Vous devez, dit-il, à Jésus-Christ toute votre vie, parce qu'il a sacrifié sa vie pour la vôtre, et qu'il a souffert d'atroces tourments pour vous éviter de les subir dans l'éternité. Si, en effet, tous les jours accordés à tous les fils d'Adam se trouvaient accumulés sur moi, si l'on y ajoutait tous les jours des siècles et les travaux de tous les hommes qui ont été, qui sont ou qui seront, rien cependant ne pourrait être comparable à ce corps si étonnamment admirable même aux Vertus des cieux par sa conception du Saint-Esprit, par sa naissance d'une Vierge, par l'innocence de sa vie, par l'onction de sa doctrine, par l'éclat de ses miracles et par la révélation des sacrements. Autant les cieux sont élevés au-dessus de la terre, autant sa vie a surpassé la nôtre. Et de même que de rien à quelque chose il n'y a pas de comparaison possible, de même notre vie n'est aucunement en proportion avec sa vie, puisque nulle ne saurait être plus digne que la sienne, nulle plus misérable que la nôtre. Quand même je lui aurais consacré tout ce que je suis, ce ne sera pas plus qu'une étoile près du soleil, une goutte près d'un fleuve, un caillou près d'une montagne, un grain près d'un boisseau. » Et encore (1) : « L'anéantissement du

(1) BERN. *Serm.* 57 *sup. Cant.*

Christ ne fut ni simple ni médiocre; mais il s'anéantit lui-même jusqu'à la chair, jusqu'à la mort, jusqu'à la croix. Qui estimera dignement quel acte d'humilité, de mansuétude, de compassion ce fut pour le Dieu de majesté de revêtir la chair, d'être condamné à mort, de subir la honte de la croix? Mais, dira-t-on, le Créateur ne pouvait pas réparer son ouvrage sans cette extrémité. Si, il le pouvait bien; mais il a préféré l'opprobre, afin de ne plus donner occasion à l'homme de se rendre coupable d'ingratitude, ce vice le plus odieux et le plus détestable de tous. S'il a embrassé tant de fatigues, c'était pour rendre l'homme redevable de plus d'amour, c'était pour que la difficulté de la rédemption arrachât plus d'actions de grâces à celui que la facilité de la condition originaire avait rendu moins obéissant. Que disait, en effet, l'homme créé ingrat? « J'ai été créé sans qu'il en coûtât « rien, sans peine ni travail pour mon Créateur. « Il n'a eu qu'à dire une parole, et j'ai été fait, « moi et tout l'univers (1). Mais la bouche de « ceux qui parlent mal a été fermée, » dit le Psalmiste (2). Il est plus clair que le jour maintenant, ô homme, que Dieu a fait pour toi un immense sacrifice. De Maître souverain, il n'a pas dédaigné

(1) Ps. CXXXVIII. — (2) Ps. LXII.

de devenir esclave, de riche pauvre, de Verbe chair, et de fils de Dieu Fils de l'homme. Rappelle-toi donc que, si tu as été fait de rien, tu n'as pas été racheté pour rien. Le Créateur a tout fait en six jours, et toi au milieu de tout le reste. Mais c'est en trente longues années passées sur cette triste terre qu'il a opéré notre salut. Oh! qu'il a souffert en supportant les nécessités de la chair et les tentations de l'ennemi! N'y a-t-il pas ajouté de plus l'ignominie de la croix et l'horreur de la mort? Et ailleurs (1) : « Ce qui vous rend par-dessus tout aimable pour moi, mon bon Jésus, c'est le calice que vous avez bu pour opérer notre Rédemption. Voilà ce qui exige en retour tout notre amour; voilà ce qui attire plus doucement notre dévotion, ce qui la commande plus justement, ce qui la resserre plus étroitement et l'affecte plus vivement. Le Sauveur, en effet, a cruellement souffert dans cette œuvre, et, dans la création du monde entier, il n'a pas éprouvé pareille fatigue. Pour la création, il a dit, et tout a été fait; il a ordonné, et tout a été créé. Mais, pour la rédemption, il a subi des contradictions à ses paroles, des critiques à ses actes, des dérisions dans ses tortures, des opprobres jusque dans sa mort. » Et

(1) BERN. *Serm.* 19 *sup. Cant.*

plus loin (1) : « Pour comble d'amour, le Christ a livré son âme à la mort, et de son cœur entr'ouvert il a versé le prix de la satisfaction qui devait apaiser son Père. C'est ainsi qu'il s'est approprié ce verset du Psalmiste (2) : « La miséricorde est « dans le Seigneur, et la Rédemption est abon« dante en lui. » Oui, certes, elle est abondante, puisque c'est non pas une goutte, mais un fleuve de sang qui a largement coulé par les cinq plaies de son corps ! Qu'a-t-il dû faire pour nous, qu'il ne l'ait accompli ? Il a rendu la lumière à l'aveugle, délivré le prisonnier, ramené celui qui errait, réconcilié le coupable. Qui donc ne marcherait pas, ne courrait pas volontiers à sa suite, puisqu'il dégage de l'erreur et efface les fautes, donne des mérites pendant la vie, et en mourant acquiert la récompense ? Quelle excuse à celui qui ne volerait pas à la trace de ses parfums, à moins qu'il n'ait perdu tout sens de l'odorat ? Mais cette odeur de vie s'est répandue par toute la terre, « puisque la « terre est pleine de la bonté du Seigneur, et que « ses miséricordes sont au-dessus de toutes ses « œuvres. » Celui qui ne sent pas cette essence vitale et partout répandue, et n'y court pas, est mort ou infecté de corruption. » Et ailleurs (3) :

(1) Bern. *Serm.* 33 *sup. Cant.* — (2) Ps. cxxix. — (3) Bern. *Serm.* 25 *sup. Cant.*

« L'Épouse ne rougit pas d'être noire, parce qu'elle sait que cette couleur a été aussi celle de l'Époux, et que c'est une gloire pour elle de lui ressembler. En effet, rien n'est plus glorieux que de porter les opprobres du Christ. Aussi est-ce une parole de salut et de joie que celle-là : « Loin de moi de « me glorifier en rien, si ce n'est en la croix de « Notre-Seigneur Jésus-Christ (1). » L'ignominie de la croix est agréable à celui qui ne déplaît pas au Crucifié. C'est de la noirceur, mais c'est la forme et la ressemblance du Seigneur. Recourez au saint prophète Isaïe, et il vous le représentera tel qu'il l'a vu en esprit. Quel autre a-t-il appelé « l'homme de douleur, l'homme qui a connu la « faiblesse, et qui n'avait plus ni apparence ni « beauté ? » Et il ajoute : « Nous l'avons regardé « comme un lépreux, un être frappé de Dieu et « humilié (2). » Or c'est pour nos iniquités qu'il a été blessé ; c'est pour nos crimes qu'il a été brisé, et c'est dans ses plaies que nous avons été guéris. Saint Bernard dit encore : « Enfin, Jésus s'est fait le péché, et moi je craindrais de l'appeler noir ? Regardez-le couvert de sales haillons, de blessures livides, couvert de crachats et pâle comme la mort. » Et ailleurs (3) : « Que pouvait-il

(1) Gal. VI. — (2) Is. LIII. — (3) BERN. *Serm.* 28 *sup. Cant.*

y avoir de plus difforme, de plus noir aux yeux des spectateurs, que lui, lorsque, les deux mains étendues sur la croix, attaché entre deux voleurs, il prêtait à rire aux méchants, à pleurer aux fidèles, et que seul il donnait lieu à la dérision, lui qui seul pouvait donner lieu à la terreur, et aurait dû donner lieu aux hommages? » Et ailleurs (1) : « Le rocher est un refuge pour les hérissons; et où est le repos assuré pour les faibles, sinon dans les plaies du Sauveur? J'y habite d'autant plus sûrement qu'il est plus puissant pour me sauver. Le monde frémit alentour, le corps me presse, le diable me tend des embûches; je ne tombe pas; j'ai été fondé sur le roc inébranlable. J'ai commis un grand péché; ma conscience est troublée, mais elle ne sera pas bouleversée, parce que je me souviendrai des plaies du Sauveur; car il a été blessé à cause de nos iniquités. Qui donc est si près de mourir, qu'il ne soit sauvé par la mort du Christ? » Et plus bas : « Les clous crient, les plaies crient que le Christ est vraiment un Dieu qui réconcilie le monde; le fer a transpercé son âme, et s'est plongé dans son cœur pour qu'il sache compatir à nos infirmités. A travers sa poitrine ouverte apparaissent le secret de son cœur et ce grand mystère

(1) BERN. *Serm.* 61 *sup. Cant.*

d'amour, et les entrailles de cette miséricorde de notre Dieu, par laquelle il nous a visités en se levant du haut du ciel. Et pourquoi ses entrailles n'apparaîtraient-elles pas par ses blessures? Et en quoi aurait plus clairement éclaté la preuve que vous êtes, Seigneur, et doux et compatissant, et d'une immense miséricorde? Car personne n'est plus miséricordieux que celui qui sacrifie son âme pour les condamnés et pour ceux qui sont dévoués à la mort. »

Saint Bernard dit aussi en un autre endroit : « Méditez la Passion de ce corps crucifié, et voyez s'il y a en lui un seul membre qui ne plaide pas pour vous devant son Père. C'est pour vous que ce chef divin, écrasé par les tresses nombreuses de la couronne d'épines, est percé jusqu'au cerveau. « Ce peuple, dit le Seigneur par son prophète, m'a entouré des épines de ses péchés. » C'est afin que votre tête ne souffrît pas, c'est pour que vos regards ne fussent pas blessés, que ses yeux ont tourné à la mort et que ces lumières qui illuminent l'univers ont été éteintes pour une heure. N'est-ce pas, en effet, quand elles se sont obscurcies que les ténèbres ont enveloppé la terre, et qu'avec ces deux grands luminaires les autres ont été éteints? Or tout cela a eu lieu afin que vos yeux se détournent et ne voient pas la vanité, et que, s'ils la

voient, ils ne cèdent pas à son attrait. Ces oreilles, habituées à entendre redire dans les cieux : « Saint, « Saint, Saint est le Seigneur, le Dieu des armées, » entendent crier sur la terre : « Tu es possédé du « démon! Crucifiez-le, crucifiez-le! » Et pourquoi cela? De peur que vos oreilles ne soient sourdes au cri du pauvre, qu'elles ne s'ouvrent aux vaines paroles, qu'elles ne reçoivent le venin de la calomnie. Ce beau visage, cette forme si belle et qui surpasse la beauté de tous les enfants des hommes, a été souillée de crachats, meurtrie de soufflets, livrée à la dérision. Car il est écrit : « Ils « se mirent à lui cracher au visage et à le frapper, « en disant : Prophétise-nous qui t'a frappé. » Pourquoi cela? Afin que votre visage soit illuminé, qu'illuminé il soit affermi, et qu'on dise de vous (1) : « Son visage ne change pas et ne varie plus. » Cette bouche qui enseigne les Anges et a instruit les hommes, qui a parlé, et tout a été fait, elle est remplie de fiel et de vinaigre; mais ç'a été pour que votre bouche ne dise que la vérité et la justice, et confesse le Seigneur son Dieu. Ces mains qui ont fondé les cieux ont été étendues sur la croix et percées de clous très-cruels, afin que vos mains s'étendent vers le pauvre et que vous puissiez dire

(1) I Reg. I.

avec le Psalmiste : « Mon âme est toujours dans mes « mains (1). » En effet, ce que nous tenons dans les mains, nous ne l'oublions pas aisément ; de même celui qui applique son âme aux bonnes œuvres ne la livre pas à l'oubli. Cette poitrine où reposent tous les trésors de la sagesse et de la science de Dieu a été percée par la lance d'un soldat, afin que votre poitrine soit purifiée des mauvaises pensées, que purifiée elle soit sanctifiée, et sanctifiée elle soit sauvée. Ces pieds, dont nous devons adorer l'escabeau, parce qu'il est sacré, ils ont été percés et traversés par une cruelle blessure, afin que vos pieds ne se hâtent pas à courir vers le mal, mais marchent rapidement dans la voie des commandements de Dieu. Que dirai-je encore? « Ils ont percé mes pieds et mes mains, ils ont compté « tous mes os. » C'est pour vous qu'il a sacrifié sa chair et sa vie; et afin de s'attacher sans retour votre corps et votre esprit, il s'est livré tout à vous. » Et encore (2) : « Réveillez-vous maintenant, ô mon âme, et secouez votre poussière, et contemplez cet homme mémorable que vous pouvez considérer dans le *Miroir du récit évangélique* comme

(1) Ps. CXVIII.

(2) Ce qui suit jusqu'à la fin du chapitre, est de saint Anselme, *In Spec. Evang. Scr.* c. XII.

s'il était présent. Soyez attentive, ô mon âme, regardez quel est celui qui s'avance ayant l'apparence d'un roi, et couvert cependant de la confusion de l'esclave le plus méprisé. Il marche couronné; mais sa couronne est encore un supplice, et sa tête admirable est blessée de mille pointes aiguës. Il est revêtu de la pourpre royale, mais elle est en lui un affront plus qu'un honneur. Il porte un sceptre dans sa main, mais on s'en sert pour frapper sa tête vénérable. Les soldats l'adorent en mettant le genou en terre, et ils le proclament Roi; mais soudain ils se relèvent pour cracher sur ses joues adorables. Ils frappent son visage de leurs mains, et ils déshonorent son noble cou. Regardez, mon âme, comment cet homme est partout opprimé et méprisé. On le force à courber le dos sous le poids de la croix et à porter sa honte. Arrivé au lieu du supplice, on lui donne à boire de la myrrhe et du fiel. Il est élevé en croix, et il dit : « Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font. » Quel est-il donc Celui-ci qui dans ses angoisses n'ouvre pas une fois la bouche pour proférer un seul mot de plainte, d'excuse, de menace ou de malédiction contre ces chiens maudits; mais qui prononce sur ces méchants une parole de bénédiction telle qu'il n'en avait jamais été entendu de semblable dans la suite des siècles? Avez-vous vu,

mon âme, rien de plus miséricordieux et de plus doux que cet homme? Plus vous le regarderez attentivement, plus il vous paraîtra digne d'une profonde admiration et d'une tendre pitié. Voyez-le nu et déchiré par les fouets; honteusement attaché par des clous de fer à une croix, entre deux voleurs; sur la croix, buvant du vinaigre; après sa mort, frappé au côté d'un coup de lance, et répandant d'abondants ruisseaux de sang par les cinq plaies de ses mains, de ses pieds et de son côté. Pleurez, mes yeux, et vous, mon âme, fondez-vous au feu de la compassion, en présence des douleurs qui brisent cet homme adorable que vous voyez si plein de mansuétude au milieu de tant de supplices. » Et ailleurs (1) : « Regardez, Seigneur, Père saint, du haut de votre sanctuaire, et de votre sublime demeure des cieux, et considérez cette victime sacro-sainte que notre grand Pontife, votre saint Enfant, le Seigneur Jésus-Christ vous offre pour les péchés de ses frères; laissez-vous apaiser, et pardonnez-nous la multitude de nos crimes! Voici que la voix du sang de notre frère Jésus crie de la croix vers vous : J'ai été couronné de gloire et d'honneur. Et il se présente à la droite de votre Majesté, suppliant pour nous, lui qui est notre

(1) *In Spec. Evang. Ser.* c. XIV.

chair et notre frère. » Et encore (1) : « Regardez, Seigneur, la face de votre Christ, qui a été envers vous obéissant jusqu'à la mort ; que ces cicatrices soient éternellement devant vos yeux, afin que vous vous rappeliez quelle immense satisfaction vous avez reçue de lui pour nos péchés. Plaise à vous, Seigneur, que nos péchés, qui ont excité votre colère, soient mis dans la balance avec cette Passion que votre Fils innocent a soufferte pour nous. Certes, il vous paraîtra plus grand et plus digne, en considération de cette Passion, de répandre votre miséricorde sur nous que de contenir l'effusion de vos miséricordes et de laisser cours à votre colère, en considération de nos fautes. Que toute langue vous rende grâces, ô Seigneur Dieu le Père, à cause de l'abondance de votre bonté, vous qui n'avez pas épargné le Fils unique de votre cœur, mais qui l'avez livré pour nous à la mort, afin que nous possédions aux cieux près de vous un patron et avocat si puissant. » Et ailleurs (2) : « Et vous, Seigneur Jésus, très-vaillant athlète, quelles actions de grâces pourrais-je dignement vous rendre, moi, homme, poussière et cendre, vile œuvre de boue ? Qu'avez-vous dû faire pour mon salut que vous ne l'ayez accompli ? Depuis la

(1) *In Spec. Evang. Ser.* c. xv. — (2) *Id., ibid.*

plante des pieds jusqu'au sommet de la tête, vous vous êtes plongé tout entier dans les eaux de la Passion et des souffrances pour m'en arracher moi tout entier. Ces grandes eaux, elles sont montées jusqu'à votre âme : car votre âme elle-même, vous l'avez perdue dans la mort pour me rendre la mienne qui était perdue. Et voilà que vous m'avez lié par une double obligation : car je suis votre débiteur et pour ce que vous m'avez donné et pour ce que vous avez perdu à cause de moi, et pour la vie que vous m'avez deux fois accordée, dans la création d'abord, dans la rédemption ensuite. Que vous rendrai-je donc dignement, si ce n'est cette vie elle-même? Je ne le sais. Je ne trouve rien qui puisse convenablement vous être présenté par l'homme en échange de votre âme précieuse si terriblement troublée. Quand je vous offrirais et le ciel et la terre et tous leurs ornements, je n'atteindrais jamais la mesure de ma dette. Afin donc que je vous puisse rendre autant que je vous dois et qu'il m'est possible, il faut que j'aie recours à vos propres dons, Seigneur. Je veux vous aimer de tout mon cœur, de toute mon intelligence, de toute mon âme, de toutes mes forces; je veux suivre vos traces, à vous qui avez daigné mourir pour moi. Mais comment le ferais-je, sinon par vous-même? Mon âme s'attache à vos pas,

parce que toute sa vertu dépend de vous. » Ainsi dit saint Bernard. Vous l'avez entendu, ce grand saint, éclatant, selon son admirable coutume, en louanges et en excellentes instructions sur la Passion de Notre-Seigneur. Appesantissez-vous, à l'aide de ces autorités, sur la contemplation de cette Passion, parce que sa méditation est la plus efficace de toutes celles que vous puissiez rencontrer dans la Vie divine.

Venons maintenant à la résurrection du Seigneur Jésus.

HUITIÈME PARTIE

(MÉDITATIONS DU DIMANCHE)

CHAPITRE LXXXVI

De la Résurrection du Seigneur, et comment il est d'abord apparu à sa Mère le dimanche.

Le dimanche de grand matin, le Seigneur Jésus étant venu avec un nombreux et illustre cortége d'Anges vers son sépulcre, et y reprenant son très-saint et sacré corps, sortit du monument, qui demeura fermé, et se ressuscita par sa propre puissance. A la même heure, c'est-à-dire de grand matin aussi, Marie Madeleine, Marie, mère de Jacques, et Salomé, en ayant préalablement demandé la permission à Notre-Dame, se mirent en chemin vers le sépulcre avec leurs parfums. Mais Notre-Dame resta à la maison. Et elle priait en disant : « Père très-clément, Père très-pieux, vous le savez, mon Fils est mort, il a été cloué à la croix entre deux voleurs, et moi je l'ai enseveli de mes

propres mains; mais vous êtes puissant, Seigneur, rendez-le-moi sain et sauf, j'en supplie votre Majesté, rendez-le-moi! Pourquoi tarde-t-il tant à venir vers moi? Renvoyez-le-moi, je vous en conjure, parce que mon âme n'est pas en repos jusqu'à ce que je le voie. O mon bien-aimé Fils, que vous est-il arrivé? Que faites-vous? Pourquoi tardez-vous? Je vous en prie, ne différez pas de venir vers moi; car vous avez dit: « Je ressusciterai au troi« sième jour (1). » O mon Fils, n'y sommes-nous pas à ce troisième jour? Ce n'est pas hier, mais le jour d'avant, qui a été ce jour terrible et amer, ce jour de calamité et de mort, d'ombres et de ténèbres, où ont eu lieu notre séparation et votre mort. Levez-vous donc, ô ma gloire et tout mon bien, et venez! Je désire vous voir par-dessus tout; que votre retour me console, moi que votre départ a tellement contristée. Revenez donc, mon bien-aimé; revenez, Seigneur Jésus; revenez, mon unique espérance; revenez vers moi, mon Fils! » Comme elle priait ainsi et qu'elle répandait de douces larmes, voilà que tout à coup le Seigneur Jésus arrive, en vêtements blancs, le visage serein, beau, glorieux, joyeux; et il lui dit, tout à côté d'elle: « Salut, ma sainte Mère. » Et elle se retournant

(1) Matth. XXVII.

aussitôt : « Est-ce vous, mon Fils Jésus! » Et, fléchissant le genou, elle adora. « Ma Mère bien-aimée, reprit son Fils, c'est moi ; je suis ressuscité, et me voilà encore avec vous. » Ils se lèvent, et elle, l'embrassant avec des larmes de joie, le pressait étroitement, s'abandonnant tout entière sur lui ; et il la soutenait avec bonheur. Puis ils s'assirent à côté l'un de l'autre, et elle le regardait curieusement, et considérait son visage et les cicatrices de ses mains, recherchant si toute douleur s'était retirée de lui. Et lui : « Ma vénérable Mère, toute douleur s'est éloignée de moi ; j'ai vaincu l'affliction, les angoisses et la mort, et dorénavant je ne souffrirai plus aucun mal. » Et elle : « Béni soit votre Père, qui vous rendu à moi ; loué et exalté soit son nom ; glorifié soit-il dans tous les siècles ! » Ils restent ainsi à parler ensemble en toute allégresse, et ils font délicieusement la Pâque. Et le Seigneur Jésus raconte à sa Mère comment il a délivré son peuple des enfers, et tout ce qu'il a fait pendant les trois jours.

Ainsi commence le grand jour de Pâques.

CHAPITRE LXXXVII

Comment Marie Madeleine et les deux autres Marie vinrent au sépulcre, et comment Pierre et Jean y coururent à l'envi l'un de l'autre.

Or Madeleine et les deux autres Marie allaient, comme je l'ai dit, vers le sépulcre avec leurs parfums. Quand elles furent hors de la porte de la ville, elles se rappelaient les afflictions et les souffrances de leur Maître, et dans tous les lieux où il avait éprouvé quelque douleur ou quelque opprobre elles s'arrêtaient un peu, se mettant à genoux, baisant la terre, gémissant et soupirant, et disant : « Ici nous l'avons rencontré portant la croix sur les épaules, et sa Mère s'est évanouie, à demi morte ; ici il s'est retourné vers les femmes ; ici, épuisé, il a laissé tomber sa croix, et il s'est appuyé un instant sur cette pierre ; ici ils l'ont cruellement poussé et frappé pour le faire marcher plus vite, et ils l'ont presque forcé à courir ; ici ils l'ont attaché au gibet de la croix. » Et alors, inondées de larmes et poussant de lamentables cris,

elles se prosternèrent, adorèrent et baisèrent la croix encore toute rougie du précieux sang du Seigneur.

Se levant ensuite et s'avançant vers le sépulcre, elles se disaient : « Qui nous retirera la pierre qui est à l'entrée du monument? » Et, regardant, elles virent la pierre renversée, et un Ange de Dieu qui était assis sur cette pierre, et qui leur dit : « Ne craignez pas, etc..., » ainsi qu'il est rapporté dans l'Évangile (1). Mais elles, trompées dans leur espérance, parce qu'elles croyaient trouver le corps du Seigneur, et ne faisant pas attention aux paroles de l'Ange, s'en retournèrent épouvantées vers les Disciples, en disant que le corps du Seigneur avait été enlevé. Aussitôt Pierre et Jean coururent au sépulcre. Regardez-les comme ils courent, et comme Madeleine et ses compagnes courent aussi derrière eux, pour chercher leur Seigneur, leur cœur et leur âme; ils courent vivement, et avec un grand amour et une grande anxiété. Lorsqu'ils furent arrivés au monument, ils regardèrent dedans, et ne trouvèrent pas le corps; mais ils virent les linges et le suaire, et se retirèrent. Compatissez à

(1) Marc. XVI; Matth. XXVIII. « Ne craignez pas, poursuit l'évangéliste saint Matthieu, je sais que vous cherchez Jésus, qui a été crucifié. Il n'est pas ici; il est ressuscité, comme il l'avait dit. »

eux, parce qu'ils sont en grande affliction. Ils cherchent leur Seigneur, et ne le trouvent pas, et ne savent où ils doivent le chercher encore. Aussi s'en vont-ils pleurant et se désolant.

CHAPITRE LXXXVIII

Que le Seigneur apparut aux trois Marie.

Mais les trois Marie demeurèrent là, et regardant de nouveau dans le sépulcre, elles y virent deux Anges vêtus de blanc qui leur dirent : « Que cherchez-vous ? un vivant parmi les morts (1)? » Elles ne firent pas encore attention à ces paroles, et elles n'éprouvèrent pas de consolation à la vue des deux Anges, parce qu'elles ne cherchaient pas des Anges, mais le Seigneur des Anges. Alors les deux Marie, épouvantées et comme absorbées par la douleur, s'écartèrent un peu, et s'assirent désolées. Et Madeleine, ne sachant que faire et ne pouvant vivre sans son Maître, ne le trouvant pas là, et ignorant où le chercher, demeura près du sépulcre, au

(1) Luc. XXIV.

dehors et tout en larmes. Enfin, regardant une troisième fois à l'intérieur, parce qu'elle espérait toujours qu'elle reverrait le Seigneur là où elle l'avait enseveli, elle aperçut les Anges qui lui dirent : « Femme, pourquoi pleurez-vous ? Qui cherchez-vous ? » Et elle : « Ils ont enlevé mon Seigneur, et je ne sais où ils l'ont mis (1). » Voyez l'admirable opération de l'amour ! Tout à l'heure elle a appris d'un Ange qu'il était ressuscité, puis de deux autres qu'il était vivant, et elle ne se le rappelle pas, et elle dit : « Je ne sais. » C'était l'amour qui la faisait parler ainsi, parce que, comme dit Origène (2), « son âme n'était pas là où elle était, mais là où était son Maître. Elle ne savait penser qu'à lui, parler que de lui, entendre que lui. »

Or, comme elle pleurait ainsi, et ne faisait pas attention aux Anges, son divin Maître également ne pouvait plus longtemps faire trêve à son amour. Aussi le Seigneur Jésus parle alors à sa Mère, et lui dit qu'il veut aller consoler Madeleine. Elle y consent avec joie, et lui dit : « Mon Fils béni, allez en paix, et consolez-la, parce qu'elle vous chérit tendrement, et qu'elle a été profondément affligée de votre mort. Mais n'oubliez pas de revenir à

(1) Joan. — (2) ORIG. *In diversos h.*, x, t. II.

moi. » Et, l'embrassant, elle le laissa partir. Or Jésus vint au sépulcre, dans le jardin où était Madeleine, et lui dit : « Femme, que cherchez-vous? Pourquoi pleurez-vous? » Et elle, ne le reconnaissant pas encore, et comme tout enivrée de douleur, lui répondit : « Seigneur, si vous l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis, et j'irai le reprendre. » Regardez-la, et voyez comme, le visage couvert de larmes et pieusement suppliante, elle le prie de lui indiquer où est celui qu'elle cherche; car toujours elle espérait apprendre quelque nouvelle de son Maître bien-aimé. Alors le Seigneur lui dit : « Marie! » Et soudain, comme revenant à la vie et le reconnaissant à cette seule parole, elle lui répondit avec une indicible joie : « Maître, vous êtes mon Seigneur que je cherchais : pourquoi vous êtes-vous si longtemps caché de moi? » Et elle voulait se précipiter pour baiser ses pieds. Mais le Seigneur, pour relever son âme vers les choses célestes, afin qu'elle ne le cherchât plus sur la terre, lui dit : « Ne me touchez pas, car je ne suis pas encore monté vers mon Père; mais avertissez mes frères. Voici que je vais vers mon Père, qui est aussi le vôtre. » Et il ajouta : « Ne vous avais-je pas prédit que je ressusciterais au troisième jour? comment donc me cherchiez-vous dans le sépulcre? » Et elle : « Je vous le dis, Maître, une si cruelle dou-

leur avait rempli mon âme à la vue de l'horreur de votre passion et de votre mort, que j'avais tout oublié, et je ne me souvenais de rien, si ce n'est de votre corps mort et du lieu où je l'avais enseveli ; et aussi ce matin j'avais apporté des parfums avec moi pour l'embaumer. Bénie soit votre magnificence, qui a daigné ressusciter et revenir vers nous ! » Ils demeurèrent ainsi un instant dans la joie et l'allégresse. Elle le contemple, l'interroge, et en reçoit des réponses de bonheur. C'est ainsi qu'elle célèbre cette grande Pâque.

Or, malgré la première parole du Seigneur, je peux à peine croire qu'il ne permît pas à Madeleine de lui baiser les pieds et les mains avant de le quitter. Mais il avait agi ainsi par un certain discernement, soit parce qu'il se montrait tel qu'il était dans son cœur, selon la commune explication ; soit parce qu'il voulait élever l'âme de Madeleine à la contemplation céleste, ainsi que saint Bernard paraît l'insinuer. En effet, on peut croire pieusement que, s'il la visitait ainsi par une préférence toute spéciale et avant tous les autres, il le faisait, non pour la troubler, mais pour la réjouir. C'est donc mystiquement et non durement qu'il lui dit cette parole; car le Seigneur n'est dur ni cruel, mais parfaitement bon, surtout pour ceux qui l'aiment. Après quelques

instants, le Seigneur s'éloigna en lui disant qu'il fallait qu'il allât voir les autres Disciples. Alors Madeleine, toute bouleversée et ne voulant pas le quitter, lui dit : « Seigneur, je le vois, votre séjour ne sera bientôt plus au milieu de nous comme autrefois ; oh ! je vous en prie, ne m'oubliez pas. Souvenez-vous, Seigneur, de tant de biens dont vous m'avez comblée, de tant d'amour et de familiarité dont vous m'avez honorée ! Souvenez-vous de moi, ô Seigneur mon Dieu ! » Le Seigneur lui répondit : « Ne craignez pas, ayez confiance et demeurez constante, parce que je serai toujours avec vous. » Alors, ayant reçu sa bénédiction et l'ayant vu partir, elle revient vers ses compagnes, et leur fait son récit. Et elles, joyeuses de la résurrection du Seigneur, mais tristes de ne l'avoir pas vu, se retirent avec elle.

Comme elles étaient en chemin, et avant qu'elles arrivassent à la ville, le Seigneur Jésus leur apparut et leur dit : « Je vous salue ! » Et elles, plus joyeuses qu'on ne saurait l'exprimer, se prosternèrent et embrassèrent ses pieds. Semblablement aussi elles demandent et obtiennent des réponses de bonheur, et font la Pâque en grande allégresse. Le Seigneur Jésus ajouta : « Dites à nos frères qu'ils aillent en Galilée, où ils me verront, ainsi que je le leur ai prédit. » Vous voyez que le Maître

de l'humilité appelle les Disciples ses frères. Mais aurait-il jamais abandonné cette vertu ? Pour vous, si vous voulez avoir l'intelligence et retirer consolation de tout ce que je viens de décrire, rappelez-vous les conseils que je vous ai donnés plus haut, et tâchez de vous imaginer en esprit les lieux et les circonstances comme si vous y étiez corporellement présente. Faites de même pour ce qui me reste à vous exposer.

CHAPITRE LXXXIX

Que le Seigneur apparut à Joseph, à Jacques le Mineur et à Pierre.

Le Seigneur Jésus, s'éloignant d'eux, apparut à Joseph, celui qui l'avait enseveli. Or, à cause de ce fait, Joseph avait été pris par les Juifs et enfermé dans une chambre soigneusement scellée. Ils avaient dessein de le tuer après le Sabbat. Le Seigneur Jésus lui apparut donc, essuya son visage, lui donna un baiser et le reporta dans sa propre maison, en laissant intacts les sceaux de sa prison (1).

(1) 1 Cor. I, 15.

Le Seigneur apparut aussi à Jacques le Mineur, qui avait fait vœu de ne rien manger avant d'avoir vu le Seigneur ressuscité. Il lui dit donc et à ceux qui étaient avec lui : « Mettez-vous à table. » Puis prenant du pain, il le bénit, et le lui donna en disant : « Mangez, mon frère chéri, parce que le Fils de l'homme est ressuscité d'entre les morts. » C'est saint Jérôme qui rapporte ces détails (1).

Or, comme Madeleine et ses compagnes, de retour au Cénacle, racontaient aux Disciples la résurrection du Seigneur, Pierre, désolé de n'avoir pas vu son Maître et ne pouvant demeurer en repos à cause de la violence de son amour, sortit et s'en alla seul vers le sépulcre. Car il ne savait pas où le chercher ailleurs. Pendant qu'il marchait, le Seigneur Jésus lui apparut en disant : « Paix à toi, Simon. » Alors Pierre, frappant sa poitrine et tombant la face contre terre, dit en pleurant : « Seigneur, je vous avoue ma faute, je vous ai abandonné, je vous ai renié plusieurs fois. » Et il embrassait ses pieds. Or le Seigneur, le relevant, le baisa et lui dit : « Paix à toi, ne crains rien, tous tes péchés te sont remis. Je savais bien que u les commettrais, je te l'avais prédit. Mainte-

(1) HIERONYM. lib. *de Script. Eccles., in Jacobo*, t. I.

nant va et confirme tes frères; aie confiance, parce que j'ai vaincu la mort et tous vos adversaires et tous vos ennemis. » Ainsi la Pâque est encore solennellement célébrée ici. Ils demeurent et conversent ensemble. Pierre regarde tendrement Jésus et note toutes choses. Puis, ayant reçu la bénédiction du Seigneur, il retourna près de Notre-Dame et des Disciples, et leur raconta tout.

Or vous devez savoir que l'Évangile ne parle pas de l'apparition du Sauveur à Notre-Dame; si je l'ai rapportée plus haut, c'est que l'Église paraît adopter cette opinion, ainsi qu'on peut le voir plus au long dans la légende de la Résurrection.

CHAPITRE XC

Du retour du Seigneur vers les saints Patriarches après sa Résurrection.

Le Seigneur Jésus, s'étant éloigné de Pierre et n'ayant pas encore, depuis sa Résurrection, visité les saints Patriarches, qu'il avait laissés dans le Paradis de délices, retourna vers eux, s'avançant vêtu d'une robe blanche et environné d'une mul-

titude d'Anges. Les Patriarches, l'apercevant de loin dans sa gloire, le reçurent avec des transports indicibles de jubilation, avec des cantiques et des actions de grâces, disant : « Voilà notre Roi ; venez, allons au-devant de notre Sauveur. C'est un grand commencement, et son règne n'aura pas de fin. Un jour de sanctification a lui pour nous ; venez tous et adorons le Seigneur ! » Et, se prosternant, ils l'adorent. Puis, se levant et se tenant respectueusement autour de lui, ils achèvent leurs cantiques en disant : « Le lion de la tribu de Juda a vaincu ; ma chair a refleuri, Seigneur ; vous nous remplissez de joie par votre présence, les délices sont en votre main jusqu'à la fin. Vous êtes ressuscité, vous, notre gloire ; nous nous exalterons et nous nous réjouirons en vous. Votre règne est de tous les siècles, et votre domination s'étendra de génération en génération. Et nous ne nous éloignons plus de vous ; vous nous ressuscitez, et nous exalterons votre nom. Vous nous avez précédés comme notre Précurseur, et vous êtes devenu notre Pontife pour l'éternité. Voici le jour que le Seigneur a fait : réjouissons-nous et félicitons-nous. Aujourd'hui a lui pour nous le jour de la Rédemption, de l'antique réparation, de l'éternelle félicité. Aujourd'hui les cieux ont répandu sur le monde entier une rosée de miel,

parce que le Seigneur a régné du haut du bois de la croix. Le Seigneur règne : il a revêtu la force, et il a ceint ses reins. Chantez-lui un cantique nouveau, parce qu'il a opéré des merveilles. Sa droite a fait pour lui des œuvres de salut, et son bras est saint. Et nous, son peuple et les brebis de son pâturage, venons et adorons-le! » Or, comme le soir approchait, le Seigneur Jésus leur dit : « J'ai compassion de mes frères, parce qu'attristés et épouvantés de ma mort, ils sont dispersés comme des brebis errantes, et ils désirent ardemment me revoir. J'irai donc, et je me montrerai à eux; je les réconforterai et je les consolerai; puis je reviendrai bientôt vers vous. » Eux, se prosternant, répondirent : « Qu'il soit fait, Seigneur, selon votre parole. »

CHAPITRE XCI

Que le Seigneur apparut aux deux Disciples qui allaient à Emmaüs.

Or donc, comme deux d'entre les Disciples de Jésus allaient au bourg d'Emmaüs, et que, désespérant déjà de le revoir et profondément affli-

gés, ils s'entretenaient de ce qui était arrive, le Seigneur vint et s'approcha d'eux sous la figure d'un voyageur; et il faisait route avec eux, les interrogeant et leur prodiguant des paroles de salut, ainsi que vous pouvez le voir dans l'Évangile. Enfin, pressé par eux, il entra avec eux et se manifesta à leurs yeux. Ici, considérez attentivement la bonté et la bénignité de votre Seigneur. D'abord en ce que son fervent amour ne put supporter de voir les siens ainsi errants, ainsi attristés. C'est un vrai ami, un compagnon fidèle, ce doux Seigneur qui se mêle à eux, leur demande la cause de leur affliction et leur expose les Écritures enflammant leur cœur pour y effacer toute tache d'ignorance. Ainsi agit-il spirituellement chaque jour avec nous. En effet, quand, livrés à quelque perplexité ou à quelque sécheresse, nous parlons de lui, aussitôt il arrive, fortifiant et illuminant nos cœurs, et les embrasant de son amour. Contre de pareils fléaux, en effet, il est excellent de parler de Dieu; aussi le Prophète dit-il : « Que vos paroles sont douces à mes lèvres, Seigneur! elles surpassent le miel et le rayon de miel (1). » Et encore : « Votre parole est toute de feu, et votre serviteur la chérit (2). » Il en en est de même

(1) Ps. CXVIII. — (2) *Ibid.*, v.

de la pensée de Dieu ; ce qui fait dire au Prophète : « Mon cœur s'est enflammé en moi, et le feu éclatera dans ma méditation (1). »

En second lieu, remarquez sa bonté non-seulement dans son amour, ainsi que je l'ai dit, mais dans son humilité profonde. En effet, regardez comme il marche humblement avec eux. Le Seigneur, le Maître de toutes choses, fait route avec les siens comme s'il était un d'entre eux. Ne vous semble-t-il pas qu'il en est revenu aux premiers éléments de l'humilité? C'est pour nous un exemple de faire de même. Mais voyez un autre côté de son humilité. Il n'a pas dédaigné de s'entretenir avec des Disciples d'un degré inférieur ; car ceux-là n'étaient pas des Apôtres, mais quelques-uns des Disciples ; et cependant il les accoste, il parle et marche familièrement avec eux. Telle n'est pas la coutume des personnes hautaines : elles ne veulent se promener et converser qu'avec des hommes de rang élevé et de grande fortune. L'humilité du Seigneur brille encore en un autre point. Considérez les orgueilleux ; ils ne veulent pas répandre leurs paroles ampoulées au milieu d'un petit cercle. Mais le Seigneur dévoile ses plus hauts secrets à deux pauvres Disciples ;

(1) Ps. XXXVII.

il ne méprise pas le petit nombre: il lui suffit d'un seul auditeur, comme nous l'avons vu pour la Samaritaine.

Troisièmement, considérez la bonté de Dieu en la circonstance présente; voyez de quelle manière il instruit ses Disciples, les fortifie et les console. Contemplez-le : il feint d'abord d'aller plus loin, afin d'augmenter leur désir d'être invité et retenu par eux; puis il entre volontiers avec eux, il prend du pain, et, le bénissant de ses mains sacrées, il le rompt et le leur donne, et se révèle à eux. Chaque jour il en fait de même invisiblement avec nous; car il veut que nous l'invitions et que nous le retenions par nos désirs, nos prières et nos saintes méditations. Aussi faut-il toujours prier et ne jamais cesser, comme il nous l'a enseigné lui-même; il a accompli, en effet, toutes ces choses pour nous instruire, c'est-à-dire pour que nous soyons zélés aux œuvres de piété et d'hospitalité; il ne suffit pas, en effet, de lire ou d'entendre les paroles divines, il faut les compléter par les œuvres. C'est ce que vous pouvez apprendre plus au long dans l'Homélie de saint Grégoire sur cet évangile.

Le Seigneur Jésus ne demeura pas longtemps avec ses Disciples; mais, aussitôt qu'il eut rompu le pain, il s'évanouit devant leurs yeux, car il voulait con-

soler aussi les autres, avec lesquels cependant il consola ceux-ci de nouveau.

CHAPITRE XCII

Que le Seigneur apparut aux Disciples renfermés dans le Cénacle le jour de sa Résurrection.

Les deux disciples d'Emmaüs se hâtèrent, en effet, de revenir à Jérusalem, et, trouvant les autres rassemblés, à l'exception de Thomas, ils leur racontèrent ce qui leur était arrivé. Et ils apprirent en même temps que le Seigneur était ressuscité et était apparu à Simon. Alors le Seigneur Jésus, entrant près d'eux, bien que les portes fussent fermées, se tint debout au milieu d'eux, leur disant : « Paix à vous ! » Tous les Disciples, tombant la face contre terre et confessant la faute qu'ils avaient commise en l'abandonnant, le reçurent avec grande allégresse. Et le Seigneur : « Levez-vous, mes frères, dit-il, vos péchés vous sont remis. » Puis il converse familièrement avec eux, leur montre ses mains et son côté, et leur ouvre l'intelligence pour qu'ils comprennent les Écritures et connaissent sa résurrection.

Il leur demande s'ils ont quelque chose à manger, et mange devant eux un morceau de poisson rôti et un rayon de miel. Puis il souffle sur eux, et leur dit : « Recevez le Saint-Esprit (1). » Vous voyez combien toutes ces choses sont pleines de bonheur et de joie. Les Disciples se réjouissent donc vivement en voyant le Seigneur, eux qui étaient auparavant si tremblants de peur, et ils éclatent devant lui en transports d'allégresse. Oh! avec quel empressement ils lui offrirent à manger, avec quelle fidélité ils le servaient, avec quelle douceur ils l'assistaient!

Remarquez aussi que Notre-Dame devait être présente, parce que les Disciples se réunissaient d'ordinaire autour d'elle. Regardez avec quelle indicible joie elle contemplait toutes choses, comme elle s'asseyait familièrement près de son Fils et le servait joyeusement. Le Seigneur Jésus reçoit volontiers ses services, et lui rend honneur devant ses Disciples. N'oubliez pas non plus Madeleine, l'Élève chérie, l'Apôtre des apôtres. Voyez comme, selon sa coutume, elle s'assied aux pieds de son Maître, écoute avidement ses paroles, et, si elle le peut, le sert avec joie et de tout son cœur. Qu'elle était grande alors, cette pauvre petite maison! et

(1) Joan. XX.

qu'il était délicieux d'y habiter! Ne vous semble-t-il pas que c'est là une grande Pâque, pour peu que vous ayez quelque dévotion ? Oh ! je pense bien que oui.

Mais le Seigneur resta peu de temps avec eux, parce qu'il était déjà tard. Sans doute ils le forcèrent à demeurer un peu plus longtemps, le suppliant de ne pas s'éloigner si vite. Ne pensez-vous pas que Madeleine, assise à ses pieds, le retenait par sa robe, avec une respectueuse témérité, de peur qu'il ne s'éloignât? Le Seigneur était revêtu de vêtements d'une blancheur éclatante, des vêtements de sa gloire. Et Madeleine le retenait, non par présomption, mais avec une sainte confiance, elle si aimante et si aimée; et elle ne déplaisait pas à son Maître. Car le Seigneur veut être retenu, ainsi qu'il apparaît par l'exemple des deux Disciples d'Emmaüs. Enfin Jésus, ayant salué respectueusement sa Mère et ayant reçu congé d'elle, les bénit tous et se retira. Et eux, se prosternant, le supplièrent de revenir bientôt. Ils demeurèrent donc, ayant faim et soif du Seigneur qu'ils étaient habitués de posséder sans cesse, et le rappelant par leurs soupirs et leurs vœux.

Vous avez vu combien de fois vous avez pu célébrer aujourd'hui la Pâque; car toutes ces appa-

ritions ont eu lieu le jour de Pâques. Mais peut-être n'avez-vous fait que voir sans ressentir ce bonheur, parce que vous n'avez peut-être pas eu assez de compassion dans la Passion. Je crois, en effet, que, si vous aviez su compatir à la Passion, si vous aviez eu l'intelligence unie à Dieu et non pas répandue aux choses du siècle, au superflu ou à la curiosité, chaque fois vous auriez fait la Pâque. Et pareille chose pourrait vous arriver chaque Dimanche, si de tout votre cœur vous vous y prépariez le Vendredi et le Samedi, en méditant la Passion, parce que, comme dit l'Apôtre (1), « si nous nous associons à sa Passion, nous serons associés à ses consolations. »

CHAPITRE XCIII

Que le Seigneur apparut aux Disciples le jour de l'Octave de Pâques, et Thomas étant avec eux.

L'Octave de la Résurrection étant arrivée, le Seigneur Jésus apparut de nouveau à ses Disciples, les portes étant fermées ; et Thomas, qui n'y

(1) II Cor. I.

était pas le premier jour, s'y trouvait avec eux. Comme les autres lui racontaient qu'ils avaient vu le Seigneur, il répondit : « Si je ne vois pas dans ses mains le trou des clous, et si je ne mets mon doigt dans la plaie du côté, je ne croirai pas, » ainsi qu'il est contenu dans l'Évangile. Le bon Pasteur, inquiet de son petit troupeau, arrive donc et dit : « Paix à vous. » Puis s'adressant à Thomas : « Mettez votre doigt ici, et voyez mes mains; portez la main ici, et mettez-la dans mon côté; et ne soyez pas incrédule, mais fidèle. » Alors Thomas, se prosternant, toucha les cicatrices du Seigneur, et dit : « Mon Seigneur et mon Dieu! » Car il vit l'Homme, et crut au Dieu. Il lui avoua aussi sa faute de ce qu'il l'avait abandonné, ainsi qu'avaient fait les autres. Et le Seigneur, le relevant, lui dit : « Ne craignez pas, tous vos péchés vous sont remis. » Ce doute de Thomas fut permis par la Sagesse divine pour que la Résurrection du Seigneur fût prouvée par les arguments les plus évidents. Regardez la bonté ordinaire, l'humilité et l'amour de Jésus, comme il montre ses blessures à Thomas et aux autres Disciples, afin d'enlever toute ombre de doute de leurs cœurs, pour leur utilité et pour la nôtre.

Le Seigneur avait gardé les cicatrices de ses plaies pour trois raisons principales : afin de don-

ner à ses Apôtres la preuve de sa Résurrection ; afin de les montrer à son Père quand il veut l'apaiser et plaider pour nous, car il est notre avocat; et, enfin, pour les montrer aux réprouvés au jour du jugement.

Le Seigneur Jésus s'arrête donc quelque temps avec sa Mère et ses Disciples, leur parlant du royaume de Dieu ; ils écoutent en grande joie ses célestes paroles, ils considèrent son visage plein de beauté et d'allégresse. Regardez-les placés tout à l'entour de lui, Notre-Dame plus près et plus familièrement, et Madeleine toujours à ses pieds. Tenez-vous aussi avec révérence, de loin cependant, à moins qu'ayant pitié de vous il ne vous fasse appeler.

Enfin il leur dit d'aller en Galilée, sur le mont Thabor, et qu'il leur apparaîtra. Et, leur ayant donné sa bénédiction, il s'éloigna. Quant à eux, ils restèrent, comme auparavant, ayant faim et soif de lui, mais déjà considérablement fortifiés.

CHAPITRE XCIV

Que le Seigneur apparut aux Disciples en Galilée.

Après cela, les Disciples se rendant au lieu indiqué, le Seigneur Jésus leur apparut encore en leur disant (1) : « Toute puissance m'a été donnée au ciel et en terre. Allez enseigner toutes les nations ; baptisez-les au nom du Père, et du Fils, et du Saint-Esprit, et apprenez-leur à garder tous les préceptes que je vous ai donnés. Et soyez en assurance ; car je demeurerai avec vous, tous les jours, jusqu'à la consommation des siècles. » Ils l'adorent à son arrivée, et ils demeurent avec lui en grande joie. Considérez-les attentivement, ainsi que les paroles qui leur sont dites, car elles sont magnifiques. Le Seigneur de toutes choses, en effet, se manifeste à eux tel qu'il est ; il leur donne l'ordre de prêcher ; il leur donne la formule du baptême ; il leur accorde la force suprême en disant qu'il sera toujours avec eux. Voyez quelle joie il leur procure, et combien de fois il leur prodigue

(1) Matth. XXVIII.

les marques de son amour. Après leur avoir ainsi parlé et leur avoir donné sa bénédiction, le Seigneur disparut du milieu d'eux.

CHAPITRE XCV

Que le Seigneur apparut aux Disciples près de la mer de Tibériade.

Les disciples demeuraient encore en Galilée. Or un soir, sept d'entre eux allèrent pêcher dans la mer de Tibériade, et pendant toute la nuit ils ne purent rien prendre. Le matin étant venu, le Seigneur leur apparut et se tint debout sur le bord de la mer. Regardez les choses qui advinrent alors, parce qu'elles sont très-belles. Le Seigneur leur demandant s'ils avaient pris quelque chose, et eux répondant : « Non, » il leur dit : « Jetez vos filets à la droite de la barque, et vous trouverez. » Ils les jetèrent, et prirent une énorme quantité de poissons. Alors Jean dit à Pierre : « C'est le Seigneur! » Et aussitôt Pierre, qui était nu, reprit sa tunique, se mit à la mer, et arriva en hâte; les autres vinrent dans la barque. Et quand ils furent descendus, ils virent un poisson placé sur des char-

bons, et du pain à côté; c'était le Seigneur qui le leur avait préparé. Il fit aussi prendre de leurs poissons, les fit rôtir, et, mangeant avec eux, il fit un repas et une grande fête sur le bord de cette mer. Selon ses habitudes d'humilité, il les servait; il leur rompit le pain et le leur distribua; et semblablement il leur distribua le poisson. Ils étaient donc en grand respect et en vive allégresse, ces sept Disciples autour de leur Maître, mangeant avec lui, considérant son visage si beau et si adorable, et se réjouissant du fond de leur cœur. Ils reçoivent de ses mains sacrées des mets délicieux, et ils sont nourris spirituellement et corporellement. Oh! quel admirable festin! Contemplez-le, et, si vous pouvez, partagez leur nourriture. Mais faites aussi attention aux événements qui vont suivre; ils sont très-instructifs et très-magnifiques.

En effet, ce solennel festin étant achevé, le Seigneur dit à Pierre: « Pierre, m'aimes-tu plus que ceux-ci? » Et Pierre répondit : « Seigneur, vous savez que je vous aime. » Alors le Seigneur : « Pais mes agneaux, etc. (1). » Et, l'interrogeant ainsi trois

(1) Joan. XXI. Voici la suite du récit évangélique : « Jésus dit une seconde fois : Simon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Pierre répondit : Oui, Seigneur, vous savez que je vous aime. Et Jésus lui dit : Pais mes agneaux. Jésus dit une troisième fois : Si-

fois, il lui confia son troupeau. Considérez ici la bonté, la charité et l'humilité ordinaires du Sauveur. En effet, vous voyez clairement avec quel soin et quelle affection il ordonne et il insiste près de Pierre, et comme il lui recommande nos âmes. Ensuite le Seigneur prédit à Pierre sa propre mort en lui disant : « Quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même, etc., » signifiant que, par son supplice sur la croix, il devait glorifier Dieu. Et comme Pierre s'enquérait de Jean, et disait : « Et lui, que lui arrivera-t-il ? » Le Seigneur répondit : « Si je veux qu'il demeure ainsi jusqu'à ce que je revienne, que t'importe ? » comme s'il avait dit : « Je ne veux pas qu'il me suive par la voie de la passion, mais qu'il se repose dans la vieillesse et dans la contemplation. » Cependant les autres Disciples comprirent que Jean ne mourrait pas; mais ce n'eût pas été une grande faveur, car il vaut mieux être réduit en poussière et vivre avec le Christ. Vous avez vu que de grandes et magni-

mon, fils de Jean, m'aimes-tu ? Pierre fut contristé de ce que le Seigneur lui avait répété trois fois : M'aimes-tu ? et il dit : Seigneur, vous savez toute chose ; vous savez bien que je vous aime. Et Jésus reprit : Pais mes brebis. En vérité, en vérité je te le dis, quand tu étais plus jeune, tu te ceignais toi-même et tu allais où tu voulais; mais quand tu seras devenu vieux, tu étendras les mains, et un autre te ceindra et te conduira où tu ne voudras pas aller. »

tiques choses ont été faites et dites dans cette apparition. Après cela, le Seigneur disparut d'auprès d'eux, et, selon sa coutume, il retourna près des saints Patriarches. Mais les Disciples demeurèrent en grande allégresse, et ensuite revinrent à Jérusalem.

CHAPITRE XCVI

Que le Seigneur apparut à plus de cinq cents Frères à la fois. — Sur les diverses apparitions du Seigneur.

De nouveau, le Seigneur apparut à plus de cinq cents Frères à la fois, comme le dit l'Apôtre (1); mais dans quel lieu et quand, c'est ce que l'Écriture ne dit pas. Or le doux Seigneur, se tenant au milieu d'eux, leur prêchait et leur parlait du royaume de Dieu, et les remplissait d'une grande joie.

Vous avez donc douze apparitions du Seigneur depuis sa Résurrection jusqu'à son Ascension, sans compter les deux dont il nous reste à parler, et

(1) I Cor. xv.

qui eurent lieu aux environs de son Ascension; ce qui fait en tout quatorze. Cependant vous devez savoir qu'il n'y en a que dix de relatées dans l'Évangile; car il n'y est rien dit de celle qu'il fit à sa Mère; mais c'est une pieuse croyance. La manière dont il apparut à Joseph est rapportée dans l'Évangile de Nicodème; celle dont il apparut à Jacques, l'Apôtre en parle dans son Épître aux Corinthiens (1), et saint Jérôme la rapporte également. L'apparition aux cinq cents Frères, c'est le même saint Paul qui en témoigne. Les autres se trouvent dans l'Évangile.

Vous pouvez même vous en figurer plusieurs autres encore; car il est vraisemblable que le très-doux Seigneur visitait souvent sa Mère, ses Disciples et Madeleine, sa fille chérie, les réconfortant et les réjouissant, eux qui avaient été si contristés et si épouvantés de sa Passion. C'est aussi ce que paraît penser saint Augustin quand il dit, en parlant du temps écoulé après la Résurrection : « Tout n'a pas été écrit, et la présence du Seigneur était fréquente au milieu d'eux. » Et peut-être même aussi les saints Patriarches, surtout Abraham et David, auxquels plus spécialement avait été faite la promesse du Fils de Dieu, venaient

(1) I Cor. xv.

avec lui pour visiter leur excellente fille, la Mère du Seigneur, elle qui trouva grâce pour eux, et qui enfanta le Rédempteur. Oh! avec quelle joie ils la considéraient, avec quelle révérence ils s'inclinaient devant elle et la comblaient autant qu'ils pouvaient de leurs bénédictions, bien qu'ils ne fussent pas visibles pour elle. Vous pouvez aussi remarquer, selon la méthode ordinaire, la bénignité, la charité et l'humilité du Seigneur, vertus dont nous avons souvent fait mention, et qui brillent dans toutes ses actions, et surtout en ce qu'après avoir glorieusement triomphé et être ressuscité, il voulut encore demeurer en pèlerinage pendant quarante jours, pour confirmer et fortifier ses Disciples. Sans doute, après une carrière de tant d'années, après tant de travaux et d'afflictions, après une si cruelle et si ignominieuse mort, il pouvait dignement prendre, en triomphateur, son vol vers la gloire, et se servir de ses Anges pour fortifier ses Apôtres, selon sa volonté. Mais son amour ne l'eût pas souffert, et il voulut être corporellement présent au milieu d'eux, leur apparaître en plusieurs circonstances pendant quarante jours, et leur parler du royaume de Dieu. C'est pour leur utilité et pour la nôtre qu'il a agi de la sorte; mais nous n'y faisons pas attention. Il nous a tendrement chéris, et il n'est pas aimé en retour; car, à un tel et si grand foyer

d'amour, nous devrions non-seulement être réchauffés, mais embrasés.

Venons maintenant à l'Ascension.

CHAPITRE XCVII

De l'Ascension du Seigneur.

L'Ascension du Seigneur doit vous trouver vigilante et attentive; car si jamais vous avez dû de toutes les forces de votre intelligence vous rendre présente aux actes et aux paroles du Seigneur, maintenant il faut l'être plus que jamais. En effet, cette solennité surpasse toutes les autres, comme je vous le montrerai clairement plus bas. Qu'au moins cette pensée vous excite à l'attention, à savoir que le Seigneur va maintenant cesser sa présence corporelle, parce que le cours de son pèlerinage est achevé. Aussi devez-vous considérer de plus près ses paroles et ses actions. En effet, toute âme fidèle doit observer avec la plus grande vigilance son Époux, son Seigneur et son Dieu, au moment où il va s'éloigner; elle doit plus tendrement embrasser dans son esprit ses faits et ses dis-

cours, se recommander plus humblement et plus dévotement à lui, et distraire absolument son cœur de toute autre pensée.

Ainsi donc, le quarantième jour après sa Résurrection, le Seigneur Jésus, sachant que l'heure était venue où il devait passer de ce monde à son Père, comme il avait aimé les siens, il les aima jusqu'à la fin. Prenant donc avec lui dans le paradis terrestre les saints Patriarches et les autres âmes, bénissant Élie et Hénoch, qui y devaient rester, et qui vivaient encore, il vint vers ses Disciples, qui étaient dans le Cénacle sur la montagne de Sion avec sa Mère et les autres, et, leur apparaissant, il voulut, avant son départ, manger avec eux en signe et en souvenir d'amour et de joie. Donc, pendant que tous participaient en allégresse à ce dernier festin de leur Maître, le Seigneur Jésus leur dit: « Il est temps que je retourne vers Celui qui m'a envoyé; mais vous, demeurez dans cette cité jusqu'à ce que vous soyez revêtus de la force d'en haut, parce que dans peu de jours vous serez remplis du Saint-Esprit, comme je vous l'ai promis. Ensuite vous irez dans le monde entier prêcher mon Évangile, baptiser les croyants, et vous serez mes témoins jusqu'aux confins de la terre. » Il leur reprocha aussi leur incrédulité, parce qu'ils n'avaient pas cru à ceux qui l'avaient vu ressusciter,

c'est-à-dire à ses Anges. Et il le fit surtout au moment où il leur recommande la prédication, comme s'il leur eût voulu dire : « Vous devriez bien plutôt croire à la parole de mes Anges, avant même de me voir, que les nations qui croiront à votre prédication, et qui ne me verront pas. » Il le fit aussi afin que, connaissant leur faible, ils demeurassent plus humbles, leur montrant au moment de son départ combien l'humilité lui plaisait, et voulant en quelque sorte la leur recommander d'une façon toute spéciale. Or, comme ils s'enquéraient des temps à venir, il ne voulut pas leur répondre, parce que cela ne leur était pas avantageux. Ils sont donc là, ils mangent, ils conversent, ils se réjouissent de la présence de leur Seigneur; mais cependant ils sont troublés de son départ. Car ils l'aimaient d'une si grande tendresse, qu'ils ne pouvaient pas même supporter paisiblement l'annonce de son éloignement.

Mais que dirai-je de sa Mère, qui mangeait à côté de lui, et qui l'aimait tellement plus que tous les autres? Ne croyez-vous pas qu'à cette parole du départ de son Fils, tout émue et touchée de la douceur de son amour maternel, elle dut pencher sa tête sur son Fils et se reposer sur son sein? Si, en effet, saint Jean l'a fait dans la Cène, à bien plus forte raison peut-on croire qu'elle le fait ici. Aussi,

soupirant avec larmes, elle disait : « Mon Fils, si vous voulez partir, emmenez-moi avec vous. » Et le Seigneur, la consolant, lui répondait : « Je vous en prie, Mère chérie, ne soyez pas désolée de mon départ; car je vais vers mon Père. Et vous, il convient que vous restiez encore pour un temps ici-bas, afin de confirmer les croyants; puis je viendrai vers vous, et je vous enlèverai dans ma gloire. » Alors sa Mère : « Mon Fils bien-aimé, répondit-elle, que votre volonté soit faite. Car je suis prête non-seulement à demeurer ici, mais à mourir en faveur de ces âmes pour lesquelles vous êtes mort; mais surtout ayez souvenance de moi. » Et le Seigneur la consolait, ainsi que Madeleine et les Disciples, en ajoutant: « Que votre cœur ne soit ni dans le trouble ni dans la crainte; je ne vous laisse pas orphelins; je vais et je reviens à vous, et je serai toujours avec vous. » Enfin il leur dit à tous de sortir et de se rendre au mont des Oliviers, parce que c'était de là qu'il devait monter aux cieux; et il disparut d'au milieu d'eux. Sa mère et les autres se rendirent donc sans retard sur cette montagne, qui est à un mille de Jérusalem, et là le Seigneur leur apparut de nouveau : ce qui fait que vous avez pour ce seul jour deux apparitions. Alors il embrassa sa mère et lui dit adieu, et sa Mère le pressa tendrement entre ses bras. Les Dis-

ciples, et Madeleine, et tous les autres se prosternèrent, et, les larmes aux yeux, embrassèrent ses pieds; et lui, relevant ses Apôtres, les baisa avec bonté.

Considérez attentivement et les Disciples et tout ce qui se fait alors. Considérez aussi les saints Patriarches, qui sont également présents, mais invisibles pourtant. Voyez avec quel plaisir et avec quelle révérence ils regardent Notre-Dame et la bénissent affectueusement, elle par qui ils ont obtenu un si grand bienfait; et comme aussi ils envisagent ces sublimes athlètes et ces glorieux chefs de l'armée divine que le Seigneur a choisis entre tous pour combattre et vaincre le monde entier. Enfin, tous les mystères étant accomplis, le Seigneur Jésus commença à s'élever du milieu d'eux et à monter par sa propre force. Alors sa Mère et tous les autres se prosternèrent à terre. Notre-Dame disait : « Mon Fils béni, souvenez-vous de moi! » Et elle ne pouvait retenir ses larmes à cause de ce départ. Néanmoins elle se réjouissait dans son cœur de voir son Fils monter si glorieusement dans les cieux. Semblablement aussi les Disciples disaient : « Seigneur, nous avons tout abandonné pour vous; souvenez-vous de nous. » Et lui, les mains élevées, le visage serein et radieux, couronné et vêtu comme un roi, il s'élevait

triomphalement vers les cieux. Les bénissant alors, il leur dit : « Soyez constants et agissez avec virilité, parce que je serai toujours avec vous. » Et il montait, conduisant à sa suite cette noble multitude, et lui ouvrant le chemin, comme l'avait dit le prophète Michée (1). C'est de la sorte que le Seigneur, glorieux, vêtu de blanc, la face rayonnante, splendide et joyeux, les précédait, leur montrant la route; et eux, chantant, éclatant en transports de joie et d'allégresse, le suivaient en répétant : « Chantons le Seigneur, qui monte sur le soir : son nom est le Seigneur. Que ses miséricordes rendent témoignage pour lui, et que ses merveilles l'attestent devant les fils des hommes. Vous êtes béni, Seigneur notre Dieu, vous qui sauvez ceux qui espèrent en vous, qui conduisez votre peuple dans la joie et vos élus dans la félicité. Dieu, soyez exalté au-dessus des cieux, et que votre gloire éclate au-dessus de toute la terre, afin que vos bien-aimés soient délivrés. Vous élevant en haut, nous traçant une voie heureuse, vous nous conduisez au lieu du rafraîchissement et de la paix; vous conduisez vos captifs dans la force, et vous nous accordez le but de nos désirs. Nous entrerons dans votre maison, et nous vous chanterons des psaumes en pré-

(1) Mich. II.

sence de vos Anges. Gloire, louange et honneur à vous, Christ, Rédempteur et Roi! Royaumes de la terre, chantez le Seigneur, célébrez Dieu! »

Cependant Michel, prévôt du Paradis, se rendant à la céleste patrie, avait annoncé l'ascension du Seigneur. Et voilà que tous les Ordres des esprits, rangés selon leur hiérarchie, arrivent au-devant de Jésus; il n'en demeura pas un seul qui ne vînt à la rencontre de son Seigneur; et tous, s'inclinant avec le plus de respect qu'ils pouvaient, l'accompagnaient en répétant des hymnes et des cantiques ineffables. Qui pourrait exposer les chants et les transports qu'ils laissaient éclater ?

Or les Patriarches qui suivaient Jésus chantaient, et ils disaient : « Alleluia, alleluia, alleluia !

« Roi béni, qui venez au nom du Seigneur, c'est maintenant à vous qui régnez que nous chantons nos mélodies.

« Alleluia, alleluia, alleluia! Vous êtes béni, Seigneur, vous qui êtes assis sur les Chérubins, et qui de là regardez au fond des abîmes. Alleluia, alleluia, alleluia! Vous êtes digne, Seigneur, de toute louange et de tout honneur, alleluia! parce que vous avez remporté une glorieuse victoire, alleluia! Que les cieux confessent vos merveilles,

Seigneur, alleluia, et votre vertu, alleluia! Voici que montent les tribus du Seigneur, alleluia! pour vous rendre témoignage et pour vous dire: Alleluia; pour se réjouir dans la joie de votre peuple, pour que vous soyez loué avec votre héritage, alleluia, alleluia, alleluia! » C'est par de semblables cantiques et par de semblables témoignages que de part et d'autre ils honoraient le Seigneur, en se réjouissant de sa présence et lui faisant fête et honneur en toute révérence. Qui donc pourrait retracer cette allégresse ?

Mais qui pourrait aussi reproduire la joie que ces Esprits bienheureux et les saints Patriarches éprouvèrent ensemble quand ils se rencontrèrent? Les Esprits célestes, ayant d'abord rendu leurs hommages au Seigneur et chanté leurs cantiques à sa louange, s'adressaient aux Patriarches, et leur disaient avec transport: « Princes du peuple, nous vous félicitons de votre bienvenue, alleluia! Vous êtes ici rassemblés à l'entour de votre Dieu, alleluia! Vous êtes grandement élevés, alleluia! Chantez Celui qui monte aux cieux des cieux, alleluia, alleluia! » Et les saints Patriarches répondaient avec allégresse : « Princes du peuple du Seigneur, alleluia! nos gardiens et nos aides, alleluia! joie et paix à vous, alleluia! Chantez, vous aussi, à notre Roi, alleluia! Exaltez notre aide

et notre Dieu, alleluia, alleluia, alleluia! » Et, se prosternant les uns devant les autres, ils disaient: « Nous irons joyeusement dans la maison du Seigneur, alleluia! alleluia! La Cité vénérable de Dieu nous contiendra ensemble, alleluia! Brebis des pâturages du Seigneur, nous entrerons dans ses portes et dans ses parvis, alleluia! au milieu des hymnes et des cantiques, alleluia! Le Seigneur Dieu des Vertus est avec nous, alleluia! il est notre protecteur, alleluia, alleluia! » Voyez donc comme tous étaient dans la jubilation, et comme tous chantaient des psaumes. Le Prophète, en effet, avait dit: « Dieu monte au milieu de la jubilation; le Seigneur vient au son de la trompette (1). »

Le Seigneur Jésus s'éleva lentement, pour la consolation de sa mère et de ses Disciples, aussi longtemps qu'ils purent le voir; alors une nuée le déroba à leurs yeux, et en un moment il fut avec tous les Anges et les saints Patriarches au milieu de la patrie céleste. C'est ainsi que le Prophète l'avait annoncé: « Vous montez porté sur un nuage, vous qui marchez sur les ailes du vent (2). » Les *ailes du vent* signifient la sommité du vent, c'est-à-dire les parties qui vont en avant, et qui sont

(1) Psalm. XLVI. — (2) *Ibid.*, CIII.

plus rapides. Il monta donc encore plus vite après que la nuée l'eut reçu. Et sa mère, et les Disciples, et Madeleine, et les autres, se tenaient à genoux, et le regardaient s'en allant dans les cieux, tant qu'ils le purent voir.

Oh ! quel spectacle que de contempler le Seigneur s'élevant ainsi dans sa gloire ! Et qu'eût-ce été si l'on avait pu voir et entendre les Esprits bienheureux et les âmes saintes qui marchaient avec lui ! Ah ! sans doute alors l'excès de la joie eût arraché l'âme du corps, et elle aurait pris avec eux son vol dans les cieux.

Pendant qu'ils regardaient ainsi, les yeux levés en haut, voici que deux Anges parurent près d'eux en vêtements blancs, et leur disant : « Hommes de Galilée, que regardez-vous au ciel ? Ce Jésus qui vient d'être ainsi ravi sur les nuées reviendra de la même manière que vous l'avez vu monter. Retournez donc dans la ville, et attendez comme il vous l'a ordonné. » Considérez ici combien le Seigneur a eu de sollicitude pour les siens. En effet, à peine fut-il dérobé à leur vue qu'il leur envoya ses Anges, afin qu'ils ne se fatiguassent pas à regarder ainsi, et afin qu'ils fussent fortifiés en entendant le témoignage des Anges se joindre au leur sur l'Ascension du Seigneur. Ayant entendu ces paroles, Notre-Dame pria humblement les Anges de la re-

commander à son Fils. Et les Anges, s'inclinant devant elle jusqu'à terre, reçurent volontiers son message. Les Apôtres, Madeleine et tous les autres leur firent la même prière. Et, les Anges ayant disparu, ils retournèrent tous à la ville, sur la montagne de Sion, et ils demeurèrent dans l'attente, ainsi que le Seigneur Jésus le leur avait prescrit.

Cependant le Seigneur, suivi de la bienheureuse et magnifique escorte qui l'accompagnait, ouvrant les portes du Paradis, fermées jusque-là au genre humain, y entra triomphalement, et, fléchissant le genou devant son Père, lui dit avec joie : « Mon Père, je vous rends grâces, parce que vous m'avez donné la victoire sur tous nos adversaires. Voici nos amis, qui étaient retenus captifs, et que je vous présente; mais j'ai promis à mes Frères et à mes Disciples, que j'ai laissés dans le monde, de leur envoyer le Saint-Esprit. Je vous en prie, mon Père, accomplissez ma promesse : je vous les recommande. » Alors le Père, se levant, le fit asseoir à sa droite, et lui dit : « Mon Fils béni, je vous ai donné toute puissance et tout jugement : disposez de vos Disciples et de la mission du Saint-Esprit selon votre volonté. »

Alors tous les saints Patriarches et les Esprits bienheureux qui étaient tombés la face contre terre

et adoraient, s'étant levés en présence du Père, reprirent leurs cantiques, et ils célébraient les louanges de Dieu. Si, en effet, Moïse et les enfants d'Israël, après le passage de la mer Rouge, chantèrent un poëme au Seigneur en disant : « Chantons glorieusement le Seigneur, etc. ; » si Marie la Prophétesse, sœur de Moïse, et les autres femmes qui la suivaient chantèrent au Seigneur avec des chœurs et des tambours, à combien plus forte raison chantaient-ils maintenant que tous les ennemis étaient vaincus ? Et de même, si, David conduisant l'arche d'alliance à Jérusalem, tout le peuple chantait dans un légitime transport; si David lui-même pinçait de la harpe avec les chanteurs, tandis que tous louaient le Seigneur en jouant de leurs cithares et de leurs tambours ; si David dansa de toutes ses forces devant l'arche, combien plus vivement ne le faisaient-ils alors, établis qu'ils étaient avec le Seigneur dans une si ineffable allégresse? Et si saint Jean, comme il le rapporte dans l'Apocalypse, entendit dans le ciel la voix de cent quarante-quatre mille joueurs de cithare, qui jouaient de leurs instruments et qui chantaient un cantique nouveau devant le trône de Dieu et de l'Agneau; quelque joie que toutes ces démonstrations signifient, je peux d'autant plus m'imaginer que semblable chose eut lieu alors. Ainsi donc, tous ceux qui

sont admis chantent, tous se réjouissent, tous triomphent, tous sont transportés, tous sont dans la jubilation, tous applaudissent des mains, tous forment des chœurs, tous tressaillent de bonheur! C'est vraiment alors que, dans la Jérusalem céleste, résonne le cantique de joie, et que, dans tous les carrefours, on entend l'*Alleluia!* Jamais, depuis l'origine du monde, il n'y eut une telle fête, jamais Pâque si solennelle n'y fut célébrée, et jamais il n'y en aura de comparable, si ce n'est peut-être au jour du jugement, alors que tous les élus y seront introduits avec leurs corps glorieux.

Et c'est pour cela que je vous disais en commençant que, tout considéré, cette solennité surpasse éminemment les autres. Parcourez-les toutes, et vous verrez si je dis vrai. C'est une grande Pâque et une fête solennelle que l'Incarnation du Seigneur; c'est le principe de tout notre salut; mais cette fête est pour nous, et non pour Jésus; car alors il est encore enfermé dans le sein virginal. C'est une grande Pâque que sa Nativité, mais pour nous encore; car lui, il faut qu'il souffre, puisqu'il est né dans une si grande pauvreté, dans une si humble condition et une si complète pénurie. C'est une grande fête encore pour nous que sa Passion, parce qu'alors tous nos pé-

chés ont été effacés. Il ne nous eût, en effet, servi de rien en naissant, comme dit saint Grégoire, s'il ne nous eût pas servi en nous rachetant; mais à cause des tourments épouvantables et de la mort honteuse qu'il subit, ce ne doit être ni pour lui ni pour nous matière de joie et d'allégresse. Une bien plus grande, plus solennelle et vraie Pâque, c'est la Résurrection du Seigneur Jésus, tant pour lui que pour nous, parce qu'il y apparut comme un glorieux triomphateur et que, nous, nous y avons été justifiés. Aussi est-ce un jour très-vénérable, et c'est pour cela que, par un privilége singulier, l'Église y chante : « Voilà le jour que le Seigneur a fait, etc., » d'après saint Augustin (1). Mais le jour présent est encore plus saint que tous les autres, d'après ce qu'on vient d'exposer. En effet, ce jour de l'Ascension paraît plus grand et plus sacré, parce que, bien que le Seigneur fût ressuscité, il continuait encore son pèlerinage sur la terre; la porte du Paradis était encore fermée, les saints Patriarches n'avaient pas encore été reçus par le Père, toutes choses qui ont été accomplies le jour de l'Ascension. Et si vous regardez bien, vous verrez que tout ce que Dieu a fait jusqu'à présent, il l'a fait pour parvenir à cette seule fin, et que

(1) Psalm. CXVII. — AUGUST. *Serm.* 120 *de Temp.*



sans cela toutes ses œuvres demeuraient imparfaites. En effet, le ciel et la terre, et tout ce qu'ils contiennent, ont été faits pour l'homme; l'homme a été fait pour posséder la gloire, et cette gloire, nul, jusqu'à ce jour, nul, quelque juste qu'il fût, n'avait pu y parvenir à cause du péché. Vous voyez donc combien ce jour est magnifique et admirable. Semblablement, c'est une grande Pâque que le jour de la Pentecôte, et l'Église le solennise avec grand éclat, et avec raison, puisqu'elle reçoit le don suprême, c'est-à-dire le Saint-Esprit. Mais cette fête est encore pour nous, et non pour Jésus.

Quant à ce jour de l'Ascension, c'est proprement la fête la plus solennelle du Seigneur Jésus, parce qu'aujourd'hui il est assis à la droite de son Père et qu'aujourd'hui il a pris repos de son pèlerinage. C'est aussi la fête particulière et solennelle de tous les Esprits célestes, parce qu'ils ont reçu une nouvelle joie de leur Maître, qu'ils n'avaient pas vu auparavant revêtu de son humanité. Aujourd'hui aussi commencent à se réparer les ruines qu'avaient subies tous ces bienheureux, et c'est également la fête de tous ces illustres Patriarches et Prophètes, de toutes ces âmes saintes qui aujourd'hui, pour la première fois, entrent dans la céleste patrie. Si donc nous faisons une fête pour un saint qui va au

ciel, à combien plus forte raison pour tant de milliers et surtout pour le Saint des saints ! C'est aussi la fête de Notre-Dame, qui vit son Fils, couronné du royal diadème, monter aux cieux comme le vrai Dieu et Seigneur. Ce n'en est pas moins la nôtre, parce qu'aujourd'hui la nature humaine a été exaltée au-dessus des cieux, et que si le Christ n'y était pas monté, nous ne pouvions pas recevoir ce don du Saint-Esprit, que nous solennisons si justement. Aussi Jésus disait-il à ses Disciples (1) : « Il vous est nécessaire que j'aille vers mon Père, et si je n'y vais pas, le Paraclet ne viendra pas vers vous. »

Au reste, à l'appui de mon assertion j'apporte l'autorité de saint Bernard, qui parle ainsi de ce jour dans son sermon sur l'Ascension : « Mes très-chers frères, cette solennité est glorieuse. C'est la consommation et le complément de toutes les autres ; c'est l'heureuse clôture de tout le pèlerinage de Jésus-Christ, Fils du Dieu vivant. Sans doute, c'est à juste titre que nous célébrons le jour de solennité et de joie où le Soleil super-céleste, le Soleil de justice, s'est manifesté à nos regards. C'est une beaucoup plus grande allégresse encore lorsque, ayant brisé le rocher du sépulcre, il a paru envi-

(1) Joan. XVI.

ronné de joie et a consacré les prémices de notre Résurrection. Cependant que sera-ce pour moi, et que m'importeront ces fêtes, si ma vie est retenue sur la terre? Je le dis donc, cette habitation dans l'exil présent ne me paraît guère moins intolérable que l'enfer. Enfin, « si je ne m'en vais pas, le Paraclet ne viendra pas vers vous, » dit l'Écriture. Ne voyez-vous pas comment la fête que nous célébrons aujourd'hui cache la consommation des autres, déclare leur résultat et augmente leur grâce? En effet, de même que celui qui est né pour nous a fait tout le reste pour nous, de même aussi son Ascension a été faite pour nous, et elle a pour nous la plus heureuse efficacité. » Ainsi dit saint Bernard. Vous voyez donc manifestement que ce jour est plus solennel que tous les autres. Et l'âme qui aime sincèrement le Seigneur Jésus devrait se réjouir plus en ce jour que dans tout autre de l'année. Aussi Jésus disait-il à ses Disciples : « Si vous m'aimiez, vous vous réjouiriez, parce que je vais à mon Père (1).

C'est pourquoi je crois avoir eu le droit de dire qu'il n'y eut pas dans la patrie céleste de jour aussi solennisé que celui-là. L'allégresse de cette fête dura jusqu'à la Pentecôte. Et vous pouvez vous

(1) Joan. XIV.

en figurer ainsi les détails : l'Ascension du Seigneur eut lieu à l'heure de Sexte, car il avait mangé pour la première fois à l'heure de Tierce avec ses Disciples. Bien que tous les habitants de la patrie d'en haut fussent en allégresse au delà de ce qui sé peut dire, cependant, le premier jour jusqu'à Sexte du jour suivant, les Anges firent une fête plus particulière, et le Seigneur Jésus leur témoigna et leur accorda quelque privilége de familiarité et de consolation. Le second jour, ce fut le tour des Archanges ; le troisième, celui des Princes ; le quatrième, celui des Puissances ; le cinquième, celui des Vertus ; le sixième, celui des Dominations ; le septième, celui des Trônes ; le huitième, celui des Chérubins ; le neuvième, celui des Séraphins : lesquels sont les neuf Ordres des Anges. Et ces fêtes durèrent jusqu'à Sexte du Samedi, veille de la Pentecôte. Et alors les saints Patriarches reprirent la fête jusqu'à l'heure de Tierce du dimanche.

SUITE DU CHAPITRE XCVII

De la Mission du Saint-Esprit.

Ces choses étant achevées, le Seigneur Jésus dit à son Père : « Mon Père, souvenez-vous de la promesse que j'ai faite à mes frères touchant le Saint-Esprit. » Et le Père répondit : « Mon Fils, j'ai pour très-agréable ce que vous avez promis ; il est temps que votre promesse s'accomplisse ; dites donc au Saint-Esprit : Nous vous prions de descendre vers nos Disciples pour que vous les remplissiez, les consoliez, les fortifiiez, les instruisiez et leur donniez le comble des vertus et des joies célestes. » Et aussitôt le Saint-Esprit vint et descendit en forme de langues de feu sur les cent vingt Disciples rassemblés, et les remplit de toute joie. Et les Disciples, fortifiés, instruits, enflammés et illuminés par sa vertu, parcoururent tout le monde et se le soumirent en grande partie.

Et pendant ce temps les citoyens du ciel louèrent et louent à jamais le Seigneur, et ils passent des jours de joie, et jamais la solennité, la louange,

l'action de grâces ne cessent parmi eux. En effet, il est écrit : « Bienheureux sont ceux qui habitent dans vôtre maison, Seigneur; ils vous loueront dans les siècles des siècles (1). » C'est pourquoi, nous aussi, hâtons-nous d'entrer dans ce repos où surabonde une inextinguible joie, et aspirons de tous nos efforts à cette patrie qui est la nôtre. Détestons les entraves de ce corps de misère et de pourriture, et dans nos désirs ne tenons pas compte de lui, puisqu'il nous retient emprisonnés ici-bas et éloignés du bien suprême. Disons avec l'Apôtre : « Homme infortuné, qui me délivrera de ce corps de mort (2)? » Et encore : « Jusques à quand demeurerons-nous dans ce corps, loin du Seigneur (3)? » Ou enfin : « Je désire tomber en dissolution et être avec le Christ (4). » Désirons donc cette dissolution, et demandons-la sans cesse au Seigneur, parce que nous ne pouvons l'obtenir avec sécurité par nous-mêmes. Disons aussi : « Qu'au moins je renonce aux pompes de ce monde et à ses concupiscences. » Arrachons-nous d'un cœur courageux et persévérant à ces choses fragiles, aux petites consolations du monde visible, si misérables et si fugitives, qui corrompent et blessent nos âmes. Élevons-nous en esprit avec le Seigneur, ou

(1) Ps. LXXXIII. — (2) Rom. VII. — (3) I Cor. IX. — (4) Phil. I.

plutôt vers le Seigneur, et que notre conversation soit avec lui dans les cieux. Et qu'ainsi faisant, nous ne soyons pas complétement exilés et voyageurs, afin que, dans le temps de sa venue, il daigne nous enlever vers lui, lui de qui nous parlons, Jésus-Christ, notre Seigneur, qui est le Dieu béni et loué par-dessus toutes choses dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il.

CHAPITRE XCVIII

Excitation du désir de la patrie par la soif de la mort.

Dans tout ce qui précède vous avez, ma très-chère fille, la vie de Notre-Seigneur Jésus réduite pour la plus grande partie en méditations. Recevez-les avec respect, avec joie et avec bonne volonté, et n'hésitez pas à vous y arrêter en toute dévotion, plaisir et sollicitude, parce que c'est là qu'est votre joie et votre vie, c'est-à-dire le fondement sur quoi vous pouvez élever le grand édifice de votre perfection. C'est par là qu'il faut que vous commenciez si vous voulez vous élever à de plus sublimes hauteurs, ainsi que je vous l'ai

montré ci-dessus en plusieurs endroits. En effet, cette méditation de la vie du Christ non-seulement nourrit délicieusement par elle-même, mais elle prépare à un aliment plus excellent encore : car ce sont les choses que le Seigneur a faites étant dans sa chair. Sans doute il est beaucoup plus éminent de les contempler par l'esprit, et vous pourrez y parvenir par ce degré; mais il faut d'abord vous arrêter à cette méditation, selon que dit saint Bernard (1): « Je pense que le principal motif du Dieu invisible pour avoir voulu être vu dans la chair et converser avec les hommes, a été de détourner vers l'amour de sa chair les affections des esprits charnels qui ne pourraient aimer que charnellement, et ainsi les amener graduellement à l'amour des choses spirituelles. » Et plus bas : « Ce degré d'amour plus sublime, il le montrait, en effet, à ses Disciples quand il disait : « C'est l'esprit qui vivifie, mais la chair ne sert à « rien. » Et un peu plus loin : « Qu'il se console donc en entendant, dans la dévotion de la chair, celui qui n'a pas l'esprit vivifiant, au moins qui ne l'a pas de la même manière que ceux qui disent : « Le Seigneur Jésus-Christ est en esprit devant notre face. » Et encore : « Si nous ne con-

(1) BERN. *Serm.* 19 *sup. Cant.*

naissons le Christ que selon la chair, nous ne le connaissons pas encore. En effet, on ne peut aimer le Christ, même dans sa chair, sans l'Esprit-Saint, et sans une plénitude de dévotion telle, que la suavité de cette divine chair du Christ occupe tout le cœur, et l'arrache absolument à l'amour de toute autre chair et à tout charme sensuel : car c'est là aimer de tout son cœur. Autrement, si par hasard je préfère à la chair de mon Seigneur quelque affection, plaisir ou parenté de ma chair, et que cela m'empêche d'accomplir tout ce que, demeurant dans la chair, Jésus m'a enseigné par ses paroles et par ses exemples, n'est-il pas clair alors que je ne l'aime pas de tout mon cœur, puisque ce cœur est partagé, et que je parais en consacrer une partie à sa chair, et en détourner une partie pour la mienne ? » Enfin saint Bernard dit encore : « Celui qui aime son père ou « sa mère plus que moi n'est pas digne de moi. » Donc, pour abréger, aimer de tout son cœur, c'est mettre après l'amour de la chair sacro-sainte du Christ tout ce qui nous charme dans la nôtre ou celle d'autrui. Et j'y comprends aussi la gloire du monde, parce que la gloire du monde, c'est la gloire de la chair, et il n'est pas douteux que ceux qui s'y plaisent ne soient des hommes charnels. »

Vous voyez comment ces méditations mêmes

sont charnelles aux yeux de l'homme spirituel. Et ne prenez pas cela pour diminuer votre dévotion, mais afin que votre ferveur s'anime vers les choses les plus hautes, auxquelles cependant vous n'arriverez qu'en passant par les premières; et que votre cœur s'y échauffe pour que vous vous y plongiez tout entière. En effet, elle est bonne cette méditation charnelle qui chasse la vie charnelle et qui sait vaincre le monde. Ainsi faisant, vous fortifierez votre âme, vous l'instruirez aux vertus, vous recevrez la force spirituelle, comme je vous l'ai dit dans mon Prologue.

Que cette méditation soit votre unique, votre principale occupation, votre repos, votre nourriture, votre étude : car c'est par elle seule que vous obtiendrez tous les biens dont je vous parlais plus haut; et non-seulement elle vous sera un degré pour monter à la céleste patrie et à la contemplation de la majesté divine, mais elle sera votre continuelle, votre permanente consolation. Et ceux-là mêmes qui s'élèvent à de plus sublimes contemplations ne doivent pas l'abandonner en temps et lieu. Autrement, ils paraîtraient la mépriser, ce qui serait d'un intolérable orgueil. Aussi, souvenez-vous donc de tout ce que vous avez vu dans le traité de cette sorte de contemplation, à savoir, la contemplation de l'humanité du Christ que saint

Bernard, qui fut un très-haut contemplateur, n'a jamais négligée. Bien au contraire, comme on le voit par ses sermons, il l'a pratiquée et exaltée singulièrement.

CHAPITRE XCIX

De la manière de méditer la vie du Christ et de la conclusion de cet opuscule.

Maintenant je veux vous enseigner le mode que vous devez suivre dans ces Méditations, de peur que, si vous croyiez devoir toucher et parcourir tout ce que vous trouvez ci-dessus, vous ne soyez comme accablée par un lourd fardeau. D'ailleurs je suis d'avis que l'espace d'une semaine doit être employé tout entier à ces Méditations.

Vous devez donc savoir qu'il suffit de méditer seulement l'acte que le Seigneur a fait, ou ce qui est arrivé autour de lui, ou ce que le récit évangélique rapporte de ses paroles, en vous rendant présente à l'événement comme s'il se passait sous vos yeux, et selon qu'il s'offrira simplement à votre pensée. Quant aux moralités et aux citations que j'ai mises dans cet ouvrage pour votre instruc-

tion, il ne convient pas que vous les introduisiez dans votre méditation, à moins qu'au premier aperçu il ne se présente à vous une vertu à embrasser ou un vice à détester.

Vous choisirez donc pour ces Méditations une heure tranquille, et puis durant le jour vous pourrez lire les moralités, les citations, et les confier à votre mémoire; et il convient très-bien que vous fassiez ainsi, parce qu'elles sont très-belles, et qu'elles peuvent parfaitement vous former à presque toute la vie spirituelle.

Ensuite vous diviserez les Méditations de la manière suivante. Le lundi, vous irez jusqu'à la fuite du Seigneur en Égypte. L'ayant laissé en cette contrée, vous y reviendrez le mardi, et vous méditerez jusqu'à l'ouverture du livre dans la synagogue. Le mercredi, vous irez de là au ministère de Marthe et de Marie. Le jeudi, jusqu'à la Passion; le vendredi et le samedi, jusqu'à la Résurrection; le dimanche, vous verrez la Résurrection jusqu'à la fin. Et ainsi chaque semaine; de telle sorte que vous vous familiarisiez avec ces méditations. Et plus vous le ferez, plus vous en retirerez d'utilité et de plaisir. Conversez volontiers avec le Seigneur Jésus, et prenez soin de porter inséparablement sa vie dans votre cœur, comme sainte Cécile y portait l'Évangile.

Et maintenant il est temps de mettre le signet à ce livre; mais je ne veux pas terminer par mes propres paroles. Ce sera saint Bernard dont l'abondante fécondité conclura pour moi, ce grand saint chez lequel j'ai cueilli pour vous tant et de si belles fleurs.

Que la conclusion se fasse donc par le nom de Celui qui est le livre scellé, Notre-Seigneur Jésus-Christ, à la louange de qui tout ce livre est consacré! Voici ce que dit le bienheureux Bernard (1) à propos de cette parole : « Votre nom est l'effusion d'une huile odorante » : « Il y a, sans contredit, entre l'huile et le nom de l'Époux une ressemblance, et ce n'est pas sans raison que le Saint-Esprit les a comparés. Cette similitude, je la trouve dans les trois qualités de l'huile, qui éclaire, qui nourrit et qui guérit; ou, si vous aimez mieux, qui anime le feu, nourrit la chair, adoucit la douleur : lumière, nourriture et remède à la fois. Voyez les mêmes traits dans le nom de l'Époux : annoncé, il illumine; médité, il nourrit; invoqué, il adoucit et il guérit. Reprenons : d'où pensez-vous que soit sortie pour se répandre sur le monde une si éclatante et si subite lumière de foi, si ce n'est de la prédication du nom de Jésus? N'est-ce

(1) BERN. *Serm.* 15 *sup. Cant.*

pas à la lueur de ce nom que Dieu nous a appelés à son admirable lumière? De telle sorte qu'ainsi illuminés, et par cette lumière voyant la clarté, saint Paul a pu dire de nous (1) : « Autrefois vous étiez ténèbres, maintenant vous êtes lumière dans le Seigneur. » Et plus bas : « Le nom de Jésus n'est pas seulement une lumière ; c'est une nourriture. N'êtes-vous pas, en effet, réconfortés chaque fois que vous vous le rappelez ? Qui peut nourrir autant l'âme qui le médite? Qui répare aussi bien les sens fatigués? Qui relève les forces, ravive les bonnes mœurs et les honnêtes habitudes, réchauffe les chastes affections? Toute nourriture est aride pour l'âme, si elle n'est pas arrosée de cette huile ; insipide, si elle n'est pas assaisonnée de ce sel. Si vous écrivez, je ne suis pas content que je ne lise sur votre page le nom de Jésus. Si vous discutez ou que vous confériez, je ne suis pas content si le nom de Jésus ne retentit pas dans vos discours. Jésus, c'est le miel sur les lèvres, c'est une mélodie pour les oreilles, c'est un cantique pour le cœur ; mais aussi c'est un remède. L'un de vous est contristé, que le nom de Jésus vienne dans son cœur et passe sur ses lèvres, et voilà qu'à l'aurore de ce nom, qui est lumière, tout nuage s'enfuit,

(1) Ephes. v.

et la sérénité revient. Un autre tombe dans le crime, il court vers les filets de la mort, il désespère : est-ce que, s'il invoque le nom de Jésus, il ne respirera pas de nouveau la vie? Quel est l'homme qui, se trouvant en face de ce nom de salut, ait gardé la dureté du cœur, la torpeur de la paresse, la sécheresse de l'âme, la langueur du decouragement? Quel est celui chez qui la source des larmes était desséchée, et chez qui, à l'invocation du nom de Jésus, elle n'a pas repris plus abondante et plus douce? Quel est celui qui, palpitant et tremblant au milieu des périls, n'a pas, à l'appel de ce nom de vertu, recouvré la confiance et chassé toute crainte? A qui, épuisé et ballotté par le doute, la certitude n'est-elle pas apparue radieuse à l'invocation de ce nom de lumière? A qui, défiant dans l'adversité, le courage a-t-il manqué après avoir appelé à son aide ce nom secourable? Certes, ce sont bien là des souffrances et des maladies de l'âme, et c'est bien là leur remède! Enfin on peut le prouver par ailleurs : « Invoquez-moi, dit l'Écriture, au jour de votre tribulation, et je vous en arracherai, et vous me rendrez hommage. » Rien ne réprime si bien l'impétueux élan de la colère, rien n'amortit autant l'enflure de l'orgueil, rien ne guérit mieux la plaie de l'envie, rien n'arrête plus sûrement le torrent de la luxure,

rien n'éteint plus rapidement les flammes de la passion, rien ne tempère mieux la soif de l'avarice, rien ne chasse plus certainement la lèpre de tout sentiment honteux. Et aussi bien, quand je nomme Jésus, je me représente un homme doux, humble, affable de cœur, sobre, chaste, miséricordieux, remarquable enfin par toute pureté et toute sainteté, et en même temps un Dieu tout-puissant, qui guérit par son exemple et fortifie par son aide. Tout cela résonne en moi quand résonne le nom de Jésus. Je prends mes exemples de l'homme, mon assistance du Dieu tout-puissant, les premiers comme des substances, le second comme l'assaisonnement qui les aiguise, et j'en fais une préparation telle, que jamais médecin n'en aurait pu produire de semblable. Eh bien, cet élixir, ô mon âme, vous l'avez renfermé dans ce petit vase qui est le nom de Jésus! Nom salutaire, et à qui nulle de vos maladies ne résiste! Qu'il soit toujours sur votre sein, toujours dans votre main, pour que tous vos sens et tous vos actes soient dirigés vers Jésus. Enfin il vous y invite lui-même: « Placez-moi, dit l'Écriture, « comme un sceau sur votre cœur, comme un « sceau sur votre bas. » Mais cela nous le verrons ailleurs: quant à présent, vous avez de quoi guérir et votre bras et votre cœur. Vous avez,

dis-je, dans le nom de Jésus de quoi corriger vos actes s'ils sont mauvais, de quoi les rendre parfaits s'ils sont incomplets; vous avez de quoi garder vos sens de peur qu'ils ne se corrompent, de quoi les guérir s'ils sont corrompus. » Et ailleurs (1): « Que vous êtes beau pour vos Anges, Seigneur Jésus, sous l'aspect de Dieu, au jour de votre éternité, dans les splendeurs de vos saints; vous, engendré avant l'étoile du matin, splendeur et figure de la substance du Père, éclat perpétuel et non fardé de la vie éternelle! Que vous êtes beau pour moi, mon Seigneur, dans l'abandon de cette beauté! En effet, quand vous vous êtes anéanti, quand vous avez dépouillé votre lumière indéfectible de ses rayons naturels, alors votre piété a brillé plus éclatante, votre charité a rayonné plus vive, votre grâce a éclaté plus radieuse. Oh! que vous vous levez brillante pour moi, étoile de Jacob! Que vous sortez admirable, fleur de la tige de Jessé! De quelle ravissante clarté vous m'illuminez dans mes ténèbres, Orient du ciel! Que vous êtes magnifique et incompréhensible même aux vertus d'en haut, dans votre conception par le Saint-Esprit, dans votre naissance d'une Vierge, dans l'innocence de votre vie, dans les

(1) BERN. *Serm.* 18 *sup. Cant.*

torrents de votre doctrine, dans les éclairs de vos miracles, dans les révélations de vos sacrements! Combien encore radieux après votre coucher, Soleil de justice, lorsque vous vous ressuscitez des entrailles de la terre! Que vous êtes beau dans votre vêtement de triomphe! Enfin, Roi de gloire, vous vous retirez dans les hautes profondeurs des cieux! Et comment, pour tant de merveilles, tous mes os ne s'écrieraient-ils pas : « Seigneur, qui est semblable à vous? » Ah! c'étaient ces choses ou de semblables que l'Épouse avait remarquées dans l'Époux, quand elle disait : « Voilà que vous êtes beau et admirable! » Et sans doute elle ne s'arrêtait pas à ces mots, mais elle entrevoyait quelque chose de la nature de cette beauté supérieure qui surpasse notre vue et qui excède notre expérience. Aussi la réitération de cette parole a-t-elle voulu sans doute signifier la beauté de la double substance qui est en lui. » Ainsi parle saint Bernard.

Grâces soient rendues à Dieu, qui vit dans les siècles des siècles. Ainsi soit-il!

FIN

TABLE

SECONDE PARTIE (MÉDITATIONS DU LUNDI)

TROISIÈME PARTIE (MÉDITATIONS DU MARDI)

QUATRIÈME PARTIE (MÉDITATIONS DU MERCREDI)

CINQUIÈME PARTIE (MÉDITATIONS DU JEUDI)

SIXIÈME PARTIE (MÉDITATIONS DU VENDREDI)

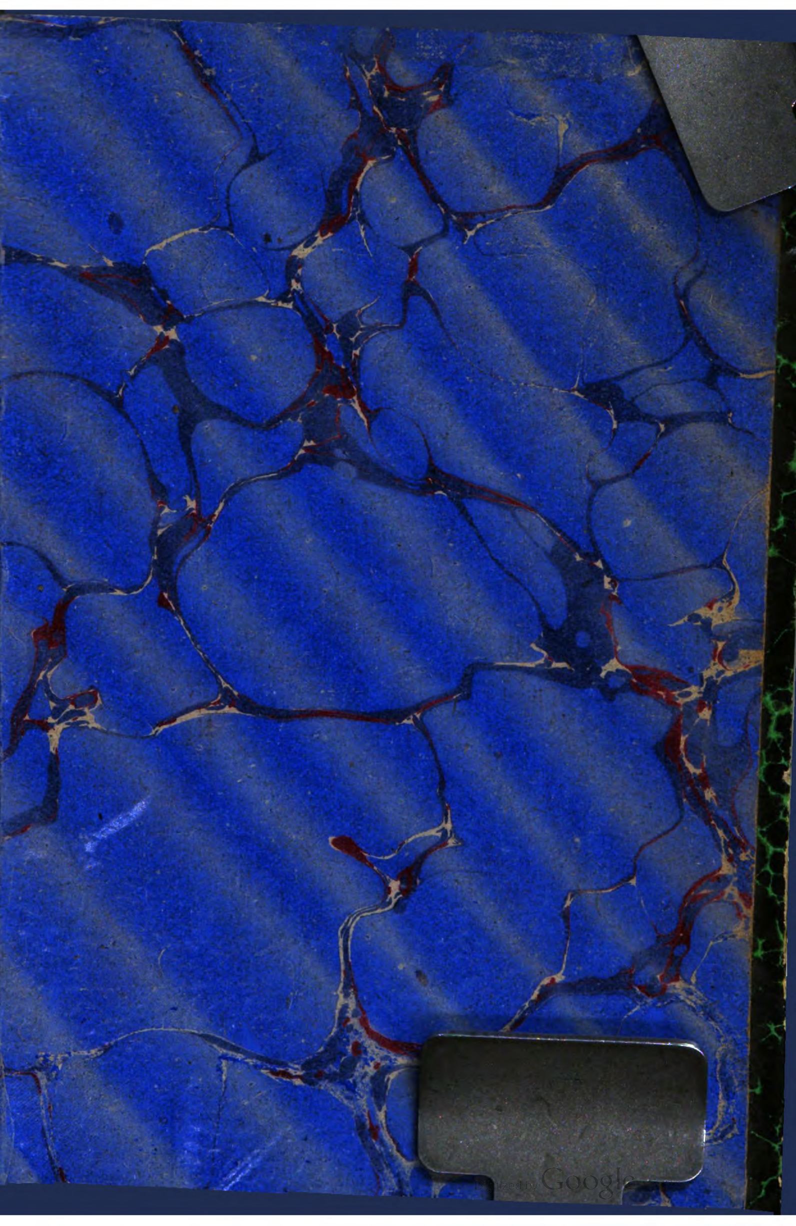
SEPTIÈME PARTIE (MÉDITATIONS DU SAMEDI)

HUITIÈME PARTIE (MÉDITATIONS DU DIMANCHE)

FIN DE LA TABLE

4382. — Tours, impr. Mame.




Digitized by Google

